

THE SHERIDAN LIBRARIES



3 1151 03717 7890

BIBLIOTHECA FICTIVA

PAULE BERNARD

MÉTAPHYSIQUE
DEPUIS
18 SIÈCLE

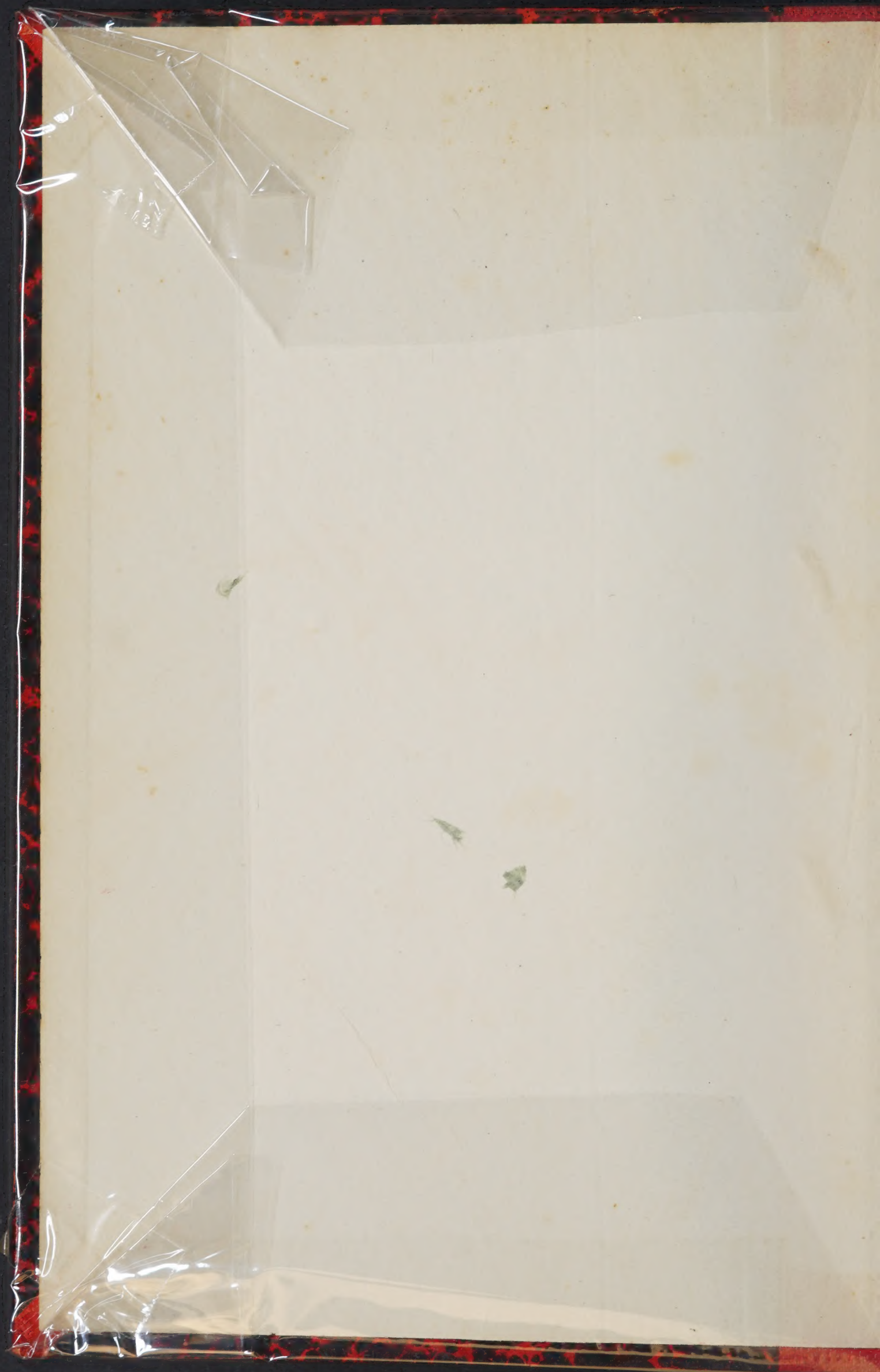
III

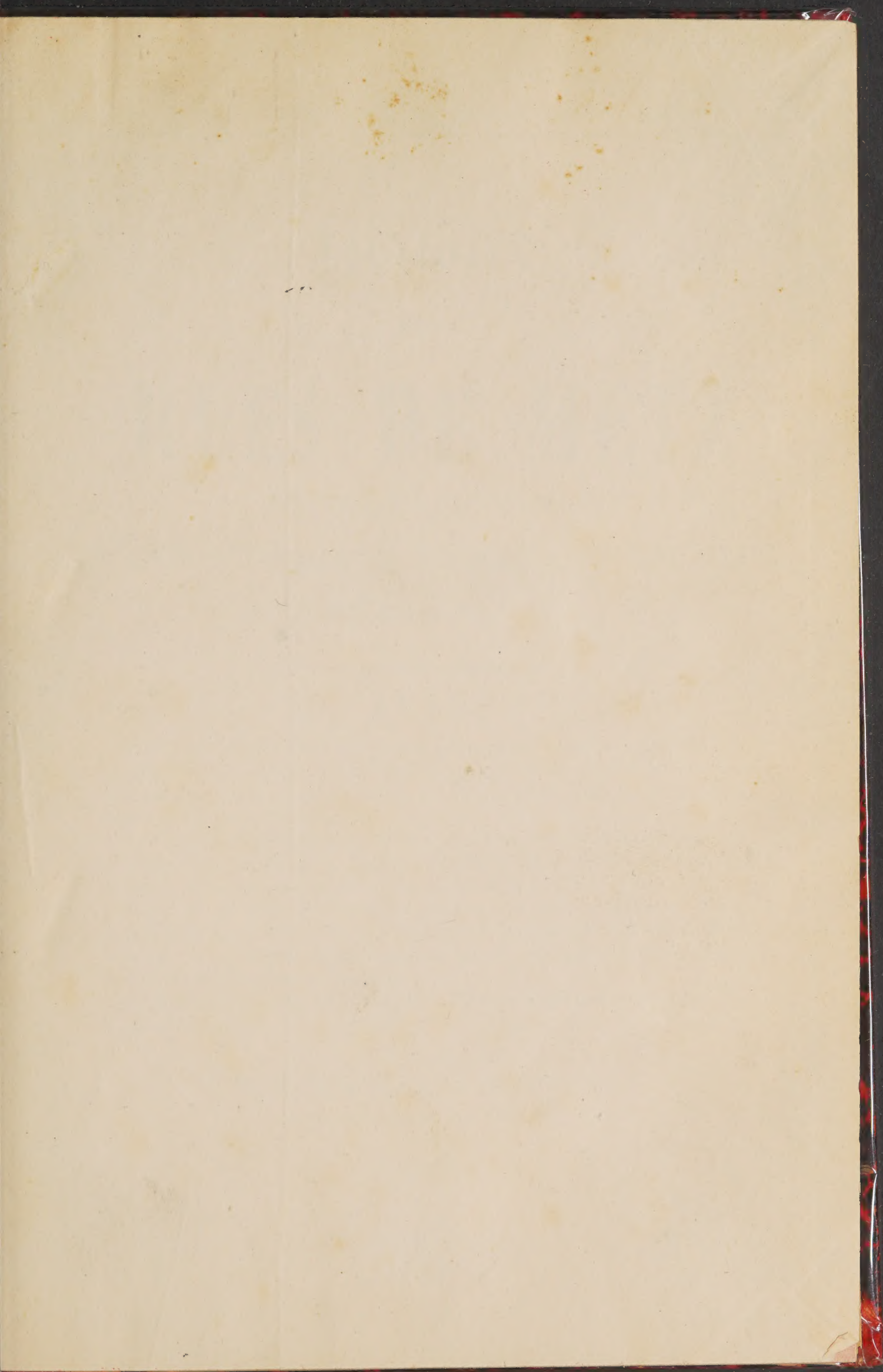


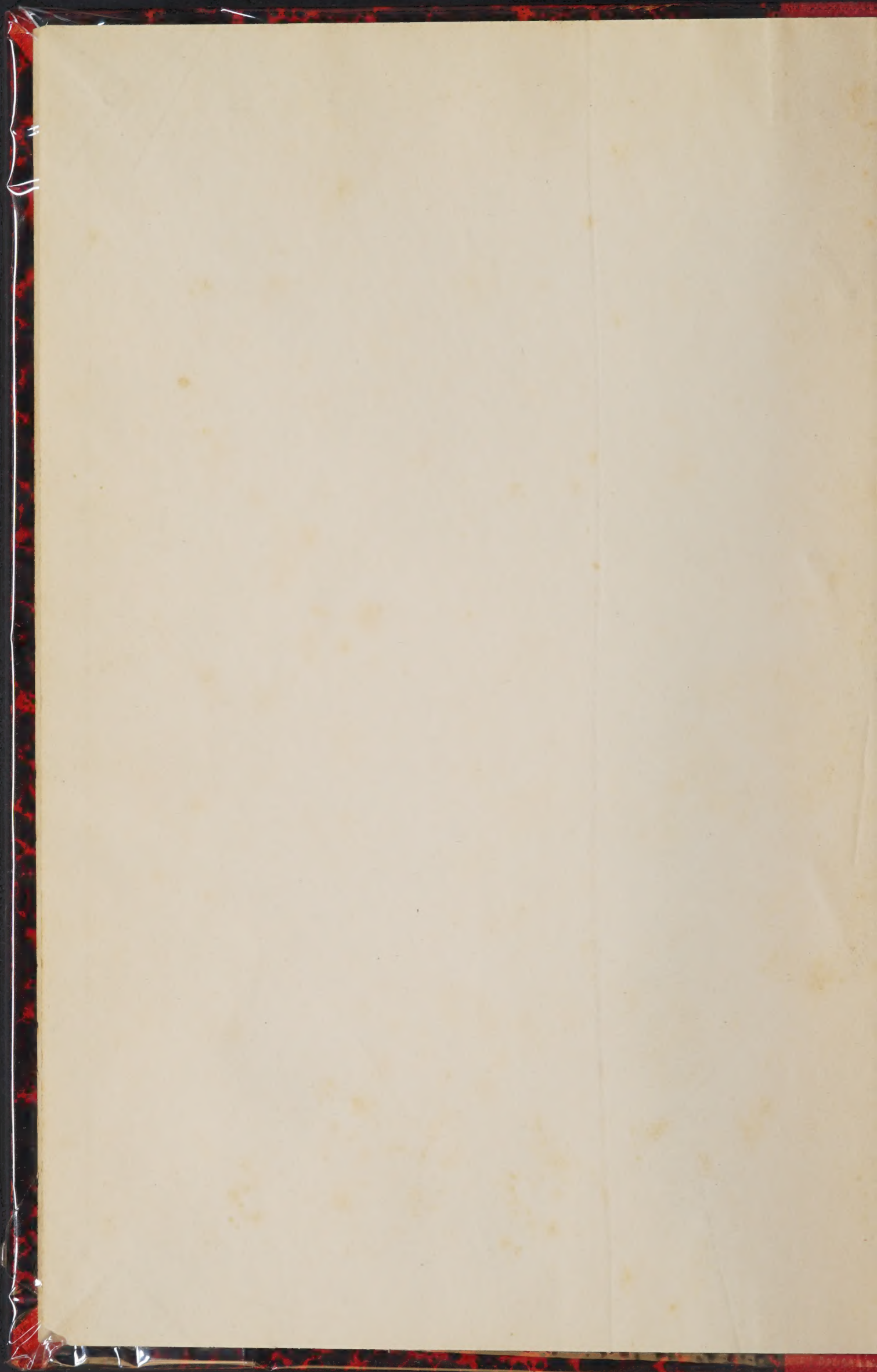














Histoire

DES

RUES DE METZ

DIPUIS DIX-HUIT SIÈCLES,

RÉCITS CHEVALESCQUES, RELIGIEUX ET POPULAIRES,

PAR ÉMILE BÉGIN.



AVIS.

Nous donnons aujourd'hui les notes terminant le 1.^{er} volume qui doit avoir 49 planches. Toutes celles qui ont paru jusqu'à présent lui appartiennent. Dès que leur nombre sera complet, nous indiquerons, dans une table raisonnée, les pages en regard desquelles il faut les placer.

Le second volume aura également des notes, une table et 19 planches.

Le troisième volume, qui comprend l'*histoire de la république messine*, sera publié en 22 livraisons, ornées d'un grand nombre de gravures.

Afin de ne pas priver long-temps nos abonnés des planches nécessaires à l'intelligence du texte, nous avons pris des mesures pour que désormais les livraisons renferment le double de planches promises par le prospectus, jusqu'à l'entière publication des lithographies arriérées.

La prochaine livraison (42.^e) commence l'*histoire républicaine de Metz*. Elle ne paraîtra pas avant le 15 janvier.

METZ IMPRIMERIE DE VERRONNAIS.

LITHOGRAPHIE D'ÉTIENNE.

—
1844.



Prix de la livraison : 40 cent.



40.^e et 41.^e Livraisons.

METZ

DEPUIS DIX-HUIT SIÈCLES.

METZ, Imprimerie de VERRONNAIS, gravures de LINDEN
et MICHAUD.

PARIS, Gravures de CARBONNEAU.

NANCY, Lithographies de L. DIGOUT.

METZ

DEPUIS

Dix-huit siècles.

SON PEUPLE, SES INSTITUTIONS, SES RUES, SES MONUMENTS;

Récits chevaleresques, religieux et populaires.

Par ÉMILE BÉGIN.



TROISIÈME VOLUME.

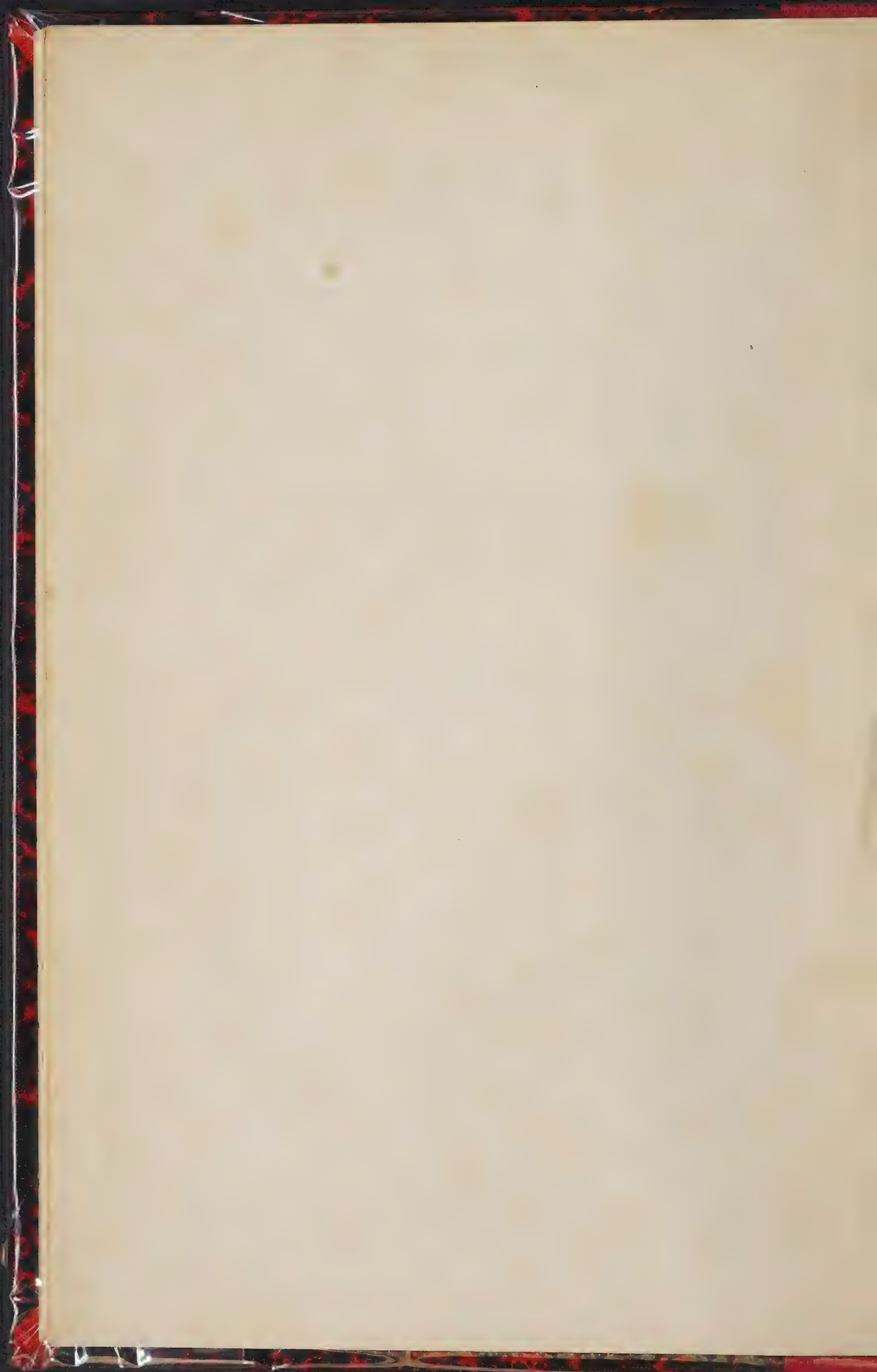
A PARIS,

Chez DUMOULIN, Libraire, quai des Augustins, n.º 13.
LELEUX, rue Pierre-Sarrazin, n.º 9.

A METZ,

Chez l'Auteur et les principaux Libraires.

—
1845.



Metz républicaine.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.



ÉRITIÈRE scrupuleuse et puissante des institutions municipales, léguées par l'empire romain, la ville de Metz avait su les conserver presque pures malgré l'agitation des temps. Il ne lui restait donc qu'un pas à faire pour s'organiser en république, lorsqu'abandonnée à ses propres forces, éloignée du protectorat immédiat

des monarques qui jadis veillaient sur elle, sa seule ressource était de reconnaître bénévolement le sceptre épiscopal, ou de subir l'autorité de quelque agent souverain qui, sous le titre de duc, de comte, tyrannisait, au nom de l'empire, des hommes fiers de leur indépendance et de leurs droits.

Un système dont l'origine remontait aussi haut que celle de la société gauloise, le système électif, s'était maintenu dans le choix des évêques, et sans doute également, à plus forte raison, dans celui des magistrats municipaux qui n'avaient pas, comme les évêques, une solidarité de pouvoir avec Rome et l'empire; or, le privilège d'élection, le vote, bien qu'il fût souvent tourmenté, circonvenu par l'intrigue, n'existait pas moins en tant que fait légal, en tant que témoignage ancien d'une certaine liberté d'action, d'un contrôle chez la bourgeoisie. L'aristocratie, la théocratie prédominaient tantôt à la fois, tantôt tour à tour, et c'était un grand bien à cette époque d'ignorance; mais l'usurpation abusive, les excès inséparables de tout pouvoir qui ne voit que l'avantage du moment, et qui manque des lumières nécessaires à son maintien, soulevèrent la bourgeoisie. Elle s'insurgea fatiguée de l'ilotisme où l'avait maintenue la force des choses, et dans son ardeur d'émancipation, oubliant bientôt les bienfaits de l'église, l'appui belliqueux des grands pour n'envisager que leurs torts, on l'entendit crier vengeance, puis marcher sous le drapeau qu'éleva l'ambition à ses yeux trop souvent aveuglés.

L'insurrection, l'émancipation des communes, est certes un des actes les plus notables de l'histoire européenne; car elle ouvre l'ère où marche la société moderne. Le rôle politique de l'église finissait: Rome avait fait pour la civilisation ce qui, dans l'ordre de ses intérêts et de ses sympathies,

pouvait être exécuté. Le peuple, émancipé par elle, venait à son tour continuer l'œuvre régénératrice; œuvre essentiellement révolutionnaire, empreinte de désordres inévitables, d'actions sanglantes et de réactions continues, d'affreux déchirements et d'un trouble où les éléments sociaux demeuraient confondus. Quand le flot populaire eut creusé son lit, la paix se rétablit. Jamais toutefois elle ne fut ni franche, ni durable, et pendant plusieurs siècles on ne cessa de voir l'église défendre un pouvoir temporel qui lui échappait, les grands lutter pour dominer seuls, et le peuple s'immiscer dans ces interminables querelles, avec le sentiment de sa force et la conscience de ses propres intérêts.

SCEAU DE WALON, ABBÉ DE SAINT-ARNOULD, XI.^e SIÈCLE.



Division des matières.

Première période.

Depuis l'an 1000 jusqu'à l'an 1095.

A Metz, les tentatives d'affranchissement communal remontent aux premières années du ^xⁱ.^e siècle. Ce fut d'abord une usurpation ecclésiastique sur les droits de l'empereur d'Allemagne ou du roi de France; usurpation signalée par le droit monétaire que se sont arrogé les évêques; puis un soulèvement des races nobles contre l'évêque, avec appui de la bourgeoisie. Les deux partis devaient ménager cette dernière, car ils en avaient besoin. De son côté, le peuple eût craint de s'isoler de l'église et de l'aristocratie locale, pour lutter seul contre les monarques allemands; c'est ce qu'on verra sous l'épiscopat de Théodoric I.^{er}, d'Hérimann et de Poppon.

Deuxième période.

Depuis l'an 1095 jusqu'à l'an 1180.

Exigeante à proportion des services qu'elle pouvait avoir rendus; mesurant ses droits selon le sentiment de sa force; une fois débarrassée de l'autorité du comte qui ne fut désor-

mais que nominale, et protégée par un tribun électif sous le titre de Maître-Échevin qui remonte à l'an 1030, la bourgeoisie messine devint audacieuse. Non-seulement elle eut une magistrature indépendante, il lui fallut une milice, et bientôt elle s'arrogea le droit de faire la guerre et d'entamer des négociations avec les monarques voisins. Les différends survenus entre la cour de Rome et l'empire, la fureur d'émigration qui emportait au-delà des mers une grande partie de la noblesse et du clergé, favorisèrent singulièrement l'émancipation populaire. Pour y mettre un frein, l'évêque Bertram qu'on a présenté bien à tort comme le législateur de la république messine, dénatura le principe d'élection en donnant à six membres du clergé le droit exclusif de voter. Ce fut un retour vers l'autorité épiscopale, une réaction théocratique, utile néanmoins par les principes d'ordre que Bertram introduisit dans les affaires. La création des amans, ou notaires, lui est due. Il y en avait un pour chaque paroisse, et cette institution serait-elle la seule de notre évêque, il faudrait l'en bénir, car ce fut une digue imposée aux flots grossissants des contestations particulières.

Troisième période.

Depuis l'an 1180 jusqu'au commencement du xiv.^e siècle.

Quelle qu'attention qu'ait pris Bertram de consolider son système administratif, la bourgeoisie ne pouvait manquer de s'y soustraire : les chefs élus étaient pris dans son sein, et des intérêts journaliers liaient l'une à l'autre chacune des grandes familles patriciennes de la république ; tandis que le haut clergé, composé, presque entièrement, d'hommes étrangers au pays et solidaires d'une autorité temporelle qui s'exer-

çait à l'encontre du peuple messin, celle de l'évêque, demeurait très-souvent isolé, sans force morale et sans ressort. En choisissant un maître-échevin, les six électeurs ne pouvaient donc presque jamais compter sur une créature qui leur fût dévouée. Peut-être évitaient-ils un ennemi, mais jamais ils ne rencontraient d'ami. L'extinction du titre de comte de Metz en la personne de Thiébaut, duc de Lorraine, l'établissement des Paraiges ou associations de familles parmi lesquelles devaient être choisis les officiers civils, donnèrent au maître-échevin ainsi qu'au conseil échevinal un surcroît d'autorité. La ville eut sa cour souveraine sous le nom de tribunal des Treizes; le peuple ses représentants officiels en la personne des Comtes-Jurés. Un admirable ensemble hiérarchique, une pondération de pouvoirs sagement combinée, surgirent ainsi du tumulte lui-même. L'église intimidée recula devant ces empiètements venus de l'autorité populaire; d'autre part, les empereurs qui avaient appris depuis un siècle à redouter l'église, ne virent pas, sans quelque plaisir, des villes populeuses telles que Metz se soulever contre la puissance épiscopale. Ils pensaient avec raison qu'une lutte intestine les dévorerait à la longue, et que plus tard le sceptre impérial s'implanterait victorieux sur leurs ruines. Mais ils ne songeaient point au développement intellectuel qu'un tel état de choses allait entraîner, aux habitudes d'indépendance que prendraient les peuples, au contrôle dont ils poursuivraient un jour les actes des gouvernants. L'unité d'aggrégation des villes entr'elles allait se rompre, et la souveraineté monarchique descendait du degré supérieur où l'avait placée l'épée de Karl-Magne.

Dépuis deux siècles environ nos évêques frappaient monnaie. C'était un droit qu'en administrateurs habiles les échevins

de Metz n'eussent pas osé s'attribuer, dans la crainte d'éveiller la chatouilleuse susceptibilité de l'empereur et du roi de France; mais à peine le dernier comte fût-il mort, que la cité prit un coin à ses armes, et qu'elle frappa des florins, moins dans le but de faciliter les échanges commerciales, car la monnaie épiscopale courante suffisait, qu'afin d'émettre au-dehors l'attribut le plus positif de sa souveraineté. A cette même époque remontent les sceaux de la ville et des paraiges.

Quatrième période.

Depuis le commencement jusqu'à la fin du xiv.^e siècle.

L'expulsion des templiers et des juifs ouvre cette période que caractérise l'attitude belliqueuse de la cité. En aucun temps le gouvernant populaire ne s'est élevé si haut dans nos murs. Une chevalerie échevinale fut instituée; on frappa une quantité considérable de monnaie courante, ou petite monnaie; on ne craignit pas d'imposer le clergé lorsque l'exigeaient les besoins de la république; on obtint non-seulement des évêques, mais des empereurs eux-mêmes, la reconnaissance, la ratification des libertés conquises; les princes voisins dont la prospérité messine excitait l'envie, se ligèrent plusieurs fois contre nous; le clergé fut souvent inquiété dans la jouissance de ses droits; des luttes intestines signalèrent cet état de choses pendant lequel la ville de Metz, partagée en deux camps hostiles l'un à l'autre, voyait emprisonner et proscrire ses meilleurs citoyens. Malgré cette agitation, et peut-être même à cause d'elle, le commerce prospérait, car la magistrature messine, écrasée par des charges sans cesse renaissantes, comprenait qu'il n'était possible d'y subvenir qu'en favorisant l'industrie. Nos alliances, au surplus, ne

pouvant se maintenir d'une manière durable, chacun sentait l'obligation de se suffire à soi-même et de n'acheter à personne les choses qu'on pouvait fabriquer chez soi

Cinquième période.

Depuis le commencement du xv.^e siècle jusqu'en l'année 1521.

Une révolution populaire, véritable *Jacquerie*, excitée par quelques brouillons contre l'aristocratie messine, faillit perdre la république. Quand les mutins, qui ne visaient à rien moins qu'à renverser l'ancienne magistrature pour prendre sa place, virent leurs projets renversés, ils ouvrirent des négociations dont le but était de faire passer la ville sous l'autorité mixte du roi de France et du duc de Bar. Cette tentative échoua, mais elle devint pour la France et la Lorraine une amorce attrayante qui mit plusieurs fois la république messine à deux doigts de sa perte. L'ennemi conservant des intelligences dans la place, nourrissait l'espoir de s'en emparer. Surprises, négociations cachées, attaques réitérées, tout était mis en œuvre. C'est ici que brillent avec le plus d'éclat le patriotisme exemplaire, le courage, la constance intelligente et froide de nos magistrats supérieurs. Aucun sacrifice ne leur coûte. Ils résistent sans espoir et triomphent. Des discussions nouvelles éclatent peu après entre le chapitre de la cathédrale et les magistrats. Ces derniers ne demeurent pas moins inflexibles dans cette circonstance que dans l'autre. En vain le pape, l'empereur, le duc de Lorraine insistent-ils pour les faire fléchir, les chanoines rebelles mis hors du droit commun, ne rentrent qu'après soumission. Le sceptre épiscopal messin ayant passé à la maison de Lorraine, en 1484, devint l'occasion d'entreprises hostiles, appuyées sur les

secrètes intelligences que cette puissance ducale menageait parmi nous ; en même temps que la non-résidence des évêques donna plus de latitude au pouvoir populaire.

Sixième période.

Depuis 1521 jusqu'en l'année 1552.

La réforme paraît. Elle grandit bientôt à l'ombre des franchises municipales. Metz, voisine de l'Allemagne, accueille favorablement les nouvelles idées. Cette circonstance qui forme, dans la république, une scission religieuse en même temps qu'elle entraîne une rupture politique, porte un fatal et dernier coup au gouvernement populaire. Pour échapper aux divisions intestines et protéger la religion ébranlée, les plus sages ne voient d'autre salut possible qu'en se jetant entre les bras de la France. D'un autre côté, le parti protestant invoque les puissances rhénanes. Quelques négociateurs habiles font le reste. Henri II s'empare de Metz. Son usurpation se colore des formes d'un simple protectorat ; mais c'en est fait des libertés publiques.

Voilà par quelles phases a passé *Metz républicaine* ; voilà l'ensemble des événements qui vont se dérouler pendant cinq siècles et demi, de manière que chaque période ait sa physionomie nettement dessinée, son caractère d'individualité sociale. L'art profane nous a transmis l'expression de cette physionomie, non seulement dans les œuvres monumentales mais jusques dans les productions les plus communes ; et quoique l'art chrétien semble devoir marcher isolé des influences matérielles de la vie politique, il n'a pu s'en affranchir ici. Les raides exigences du menu populaire le dominant ;

sa pensée poétique et rêveuse fléchit sous le joug d'une utilité palpable, et la main qui fait éclore les clochetons fleuris des églises est obligée de présider, en même temps, aux machicoulis des portes urbaines ainsi qu'à l'érection des têtes crénelées de nos édifices civils. Cloches et foudres de guerre; sceaux ecclésiastiques et monnaies municipales; saintes bannières, drapeaux et guidons, sortent d'ateliers où le sentiment des choses religieuses, des exigences du culte, vient se confondre avec un sentiment exclusif de patriotisme local énergique.

Dans l'onzième et le douzième siècles, les formes romanes mêlées de quelques traditions byzantines, impriment aux beaux arts une vigueur, une originalité linéaire, qu'on ne retrouve plus sous l'empire du système ogival. La littérature, sobre de détails, incorrecte mais sévère en sa marche, semble refléter l'attitude architecturale de l'époque, non-seulement par la pensée, mais aussi par le style et la calligraphie.

A l'ogive, qui s'introduit vers la fin du XII.^e siècle pour se multiplier rapidement, vient se joindre la langue romane. Cette double expression de sentiments nouveaux, cette double nécessité d'une révolution sociale, coïncide avec l'efflorescence des libertés populaires. Le latin, que le peuple ne comprend pas, est abandonné par lui comme la byzantine est abandonnée par l'église qui recherche des formes plus sveltes, plus poétiquement idéales. Dans notre pays, toutefois, ces changements ne sont ni brusques, ni heurtés. Ils se font avec une certaine mesure, et long-temps encore l'art demeure, sinon stationnaire, du moins indécis.

Dans le ^{xiv}.^e siècle, époque où la noblesse messine dérivant du comptoir aussi bien que du sol et de l'épée, présente deux aristocraties distinctes, l'art profane semble exclusivement préoccupé de leur consécration. On élève hôtel contre hôtel; on déploie avec orgueil un luxe d'armoiries; le plus mince boutiquier devenu maître-échevin et chevalier, aspire à l'honneur insigne d'être reproduit après sa mort, agenouillé sur le trophée de ses armes, avec encadrement des blasons de sa famille. Les troubles civils, les préoccupations belliqueuses de cette époque, expliquent la rareté des productions littéraires et des monuments artistiques, mais jamais l'industrie ne fut plus ingénieuse ni plus active.

Au siècle suivant, c'est autre chose : les Messins comprennent la nécessité d'avoir des annalistes, et la chronique locale apparaît; ils recherchent des émotions nouvelles, et les mystères, les processions, les jeux de batteurs, les tournois, viennent occuper leurs loisirs; l'église, de son côté, ne néglige rien pour donner au culte une pompe en harmonie avec l'éclat des autres spectacles; la vitrerie peinte étale en sa faveur ses grandes pages bibliques, tandis que la pierre devient docile au ciseau.

Introduite à Metz en 1480, l'imprimerie annonce de nouveaux progrès intellectuels. Cependant ils ont lieu avec lenteur, car le cachet du Moyen-âge persiste lorsque déjà, de toutes parts, la Renaissance étend son empire. En 1518, nos architectes, nos sculpteurs et nos peintres font encore du moyen-âge. Trois années plus tard, l'hérésie élève tout-à-coup sur les rives mosellanes sa voix convulsive; les réminiscences classiques arrivent aussitôt avec elle; le clergé les subit sans le vouloir, et la Réforme s'asseyait triomphante sur

le jubé de notre cathédrale, se promène autour de l'hémicycle, et se mire dans les translucides tableaux de Valentin Bousch.

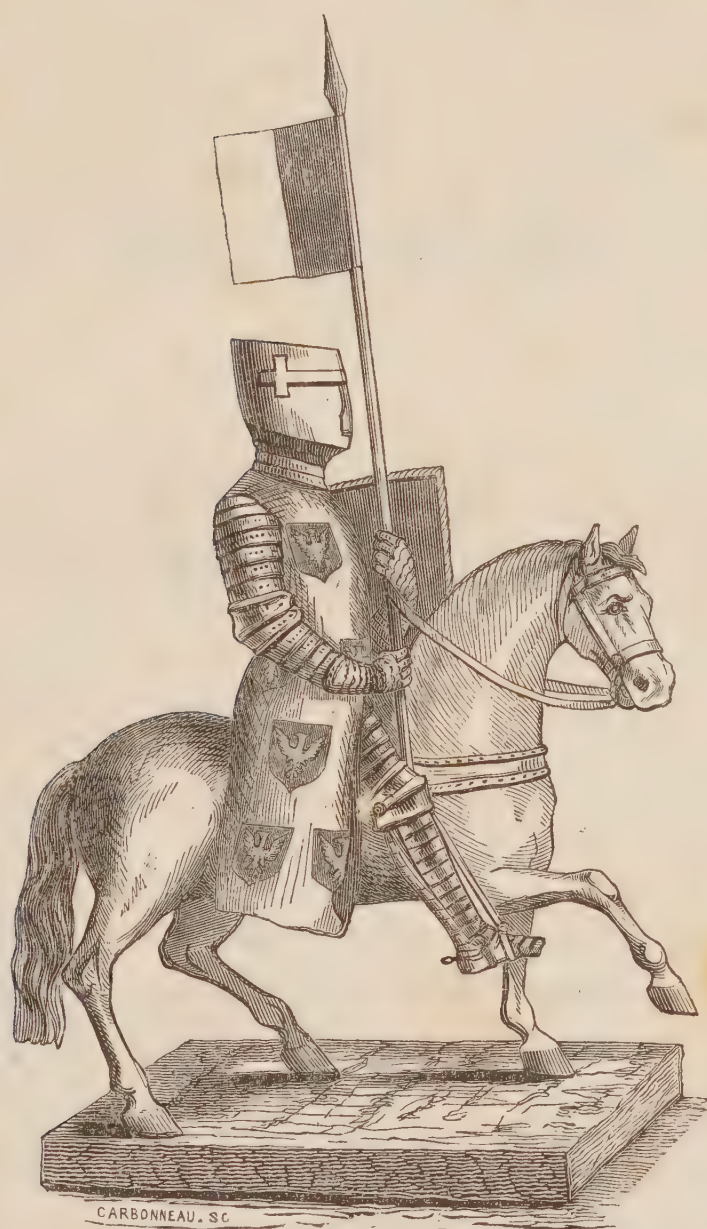
C'est au développement de ces annales populaires, de ces faits tour-à-tour religieux, militaires, artistiques, que sera consacré le volume qu'on va lire. Nous le diviserons en deux parties : la première contiendra le récit chronologique des événements ; la seconde, le tableau des rues de Metz classées suivant l'ancienne division paroissiale, et pittoresquement animées par la peinture des choses qui s'y sont passées pendant cinq siècles et demi.

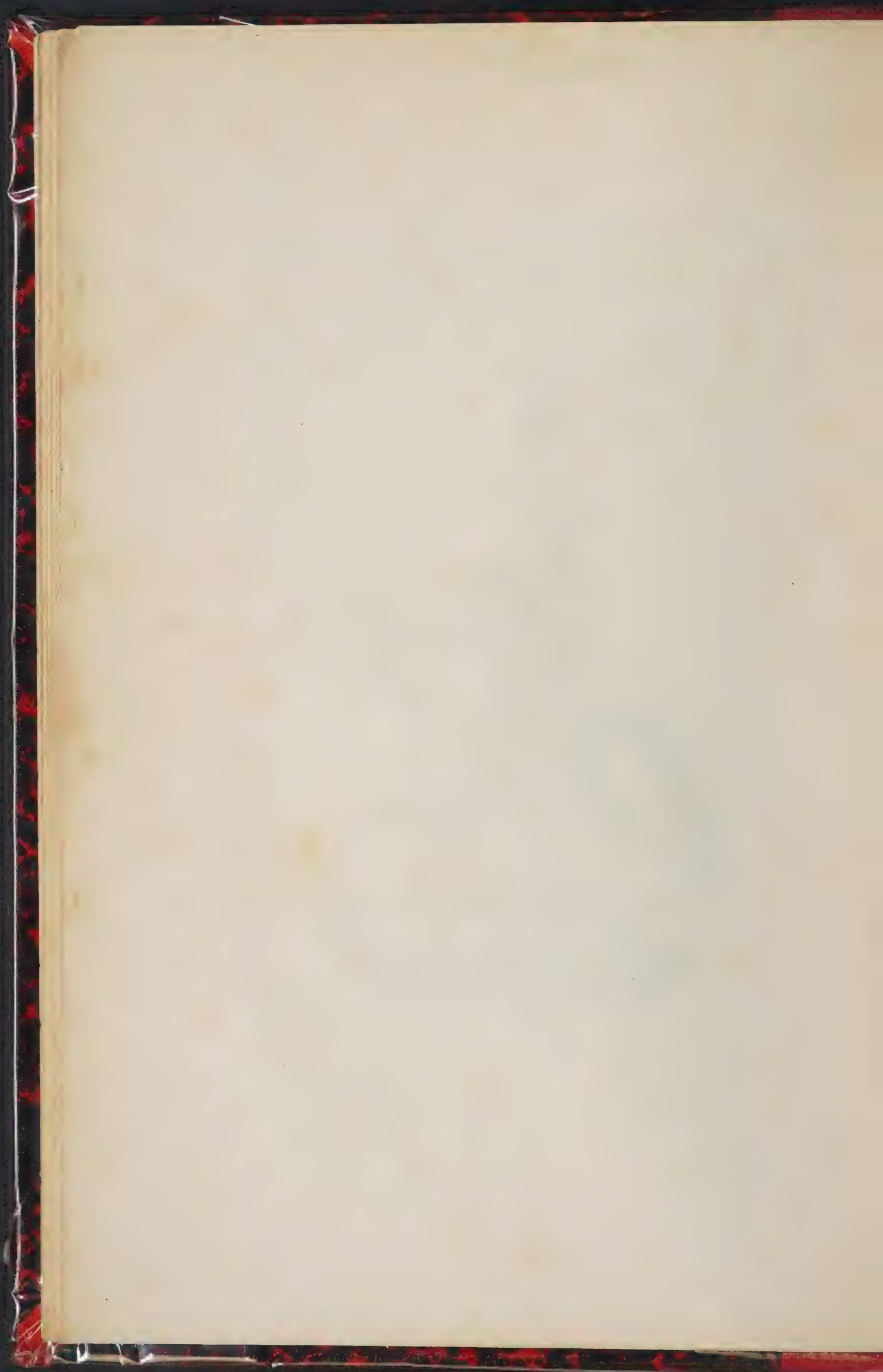
Ainsi se trouvera complétée l'histoire républicaine d'une cité qu'on peut offrir comme type du système d'institutions municipales le plus parfait qui ait jamais existé en aucune ville française.

ARMES DE METZ EN 1510.



UN MAITRE-ÉCHEVIN DE METZ.





Metz républicaine.

Première période.

Depuis l'an 1000 jusqu'à l'an 1095.

 peine l'onzième siècle était-il commencé, que les esprits terrifiés par les rêves des millénaires, ressaisirent leur ancienne énergie. On compta sur l'avenir, et les projets abandonnés, les travaux suspendus furent repris avec une nouvelle vigueur. Autant sous l'accablante impression du danger commun, tous, monarques et peuples, se montraient dociles aux enseignements de l'église; autant, quand ils eurent franchi le terme fatal, rejetèrent-ils loin d'eux le secours du ciel et l'intervention de ses ministres. Ces derniers, à la vérité,

n'agissaient pas toujours comme aurait dû le comporter leur caractère sacerdotal ; aussi les griefs accumulés contre eux devenaient pour nos ancêtres une raison puissante d'indépendance et de liberté. La ligue ourdie en 1007 par l'évêque de Metz, le prévôt de Saint-Paulin de Trèves, le comte de Luxembourg et le duc de Bavière, à l'effet de soutenir des intérêts de famille qu'avait lésés leur beau-frère Henri II, roi de Germanie, acheva, selon toute apparence, le discrédit du pouvoir épiscopal chez les Messins, car cette guerre les plongea dans une misère affreuse. Mais, reprenons les choses d'un peu plus haut.

La mort d'Othon III, empereur et roi de Germanie, arrivée le 2 janvier 1002, laissait le nord de l'Europe, et notamment notre pays, en proie aux agitations qu'amène toujours un héritage mal assuré *. Après s'être infructueusement soulevé contre Henri II, successeur d'Othon, le duc de Souabe et d'Alsace, Hermann, rentré dans le devoir, attendait pour agir quelque occasion favorable quand Théodorik, duc de Mosellane, lui promit assistance, comptant sans doute sur les Messins, puisque Adalberon II, leur évêque, était son frère. Mais, au lieu de s'engager dans une guerre incertaine, ils crurent plus sage de raffermir, de multiplier leurs alliances ; se bornant à un système d'intimidation, à des mesures illégales et tyranniques vis-à-vis des seigneurs qu'ils savaient leur être opposés **.

Prévenu de ces machinations hostiles, Henri II vient à Thionville sur la fin de l'année 1003, et dans une diète où assistent

* *Adelbold. Vit. Henric. Imp. ap. Bolland. 14 jull.*

** *Sigehard. Mirac. sancti Maxim. cap. II.*

les principaux seigneurs lorrains, il prend des mesures pour empêcher les entreprises ultérieures d'Hermann et de Théodorik. Ce dernier ne s'endormait pas. La mort d'Adalberon, arrivée le 15 décembre 1005, après six mois de souffrances, lui suggéra l'idée de préparer à son fils, encore très-jeune, l'accès au trône épiscopal demeuré vacant. Venu à Metz avec Bertaut, évêque de Toul, et quantité de seigneurs ecclésiastiques ou laïcs, Théodorik prépare au prélat défunt de somptueuses funérailles; on l'expose pendant plusieurs jours dans la cathédrale, puis on le transporte à l'abbaye de Saint-Symphorien. Le duc de Mosellane ayant obtenu que Théodorik, fils de Sigefride, comte de Luxembourg, administrerait l'évêché pendant la minorité de son fils Adalberon, l'installation du nouveau coadjuteur eut lieu presque immédiatement après la cérémonie funéraire. Le duc de Mosellane triomphait, et déjà la ville de Metz lui paraissait soumise; mais quelques mois à peine s'étaient écoulés que le coadjuteur, sans égard aux engagements pris, chassait du palais épiscopal le jeune Adalberon qui lui était confié, se faisait déclarer évêque en titre par le chapitre, tranchait du souverain, et formait contre le roi de Germanie la ligue dont nous avons parlé précédemment, pour empêcher la réunion du comté de Bamberg à la mance épiscopale de cette église, car ce comté, douaire de sa sœur la reine Cunégonde, devait lui revenir en partie, puisque la reine était sans enfants*.

Ne pouvant tenter l'offensive, les quatre frères prirent des mesures pour se défendre vigoureusement. L'évêque Théo-

* *Adelbold. Vit. Henric. Imp., ut suprâ; Sigehart. Mirac. sancti Maxim., cap. 2; Ditmar. chron., lib. v; Labb. concil. t. ix, p. 784; D. Calmet, hist. de Lorr., t. II, p. 58; le P. Barre, hist. d'Allemagne, t. III, p. 559.*

dorik engagea plusieurs domaines dans le but de multiplier ses ressources ; le duc de Bavière et de Souabe, dépouillé de ses états, vint chercher refuge à Metz avec les fidèles serviteurs qui lui restaient, et comme le peuple messin avait épousé cette querelle, on vit bientôt arriver une nuée d'ennemis au pied de nos murailles. Henri II assiégea Metz et ravagea, pendant cinq années, toutes les campagnes environnantes*. Jamais peut-être tant de misère n'avait accablé ce malheureux pays. « On aurait bien voulu s'enfuir, dit l'abbé Constantin, témoin oculaire du désastre, mais on manquait de tout, même des choses les plus nécessaires à un voyage. Les villes étaient entièrement dépeuplées, les bourgs et les villages réduits en cendres; le fer, le feu, la famine, la peste avaient complètement désolé nos environs. Des familles nobles, jadis opulentes, se trouvaient réduites à l'indigence. Les vignes étaient arrachées, les arbres coupés, les monastères dépeuplés et réduits en d'affreux déserts. J'ai vu, ajoute Dithmar, autre chroniqueur contemporain, j'ai vu une lettre écrite quelque temps après la guerre dans laquelle il est dit que huit cents familles de serfs appartenant à l'église cathédrale de Metz, accablées de faim et de misère, ont abandonné le pays à l'insu de leur maître, et que d'autres se sont exilées même avec leur consentement**.

Il est cependant juste de dire qu'Henri II avait recommandé d'épargner les églises et les monastères, car l'abbaye de Saint-Martin-lès-Metz ayant été ruinée par les Slavons, le mo-

* *Sigibert. chron., ad ann. 1009; chron. episc. Met., spicil. t. VI, p. 658; Dithmar. chron. lib. V.*

** *Constant. in vit. Adalberon. II, ap. Labb. bibl. nova, t. I, p. 679; Dithmar. chron. lib. V et VI.*

narque répara ce désastre et défendit à son armée d'agir désormais ainsi. Mais Henri ne pouvait être partout, ni empêcher les représailles qu'exerçaient des ennemis poussés au dernier degré du désespoir.

Enfin, un événement qui dans toute autre circonstance n'aurait pas eu grande portée, la mort du jeune Adalberon, servit de prétexte à une réconciliation dont chacun nourrissait l'espoir. Théodorik feignit de renoncer à ses droits sur le comté de Bamberg, à condition que le roi de Germanie le reconnaîtrait pour évêque de Metz; d'autre part ce monarque espéra le détacher de la ligue, et avoir ensuite bon marché des princes de Bavière et de Luxembourg. Mais notre évêque continuait d'intriguer. Il écrivait à Rome des lettres hostiles au roi de Germanie, qui, fléchissant sous le murmure des peuples fatigués de la guerre, convoqua pour le 6 mai 1012, une assemblée d'évêques à Bamberg, porta plainte contre le prélat déloyal, et leur assigna rendez-vous au mois de novembre dans la ville de Coblenz, pour juger les rebelles*. « Ceux-ci, « dit l'histoire bénédictine de Metz, craignant la sévérité « de leurs juges, n'osèrent se présenter à cette diète, et « y envoyèrent des députés pour faire leurs soumissions. Le « roi ne voulut point les recevoir, et ordonna aux rebelles de « comparaître en personne à une autre diète qu'il devait bientôt « tenir à Mayence. En attendant, les évêques firent défense « à Théodorik de célébrer les saints mystères, jusqu'à ce « qu'il eût fait satisfaction à son souverain, et qu'il eût été « absous**. »

* *Ditmar. chron. lib. vi.*

** T. II, p. 415.

L'évêque de Metz, le duc de Bavière, accompagnés d'une suite nombreuse, se rendirent à Mayence, bien moins pour se disculper qu'afin d'intimider leurs juges, parmi lesquels figuraient Théodorik, duc de Mosellane, Haimon, évêque de Verdun, etc. Les coupables n'ayant pu détruire les charges accumulées contre eux, quittèrent l'assemblée plus irrités que jamais, commirent toute sorte d'excès, et furent attaquer leurs adversaires lorsqu'ils s'en retournaient paisiblement chez eux. Cet infâme guet-à-pens devint fatal à bien du monde; plusieurs y périrent, et le duc Théodorik tomba dans les mains de ses ennemis.

Justement irrité d'un tel attentat, Henri II convoqua une troisième diète à Aix-la-Chapelle, chargé d'instruire le procès des coupables. On devait se réunir en 1017, après Pâques; mais l'archevêque de Cologne Héribert sollicita la clémence royale pour le duc de Bavière et l'évêque de Metz, qui coururent se jeter aux pieds du monarque. Ce dernier les reçut avec bonté; il fit plus, il leur pardonna*.

En rentrant dans sa ville épiscopale, Théodorik la trouva remise à peine des malheurs qu'elle avait éprouvés; maudissant les auteurs de tant d'infortunes, et bien résolue de chercher en elle-même des garanties contre l'ambition et l'esprit de famille que montrait notre évêque. Le comte de Metz, fils d'Eberard IV, comte d'Alsace, aïeul ou grand-oncle de Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine**, avait épousé la princesse Eve, sœur de Sigefride,

* *Ditmar. chron., lib. VI; chron. vetus ap. Bertholet, hist. de Luxembourg, t. III, p. 64; Sigibert. chron.*

** L'hérédité de Gérard d'Alsace était une hérédité de fait, mais non de droit, comme l'a très-bien prouvé M. Noël, dans ses *Mémoires* pour servir à l'histoire de Lorraine.

premier comte de Luxembourg, ce qui l'unissait par des liens étroits à Théodorik et doublait l'influence qu'ils allaient exercer désormais.

Pressée, comme elle va l'être pendant plusieurs siècles, entre deux rivaux jaloux de sa puissance et de sa fortune, le Luxembourg et la Lorraine; menacée dans son propre sein par un pouvoir qui cherchera des alliances au-dehors, Metz usant du droit électif qu'elle n'avait peut-être jamais perdu, donnant une extension indispensable aux capitulaires de Karl-Magne demeurés en vigueur*, nomma un maître-échevin à vie, chargé de la représenter et de la défendre dans les circonstances difficiles. Le premier maître-échevin se nommait Honnolubertin. Les chroniqueurs l'inscrivent sous la date 1030. Mais il est bien présumable que c'est 1020 qu'il faut lire, car on sortait alors d'un état de crise; le pouvoir épiscopal se trouvait mal assuré, l'empire préoccupé d'intérêts plus graves s'inquiétait peu des constitutions populaires, et la France n'y portait guère plus d'attention.

Ce fut cependant pour s'entendre sur l'administration générale de leurs états qu'en 1023, le 12 août, les deux monarques, Henri II et Robert, se rendirent, suivis d'une brillante noblesse, à Ivoy, aujourd'hui Carignan, d'où l'empereur vint à Verdun, puis à Metz, signalant son passage par de grandes libéralités en faveur des monastères**. C'était une sorte d'adieu solennel, car il mourut le 14 juillet suivant, âgé de cinquante-trois ans, la vingt-troisième année de son

* Charte d'échange de l'année 1012, entre l'abbé de Saint-Arnould et l'abbesse de Sainte-Glossinde, découverte par MM. Huguenin frères, et inédite.

** *Cartul. S.^{ti} Martin.*; *chron. Camerac. et Atreb.*, cap. xxxviii.

élection comme roi, la onzième de son couronnement comme empereur.

Un événement aussi grave appela notre évêque en Allemagne. Après avoir contribué beaucoup à la nomination de Conrad II, dit le *Salique*, couronné dans la ville de Mayence le 8 septembre 1024, il voyagea quelque temps avec lui*, vint ensuite installer sur le siège épiscopal de Toul le célèbre Brunon, devenu pape un peu plus tard, sous la dénomination de Léon IX**, et continua de parcourir l'Allemagne, autant comme personnage politique que comme ministre des autels***, car jamais Théodorik ne cessa d'avoir ce double caractère. En 1035, il assistait avec Poppon, archevêque de Trèves, Pelegrin de Cologne, Reinard de Liège, Nanterre, abbé de Saint-Martin-lès-Metz, et quelques autres, à une entrevue que l'empereur et le roi de France eurent ensemble à Ditschwiller, non loin de Metz, entrevue menagée par l'abbé de Stavelo pour réconcilier les deux monarques****.

Notre ville se trouvait alors sur le qui-vive, par suite des sanglants démêlés qu'excitait la succession au royaume de Bourgogne. Rodolphe III, dit le Fainéant, étant mort sans enfants le 6 septembre 1032, ses neveux, l'empereur Conrad et Eudes, comte de Champagne, se disputèrent aussitôt ce riche héritage. L'évêque, le comte de Metz, et conséquemment la bourgeoisie toute entière, puisque le comte en commandait les troupes, prirent fait et cause pour Conrad. Tandis

* *Vippo, de vit. Conradi Salici*; Archiv. de Saint-Arnoul, charte de donation de la terre de Viviers à un seigneur appelé Odelon.

** *Vit. Brunon. ap. Bolland.*, 49 avril.

*** Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 130.

**** *D. Martene, vet. script., t. II, præf., p. VIII et 56.*

que l'empereur guerroyait en Bourgogne et en Lorraine, Gothelon, comte de Bar, duc de Mosellane et de Basse-Lorraine, attaquait la Champagne. Le 23 novembre 1037, les armées d'Eudes et de Gothelon secondées par son fils Godefride, étaient en présence sur les rives de l'Orne. Après une lutte opiniâtre, les troupes Barrisiennes inférieures en nombre, avaient le dessous ; elles commençaient même à prendre la fuite, lorsque les Messins arrivant alors rétablirent le combat et fixèrent la victoire. Eudes fut tué. Ainsi finit la contestation pour le royaume de Bourgogne*. L'empereur jouit peu de cette nouvelle conquête, étant mort deux années plus tard. Son fils, Henri III, dit le Noir, lui succéda. Nous apprenons d'une charte qu'il était dans ce pays-ci le 19 mai 1040**, et d'une autre charte, qu'il se rendit à Stavelo avec notre évêque, pour la dédicace de l'église que venait d'ériger l'abbé Poppon***.

L'objet de ces voyages n'était pas de pur agrément. Un but tout-à-fait humanitaire y présidait. Henri-le-Noir voulait s'entendre avec le haut clergé afin de mettre si non un terme, car la chose eût été sans doute impossible, du moins une suspension aux brigandages, aux luttes intestines qui désolaient les peuples. Il s'agissait d'établir la *Trêve de Dieu*, code réglementaire extrait des décrétales de plusieurs conciles, et que les seigneurs ne se souciaient pas d'admettre. Ce code ordonnait, entre autres choses, que tous les particuliers mar-

* *Vippo, vita Conradi Salici; Glabri, Rodulphi histor., lib. III, cap. IX, ad ann. 1035-1036; Sigibert. et Alberic. chron., ad ann. 1036; chron. de Jean de Bayon, liv. II, chap. 48.*

** *Cartul. Gorziensis, tit. 125.*

*** *Diplom. Belgic. ap. Miræum., t. I, p. 660.*

cheraient sans armes ; que ceux qui pilleraient le bien d'autrui seraient punis de peines pécuniaires ou corporelles ; que les églises serviraient d'asyle à tous ceux qui s'y réfugieraient après un crime commis, excepté cependant aux violateurs de la *Trêve* ; qu'on respecterait, dans leurs pérégrinations, les clercs, les moines et les religieuses ; qu'on ne tirerait vengeance d'aucune injure ; que les cautions existeraient sans gages, sur une simple parole donnée, etc., et que les contrevenants seraient punis comme s'ils eussent mérité la mort, c'est-à-dire, excommuniés et bannis.

Des dispositions aussi sévères ne pouvaient évidemment être acceptées de bonne foi, ni maintenues. L'empereur et les prélats prirent un moyen terme ; on supprima les articles dont l'application semblait impossible, et la *Trêve*, au lieu d'être sans réserve, avec continuité, n'embrassa que quatre jours chaque semaine, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin.

Cette *Trêve* singulière, revirement des consciences qu'éfrayaient leurs propres excès, fut observée presque dans toute la Gaule*. Chose étrange, deux ecclésiastiques d'un mérite éminent, artistes, administrateurs, Odilon, abbé de Clugny, Richard, abbé de Saint-Vannes, détournèrent les Neustriens de s'y soumettre. Comme un mal affreux, *le mal des ardens*, épidémie intestinale accompagnée de pétéchies, attaquait alors la Neustrie, on ne manqua pas d'attribuer le fléau à la colère divine, de maudire les deux abbés et de les appeler à la barre des peuples.

* On l'appela *Trêve de Dieu ou du Seigneur*, parce qu'on croyait avoir remarqué l'intervention pacifique du Très-Haut dans plusieurs circonstances, et sa volonté de maintenir l'union entre les hommes.

Metz avait accepté franchement les conditions de la *Trêve*. Nulle part on ne l'observa mieux, peut-être même aussi bien; car sa moralité, sa justice faisaient sa force*.

Nous ne suivrons pas Théodorik aux synodes de Trèves, aux dédicaces, aux canonisations, à toutes les réunions solennelles où la politique et la religion se donnaient rendez-vous, car son action regardait bien plus l'empire que le Pays-Messin**; mais nous irons le recevoir aux portes de la ville, quand, tombé malade à Saint-Trudon, il revint ici pour mourir.

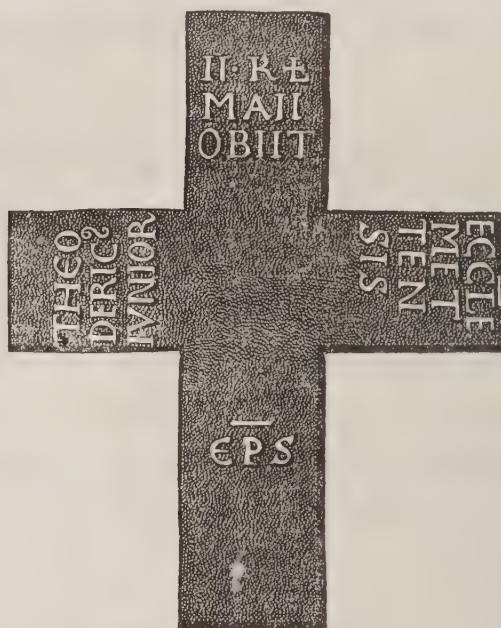
La bourgeoisie messine avait oublié les torts d'une ambition justifiable. Elle tenait compte au prélat de l'harmonie qui régnait depuis quarante années entre un pouvoir déchu et un pouvoir nouveau, et de sincères démonstrations d'affectueuse reconnaissance l'accueillaient. Mort le 30 avril 1046, les airs retentirent du glas funéraire, car on avait donné pour cela douze deniers aux sonneurs; il fut exposé trois jours, inhumé dans un coffre en chêne, et vingt sols messins



* Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 133.

** Brouverus, *annal. Trev.*, t. I, p. 518; Miræus, *diplom. Belg.*, t. I, p. 264, 471, 519, 660; Sigibert., *carm. in S. Lucid*; Halinard, *vit.*, n. 6, ap. Mabill. *act. SS. O. S. B.*, t. IX, p. 36.

constituèrent la riche fondation qui devait perpétuer annuellement l'expression de la douleur publique. Bien qu'on se fût conformé aux intentions modestes du prélat en plaçant sur sa poitrine une simple croix de plomb dont voici l'image réduite des deux tiers*, la ville et le clergé firent ériger pour lui, au milieu du chœur de la basilique karlovingienne, un somptueux mausolée**.



J'ai signalé, dans mon *Histoire de la cathédrale de*

* On lit sur cette croix : *II. Kal. Maii, obiit Theodericus junior, Ecclesiae Metensis Episcopus*, le 2 des kalendes de mai mourut Théodorik le jeune, évêque de l'église messine.

** Meurisse, *hist. des Euesq. de Metz*, p. 359; *hist. bénéd. de Metz*, t. II, p. 136; *hist. et description pit. de la cathédrale de Metz*, t. I, p. 97 à 99.

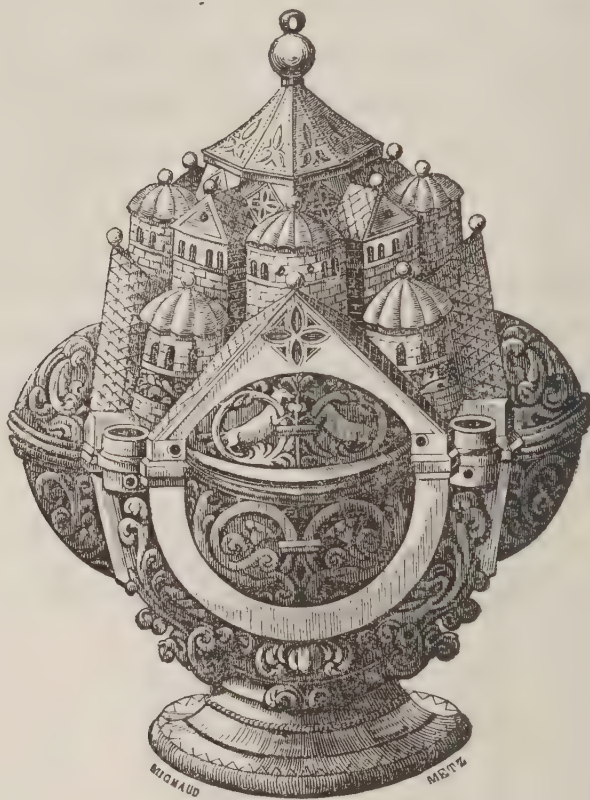
Metz, la part que dut avoir Théodorik à l'érection du nouveau sanctuaire ; j'ai combattu l'expression hasardée de Martin Meurisse, qui a dit que le prélat *vit*, avant sa mort, *quelque partie de son église élevée jusques au comble et voûtée*, et repoussé, sans doute victorieusement, les opinions des historiens qui m'ont précédé*. Ce n'est pas le lieu de reproduire cette dissertation ; mais, pour frapper les yeux les moins clairvoyants, je donne ci-dessous une porte byzantine dans le style du onzième siècle, qui, comparée aux motifs d'architecture ogivale d'après lesquels fut construite notre grande église, ne laisse aucune incertitude sur la différence artistique des deux époques.



Veut-on un autre témoignage plus caractéristique encore ? Qu'on étudie cet encensoir d'argent, œuvre soignée du onzième siècle, encensoir qui figurait sans doute parmi les magnifiques cadeaux dont Théodorik gratifia sa cathédrale. L'encensoir

* Hist. et descript. pit. de la cathédrale, t. 1, p. 94 à 99.

dénote un faire perfectionné, mais dans le sens et l'esprit byzantin.



Metz s'était trouvée trop bien des vues administratives de Théodorik pour refuser à un membre de sa famille l'honneur de lui succéder. Aussi son neveu Adalberon III, fils de Frédéric, comte de Luxembourg, fut-il admis sans la moindre difficulté. Le choix, d'ailleurs, ne pouvait être plus heureux. Adalberon, élevé sous Bertold, avec l'illustre Brunon, dans l'école épiscopale de Toul, joignait aux connaissances littéraires d'un homme instruit, cette pratique législative et cet esprit de justice si nécessaires sur le trône qu'il allait occuper.

Vers la fin de l'année 1048, Adalberon, à peine installé,

partit pour Worms, où se réunissaient les prélats et les seigneurs de l'empire. On y élut pape Brunon, parent, condisciple, ami de notre évêque. Tous deux furent à Toul célébrer la Noël avec une pompe inaccoutumée. On croyait que le souverain pontif se rendrait ici. Déjà quantité d'étrangers s'apprétaient à l'accueillir. Mais ayant hâte de franchir les Alpes, ce voyage fut différé*. L'année suivante, 2 octobre, après la dédicace de l'église Saint-Remy de Reims, et le concile tenu les jours suivants par Léon ix, afin de condamner quantité d'abus introduits dans l'église gallicane**, le saint père voulut bien céder aux sollicitations pressantes d'Adalberon, en venant jusqu'à Metz où il passa près d'un mois avec Eberard, archevêque de Trèves; Hugues, archevêque de Besançon; Udon, évêque de Toul; Halinard, primat de l'église de Lyon; Humbert, cardinal, évêque de la forêt blanche, et grand nombre d'autres dignitaires ecclésiastiques. Pendant son séjour, Léon ix consacra l'église de Saint-Arnoul que venait de rebâtir l'abbé Warin; l'église de Raba, succursale du même monastère, située près de Villers-Betnach, où, dans les cas de maladies épidémiques, se réfugiaient les religieux; il visita Gorze, Bouzonville; confirma, par des bulles, les privilèges de ces abbayes; accorda certaines faveurs au chapitre diocésain, par exemple le pouvoir d'élire le pricier, le chantre, le bibliothécaire et le coute; l'autorisation de vendanger sans permission quand il le voulait, etc.***. Léon ix fit en outre des présents considérables aux principales maisons religieuses du

* *Vit. sancti Leonis pap. ix*; ap. *Mabill. act. SS. O. S. B. sæc. vi, part. II, p. 54, 55, 66.*

** *Labb. concil. t. ix, p. 1028 et seq.*

*** Anc. archives de Saint-Arnoul; de la cath.; cartul. de Gorze, tit. 122; *Mabill., ann. bénéd. livre ix, n. 99*; *D. Calmet, hist. de Lorr. t. III, preuves, p. 80.*

pays, telle une chasuble en soie blanche brodée en perles fines, au dos de laquelle on lisait les mots suivants tracés avec des fils d'or : *S. Ungarorum R. et Gisla dilecta sibi conjux mittunt hæc munera domno apostolico Johi*. Etienne, roi des Hongrois, et Gisla, sa chère épouse, envoient ces présents à leur seigneur l'apôtre ou le souverain pontif Jean*. Cette pièce magnifique, donnée à l'abbaye de Saint-Arnoul, était employée aux grandes fêtes. On ne peut trop en regretter la perte, comme spécimen artistique d'une époque dont les monuments deviennent chaque jour plus rares**.

En quittant Metz, sa sainteté, accompagnée d'Adalberon, se rendit à Mayence, où fut tenu un nouveau concile pour y défendre la simonie et le mariage des prêtres. Notre évêque revint ensuite ici prendre le commandement des troupes à la tête desquelles il devait, conjointement avec les évêques de Liège, d'Utrecht, et quelques seigneurs laïcs, attaquer Godefride-le-Bossu, duc de Basse-Lorraine, Bauduin, comte de Flandres, et Théodorik, marquis de Hollande, révoltés contre l'empereur. Dans une première expédition, ce monarque avait échoué. Les princes ligüés s'étaient retranchés derrière leurs manoirs et leurs remparts boueux ; mais l'hiver rigoureux de 1049 permit à nos évêques de passer sur la glace et d'arriver au cœur de la Hollande, où personne ne leur résista. Théodorik fut tué et Godefride obligé de chercher son salut dans la fuite***.

Pendant que nos ancêtres guerroyaient ainsi loin du foyer

* Ce ne pouvait être que Jean XIX.

** *D. Mabill. annal. bened.*, lib. LIII, n. 26.

*** *Herman. contr. ad ann.* 1049.

natal et contribuaient au salut de l'empire, l'empereur Henri III et Henri I, roi de France, avaient à Metz une conférence pour terminer d'anciennes querelles. Leur réconciliation marqua d'une lueur d'espérance la fin du demi-siècle où nous sommes arrivés, et Adalberon ayant retrouvé Léon IX, l'accompagna jusqu'à Rome. Revenu bientôt après, notre saint évêque apporta tous ses soins à la conduite du diocèse. Pendant les vingt-deux années de prélature qui vont s'écouler, on ne trouvera pas un fait répréhensible, pas un attentat à la liberté des consciences, pas le moindre empiètement sur l'autorité municipale. Aussi la prospérité messine a-t-elle été croissant.

Les bulles papales, les diplômes impériaux obtenus par Adalberon en faveur des monastères du diocèse et du chapitre de la cathédrale, prouvent à la fois la haute considération dont il jouissait et le soin qu'il prenait de son église*. On vit naître alors beaucoup d'institutions religieuses : au-dehors, l'abbaye de Hesse** ; celle d'Herbitsheim*** ; les prieurés de Kerlange****, d'Oley*****, d'Augny*****, d'Apremont*****, de Stenay***** ; à Metz, la collégiale de S^t-Sauveur*****.

* Chron. gén. de l'ordre de saint Benoît, t. v, p. 255 ; titres de la cathédrale ; hist. des Euesq. de Metz, par Meurisse, p. 358 à 360.

** D. Calmet. Notice de Lorraine, t. I, p. 566 ; hist. de Lorr., t. II, p. 148—149.

*** Ibid. Notice de Lorr., t. I, p. 563 ; supplém., p. 168 ; *Polium Metensis*, M. N. S.

**** Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 158—159.

***** Ibid. p. 159 ; D. Calmet, Not. de Lorr., t. I, supplém., p. 42.

***** Anc. Cartul. de Saint-Arnoul.

***** *Cartul. Gorziensis*, ad ann. 1060.

***** *Ibid.*, ad ann. 1069, tit. 136, 137, 146.

***** Le P. Benoit, hist. M. N. S. de Metz, t. I, p. 257 ; D. Calmet, hist. de Lorr. ; hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 169 et suiv.

L'empereur Henri iv donna le vaste comté de Sarrebruck à la cathédrale de Metz^{*}; les princes de Luxembourg, qui conservaient avec Adalberon des relations de bonne parenté; Gerald d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine, dont notre digne évêque avait élevé le fils; les princes de Bouillon, d'autres seigneurs encore, firent en faveur du prélat messin d'importantes donations qui accrurent considérablement l'opulence cléricale^{**}. Ce furent partout constructions nouvelles, souvent somptueuses; partout vastes églises substituées à de modestes oratoires; palais remplaçant de sombres retraits. L'abbaye seule de Saint-Martin-lès-Metz, reconstruite alors^{***}, donnait la plus grande idée des ressources pécuniaires du clergé messin, et de l'élan qu'il imprimait aux beaux-arts. Nous reviendrons sur cet objet un peu plus loin, dans nos considérations relatives à l'état social.

Après vingt-six années d'administration, Adalberon, grand devant les hommes ainsi qu'il devait l'être devant Dieu, s'endormit du sommeil de paix, le 13 novembre 1072. On l'enveloppa dans une chasuble de soie, couleur violet foncé; on l'exposa plusieurs jours à la vénération publique; puis on le mit dans une chASSE de bois de chêne avec une croix en plomb derrière le dos, une autre croix sur la poitrine, un calice en cuir bouilli entre les mains, une crosse d'ivoire près de lui, et, au pied du cercueil, quelques monnaies frappées à son coin. Placé contre l'évêque Wala,

* Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 168.

** Ibid. p. 168 et suiv.; hist. de Luxembourg du P. Bertholet et notice de Lorr. de D. Calmet, t. I, p. 247.

*** Chron. en vers de l'abbé Richer, M. N. S. du douzième siècle. Nous en citerons plus loin le texte.

sous un monument fort simple, il y demeura jusqu'en 1565, époque où cette église fut démolie. La pieuse vénération des fidèles ne cessa point d'être attirée vers ce tombeau*.

Avant d'aborder une époque d'agitation, entièrement opposée à celle qui vient de finir, arrêtons-nous pour jeter un coup-d'œil rétrospectif sur nos institutions municipales. Depuis l'an 1063, peut-être même antérieurement, Folmar avait remplacé Gérard dans l'administration du comté de Metz**, succession opérée sans secousse, et durant laquelle une parfaite harmonie semble avoir continué de régner entre les premiers magistrats du pays. Millon, élu maître-échevin à vie vers l'année 1058, était venu remplacer Hennolubertin; le conseil échevinal, ou conseil des *Douzes*, continuait ses fonctions à la fois magistrales, administratives et guerrières; le système démocratique se consolidait, et l'attachement des Messins au gouvernement impérial prouve qu'ils n'étaient nullement

* Ces détails sont extraits d'une pièce manuscrite, sorte d'inventaire dressé au moment de l'exhumation des deux prélats. La chasuble d'Adalberon était encore si bien conservée, qu'on l'employa depuis annuellement à Saint-Sauveur le jour de son anniversaire. L'inscription du tombeau faite par un ouvrier inhabile, portait :

D. Adalberonis tertii, Metens. Episcopi quadragesimi quarti (pour quinquagesimi) ossa, qui obiit idibus Novembris anno millesimo octogesimo quinto (pour septuagesimo secundo).

On lit, dans le nécrologe de la cathédrale, les dispositions prises par Adalberon pour perpétuer son anniversaire :

Idibus novembris obiit Dominus Adalbero tertius, Sanctæ Metensis Ecclesiæ pius Episcopus, qui sancto Paulo concessit curtim de Juef nomine, de quâ habemus XX solidos, Præbendæ de Juef debent item XV solidos de sancto Salvatore, et fiunt vigiliæ in Ecclesiâ sancti Salvatoris quâcumque die eveniat.

Remarquez en passant, le mot *Juef* pour Jœuf, déjà détourné de sa racine latine *Jovis Curtis* ou *villa*.

** A cette époque, une charte en faveur du monastère de Saint-Arnoul fut signée par le comte Folmar.

inquiétés dans l'exercice de leurs droits. C'est ce qu'exprime fort bien notre chroniqueur Philippe Gérard :

« Ainssy durant ce tamps, pour ce que le pays d'Austrasie
« a present dit Lorraine, lequel souloit estre sous la cou-
« ronne de France, comme dit ait, et laquelle la cité de
« Mets estoit et avoit tousjour esté chief capitale, pource-
« que a present estoit mis de nowiaux sous l'empire, yceulx
« noble de Mets acquirent tousjour plus grant franchise et
« libertés pour eulx et pour leur Cité; Et tellement que en
« ce tamps il gouvernoient et regentoient eulx et leur Cité,
« Caussy du tout par eulx meisme; et de jour en jour ac-
« quirent plus grant franchise et libertés, comme icy apres
« en plus.^{rs} passaige il serait dit*. »

Au décès d'Adalberon, la querelle des investitures agitait le sacerdoce et l'empire. Metz y avait échappé; mais bientôt le désordre devait pénétrer dans son sein avec Hérimann, nouvel évêque. Il n'est donc pas hors de propos de dire en quoi consistait cette querelle.

« On nomme investiture, la concession que l'empereur ou un autre prince faisait à un évêque, ou à un abbé nouvellement élu, des fiefs et des autres biens de son église, en lui mettant en mains la crosse et l'anneau. Cet acte ne donnait pas le caractère épiscopal, mais il était devenu si essentiel, qu'un prélat qui n'aurait pas reçu l'investiture, était regardé comme intrus. Le pape Grégoire VII, élu le 22 avril 1073, résolut de remédier à un pareil abus. Il s'agissait de rendre les élections libres et indépendantes, d'empêcher que les

* Philippe Gérard, liv. 1.^{er}, fol. 172, recto.

princes et les seigneurs n'en fussent plus les maîtres, et de donner la paix à une infinité de provinces accablées sous le despotisme des grands; ceux-ci d'un autre côté, se regardant comme les patrons des grands bénéfices, tels que les évêchés et les abbayes, dont les biens, pour la plupart, venaient de la libéralité de leurs ancêtres, voulaient s'assurer de la fidélité des personnes qui les possédaient. Grégoire VII trouva donc beaucoup d'opposition à la réforme qu'il prétendait introduire. Chaque parti employa les armes de son état; de là, les guerres, les interdits, les meurtres et les excommunications. Jamais les rois de France n'eurent de démêlés avec les papes touchant les investitures. Ils en ont toujours joui, même du temps de Grégoire VII, qui craignait de s'attirer trop d'ennemis à la fois, s'il se brouillait avec la France pour ce sujet. Sous les papes suivants, les monarques français se départirent de l'investiture par le bâton pastoral et l'anneau, et se contentèrent de la donner par écrit ou de vive voix, au moyen de quoi les successeurs de Grégoire VII, qui paraissaient ne s'attacher qu'à cette cérémonie extérieure, les ont laissés jouir paisiblement du serment de fidélité qui a succédé aux investitures, et des droits de joyeux avènement et de régale. Il n'en fut pas ainsi en Angleterre. Saint Anselme voulant se conformer aux décrets des papes contre les investitures, refusa de prêter foi et hommage au roi. La contestation dura plusieurs années, sans que les papes, ni les rois voulussent céder. Enfin, lassés de contester, ou devenus plus raisonnables, ils se conformèrent à un règlement fait entre Calixte II et l'empereur Henri V. Voici la substance de ce traité ou règlement : 1.° Les élections des évêques et des abbés se feront en présence des princes, et de leur consentement; 2.°, dans l'Allemagne, l'évêque sera investi des biens qu'il tient de la couronne, par le sceptre, six mois avant d'être con-

sacré ; et dans les autres états , cette investiture se fera durant les six mois après la consécration ; 3.°, les évêques rendront tous les devoirs auxquels ils sont attenues , à cause de leurs fiefs ou de leurs régales. Ce traité apportait deux changements dans la cérémonie des investitures. Le sceptre était substitué à la crosse et à l'anneau ; et il n'y était plus fait mention que des seules régales , c'est-à-dire des biens et des fiefs que les prélats tenaient de la couronne. Telle fut l'origine et la fin d'une querelle tout-à-fait digne des siècles qui en furent les témoins , et dans laquelle Hérermann entra avec ardeur* . »

Ce prélat, saxon d'origine , était prévôt de l'église Cathédrale de Liège quand de nombreux suffrages l'appelèrent au trône épiscopal messin. L'empereur Henri iv lui donna volontiers l'investiture , mais Grégoire vii trouva mauvais qu'il l'eût acceptée , et notre évêque en conçut d'amers regrets. Son premier soin fut de chercher à pacifier l'Allemagne. Il figura pour cet objet , dans l'assemblée de Gersleng , avec beaucoup d'autres personnages distingués. Malheureusement leurs efforts devinrent inutiles , et l'évêque messin se rendit à Rome où l'appelait la profonde amitié que lui portait Grégoire vii**. Après un séjour de quelques mois dans la capitale du monde chrétien , Hérermann revint ici. L'orage grossissait alors. Une rupture éclatante entre Rome et l'empire se préparait ; Hérermann ne pouvait échapper aux tristes conséquences qu'elle allait entraîner.

Le 23 janvier 1076 , une grande assemblée a lieu dans la

* Histoire bénédictine de Metz , t. ii , p. 175 à 177.

** *Hug. Flavin.* , ap. *Labb. Conc.* , t. i , p. 224 ; *Martene* , *ampliss. collect.* , t. i , *præf.* , n. 43 ; *Lambert. Schasnab.* , *ad ann.* 1072 , 1073 ; *Epist. Greg. vii* , ap. *Labb. concil.* , t. x , n.° 84.

ville de Worms. L'empereur y propose la déchéance de Grégoire VII. Hérermann qui se trouve à la réunion, résiste et prenant la défense du pape, « vous ne pouvez, dit-il, condamner un évêque absent que dans un concile général, sur la déposition de plusieurs témoins, d'après des preuves évidentes; à plus forte raison vous est-il interdit d'agir de la sorte envers le souverain pontife contre lequel l'accusation d'un prélat même doit demeurer non avenue. » — « Eh bien, réplique l'évêque d'Utrecht avec emportement, souscris à la condamnation de Grégoire ou renonce au serment de fidélité que tu as fait à l'empereur. » Hérermann céda. Udon, archevêque de Trèves; Théodorik, évêque de Verdun, suivirent son exemple; mais ils s'en excusèrent près du souverain pontife qui leur écrivit une lettre touchante dont notre évêque fut tellement ému qu'il rompit aussitôt avec l'empereur excommunié. Cet acte d'indépendance lui valut son absolution immédiate, prononcée à Metz, la veille de Noël, par l'abbé de Saint-Bénigne de Dijon, mandataire du légat résidant à Saint-Dié. Hérermann ne s'en tint point là. On le vit dans les assemblées tumultueuses d'Utrecht, d'Oppenheim, de Tribur, opiner pour que l'empereur fût déclaré déchu du trône s'il persistait à suivre la même voie. Il fit plus; il mit en liberté des princes saxons que l'empereur avait envoyés prisonniers ici et devint un des plus fermes appuis de la papauté. Cet esprit d'opposition aux volontés impériales éclata surtout lorsqu'en janvier 1079, Henri IV étant à Trèves pour remplacer l'archevêque Udon, mit à sa place, contrairement aux vœux de la majorité, un certain Egilbert. Hérermann et son collègue de Toul ne voulurent pas le sacrer. Alors, l'irritation du monarque fut extrême; il chargea Théodorik, duc héréditaire de Lorraine et duc de Metz, c'est-à-dire chef des troupes que l'empereur pouvait lever dans notre

ville*, d'en chasser Hérermann qui courut se réfugier à Verdun, puis à Liège, aliénant, pour se faire des créatures et subsister, les biens de son église, ou pressurant l'abbaye de Saint-Trudon, au point de la ruiner et d'en disperser les moines. Grégoire VII blâma cette conduite, bien qu'elle fût la conséquence du dévouement absolu que lui portait Hérermann ; mais il approuva l'excommunication lancée par notre évêque contre l'empereur et le duc de Lorraine**. Ce dernier n'en demeura pas moins maître de Metz et des principales forteresses du diocèse, Épinal, Deneuvre, etc. jusqu'au moment où un messin illustre, créature, défenseur, chevalier (*miles*) d'Hérermann et portant le même nom que lui, eût été déclaré roi d'Allemagne par les seigneurs du parti de Grégoire VII, en remplacement de Rodolphe, duc de Souabe, qui avait perdu la vie le 15 octobre 1080, dans une sanglante affaire contre l'empereur légitime***.

Couronné à Goslar, l'an 1081, le jour de saint Etienne, Hérermann rétablit son homonyme, son parent peut-être, sur le trône épiscopal où il demeura quelque temps paisible, sous l'influence des victoires remportées par le nouveau roi ; mais dans une assemblée tenue à Mayence, les partisans de Guibert l'anti-pape déclarèrent notre évêque excommunié, déchu ;

* Garin-le-Loherans désigne partout les ducs de Lorraine sous la qualification de *ducs de Metz* ; et Théodorik prend ce titre dans une charte expédiée en 1105 pour l'abbaye d'Andlau.

** *Lambert. Schaffnaburg.*, ad ann. 1076 ; *Hug. Flavin.*, ad ann. 1076, ap. *Labb. concil.* ; *Johan Bayon. hist. Mediani monast. cap. LXIX* ; *Greg. VII, Epistol. ap. Labb. concil. t. x, lib. III, epist. 12* ; *lib. IV, epist. 2 et 21* ; *lib. VI, epist. 5 et 22* ; *lib. VIII, epist. 21*.

*** *In Galliâ Hermannus, miles Hermanniepiscopi, coronâ sibi impositâ post Rodolphum in Saxonâ tyrannidem exercet. Sigibert. chron.*, ad ann. 1081.

d'un autre côté, le roi Hérermann, abandonné des Saxons, ayant fait sa paix avec l'empereur pour vivre en Lorraine comme un simple particulier, le prélat messin demeura sans appui. L'exil devint donc son unique ressource. En 1085 il se rendit à Pise, près de la comtesse Mathilde, avec plusieurs ecclésiastiques, parmi lesquels un chanoine de la cathédrale appelé Richard, qui fut plus tard cardinal et légat d'Urbain II. Lanzon, abbé de Saint-Vincent partit pour Jérusalem. D'autres dignitaires prirent différentes directions ou s'abstinrent des fonctions cléricales*. Ce fut un grand vide dans nos murs et l'occasion de mouvements divers au sein de la bourgeoisie**, car elle affectionnait Hérermann à proportion de la haine qu'elle portait au duc de Lorraine. Ce sentiment éclata surtout quand l'empereur Henri IV eut élevé Walon abbé de Saint-Arnoul (voyez son sceau, p. 7) sur le siège épiscopal messin. A peine si l'évêque intrus put se faire quelques créatures, malgré l'argent énorme qu'il répandit dans le public, en aliénant plusieurs propriétés de l'abbaye. Fatigué d'être isolé, poursuivi d'ailleurs par des remords, il abdiqua et fut se réfugier à Gorze en 1086. L'empereur désigna, pour le remplacer, Brunon, fils d'Albert, comte de Calve, qui pillait les églises et acheva la ruine de Saint-Trudon. Tant d'excès soulevèrent la bourgeoisie messine. Elle prit les armes, attaqua l'évêque intrus jusqu'au sein de la cathédrale où il s'était réfugié, massacra ses gens au pied

* *Bertold. Constant. et Sigibert. chron., ad. ann. 1080, 1081, 1085; Labb. concil., t. x, p. 409; hist. litt. de la France, t. VII, p. 28.*

** « Sous l'evêque Hermanus, il y eust, dit notre chroniqueur Philippe Gérard, grande division entre les royaumes et le clergé; et on mettoit < roy sur roy et pape sur pape.... On temps que la division cy dessus dura, < la commune de la cite de Metz se joignit a l'eglise et ne voulut pas obeir < a l'empereur. »

des autels et le chassa. Deux députations partirent alors de la ville ; l'une chargée d'exprimer à l'empereur les justes griefs qu'on avait ; l'autre qui se rendit en Lombardie pour ramener Hérermann*. Celui-ci ne demandait pas mieux. On oublia ses fautes, son caractère inflexible, son amour du faste ; on ne tint compte que de ses qualités. La population courut au-devant de lui ; les magistrats, d'accord avec le clergé, rendirent sa réception magnifique. Chose remarquable, les deux Hérermann, l'ex-roi et le prélat, naguère si liés, rentrèrent en même temps l'un et l'autre dans la cité messine ; le prélat sur une monture triomphale, l'ex-roi étendu dans son cercueil**.

L'année suivante (1089), au mois d'avril, l'empereur vint à Metz***, mais sans communiquer avec Hérermann qui parcourait le diocèse, tenait les plaids et soulevait quelquefois la colère des justiciables. A Saint-Trudon, par exemple, il faillit être déchiré par le peuple. « Ah, dit un bourgeois, voilà cet évêque qui a perdu notre église ! qui a fait périr nos parents avec le glaive ; qui a laissé détruire notre ville par les flammes !... Vient-il ici pour nous tourmenter encore ?... » Le misérable ne mérite que la mort..... » C'en était peut-être fait d'Hérermann, s'il avait répliqué ; mais soudain il monta sur son cheval et s'enfuit à Liège. L'accusation violente dirigée contre le prélat ne me semble pas complètement méritée, car

* *Chron. Hug. Flavini.*, t. I, p. 239, bibl. Labb. ; *chron. Trudon. spicil.* t. VII, p. 382-383 ; *Annal. bened. lib.* LIX, n.º 89 ; *lib.* LXVI, n.º 94 ; *lib.* LXVII, n.º 2.

** *Hermannus, rex catholicus, ab iis in Lotharingiam secessit, ibique non multò post, viam universæ terræ arripuit, anno dominicæ incarnationis 1088, regni verò ejus septimo ; indict. XII, et in patriâ suâ Metis honorificè sepelitur. Bertold. const., ad ann. 1088.*

*** *Miræi diplom. Belg.*, t. I, p. 164 ; *Chron. Trudonensis.*

s'il abusa quelquefois du pouvoir, si, dans des circonstances calamiteuses, il dissipa les richesses accumulées en certains monastères, s'il bouleversa leur régime intérieur, on ne peut lui reprocher d'avoir jamais commis le mal pour le plaisir même du mal. Hérermann savait oublier les injures. Il l'a prouvé en rendant à l'abbé Walon, évêque intrus, le sceptre abbatial qu'il possédait avant son schisme.

Attaqué d'une maladie mortelle, Hérermann se prépara bientôt à mourir. La translation des cendres de saint Clément, de la grotte qu'elles occupaient dans l'abbaye qui porte son nom, lui parut digne de clôturer ses fonctions épiscopales, et il fixa cette cérémonie au 1.^{er} mai. La province entière s'en émut. Théodorik, duc de Lorraine, qui, dans une charte expédiée alors, prend le titre de vice-roi ; Folmar, comte de Metz ; les abbés des grands monastères et quantité de seigneurs furent convoqués. Quand les restes du premier apôtre messin eurent été solennellement exposés au chœur de l'église saint Etienne, et que des milliers de pèlerins se furent inclinés devant eux, Hérermann monta en chaire, donna sa bénédiction au peuple, puis lui ayant demandé humblement pardon des scandales dont il pouvait s'être rendu coupable, « Dieu
« veuille, ajouta-t-il, terminer mes travaux et recevoir en
« paix mon esprit. » Sa prière fut entendue, car, trois jours après, il avait cessé de vivre * On l'inhuma dans l'église de Saint-Pierre-aux-Images**.

* *Hugo Flavin. chron. ap. Labb. p. 238 ; ancien cartul. de Saint-Clément, ann. 1090.*

** Une tablette de plomb déposée dans son tombeau portait : *obiit domino Herimannus metensis episcopus, legatus apostolicæ sedis, a Gregorio vii, honore mitræ et pallii decoratus. Anno domini m. xc. L'an 1090, est décédé dans le sein de Dieu, Hérermann, évêque de Metz, légat du siège apostolique, décoré du pallium et de la mitre par Grégoire vii.*

A peine Hérermann était-il décédé que l'empereur, prenant l'initiative de son remplacement, donna pour évêque aux Messins Adalbert ou Adalberon. L'anti-pape Guibert le reconnut tel, mais nos ancêtres ne voulurent pas le recevoir. Animés par un autre Adalbert, princier de la cathédrale, devenu plus tard archevêque de Trèves, les magistrats, le peuple et le clergé s'unirent contre l'intrus. Ce fut un soulèvement général, soulèvement légitime, puisqu'Henri iv attentait à la liberté des votes, base du système municipal, et s'arrogeait un pouvoir dont Grégoire vii devait seul jouir. Les suffrages se fixèrent sur l'archidiaque de Trèves, Poppon dit Burchard, frère d'Henri, comte Palatin*. Sa tâche devenait extrêmement difficile ; mais le courage ne l'abandonna point.

« Popo fut consacré par un legat du pape** pendant la
« division cy-dessus, et tandis que l'Empereur vouloit oster
« les franchises de l'esglise. Et quand led. Empereur apprit
« lad. Election, il en voulut placer vn autre. La cité reffusa
« de le recevoir ; il en renvoia trois l'vn apres l'autre qu'il
« y vouloit mettre par force, mais on n'en voulut recevoir
« aucun, pour raison de quoy la Cité se mit en grand danger
« de tout perdre***. »

Metz était alors administrée par le maitre-échevin Vipart, qui avait succédé en 1090 à Millon. Les fonctions de Vipart

* *Chron. Episc. Met.*, *spicil.* t. vi, p. 660 ; *chron. S. Vincent.*, *ap. bibl. Labb.*, t. i, p. 346 ; *Chron. S. Tr.*, *spicil.* t. vii, p. 397 ; *Berthold. Const.*, *ad ann.* 1093 ; *Hug. Flavin.*, *ap. Labb. Bibl.*, t. i, p. 240.

** Gébehard, évêque de Constance. La cérémonie eut lieu à Metz, dit *Berthold*, le 27 septembre 1093.

*** *Chron. M. N. S.* de Philippe Gérard.

furent de bien courte durée, car, en 1093, on voit figurer dans les actes Hunnolubertin, sans doute petit-fils de celui qui commença le maître-échevinat*.

Théodorik, duc de Lorraine, chargé des intérêts impériaux, et ne voyant pas sans colère une ville qu'il regardait presque comme sienne, lui fermer ses portes, désolait alors avec cruauté les rives Mosellanes. Hugues de Flavigny en fait un sombre tableau**, et le père Benoît assure que le pape Urbain II jeta l'interdit sur toutes les propriétés ducales***. Mais dans le triste conflit où se trouvaient l'empire et l'église, les armes spirituelles étaient frappées d'impuissance, un concile d'évêques approuvant ce qu'un autre concile condamnait. L'empereur donnait d'ailleurs à ses lieutenants l'exemple des usurpations domaniales, car il s'emparait d'une partie des biens de notre évêque, tandis que Godefroi de Bouillon vendait arbitrairement l'abbaye de Saint-Trudon****, et que d'autres seigneurs, assurés de l'impunité, commettaient mille excès.

Rien ne semblait devoir arrêter un tel désordre. La divine Providence vint au secours de l'église et de l'humanité. Aux yeux égarés des peuples et des rois, elle ouvrit les portes de l'orient, leur montra le berceau du juste profané par les infidèles, et donnant aux passions incandescentes un but moral et religieux, elle souffla sur l'Europe entière, insinua

* Liste manuscrite des maîtres-échevins. Ecriture du XIII.^e siècle.

** *Hug. Flav., ut supra.*

*** *Hist. M. N. S. de Metz.*

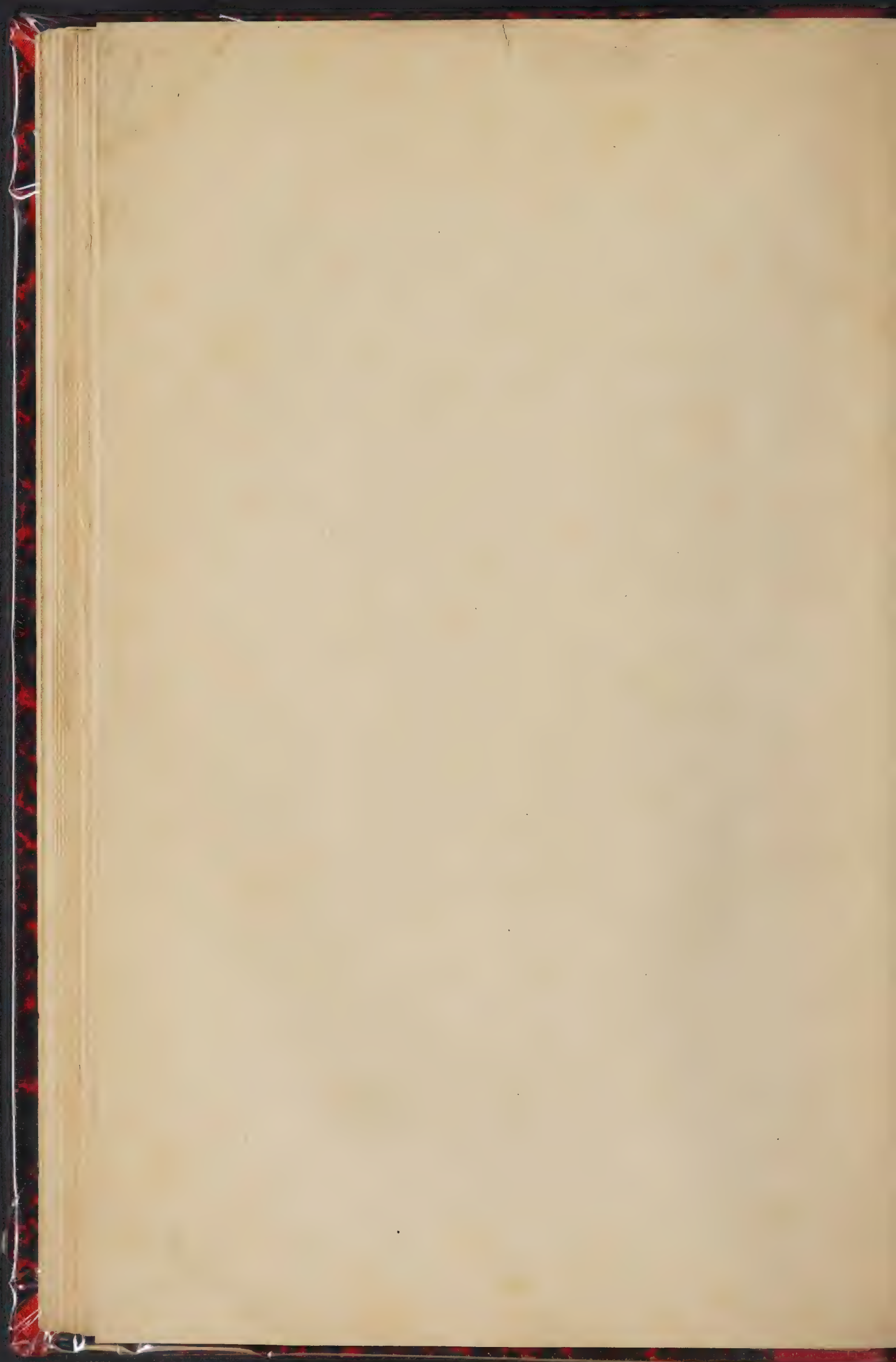
**** *Chron. Trudon., spicil. t. VII, p. 392 et seq.*

dans les cœurs ce goût des pérégrinations armées, ces croisades qui furent accompagnées d'incroyables désordres, sans doute, mais qui ont changé l'attitude des empires et le régime intérieur des familles.



Enceinte de Metz *ala fin du 17^e Siecle*





Etat social.



quartiers, Paroisses,
Rues, Edifices, Habi-
tants, Lettres, Beaux-
Arts, Industrie, Com-
merce, Usages, etc.

Dans le siècle qui vient de s'écouler, la population messine s'est considérablement accrue ; quantité de serfs attachés aux monastères furent affranchis ; d'autres, mal conseillés, se-

couèrent un esclavage qui du moins leur procurait un asile et du pain ; et, dans l'incertitude où devait les jeter cette indépendance, dans l'affreux dénûment où leurs anciens maîtres étaient tombés, l'unique ressource des races bourgeoises improvisées de la sorte reposait sur l'hospitalité municipale. Metz, dont les richesses croissaient avec la liberté, se montrait généreuse à proportion qu'elle devenait opulente, et recevait dans ses murailles ceux que la misère monastique condamnait à l'exil. Les uns marchaient enrôlés sous les bannières urbaines ; les autres, groupés en de vastes chantiers, travaillaient aux fortifications, aux grands édifices, aux armes et machines de guerre, jusqu'à ce que la paix renaissant, ils refluaient dans les campagnes avec leurs patrons, nobles, marchands, industriels, et reprenaient d'anciennes habitudes, sans avoir rien gagné du côté de l'indépendance et du mieux-être. Ils figuraient dans le dénombrement de la ville au lieu d'être classés parmi les serviteurs d'une abbaye ; ils travaillaient pour l'aristocratie bourgeoise au lieu de travailler pour l'aristocratie théocratique, voilà tout. Leur condition normale restait à peu de chose près la même.

L'ancienne division de la cité par quartiers, demeurée traditionnellement ce qu'elle dut être sous les Romains, n'avait plus aucune valeur administrative. On se disait de tel quartier, de telle rue, par habitude ; on n'appartenait encore ni à une mairie, ni à un paraige, car ces deux institutions municipales sont d'une date postérieure au XI.^e siècle ; mais il existait un classement paroissial. Chaque paroisse avait son prêtre ou curé, administrateur spirituel, et sous certains rapports, administrateur civil, puisque lui seul tenait les inscriptions de naissance, de mariage et de décès ; chaque paroisse possédait sa milice, sa bannière, ses échevins qui ne se bornaient pas à

une gestion purement financière, mais représentaient la paroisse aux grandes assemblées bourgeoises, et marchaient quand il le fallait, à la tête de ce qu'on appelait *les hommes de bonne volonté*. L'échevin paroissial n'offrait rien de commun avec l'échevin municipal, membre du conseil souverain ou sénat ; c'était un tribun à petit pied, qui haranguait les bourgeois et manants du quartier, recueillait leurs vœux et les portait, comme on le verra par la suite, dans les réunions populaires où se formulait la volonté générale.

Nous comptons à Metz dix-sept églises paroissiales, savoir : 1.^o Sainte-Croix, contre la fontaine de ce nom ; 2.^o Saint-Gorgon, dans l'emplacement du bureau de police ; 3.^o Saint-Victor, vers l'angle oriental du grand marché couvert ; 4.^o Saint-Marcel, rue du même nom ; 5.^o Saint-Livier, près la place Croix-outré-Moselle ; 6.^o Saint-George, vis-à-vis Saint-Livier, rue Chambière ; 7.^o Saint-Euchaïre, rebâti à la même place ; 8.^o Saint-Mamin, connu aujourd'hui sous la dénomination de Saint-Maximin, entièrement reconstruit excepté le chœur ; 9.^o Saint-Etienne, non loin de Saint-Mamin ; 10.^o Saint-Simplice, sur la place Friedland ; 11.^o Saint-Martin-aux-Vignes, aujourd'hui Saint-Martin ; 12.^o Saint-Gengoulf, rue du même nom ; 13.^o Saint-Jean et Saint-Vit, à la citadelle ; 14.^o Saint-Jacques, sur la place d'Austerlitz ; 15.^o Sainte-Ségolène, rebâtie à la même place ; 16.^o Saint-Ferroy, rue du même nom ; 17.^o Saint-Hilaire. Ces églises ne pouvaient renfermer plus de mille à quinze cents âmes chacune. Les églises abbatiales, au contraire, Sainte-Glossinde, Saint-Pierre, Saint-Vincent, Sainte-Marie, offraient un développement très-étendu, mais aucune ne surpassait la cathédrale. Saint-Vincent, toutefois, avec ses dépendances, occupait plus d'espace que la basilique messine avec les siennes, bien que celle-ci

eût un cloître, cinq églises adjacentes, un jardin, différentes chapelles et d'autres bâtiments. L'hospice Saint-Nicolas, établissement mi-partie religieux, mi-partie civil, avait pris beaucoup d'extension. Dans presque tous les quartiers principaux existaient des sanctuaires de dévotion : la chapelle des Trois-Rois, à l'angle de la rue du Pont-à-Seille, vis-à-vis la fontaine; la chapelle des onze mille vierges, vers l'hôtel du Nord actuel, etc.... Hors de la ville, Saint-Arnoul, Saint-Clément, Saint-Symphorien, Saint-Martin-des-Champs, vastes retraites monastiques, continuaient à grouper autour d'elles une nombreuse population qui avait aussi ses églises distinctes ou paroisses, Saint-Pierre-aux-Arènes ou aux Catacombes, Saint-Jean-Baptiste, Saint-André un peu plus loin, etc....; ses chapelles votives, grotte de Saint-Clément, au Sablon, et Saint-Urbice, hors de la porte des Allemands, etc...; ses bans ou domaines séparés. Les faubourgs portaient les noms de Saint-Arnoul, Saint-Clément, c'était à peu près le Sablon et Montigny; de Saint-Symphorien, c'était Longeville; de Saint-Martin-des-Champs, c'était le Ban-Saint-Martin; de Saint-Julien, c'était le fort Belle-Croix*. Une muraille maintenait séparée, comme autrefois, la cité proprement dite des groupes nombreux d'habitations faubouriennes élevées autour d'elle. Il fallait un privilège spécial pour que les étrangers y fussent admis, surtout lorsque ces étrangers avaient une suite nombreuse de nature à compromettre la tranquillité publique. Le comte ou le premier échevin venait aux portes reconnaître les dignitaires étrangers, et souvent il arrivait qu'un chef ecclésiastique, même un monarque, était forcé de demeurer dans les faubourgs, tant l'administration avait crainte

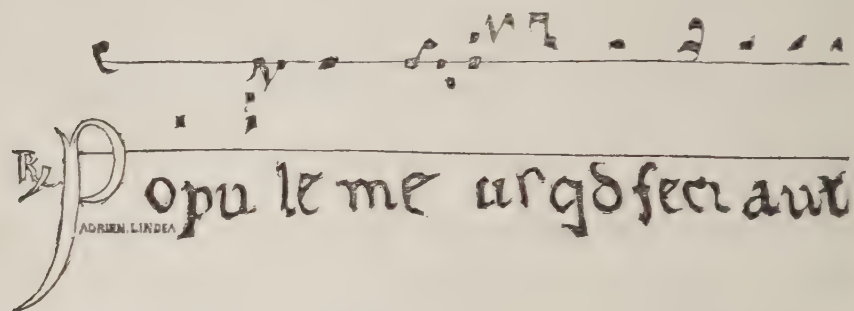
* Ce dernier faubourg fut donné en 1094, par l'évêque Poppon, à l'abbaye de Saint-Vincent.

d'être surprise. Les juifs, les mécréants occupaient deux quartiers, d'une part le Champé jusqu'à la rue d'Enfer inclusivement, où se trouvaient les deux synagogues dessinées pl. 69 et 70; d'autre part, le quartier d'Enfer à l'angle méridional des fortifications actuelles, quartier dont la tour d'Enfer rappelle le souvenir.

Maintenant, examinons dans quels rapports d'activité littéraire, artistique, industrielle et commerciale existaient deux populations qui gravitaient autour du même centre, la population urbaine et la population diocésaine ou provinciale.

L'enseignement des lettres accompagnait celui des arts. On divisait les études classiques en deux cours, le *trivium*, qui comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique; le *quadrivium* qui embrassait les quatre autres facultés. L'école épiscopale de Metz; celle de Gorze, de Saint-Arnould, de Saint-Trudon; les écoles épiscopales, de Trèves, de Toul et de Verdun étaient organisées sur le même pied. Un élève n'en sortait guère avant l'âge d'environ trente ans, connaissant la philosophie, la médecine, la jurisprudence, la théologie et la musique. Ces études, plus variées que profondes, devenaient indispensables à quiconque recherchait les emplois supérieurs de l'église; car l'évêque acceptait l'héritage hypocritique de ses devanciers; il jugeait ses vassaux et prenait l'initiative dans beaucoup de questions difficiles. La musique vocale ou plein-chant était considérée comme partie essentielle d'une bonne éducation. Aucun prélat n'y demeurerait étranger, et le pape Léon ix ne crut pas compromettre sa dignité en notant lui-même dans l'abbaye de Gorze, lors de la visite qu'il y fit en 1149, les répons des nocturnes de l'of-

fice de Saint-Gorgon *. Cette notation dont voici un spécimen, se rapproche déjà de la nôtre. Le système des lignes paral-



lèles, si favorables aux chanteurs pour saisir d'un coup-d'œil la valeur relative de chaque note, était en vigueur; on colorait en rouge la ligne représentative du *fa*; en jaune ou en vert celle de l'*ut*, et, pour éviter toute équivoque, on mettait, ainsi que cela s'observe sur l'exemple précédent, un *c* représentatif de l'*ut* à la place où nous faisons figurer aujourd'hui les clefs.

Les instrumentistes, plus rares que les chanteurs, étant



* *D. Mabill. Annal. bened.*, lib. LIX, n. 59.

généralement employés dans les cérémonies ecclésiastiques, cultivaient par cela même les instruments à cordes avec une préférence marquée sur ceux à vent ou à percussion qui se mariaient beaucoup moins bien avec la voix; ils employaient 1.^o une sorte de violon, sans échancrure latérale, à trois et quatre cordes maintenues par un chevillier, et percé de deux ouïes près du cordier*; 2.^o une espèce de violoncelle échancré, ayant au manche un trou pour remplacer le chevillier, et à la table plusieurs ouïes; 3.^o la *Rota* ou *Chrotta*, autre instrument à archet, d'origine scandinave, monté d'une simple corde; 4.^o la vieille, ancien *organistrum*, montée de trois cordes tenues d'une part à un chevillier, de l'autre à un cordier, et présentant, le long du manche, sept ou huit stilets mobiles qui se relevaient ou s'abaissaient pour varier les sons; 5.^o la harpe, connue de tout le monde; 6.^o la lyre qu'on touchait avec un petit bâton nommé *plectron*. Le dédain que montrait l'église pour les instruments à vent ordinaires maintenait ces derniers dans un état de barbarie. La trompe, la trompette, le cor ne différaient en rien de ce qu'ils avaient été jadis, et ne servaient qu'à la guerre ou à la chasse; la syrinx ou flute de Pan, la flute simple, la flute double figuraient dans la musique d'ensemble et dans la musique populaire, sans offrir de grandes ressources. Quant aux instruments à percussion, nous ne pouvons citer que le tambour ou *tympanum* et le *tintannabulum*; le tambour différait peu du nôtre; le *tintannabulum*, formé d'une barre en fer à laquelle se trouvaient suspendues plusieurs clochettes graduées qu'on frappait avec une verge métallique, ne pouvait être employé, comme le tambour, que dans une musique largement orchestrée. L'or-

* Voyez la gravure ci-contre.

gue pneumatique conservait sa prééminence religieuse, et nous en possédions un alors à l'église abbatiale de Saint-Arnould, puisque les deux joueurs, qui touchaient sans doute simultanément comme cela s'observait pour l'orgue de Cambridge, recevaient chacun deux deniers par mois*. Mais cet instrument n'était guère en usage qu'aux grandes solennités, à cause du mal extrême d'animer les tuyaux avec des soufflets nombreux, disposés d'une manière incommode.

Ces quelques mots sur l'état de la musique messine, dans le cours du XI.^e siècle, résultent de l'examen comparatif de divers manuscrits qui se trouvent à la bibliothèque royale, au monastère de Saint-Gall, en Suisse, à la bibliothèque publique de Strasbourg. Leurs miniatures, que j'ai calquées moi-même, rapprochées du célèbre bas-relief de Bosserville et de monuments analogues, permettent d'apprécier l'ensemble matériel d'un art qu'on a trop négligé comme expression intellectuelle des siècles passés.

L'étude de la calligraphie, non moins utile et plus facile, car les monuments n'en sont pas très-rares, prouve chez les clercs du diocèse, une habileté traditionnelle remarquable. La lettre ornée qui décore la page 6, celle qui commence ce chapitre, p. 39, et que j'ai copiées sur un manuscrit de notre bibliothèque publique**, établissent la certitude d'un retour à l'examen des formes humaines, et certaines allures originales qu'on ne rencontre presque jamais dans les œuvres du siècle précédent. Nos calligraphes dessinateurs se rapprochaient plus de la nature que nos sculpteurs et nos peintres

* Registre des comptes de l'abbaye. Ex m. n. s. D. Nic. Tabouillot.

** Manuscrit numéroté D. 6.

dont les conceptions anatomiques étaient monstrueuses, ainsi qu'on le voit par le groupe ci-dessus, page 54; et leurs lettres majuscules, page 49, leurs frontispices offraient beaucoup d'analogie avec le faire du graveur en cuivre. Quant aux caractères cursifs, à l'écriture proprement dite, ils différaient peu des caractères adoptés dans le siècle précédent; les uns se rapprochaient de la minuscule karlovingienne, les autres constituaient une ronde indécise, tremblottante, plus petite, mais fort lisible*. Il y avait encore divers genres

PROIECT deinde moyſes iurgā
corā pharaone. & ſerpens fact⁹

d'écrire, mais beaucoup moins communs. Nous ne faisons ici que généraliser.

Dans la cathédrale et les principaux monastères de Metz, les calligraphes étaient sous la direction d'un bibliothécaire dont les devoirs spéciaux ne consistaient pas seulement à cataloguer et à soigner quelques manuscrits poudreux disposés sur une layette, mais à les entretenir, à les réparer, à en multiplier le nombre, soit pour les vendre, soit pour les conserver ou les donner aux princes protecteurs de la communauté. Les cathédrales avaient trois fonctionnaires qui remplissaient une tâche exclusivement littéraire, artistique et scientifique : l'éco-

* Manuscrit numéroté D. 6.

lâtre ou grand chantre, chef des écoles; le bibliothécaire; le coute ou gardien. Ce dernier semble avoir été au bibliothécaire dans le rapport, à peu près, où se trouvent aujourd'hui les conservateurs des musées d'antiques et les conservateurs des dépôts manuscrits, autant, du moins, qu'on peut comparer entre eux des employés ecclésiastiques et des employés civils. Le trésor demeurait sous la garde du coute qui veillait sur l'exécution convenable des cérémonies, sur la confection des tapis, ornements d'autels, bannières, meubles divers, vases sacrés et vases usuels; tandis que le bibliothécaire dirigeait les ateliers de calligraphie, d'enluminure, de reliure, etc. En 1049, le pape confirma au chapitre de notre cathédrale le droit d'élire le princier, le doyen, le grand chantre, le bibliothécaire et le coute*. Cette confirmation prouve un droit acquis dont l'origine remonte sans doute à Chrodegand.

A Metz, aussi bien qu'en Allemagne et en France, les classiques grecs et latins étaient complètement négligés; mais on ne frappait pas du même discrédit les historiens ecclésiastiques et nationaux. Par exemple, sous l'administration du savant Guillaume et de Benoit, son disciple, qui dirigèrent l'abbaye arnulphine depuis l'an 1002 jusqu'en 1031, on copia dans ce monastère, l'historien *Eusèbe*** , *Grégoire de Tours*, *Frédegair**** et quelques autres ouvrages****. Cette ardeur

* Anciens titres de la cathédrale, layette A, n.º 62.

** Cette copie fut exécutée par un moine appelé *Berlandus*. Nous ne savons où elle a passé.

*** Ces deux manuscrits se trouvent à la bibliothèque royale depuis plus d'un siècle.

**** *Mabill., annal. bened., lib. LIX, n.º 89; Le Bœuf, dissert. t. 1, not. 100.*

calligraphique ne semble pas s'être attiédie par les désordres qu'entraîna le schisme des investitures, car Warin*, Walon**, qui succédèrent à Guillaume I.^{er} dans l'administration abbatiale, aimaient les beaux-arts, les lettres, et regardaient comme un devoir essentiel d'en multiplier les éléments. Warin fit copier Vitruve***; Walon, admirateur de saint Augustin et de saint Jérôme, ordonna de transcrire plusieurs de leurs ouvrages, notamment *la Cité de Dieu*, *les Commentaires de saint Jérôme sur les petits prophètes*****; il honora de la même faveur, *la vie d'Adalberon* II, composée par Constantin, abbé de Saint-Symphorien*****; quelques *chroniques* locales dont l'une était due à un autre contemporain, moine de cette abbaye, nommé Alpert; enfin plusieurs *traités* du célèbre Sigebert de Gemblours, écolâtre à Saint-Vincent*****. Élevé dans le monastère de Gemblours par Olbert, savant abbé qu'on assimilait à Ptolémée-Philadelphie, parce qu'il avait amassé 150 ouvrages des écrivains ecclésiastiques et des auteurs profanes, Sigebert montra les mêmes goûts lorsqu'entre les années 1050 et 1060, Folcuin, abbé de Saint-Vincent, l'eût mis à la tête de son école. Secondé par Folcuin, il enrichit la bibliothèque abbatiale de livres précieux, consacra près

* Warin, mort vers 1050.

** Walon ou Guillaume II, abbé, en 1050 jusqu'en 1097.

*** Ce manuscrit a été enlevé de la bibliothèque abbatiale par le R. P. Sirmond, au commencement du siècle dernier.

**** On possédait encore, avant 1789, ces deux manuscrits dans la bibliothèque de Saint-Arnould. Les commentaires de saint Jérôme avaient été copiés par un moine du nom d'Ambroise.

***** Elle fut arrachée depuis, dit Meurisse, d'un manuscrit par une main sacrilège. *Hist. des Euesq.*

***** Tous ces manuscrits précieux se trouvaient à Saint-Arnould avant notre grande révolution.

d'un demi-siècle à l'enseignement des moines et des clercs accourus ici des pays les plus éloignés, et composa plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons la vie de Théodorik 1.^{er}, évêque de Metz; la vie de saint Sigebert, roi d'Austrasie; une petite chronique dite de saint Vincent; le *chronicum sancti Vincentii* beaucoup plus étendu; des discours; des pièces de vers dont les autographes existaient jadis dans nos dépôts monastiques, principalement à Saint-Vincent*. Nous voyons dans une lettre écrite à Bérenger, scholastique de Tours, par le princier Paulin, que des calligraphes travaillaient au compte de la grande église, car Paulin promet à Bérenger le *Traité de saint Augustin sur les hérésies* qu'il faisait transcrire alors**. Les maisons bénédictines situées hors de Metz, avaient aussi chacune leur bibliothèque, parmi lesquelles on remarquait celle de Gorze. L'élève chéri de Guillaume II, l'ami d'un illustre princier de la cathédrale appelé Paulin, l'abbé Sigefride connaissant le prix des manuscrits, la valeur des chartes et tâchant d'y mettre le plus d'ordre possible, fit beaucoup pour enrichir cette dernière collection.

Les détails où nous venons d'entrer ont mis en évidence quelques noms généralement ignorés, et qui pèsent néanmoins d'un certain poids dans les annales de la civilisation. Tel-Guillaume, abbé de Saint-Benigne de Dijon, qui vient, à la demande d'Adalberon II, rétablir les bonnes études qu'avait interrompues l'agitation de l'église, et réformer les

* *Chron. Gemblacens. apud spicil.*, t. VI, p. 536 et seq.; D. Cellier, *hist. des Aut. ecclés.*, t. XXI, p. 570 et suiv.; pièces manuscrites de la bibl. publ. de Metz.

** Berenger, en retour, adresse au même princier deux ouvrages que lui-même avait composés, l'un sur l'*Eucharistie*; l'autre sur la *doctrine de Jean Scot*, surnommé Erigène. *Martene, Anecd.*, t. I, p. 496.

désordres sous lesquels gémissaient différentes communautés* ; tel, l'évêque Théodorik II, emporté sans doute loin des bornes qu'impose le caractère sacerdotal, mais au milieu de ses préoccupations politiques, n'oubliant ni la splendeur de l'église messine, ni les devoirs de ce haut enseignement apostolique qu'il exerçait à la cour de Germanie aussi bien qu'en Lorraine** ; tel son successeur Adalberon, qui sut faire fructifier les éléments civilisateurs réunis autour de lui, les multiplier, les aviver l'un par l'autre ; tels enfin Hérermann lui-même et Walon, ces deux amis compétiteurs du même sceptre, que l'hérésie sépare, qu'un retour de conscience rapproche ; qui deviennent coupables sans cesser d'être humbles, et que leurs fautes mêmes font peut-être grandir à nos yeux. Aux chefs d'abbayes déjà cités comme protecteurs des lettres, nous ajouterons Richer, doyen de la cathédrale, qui fut élevé, en 1088, sur le trône épiscopal Verdunois ; le chanoine Richard, son contemporain, devenu cardinal ; et, pour compléter le tableau des efforts intellectuels faits par les grandes communautés religieuses, nous rappellerons l'enseignement simultané qui avait lieu à la cathédrale, à l'abbaye arnulphine, sous les successeurs de Guillaume 1.^{er} ; à Gorze quand l'abbé Walon, descendu de sa chaire épiscopale, ne dédaignait pas d'y professer*** ; à Saint-Vincent, où Sigebert de Gemblours, versé dans les langues latine, teutone, hébraïque, grecque et romaine, enseignant l'écriture sainte et la philosophie, méritait

* *Annal. bened.*, lib. LI, n. 79, 80.

** *Mabill.*, *annal. bened.*, lib. LVI, n. 86, 107.

*** A la fin du onzième siècle, les études se sont maintenues à Gorze sous l'abbé Warnerus ; à Senones, sous l'abbé Antoine, élève de Saint-Arnoul ; à Bouzonville, sous l'abbé Rennarus, sujets remarquables choisis par Poppon.

d'être appelé *fontaine de sagesse*, honorable qualification que lui donnait alors un de ses élèves *.

Les connaissances linguistiques de Sigebert, expression complète des formes diverses que prenait à Metz le langage, devaient lui donner une grande influence sur la haute société et sur le peuple. Avec l'aristocratie il parlait latin et teuton, car nos évêques, nos ducs, nos comtes, nos abbés, étaient presque tous d'origine allemande, tandis que la classe plébéienne ne comprenait guère que la langue romane. Les Juifs même lui montraient la plus haute confiance, parce qu'il possédait assez bien le texte original de la bible pour en distinguer les altérations; et comme nous avons ici des rabbins très-savants, il se faisait entre eux et Sigebert un mutuel échange de services littéraires dont j'ai retracé l'importance dans mon livre sur l'*État des Juifs en Europe*.

Les nombreux écrits de Sigebert, presque tous composés à Metz, les chroniques de l'abbé Constantin**, du moine Alpert***, la correspondance du princier Paulin et de l'abbé Walon****, peuvent donner une assez juste idée de la littérature d'alors. Leur diction est incorrecte, leur style rude, sans ornements, les expressions empruntées à plusieurs langues

* L'auteur de la chronique de Gemblours, *chronica Gemblacensis*, ap. *spicil.*, *ut supra*.

** Mort le 10 septembre 1047 ou 1048.

*** Il écrivait à-peu-près à la même époque que l'abbé Constantin, et faisait partie de la même abbaye. Cette chronique a été publiée par Eccard dans son Recueil des historiens du moyen-âge, Léipsick, 1723, t. 1, p. 91 et suiv.

**** Ancien M. N. S. de S.t-Arnoul. V. aussi D. Mabill., *Vet. Analect.*, p. 455 et seq.

différentes, se dénaturent et se corrompent en passant sous leur plume ; mais on remarque chez eux de l'énergie, de la clarté, souvent des mots propres et une certaine puissance logique qu'on trouve rarement parmi les auteurs contemporains. Je vois dans une lettre de l'évêque Poppon à Lambert, évêque d'Arras, une forme de langage alors inusitée, et qui tendait à modifier le ton de la bonne compagnie, c'est le vous pour le tu. *Certus estote*, dit Poppon, pour *certus esto**.

La poésie se bornait à quelques hymnes, à des épîtres dédicatoires, à des épitaphes, à de pieuses inscriptions sur les châsses ou sur les grandes pièces ornementales des églises**. On employait généralement le vers alexandrin, mais quelquefois aussi le vers alcaïque, dans les pièces descriptives. Pour mériter le titre de poète, il suffisait d'avoir fait son épitaphe, et beaucoup d'évêques se donnaient cette dernière satisfaction d'amour-propre. Tandis que les muses distinguées parlaient un latin plus ou moins barbare, d'autres muses vulgaires s'exprimaient en langue romane, couraient les rues, hâletantes, échevelées, criaient sur les places et se faisaient accompagner d'une musique dont les phrases sont malheureusement perdues.

D'après cette attitude littéraire, on conçoit que l'onzième siècle dut être pour le diocèse entier, mais particulièrement pour notre ville, l'époque d'un mouvement architectural remarquable.

* Baluze, t. v, p. 311—312.

** Telles nous citerons les deux couronnes qui décoraient le chœur de la cathédrale de Metz et celui de l'église collégiale de Gorze.

Les abbés de Gorze, de Saint-Trudon, de Vaussor, déployèrent surtout un grand zèle artistique. Quantité d'églises furent réparées sous les auspices d'Henri-le-Bon, abbé de Gorze*. Il en rebâtit même sept tout-à-fait, entre autres l'église conventuelle, l'église paroissiale de Gorze et l'église de Saint-Nicolas-du-Port, dépendante de sa juridiction**. Gontram, abbé de Saint-Trudon, mais surtout Adélard, qui lui succéda vers 1055, couvrirent la hasbaye de constructions nouvelles comme les abbés de Gorze en décoraient la Lorraine. On cite quatorze églises reconstruites à neuf par Adélard : ses dépenses, dit Rodulphe le chroniqueur, furent si prodigieuses, qu'à peine le trésor impérial aurait-il pu les faire. Saint-Trudon déploya la plus grande magnificence ; des ouvriers habiles travaillèrent long-temps sous la direction d'Adélard qui maniait lui-même le pinceau avec une certaine dextérité. A Metz, on jeta les fondations de la cathédrale actuelle*** ; les travaux de l'église Saint-Vincent, repris avec activité, permirent de la bénir en 1030**** ; la collégiale de Saint-Sauveur et ses lieux claustraux couvrirent une partie de l'emplacement occupé par la place d'Austerlitz ***** ; mais aucune construction n'égala celle de l'abbaye de Saint-Martin-lès-Metz, dite Saint-Martin-des-Champs, puis Saint-Martin-au-Faubourg, parce qu'en 1063 les religieux ayant abandonné l'ancienne demeure, se fixèrent au pied du mont Saint-Quentin,

* Mort le 1.^{er} mai 1093.

** *Cartul. Gorziensis*, M. N. S. de la bibl. publ. de Metz.

*** Voyez mon Histoire de la cathédrale de Metz.

**** Dix-neuf années plus tard, saint Léon consacra celle de Saint-Arnoul érigée par l'abbé Warin, malgré la pénurie du trésor monastique.

***** Cette collégiale remplaça vers l'année 1070, une église bâtie par l'évêque Wala, dans le ix.^e siècle.

Hist. M. N. S. de Metz du P. Benoit, t. 1, p. 257.

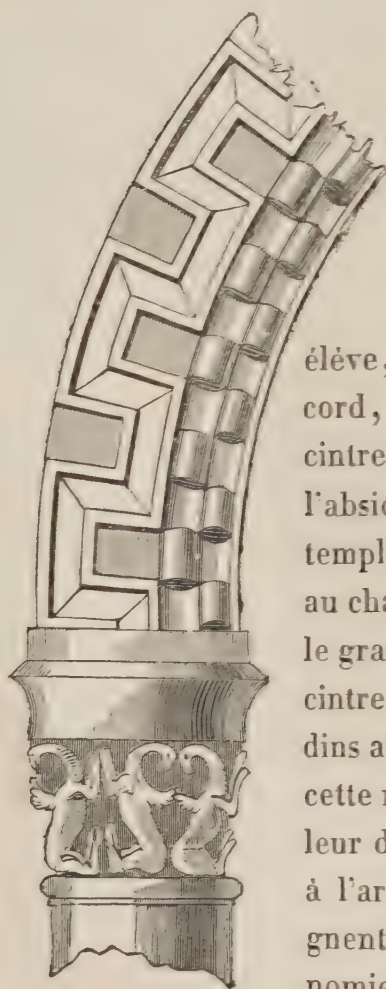
dans un faubourg de la ville. L'abbé Richer, auteur presque contemporain, a laissé sur cette église une description qu'on doit supposer fidèle, et qui offre d'autant plus d'intérêt qu'elle nous initie au caractère général des édifices religieux de l'époque. D'après lui, le monument offrait 51^m,80 en longueur ; 19^m,80 en largeur ; 17^m,82 en hauteur sous voûte ; il était soutenu par cent vingt colonnes ; percé de huit portes, de soixante-dix fenêtres, flanqué de plusieurs tours, intérieurement décoré d'un grand nombre de couronnes d'or, de diptiques et de triptiques d'ivoire*. Ce ne pouvait donc être qu'une architecture lourde ; écrasée, plus remarquable sous le rapport des détails que sous celui des formes ; mais alors généralement admirée, puisque Richer dit qu'il n'y avait rien de semblable à Rome, à Jérusalem, à Antioche, voir même à Constantinople.

Dans ces dernières années, j'ai dessiné moi-même sur place et tâché de restaurer, d'après les règles architecturales de l'époque, les colonnettes suivantes qui offraient 1 mètre 22



* Description en vers écrite au XII.^e siècle.

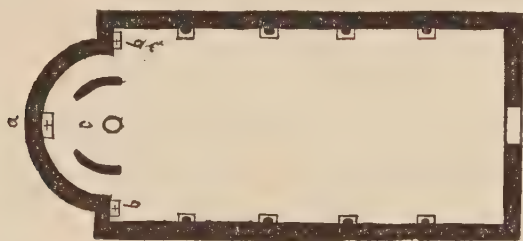
centimètres de hauteur depuis la base jusqu'au chapiteau. Elles constituaient probablement l'élégante arcature du cloître dont une muraille massive formait la base et les cintres croisetés le sommet, comme je l'ai remarqué dans plusieurs monuments d'Allemagne, d'Espagne, de Suisse et de France, remontant au même siècle.



L'arcade dont nous présentons ci-contre un dessin exact, fut trouvée dans une cave du Ban-Saint-Martin. On l'aura recueillie des démolitions de l'église abbatiale, car l'élégance du chapiteau et de l'arc qui s'en élève, la force de la colonne, en désaccord, toutefois, avec les dimensions du cintre, ne pouvaient appartenir qu'à l'abside ou à la nef principale d'un vaste temple. Ces animaux fantastiques accolés au chapiteau; cette crénelure qui dessine le grand cintre de l'arc, tandis que le petit cintre est formé d'un double rang de boudins alternes; cette sobriété d'ornements; cette mesure sévère qu'on remarque dans leur disposition, non-seulement ici, mais à l'arcature de la page précédente, peignent avec exactitude la haute physionomie architecturale du siècle.

Les églises paroissiales étaient bien loin d'offrir autant de majesté. Un chevet circulaire très-simple; un autel central *a*; deux autels latéraux *b*; une chaire ou pupitre *c* d'où l'on

disait l'épître au peuple ; une seule nef et des piliers engagés pour la soutenir , constituaient , ainsi que le montre l'image suivante , le rendez-vous ordinaire des fidèles.



La peinture sur verre à teintes plates , façon mosaïque , pour les fenêtres ; la peinture à l'encaustique , même à l'huile de lin ou à la gomme de cerisier* pour les murs , formaient alors le *nec plus ultra* de la décoration. Souvent on se bornait au badigeonnage en blanc , et cette teinte était regardée comme une œuvre d'assez bon goût pour mériter les éloges des chroniqueurs contemporains**.

Les trésors des temples regorgeaient d'objets précieux : il ne suffisait pas qu'une cathédrale comme la nôtre vît appendre dans son chœur un lustre doré d'une dimension colossale , placer sur ses cancels des châsses d'argent et de vermeil , et dans ses niches de grandes images étincelantes de dorures et de pierreries ; il fallait le même faste aux églises abbatiales , et c'était à qui de l'évêque ou de l'abbé déploierait le plus d'éclat. Autels rehaussés de bas-reliefs ; portes en bronze ;

* *Theoph. lib. I, cap. XXIII.*

** *Calce dealbavit....; inalbavit parietes ecclesiæ*, a-t-on dit de Théodorik , abbé de Saint-Trudon , et de Jean , abbé de Mouzon.

pupitres en cuivre doré placés au milieu du chœur ; tapisseries attachées aux corniches de l'abside , rien n'était épargné*.

« Tant d'opulence diminua la piété du peuple, excita la
« jalousie des grands, aiguillonna l'avidité des seigneurs voi-
« sins** ». Beaucoup d'établissements religieux furent pillés.
Mais au lit de mort, l'humanité repentante donnait quelquefois
plus qu'elle n'avait pris ; dans les infortunes dont la vie est
semée, chacun rachetait ses fautes par d'abondantes aumônes
où le clergé ne manquait jamais d'obtenir sa part, en sorte
que les désastres de la veille étaient réparés le lendemain. A
ces intarissables ressources, moins fécondes toutefois dans nos
murailles républicaines qu'au-dehors, il faut attribuer l'im-
pulsion que les arts, le commerce et les lettres recevaient
du clergé. Rien ne fait ressortir, comme les monnaies, l'esprit
industriel, l'activité d'une époque : or, les pièces frappées ici,
sous le coin épiscopal, rares du temps de Théodorik, puisqu'on



n'a pu jusqu'à présent en attribuer une seule à ce prélat***

* Martenne et Durand, voy. litt., part. II, p. 95 ; *chron. S. Trudon*, l. I, apud *Dach. spicil.* t. II, p. 662 ; *hist. andav. monast.*, apud *Mart. et Durand*, *ampliss. collect.*, t. IV, col. 925, 936 ; *vit. B. Richardi*, abb. *sancti Viton. Virdun.*, cap. VI, ap. *Mabill.*, *act. SS. ord. sancti Ben.*, t. VIII, p. 544.

** *Histoire bénédictine de Metz*, t. II, p. 486.

*** Voyez les *Recherches sur les monnaies des évêques de Metz*, par

devinrent communes pendant l'administration d'Adalberon III et d'Hérimann. Adalberon, selon toute apparence, frappait monnaie à Remilly, à Remiremont*, aussi bien qu'à Metz; et son chapitre à Sarrebourg**. Leurs types sont très-variables et



M. Caignart de Saulcy; 1833-1835. Dans sa première série, p. 24, M. de Saulcy attribue à Théodorik II le denier d'argent que nous présentons ci-dessus; mais il le lui refuse dans sa seconde série, p. 17. Ce savant numismatiste demeure incertain touchant le caractère des monnaies de notre évêque. Dupré de Geneste (*cahiers manuscrits de la bibl. de Metz*) pense qu'on pourrait avec sûreté regarder comme appartenant à Theodorik II, toutes les pièces épiscopales sur lesquelles on lirait *Thiedricvs*, parce que ce nom ainsi orthographié, figure dans les chartes du prélat dont s'agit.

* On lit sur ses monnaies, tantôt le mot *Mettis*, tantôt le mot *Rumeliacvm*, *Rumelingvm*, tantôt le mot *Romaricvs*, *Romaricvm*: or *Romaricus*, *Romaricum* ne peut s'entendre que de Remiremont; quant à Remilly, bourg à 20 kil. de Metz, on lit dans une charte de Karl-le-chauve: *Villam nostram Rumeliacum in pago Morlens.....* La confirmation de la même charte par Lothaire I.^{er} et par Louis-le-Germanique porte: *Rumeliacum et Rumiliacum*. Voilà donc trois ateliers monétaires exerçant simultanément pour le compte du même prélat.

** En 1056, le chapitre de la cathédrale reçut de l'empereur Henri III, le privilège de frapper monnaie pour son propre compte, dans la ville de Sarrebourg, à condition que cette monnaie capitulaire ne différerait pas de la monnaie messine sous le rapport du poids et du titre: *Percussuram propriæ monetæ, apud Sarreburt habeant liberè: sic tamen ut pondere et puritate argenti a metensi non discrepet....* La monnaie de Sarrebourg porte ordinairement de face le buste de saint Paul, patron du chapitre de la cathédrale; quelquefois le buste et le nom; moins souvent le buste de saint Étienne; au revers, tantôt une croix cantonnée d'étoiles ou de besans, ou de croissans; tantôt une église à tourelles; tantôt un dextre tenant une croix, un anneau, une crosse. Peut-être cette dernière variété est-elle épiscopale. Le mot de Sarrebourg, *Sareborg*, *Sarbovrg* se lit sur ces curieuses monnaies dont le poids est de 10 à 21 grains.

d'une exécution quelquefois bien soignée, surtout ceux d'Adalberon*. Hérimann eut un atelier monétaire à Metz, à Épinal, à Marsal : ses pièces présentent quinze types différents, parmi lesquels il s'en trouve de fort jolis**.



La gravure en creux pour les sceaux s'exécutait avec plus de soin que pour les monnaies, par la raison toute simple qu'on y mettait le temps, aucune raison industrielle ou politique n'obligeant à précipiter la confection de ces matrices. Nous ne connaissons ni le scel de Théodorik, ni celui d'Adalberon III. On voit au scel d'Hérimann, dans le champ une simple croix pattée, et autour, entre deux grènetis, les caractères *HÉRIMANNVS EPS. METT.* Un abbé de Saint-Arnould, Walon, le même qui fut évêque intrus, déploya plus de recherches, car il pose, crosse en main, avec sa figure bizarre sur le sceau dont nous avons donné la gravure, page 7, d'après une empreinte de l'époque. Adelard II, abbé de Saint-Trudon, Henri, abbé de Gorze avaient également

* Leur poids varie de 10 à 19 grains ; caractère général : de face, *Adalbero eps* ou le nom de l'atelier, entre deux grènetis ; au milieu, croix simple ou double croix ; tantôt cantonnée de lettres ou d'étoiles, tantôt simple ; au revers, buste de saint Étienne dans le champ, et la légende *s. Stephanvs*, entre le buste et un grènetis extérieur.

** Les plus faibles pèsent 11 grains ; les plus fortes 20 grains. Caractère général : de face, *Herimanni eps* entre deux grènetis et au centre une croix cantonnée ou non de lettres ; au revers, *s. Stephanvs* et le buste de saint Étienne.

leur sceau particulier. Rien ne prouve que la cité messine ait encore osé mettre au bas de ses actes un semblable témoignage d'omnipotence ; mais le temps approche où cesseront pour elle les scrupules de la peur. Dès-lors apparaîtra sa monnaie avec le scel administratif.

Il ne suffisait pas aux chefs d'abbayes d'encourager les lettres et les arts, il fallait encore que, dans l'intérêt matériel de la maison et dans celui des populations groupées autour d'elle, leurs vues se portassent sur le commerce et l'agriculture. La foire annuelle, instituée en 1049, près de l'antique abbaye de S.^t-Arnoul, au Sablon, par le pape Léon ix, sous le bon plaisir de l'empereur Henri iii* ; une autre foire franche dont la durée devait être de huit jours, établie en 1090, par Hérimann, sur le ban de l'abbaye de Saint-Félix, également au Sablon**, font bien connaître le plan administratif de ces hommes qui conciliaient à merveille leurs devoirs envers le ciel et leurs devoirs envers le monde. Suivant la charte d'Hérimann, le voué protecteur officiel du monastère était chargé de faire observer la franchise de sa foire, de veiller à ce que les marchands, surtout les bouchers de Metz, n'y manquassent pas, et de fournir un cheval d'une valeur de quinze sols, dont moitié revenait à celui qui remportait le prix de la course, et moitié aux religieux ; s'il n'y avait pas de course, le cheval devait être la propriété exclusive de ces derniers.

* Quelque temps après, Saint-Arnoul ayant perdu son droit de foire au jour de la dédicace, Hérimann le lui rendit en 1075. « J'accorde cette « restitution, dit-il, en considération du vénérable abbé Walon, le plus « cher de mes amis, et à la prière de la très-pieuse vierge Hodierne, re- « cluse de ce monastère. »

** Lieu dit le *Champapanne*.

L'avoué Burchard, qui signa cette charte, avait déjà signé celle de 1075, non-seulement en qualité de voué de l'abbaye, mais encore de juge et voué de la ville. A ce double titre, il jouissait d'un certain droit sur la foire, droit que partageaient en portions inégales le princier, le doyen, les chanoines de la cathédrale et l'échevin de la cité, sans doute comme représentant le corps municipal. Le duc de Lorraine, les abbés, les comtes, et autres seigneurs signataires de la seconde charte d'Hérermann, ne semblent pas l'avoir fait parce qu'ils avaient quelque privilège sur la foire, mais pour en confirmer l'établissement. Cette sanction, au reste, n'offre rien de nouveau dans sa forme; mais une chose inusitée dans notre pays, avant l'onzième siècle, c'est l'appel que les membres du haut clergé adressaient quelquefois à un nombre plus ou moins considérable de *jureurs, jurantes* qui confirmaient, avec les témoins et contractants, la vérité d'un fait ou la sincérité d'une obligation. En 1058, Adalberon III convoqua les fermiers de l'abbaye Clémentine*, pour instruire le procès d'Odolric, leur avoué, prévenu de concussion. Cette accusation grave ayant été reconnue fondée, l'évêque fixa les privilèges dont jouirait désormais l'avoué, et rédigea une charte que signèrent avec lui l'abbé de Saint-Clément, Odolric mis en cause, le juge Minzon, le législateur Amolbert, sept témoins et vingt-trois *jureurs, jurantes*. Voilà donc comment se constituait le tribunal épiscopal, et par quel moyen l'église évitait la purgation civile qu'on opérait en faisant battre ensemble deux champions. La purgation par le duel subsista, toutefois, long-temps encore, non-seulement dans la législature des évêques de Metz, mais jusques dans celle des abbés de Gorze. Le seigneur

* Abbaye de Saint-Félix ou de Saint-Clément.

voué présidait au combat, et percevait d'habitude, avant et après, une contribution sur les parties plaignantes*.

Il résulte de l'enquête d'Adalberon, que le voué ne pouvait exiger annuellement qu'un pain, un denier, et un sextier d'avoine de chaque maison, excepté des habitants de Pomerieux qui devaient chacun une obole en sus** ; et force était à lui de les protéger et d'opérer les rentrées destinées au monastère.

Le voué d'une église tenait toujours un rang distingué dans le monde. Les ducs de Lorraine, les comtes de Luxembourg ne dédaignaient pas ce titre. Quelques-uns d'entre eux ont été voués de S.^t-Arnoul, de S.^t-Martin, de S.^t-Trudon. Il y avait en même temps un sous-voué. La vouerie messine tenue par Burchard lui donnait des droits spéciaux qui ne nous sont pas mieux connus que ceux qu'il tenait en qualité de juge, mais cette dernière qualification, bien distincte du titre d'échevin, permet d'établir un fait très-intéressant, savoir la séparation des fonctions municipales d'avec les fonctions judiciaires. Sur diverses chartes promulguées dans notre ville depuis l'an 1000, on voit figurer parmi les signataires, un comte, un juge, un échevin, etc., trinité administrative dont la présence consacre nettement la division des pouvoirs militaire, judiciaire et administratif, pouvoirs qu'on verra réunis plus tard.

* C'est ce qui résulte d'une charte de l'évêque Poppon, datée de Metz en 1095 ; charte en vertu de laquelle notre prélat défend au voué d'Amelle nommé Viselson de toucher quoi ce soit sur le duel et sur le changement de monnaie abbatiale. *Cartul. Gorziensis*, tit. 138.

** *Professi sunt ergò amplius non sibi debere nisi unum panem, et unum solummodò denarium, atque sextarium unum avenæ, ab unâ-quâque domo ; excepto illis de Pomeriaco, qui superaddunt unum obolum in servitio.*

Cette charte est publiée, t. III, p. 91 de l'histoire bénédictine de Metz.

Un diplôme de l'empereur Henri III, en date du 12 mai 1052, publié par Meurisse*, confirme ce que nous avons dit plus haut d'une juridiction épiscopale indépendante de la juridiction civile. Le souverain défend à tout juge, à tout officier de justice d'exercer son autorité dans les églises, châteaux, villages, paroisses formant le domaine temporel du chapitre diocésain. Dans une autre charte octroyée le 26 février 1056, le même empereur va plus loin, il prend les chanoines sous sa propre sauve-garde contre l'évêque, et défend à celui-ci de piller les biens des chanoines après leur mort, quant encore ces derniers auraient été au service du prélat ; il les exempte de faire la ronde, de monter la garde dans la ville, excepté en cas de siège, de fournir des chevaux à leur évêque lorsqu'il voyage, de loger des troupes, etc.**. Ces privilèges peignent très-bien les mœurs du temps, et prouvent que dans les circonstances difficiles, les ecclésiastiques, quoiqu'on ait pu dire, n'abdiquaient ni le titre, ni les devoirs de citoyen.

Nous avons parlé précédemment des désordres auxquels se livraient les prêtres séculiers, les moines, surtout les clercs ; du zèle avec lequel nos prélats, nos abbés poursuivaient cette démoralisation ; de l'affliction profonde qu'en ressentait l'église, et il nous a semblé que l'opulence ou l'impunité presque absolue dont jouissaient les membres du clergé, devaient provoquer le mal ; mais là peut-être n'existait pas la cause première des torts reprochés aux ecclésiastiques ainsi qu'à leurs néophytes. Je la trouve, cette cause, dans certaines conditions sociales, bonnes sans doute pour la primitive église, mais

* *Histoire des Euesques de Metz*, p. 558.

** *Ibid.* p. 560.

essentiellement mauvaises quand les vices du monde eurent ébranlé les croyances, altéré les plus saintes institutions; je la retrouve encore à-travers les luttes d'intérêt qui divisaient entre eux les chapitres, les monastères et les évêques.

Ainsi, par exemple, aux premiers siècles de la chrétienté, quand chaque abbaye représentait une phalange industrielle et pieuse entée sur les ruines que la barbarie avait laissées derrière elle, on voyait des femmes, classées suivant leurs attributions respectives, unies aux établissements d'hommes par un régime commun de services réciproques et de prières; il y avait des *incluses* ou *recluses*; des *converses* ou *données*; des *vouées à Dieu*. Les recluses vivaient solitaires, sous la direction de l'abbé; les converses, *femmes qui servaient en choses nécessaires* étaient occupées de la basse-cour, du blanchissage, etc.; les *vouées à Dieu* se donnaient au monastère corps et biens, et n'exigeaient, en retour, qu'un simple protectorat. Nous voyons de ces femmes à Saint-Arnoul, à Saint-Symphorien, à Saint-Clément*; de même qu'on remarque des hommes attachés aux monastères de filles, d'après des principes analogues**. Or, ce rapprochement des deux sexes ne pouvait

* Nous avons cité précédemment une charte d'Hérimann en date de 1075, où figure le nom d'Hodierne, *recluse* du monastère de Saint-Arnoul. Le nécrologe de la même abbaye fait mention de femmes pieuses, distinguées en *incluses*, en *recluses*, en *converses* et en *vouées*: *xvi kal. Martii, Dominica inclusa. xiii kal. Julii, Adelaidis reclusa. Nonis Augusti, Elisabetha conversa. Idibus Januarii, Maria Deo vota.*

** Quelquefois une famille entière se donnait ou était donnée à une abbaye par celui ou celle à qui cette famille appartenait. Voici un acte d'Agnès II, abbesse de Sainte-Glossinde, au commencement du XII.^e siècle, qui confirme ce fait. « Au nom de la sainte et indivisible Trinité, qu'il soit connu à tous les fidèles de Jésus-Christ, que moi Agnès qui, sans l'avoir mérité, suis abbesse du couvent de la vierge sainte Glossinde, j'ai selon le droit paternel que j'en ai reçu, donné au seigneur et à la

exister sans de graves inconvénients. Maintes fois les conciles ont tâché d'y porter remède. Le scandale n'a cessé qu'après une défense absolue d'admettre, à quelque titre que ce fût, des hommes et des femmes en communauté.

Sous le point de vue des intérêts matériels, le désordre et la lutte prenaient leur source ordinaire dans la possession des personnes, moines, clercs et serfs qui se trouvaient attachés aux établissements religieux. En 1047, quelques moines abandonnent sans autorisation l'abbaye de Fécamp, dépendante du diocèse de Metz; l'abbé les réclame comme une propriété; un autre moine quitte Saint-Arnoul pour aller vivre à Fécamp, maison dont l'opulence excitait l'envie, tandis qu'un juif converti devenu moine de Fécamp vient ici, se soumettre à la règle arnulphine. Ces actes d'insubordination avaient lieu dans tous les monastères et faisaient naître une correspondance très-vive entre les abbés, surtout quand il s'agissait d'individus distingués qui pouvaient imprimer quelque lustre à la communauté*.

Les chefs ecclésiastiques ne soutenaient pas avec moins d'ardeur leurs droits de propriété sur les serfs. Ils n'autorisaient guère une aliénation territoriale sans y mettre la con-

« sainte vierge, au service de laquelle je me suis dévouée, une partie de
 « ma famille de l'un et de l'autre sexe, au nombre de douze, dont voici
 « les noms : Jobes, Roboald, Albert, Garsile, Gérard, Falcuin, Alberic,
 « Gilla, Reisa, Vianne, Ava, Frédeline. Fait à Metz, dans le monastère
 « de la bienheureuse vierge Glossinde, au temps du seigneur Étienne,
 « évêque de Metz. Les témoins de cette donation sont, l'avocat Albert,
 « Bertrand, Théodorik de Florey, et plusieurs autres serviteurs de Dieu.»
Anc. archives de Sainte-Glossinde, liasse EF, n.º 1.

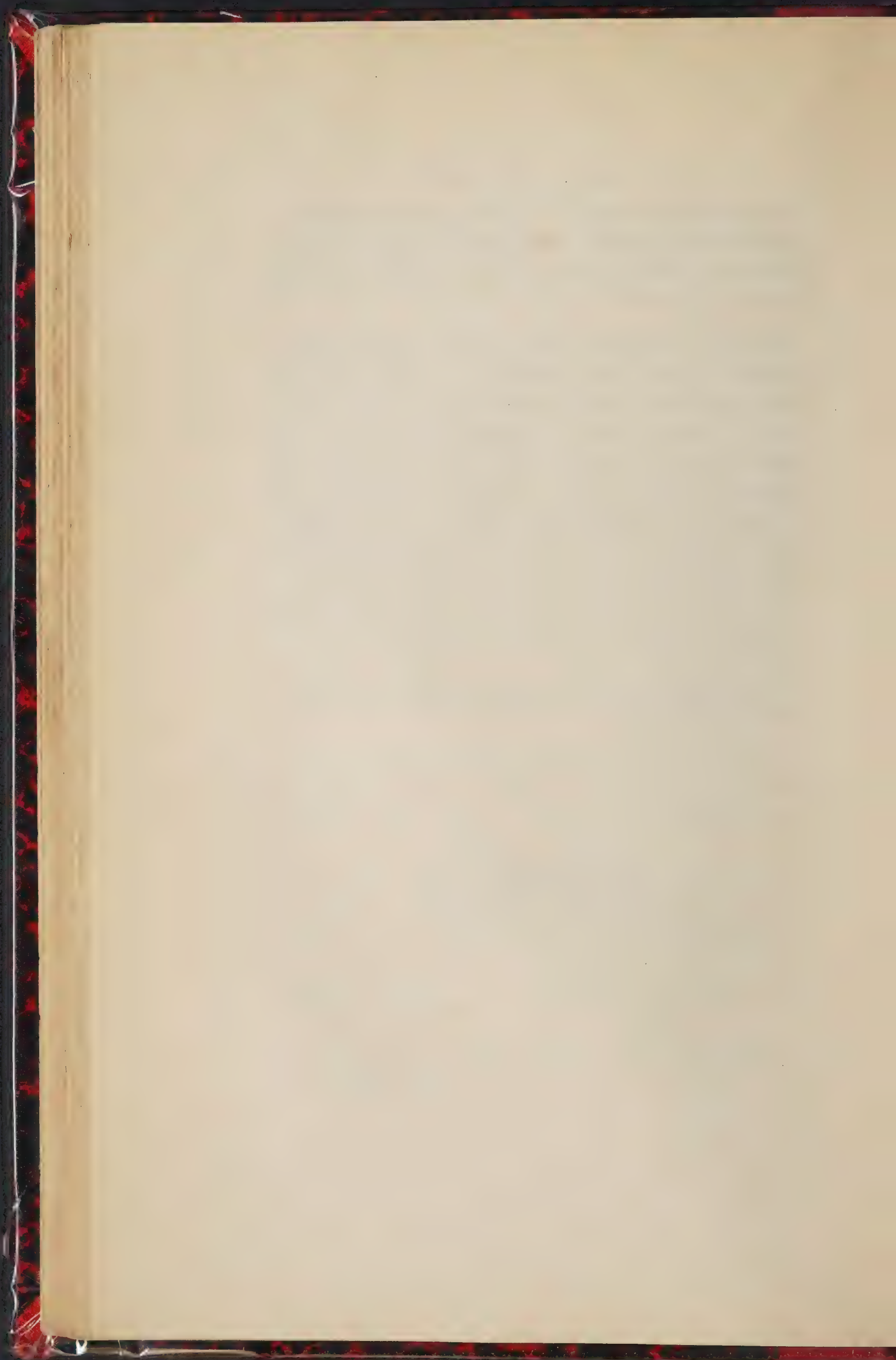
* Voyez, au sujet des contestations entre Warin, abbé de Saint-Arnoul, et Jean, abbé de Fécamp, *Mabill. veter. analect.*, p. 451 et seq., ed. 1723, in-folio.

dition expresse que les fils des contractants se marieraient dans le ressort de l'abbaye ou du chapitre, et que les filles ne donneraient pas leur main à des étrangers, à moins que ces étrangers fussent nobles*.

C'était un grand privilège de l'aristocratie de pouvoir ainsi contracter mariage à peu près partout, dût-elle payer sa convenance ou son amour, en indemnisant le seigneur pour la perte de sa vassale; mais elle ne procédait pas toujours d'une façon aussi légale. Dans les querelles entre chatelains, entre évêques, on opérait des *razias* d'esclaves comme des *razias* de troupeaux; on dépeuplait une contrée au bénéfice d'une autre; on déplaçait spontanément l'agriculture et l'industrie. Les villes fermées, les grandes abbayes demeuraient seules à l'abri de semblables vicissitudes, encore l'ennemi surprenait-il souvent leurs vassaux épars dans la campagne.

* *Chart. Henrici pro monast. Gorziensis, ad ann. 1055 et 1065; Chart. Adalber. III, pro monast. sancti Arnulph.*





Deuxième période.

Depuis l'an 1095 jusqu'à l'an 1180.



IEU LE VEULT, s'est écrié Pierre l'Hermite, et cet ordre émané de la bouche d'un moine obscur, accueilli comme un arrêt du ciel, retentissait, en 1095, depuis les sommités Alpines jusqu'au Rhin. Dans les églises, sur les places, on prêchait la guerre sainte. Chacun aurait voulu combattre : la mère mettait le glaive aux mains de son fils ; l'amante posait le casque sur la tête de son heureux fiancé ; le vieillard bénissait, en l'invitant à partir, une progéniture qu'il n'espérait pas revoir ; partout surgissaient des flots de populations armées ; celles-ci

marchant à la suite d'un seigneur laïc; celles-là sous le commandement de quelque évêque. Rendez-vous des provinces Lorraines et Mosellanes, Metz ouvrait ses portes aux phalanges enthousiastes qui venaient, bannières déployées, recevoir le bourdon et l'absoute sur le parvis de l'église Saint-Etienne. Ce n'étaient, par les rues, que chants d'allégresse et litanies, témoignages d'aveuglement populaire, de foi vive et de séduisante espérance. Ils s'en allaient tous sans préoccupation, sans crainte aucune, comme jadis les rois mages qu'une étoile a conduits au berceau du Sauveur; ceux-ci insoucians des biens de la terre; ceux-là persuadés que la victoire leur rendrait au centuple ce qu'ils sacrifiaient pour le ciel.

On se ferait difficilement une juste idée du mouvement industriel et commercial qu'engendra la première croisade, ici surtout, à cause des juifs, des lombards et bourgeois négociants qui prêtaient aux croisés des sommes considérables, partie en écus, partie en chevaux, en armes et fournitures diverses d'équipement. D'immenses terrains, laissés pour gages temporaires ou vendus, passaient ainsi à de nouveaux maîtres plus intelligents, plus actifs que n'étaient les anciens, et le sol y gagna. Peut-être même cette grande émigration devint-elle la source principale de l'opulence bourgeoise qu'on vit se développer depuis, avec tant d'activité, dans la cité messine.

L'ouverture, au musée de Versailles, de la *salle des croisades*, en faisant un appel au légitime amour-propre des familles nobles, a mis au jour quantité de noms devenus célèbres dans les champs de la Palestine. En cherchant bien, nous pourrions y placer presque toutes nos vieilles souches

patriciennes, car une seule eût-elle osé, sans de graves motifs, ne pas suivre l'élan général que Rome imprimait aux esprits ? Dans le Pays-Messin, les Adelberon*, les Chewerson, les Chérisey, les Gournay, les Raigecourt, les Raoul**, etc. répondirent à son appel. On vit ces fiers enfants du nord-est de la France, abandonner le manoir qui leur avait donné son nom, et lui léguer, en retour, des marques particulières, des blasons qu'ils ne s'imaginaient point alors devoir traverser les siècles avec les races mêmes qu'elles servirent à distinguer. Quand nos paladins n'avaient tous qu'une croix rouge sur la poitrine pour témoignage de leur alliance religieuse et guerrière, et des noms patronymiques, des sobriquets d'une confusion facile, les armoiries nées au-delà des mers, vinrent à propos

* En 1109, au siège d'Antioche, figurait Adelberon, noble jeune homme, archidiacre de Metz, fils de Conrad, comte de Luxembourg et proche parent de l'empereur Henri. Adelberon y périt. Voici comment Albert, chanoine d'Aix-la-Chapelle, chroniqueur contemporain, raconte cette fin de la manière suivante : *Contigit quodam die (in obsidione scilicet Antiochæ anno mcix) filium comitis Conradi de Lutzelenburg, Adelberone nomine, clericum et archidiaconum Metensis ecclesiæ, juvenem nobilissimum de Regio sanguine, et proximum Henrici III Romanorum Augusti, alearum ludo pariter recreari et occupari cum matrona quâdam, quæ magnæ erat ingenuitatis ac formositatis, in viridario pomiferis arboribus et herbarum abundantia plenissimo, et silva quæ juxta sedem et eandem portam urbis habebatur, quam dux Godefridus et Teutonicorum comitatus obsidione premebat. His, ut dictum est, otio et ludo intentis, Turci solliciti insidiarum et necis Christianorum, clam à porta procedunt; et cautè se abscondentes inter altam et supereminentem herbam, arborumque densitatem, archidiaconum et sibi colludentem matronam, subito clamore nescios et obstupefactos incurrunt, sagittis infigentes, sociosque, qui judices ad ludum convenerant, jam præ timore oblitos alearum, dispergunt et vulnerant. Et ipsius quidem archidiaconi caput amputatum per portam raptim et in momento hoc facto, repedantes secum detulerunt.*

Alberti chron.

** Raoul, frère de Folmar, comte de Metz. V. Meurisse, hist. des Euesques.

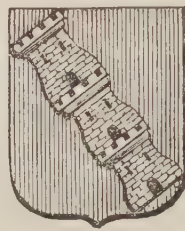
classer les familles et constituer, sous le patronage de la gloire, un ordre noble qui jusqu'alors n'existait guère que sous l'empire des possessions territoriales*.

Les premières armoiries furent très-simples : l'aigle pour son audace, son vol rapide et sa majesté ; le lion, roi du désert ; la tour crénelée, souvenir de conquête et de puissance ; la croix, symbole de salut et d'espoir ; certaines dispositions linéaires ou florales traditionnelles dans la Gaule, eurent l'honneur insigne de figurer sur nos premiers écussons. Ainsi, par exemple,

CHEWERTSON.



GOURNAY.



RAIGECOURT.



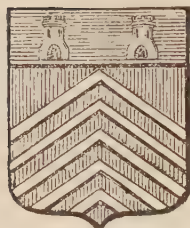
Chewertson, qu'on croit originaire d'Ecosse, porta burelé d'or et de sable de neuf pièces, au franc quartier de gueules à l'aigle d'or ;

Gournay, déjà connu dans les annales militaires, de gueules à trois tours d'argent maçonnées de sable, mises en bandes ;

Raigecourt, d'or à la tour de sable.

* Avant les croisades, il existait déjà des armoiries exclusivement propres aux seigneurs qui avaient paru dans les tournois ; mais elles ne devinrent fixes, héréditaires, distinctives des races qu'après la première expédition en Palestine.

BAUDOCHE.



DROUIN.



PAILLAT.



Baudoche avait chevronné d'argent et de gueules, de dix pièces, au chef d'azur chargé de deux tours d'or ;

Drouin, de gueules à l'aigle esployée d'or ;

Paillat, d'or à l'aigle de sable chargée d'une bande de gueules à trois roses d'argent.

Certaines familles bourgeoises issues du comptoir, enrichies par d'honnêtes spéculations, ne laissèrent pas aux seigneurs chatelains le privilège exclusif d'attaquer les infidèles. — « Pars, mon fils, disait l'honnête négociant, pars, tes armes ne seront ni moins trempées ni moins brillantes que celles d'un comte ; vas, ton coursier, tes écuyers t'attendent, soutiens l'honneur de ta race ; meurs pour le ciel ou reviens heureux. » — Et le jeune bourgeois s'en allait. Grand nombre périrent, mais quelques-uns revinrent, parmi lesquels on cite un Baudoche, un Drouin, un Paillat, qui rapportèrent l'écu blasonné des croisés, et concoururent ensuite, avec d'autres bourgeois émancipés par les armes ou par des charges électives, à former le noyau de l'aristocratie populaire de Metz.

Vous le voyez, avec de nouvelles idées, de nouvelles formes, naquirent de nouveaux mots, je devrais presque dire

une science et une langue toute entière, car la langue et la science du blason exigent passablement d'études. Les armoiries demeurèrent néanmoins long-temps encore à leur état rudimentaire, n'admettant qu'un petit nombre de signes distingués par des émaux ou couleurs différentes. Mais laissons le système héraldique, et revenons au départ des croisés dont j'entends bruire les cavales et retentir la trompette.

Godefroy de Bouillon, héros immortalisé par le Tasse comme jadis Achille l'avait été par Homère, Godefroy venait de vendre à vil prix ses deux duchés de Bouillon et de Basse-Lorraine, de fonder, si l'on en croit nos chroniqueurs, la maladrerie de Longeau, aux portes de Metz, et d'entrer dans cette ville, pour prendre le commandement d'une puissante armée qui l'attendait*. Il était beau de voir, sur la rive Mosellane, ces chevaliers bardés de fer dont la brillante armure étincelait au soleil, ces prêtres à cheval, parcourir les rangs crucifix en main, et l'évêque du haut de son trône, bénir au nom du ciel plusieurs milliers d'hommes, à genoux, religieusement inclinés vers la terre.

Les voilà partis, purs d'intention, mais fanatisés; pillant, massacrant les juifs, moins peut-être pour l'or qu'ils en espèrent qu'afin de faire œuvre méritoire et d'offrir un sanglant holocauste au type éternel de l'indulgence et du pardon. A Worms, à Mayence, à Strasbourg, à Metz, beaucoup d'Israélites périrent. Leur destinée tragique est rappelée dans

* « Godeffroy de Bouillon avant son depart fist faire et fonder l'Eglise « de S.^t-Maurice de Longeyawe (Longeau) Et y donna les terres et rentes « qui y sont, en laquelle sont a present les bons malades, laquelle Eglise « est scituée tout au milieu du Val de Mets. » (*Philippe Gerard, fol. 181, verso.*)

quelques hymnes dont l'expression touchante prouve que la poésie devient toujours la compagne et la consolatrice des grandes infortunes*.

Les désordres provoqués par le schisme, momentanément suspendus, reprirent avec une nouvelle vigueur quand la cour pontificale, préoccupée de la croisade, eut l'air d'abandonner à eux-mêmes ceux qu'elle soutenait naguère. Ainsi, notre évêque Poppon, pour éviter de plus grands maux, s'humilia devant l'ordre impérial qui proscrivait Lanzon, abbé de Saint-Vincent, parce qu'il n'avait pas voulu communiquer avec l'antipape** ; ainsi, peu après, il trouva bon que l'empereur donnât l'investiture à Théodorik, abbé de Saint-Trudon, ne voulant pas priver l'église d'un sujet distingué auquel ce monastère allait devoir sa régénération***.

Cette attitude conciliante fut appréciée d'Henri IV, car Poppon demeura paisible. Mort en 1103, on n'a pu jusqu'à présent découvrir ni le jour de son décès, ni le lieu de sa sépulture. Peut-être aura-t-il fait le voyage d'Orient pour ajouter l'exemple aux conseils qu'il avait donnés****.

La querelle des investitures amenait de nouveaux troubles à chaque élection épiscopale, car les deux partis luttèrent d'intrigues pour faire prévaloir leur créature. Dès que Poppon

* Voyez mon ouvrage intitulé : *État des Juifs en Europe et leur histoire en France*.

** C'était la seconde fois que Lanzon se voyait persécuté pour le même fait. *Mabill., annal. bened., lib. LXIX, n.º 90*.

*** *Chron. S.-Trud. ap. spicil., t. VII*.

**** *Hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 212*.

fut descendu dans la tombe, clergé, nobles, bourgeois, tous s'agitèrent; mais Adalbert ou Adelberon, le princier de la Cathédrale, qui s'était fait de nombreux partisans, soutenu par l'empereur et par la maison de Lorraine, triompha malgré le chapitre, malgré la bourgeoisie. Il est connu dans nos annales sous la dénomination d'Adelberon IV. Homme d'argent



et de plaisir, peu soucieux des besoins temporels du diocèse, n'ayant d'autre but que celui de plaire à l'empereur, Adelberon reçut au mois de mai 1107, dans le palais épiscopal, le fils et l'héritier d'Henri IV dont la présence ici consolida, pour quelque temps, la puissance incertaine du prélat. Ses actes administratifs ne sont pas nombreux : nous le voyons, le 3 des nones d'avril IIII, présider une enquête contre l'avoué de l'abbaye de Senones qui molestait ce monastère; signer le 3 janvier 1115, conjointement avec Ricuin, évêque de Toul, Folmar, comte de Metz, Étienne, princier de Toul, une sentence arbitrale entre le duc de Lorraine et l'abbesse de Remiremont, au sujet du château d'Ars et de quelques villages; du reste, pour retrouver Adelberon, il faut quitter la province, suivre la cour, les expéditions guerrières de l'empereur, et alors on l'aperçoit à Liège, Mayence, Worms, Strasbourg, Francfort, etc., signant les diplômes du monarque et menant la vie déréglée des autres seigneurs. Adelberon avait une telle incurie des monastères qu'il laissa long-temps celui de

Saint-Trudon sans abbé, parce qu'aucun concurrent ne lui offrait un prix d'achat; et quand Rodulphe fut élu, ce grand homme ne pouvant compter en aucune sorte sur son évêque, pour trouver l'appui dont il avait besoin contre les seigneurs voisins, vint à Metz, dans notre cathédrale, se prosterner aux pieds d'une vierge réputée miraculeuse, et chercher là les inspirations et les secours qu'il ne trouvait nulle part ailleurs*.

Fatigués d'un état de choses nuisible aux intérêts de leur conscience, puisqu'Adelberon n'était pas reconnu par le pape, les Messins qui avaient fait acte d'indépendance absolue, en levant pour la première fois une armée sans autorisation impériale, en déclarant la guerre au seigneur de Dieulouard, en assiégeant et rasant son château pour délivrer un bourgeois retenu prisonnier**, employèrent bientôt les mêmes armes contre l'évêque.

Déjà, depuis quelque temps, Adalbert, princier de la Cathédrale, préparait les voies d'insurrection où la magistrature messine devait marcher; mais l'évêque s'en étant aperçu, Adalbert, forcé de fuir, fut mis au ban de l'empire. Henri V promit 50 talers d'argent à quiconque lui apporterait les yeux du proscrit. Celui-ci, heureux d'échapper aux recherches, se dirigea vers Rome et fit au souverain pontife une telle peinture de l'église messine, des désordres qu'autorisait Adelberon,

* *Chron. Trudon., auctore Rodulpho; chron. brev. Sancti-Vincent., ap. Labb. Bibl. nov. p. 549; Diplom. ap. Martene, ampliss. collect., t. 1, p. 615; Mabill., annal. bened. lib. LXXII, n.º 10; Guilleman., hist. episc. Argent., p. 220, 225; anc. archives de Saint-Arnulph; D. Calmet, hist. de Lorr., t. II, p. 242.*

** Année 1110, V. Dom Calmet, Notice de Lorr., t. I, p. 528.

de l'irritation des esprits et du scandale qu'en éprouvait l'église, que Paschal II donna l'ordre au cardinal Conon, évêque de Preneste, de se rendre immédiatement en France et d'y chercher les moyens d'élire un autre évêque. Conon, déguisé en écrivain, pour échapper aux impériaux qui gardaient toutes les routes, arrive à Reims, convoque un concile le 28 mars 1115, avec menace de suspendre des fonctions épiscopales tout prélat qui ne s'y rendra pas, et propose la déchéance d'Adelberon. Les pères ayant approuvé cette résolution, le princier Adalbert chargé des pleins pouvoirs du concile pour élire un nouvel évêque, ne craignit pas de rentrer à Metz où les magistrats lui servirent de sauve-garde, jusqu'à ce qu'on pût trouver l'occasion favorable de procéder au choix d'un prélat.

En 1117, les électeurs réunis secrètement sur la frontière du diocèse, dans une église écartée, s'entendirent avec beaucoup de peine jusqu'à ce que le princier Adalbert, qui avait ouvert la séance par la lecture des lettres du légat, eût proposé Théotgère, abbé de Saint-Georges dans la forêt noire, frère de Folmar-le-jeune, comte de Metz, et sans doute d'origine messine*. Des suffrages unanimes accueillirent cet honorable candidat, généralement connu par ses talents littéraires, artistiques, administratifs, et ses vertus. Mais restait la difficulté de lui faire accepter l'épiscopat. Une députation, chargée de ce soin, n'y réussit point; le légat, par sa correspondance, ne fut pas plus heureux; et le concile de Cologne, tenu au mois de mai 1118, cédant aux vœux de Théotgère,

* « Il estoit frere a vn noble homme de Metz nommé Follineir, qui estoit
« alors le principal de la cité, et apres deux années il abdiqua l'Eveché
« et redevint moine de Chiny. »

Philippe Gérard.

allait décider la nomination d'un autre évêque, lorsque Adalbert, notre princier, entraîna les suffrages et obtint que l'élection épiscopale du modeste abbé de Saint-Georges fut confirmée. Ayant reçu l'onction épiscopale des mains du légat assisté de plusieurs dignitaires ecclésiastiques, Théotgère, accompagné du princier, se rendit dans le mois de juillet 1118, à Dieulouard, où le joignirent plusieurs personnes haut placées, clercs et laïcs ; mais les partisans de l'intrus lui fermèrent les portes de la ville. Pour éviter tout désordre, il regagna son abbaye.

Cependant le pape Gélase II, et Brunon, archevêque de Trèves, opposé d'abord à l'élection à cause d'un vice de forme, écrivirent avec instances aux ecclésiastiques, ainsi qu'aux bourgeois messins, d'accueillir favorablement leur évêque. On députa vers lui. Longtemps il fut indécis. A la fin, s'étant décidé, le princier Adalbert, suivi des principaux de la ville, courut à sa rencontre. Dès-lors, nouvelle agitation dans Metz ; le clergé schismatique, les magistrats, les bourgeois messins partisans de l'empereur prennent les armes. Théotgère, arrivé dans un lieu voisin de notre ville appelé *Cappentia*, y célèbre solennellement le dimanche des rameaux et convient avec sa suite d'aller à Gorze, pour y bénir le saint-chrême. Aussitôt quelques têtes folles prennent les devants, soulèvent les vassaux de l'abbaye, et Théotgère trouve en armes une nombreuse population soulevée contre lui. Le prélat n'en persiste pas moins dans l'exécution de son pieux dessin ; mais pendant qu'il officie, les insurgés attaquent la suite épiscopale et la mettent en déroute ; Adalbert s'enfuit avec peine ; quelques furieux menacent l'église ; des vociférations parviennent aux oreilles de Théotgère, qui, sans s'émouvoir, marche à la porte du sanctuaire, en habits pontificaux, et demande aux mu-

tins ce qu'ils lui veulent. Tous s'agenouillent, se signent avec respect, le tumulte s'appaise, et l'évêque jugeant convenable de marcher droit sur Metz, avant que l'émeute se soit réveillée, va descendre au Sablon, dans l'abbaye de Saint-Clément. Une scène analogue à celle de Gorze l'y attendait ; des cris sinistres, à *bas l'évêque, mort, mort à l'évêque* se font entendre. Cependant, il continue sa marche à travers la populace exaltée et touche aux portes urbaines, lorsque le chevalier Tiercelin Bertrand, maître-échevin depuis 1112*, revêtu de la confiance générale, et sachant tenir entre toutes les exigences un juste équilibre, se présente devant Théotgère et lui demande ce qu'il veut. « Je suis votre évêque à tous, répond le saint homme ; je viens visiter le troupeau qui m'est confié. Dieu me garde de supposer qu'on veuille m'empêcher de remplir les devoirs d'un pasteur. » Tiercelin ne contesta point les droits que pouvait avoir Théotgère, mais il le supplia, pour éviter un malheureux conflit, peut-être une effusion de sang, de se retirer dans quelque domaine de l'évêché, jusqu'à ce que l'empereur et l'archevêque de Trèves en eussent décidé. Théotgère l'écouta. Le jeudi saint il célébrait l'office à Saint-Clément ; le vendredi il était sur la route de Trèves, pour intercéder Brunon qui le reçut très-mal. Les esprits toutefois se calmèrent ; Brunon lui-même reconnut les titres légitimes du vénérable prélat, et peut-être serait-il entré dans sa ville épiscopale, si la mort ne l'avait point frappé le 29 avril 1119, lorsqu'il faisait de profondes dévotions à l'abbaye de Clugny**.

* Sur notre liste échevinale, Tiercelin Bertrand est le premier qui soit décoré du titre de chevalier.

** *Mabill. ann. bened. lib. LXVII, n. 114 ; lib. LXX, n. 88 ; lib. LXXII, n. 115 ; lib. LXXIII, n. 5, 33, 34, 35, 83, 84, 114 ; Trithemii chron. hirsang., ad ann. 1087 ; hist. rei litter. O. S. B. t. IV, p. 56.*

Sous l'empire des événements qui se sont succédé depuis vingt-cinq années, les Messins ont perfectionné les formes de leur administration populaire, et senti le besoin d'être désormais affranchis d'une tutelle épiscopale si turbulente et si chancelleuse. « Les habitants de la ville, dit Meurisse, se saisirent
« des biens et de la puissance temporelle des mesmes euesques,
« et formerent vne espece de republique, en laquelle ils
« trouuerent moyen de contenter vn chacun. Outre les vingt
« et vn escheuins qui estoient pairs de l'euesché, ils en
« créèrent vingt et vn autres roturiers, appelez escheuins
« mineurs, à la distinction des autres, qu'on nommoit es-
« cheuins maieurs *. » Ces derniers étaient pris, selon toute apparence, parmi les membres du chapitre, tandis que les autres, presque tous d'origine plébéienne, sortaient des trois *mairies*, mairie de *Port-Muzelle*, de *Port-Sailly* et d'*Outre-Muzelle*, entre lesquelles se partageaient les citoyens électeurs.

Pour accepter l'épiscopat en des circonstances aussi critiques, il fallait beaucoup de fermeté, ou de l'imprévoyance, ou la certitude d'un puissant protectorat. Peut-être plus que tout autre, le jeune Etienne de Bar réunissait ces trois conditions; aussi le sceptre messin que lui offrit son oncle, le pape Calixte II, fut-il accepté. On l'élut, pour la forme, dans le monastère de Clugny, où quelques jours auparavant Calixte avait reçu la tiare; puis Etienne, voyageant avec lui, visita quelques villes françaises, et se rendit à Rome où il arriva le 3 juin 1150, pour y être sacré, décoré du *palium* et revêtu du chapeau de cardinal. Cette absence, jugée nécessaire, permettait aux partisans d'Etienne d'agir sur l'esprit des Messins pour lui pré-

* Hist. des euesq. de Metz, p. 391.

parer une honorable réception, ce qui n'empêcha pas les magistrats de lui fermer leurs portes. Obligé de conférer les ordres sacrés dans une chapelle située au sommet de la côte Saint-Quentin, il se réfugia dans le comté de Bar, à la cour de son père Thierry II, jusqu'à ce que l'empereur et le pape ayant signé la paix à Worms, le 23 septembre 1122, notre prélat pût s'asseoir sans obstacle sur le trône épiscopal*.



* *Chron. episc. met. spicil.*, t. VI, p. 661 ; *Miræi diplom. Belgic.*, t. I, p. 102 et 405 ; *annal. Trevir.*, t. II, p. 16.

L'épiscopat d'Etienne, plus long qu'aucun de ceux qui se sont succédé depuis huit siècles, puisqu'il dura quarante-trois années, fut essentiellement réparateur; c'est-à-dire que le nouveau prélat, usant du crédit attaché à son nom, de la puissance militaire de sa famille et de ses propres ressources patrimoniales, entretenait une armée qui guerroya presque sans cesse, et par laquelle il recouvra les domaines aliénés de l'évêché. Tous, excepté Remilly, se trouvaient en des mains étrangères auxquelles on les avait abandonnés pour gages de sommes prêtées. Personne n'eût voulu les restituer. Il fallut donc les enlever par la force. Appuyé du comte Renaud de Bar, son frère, et d'un grand nombre d'autres seigneurs sous les ordres desquels marchaient quelques centaines de serfs, Etienne détruisit le château de Terly qui incommodait les passants et nuisait au commerce; il ruina le donjon que le duc de Lorraine possédait à Vic; la forteresse assise à Moyenvic, sur le briquetage de la Seille, et le château que le comte de Hombourg possédait aux environs de Marsal. Différentes circonstances interrompirent ces hostilités : le 30 août 1125, Etienne, accompagné d'Adelberon de Monterol*, princier de la cathédrale, qui fut depuis archevêque de Trèves, et de plusieurs autres messins distingués, siégeait à Mayence dans la diète tenue pour élire empereur Lothaire II, duc de Franconie; en 1127, il assistait, avec les évêques voisins et grand nombre d'abbés, au concile provincial convoqué à Toul par un cardinal, légat du Saint-Siège, pour régler quelques difficultés survenues contre certains monastères; en 1131, au grand concile où Lothaire II reçut une seconde fois la couronne royale des mains du pape, se trouvaient l'évêque de Metz et son princier : l'un et l'autre

* Monsterol ou Montreuil, illustre famille Lorraine.

suivirent la cour à Echternach, vinrent solenniser la Pâques dans la ville de Trèves, et furent bientôt témoins de troubles graves survenus entre la noblesse et le clergé pour l'élection d'un archevêque. Ces difficultés cessèrent dans le concile de Reims, tenu le 19 octobre 1151 par le pape Innocent II, qui, malgré les modestes refus du princier de Metz, le fit immédiatement revêtir des ornements pontificaux, puis asseoir au milieu des prélats assemblés. Etienne et les principaux du clergé diocésain étaient sans doute présents aux délibérations Rémoises, comme ils le furent, l'année suivante, à la diète d'Aix-la-Chapelle que tint l'empereur après les solennités paschales.

L'audacieuse fermeté d'Etienne ayant conquis la paix, il put sans obstacles pourvoir aux établissements religieux qui se multipliaient à Metz ainsi qu'aux environs. Malheureusement cette paix n'était point générale, car, lorsque les vassaux de l'évêché vivaient en sécurité, ceux des diocèses de Toul et de Verdun, et les Messins eux-mêmes, souffraient mille maux. Etienne se rendit médiateur entre son frère et l'évêque de Verdun qui luttaient depuis trois années; mais pour calmer les ressentiments du comte de Salm contre les Messins dont ce prince ravageait impitoyablement le territoire, il ne fallut rien moins que l'intervention de saint Bernard.

L'illustre abbé dont la présence dans nos murs fait époque, savait depuis long-temps ce qui s'y passait, puisqu'il écrivait un jour à l'évêque Etienne pour le féliciter d'avoir réuni les esprits divisés, et un autre jour au princier Adelberon, pour le prier de différer la construction d'un monastère projeté avec son évêque. Il s'agissait dès-lors d'introduire l'ordre de Cîteaux sur nos rives.

Saint Bernard se trouvait à Metz vers l'année 1154. L'auteur de sa vie raconte qu'après avoir inutilement intercédé près du comte de Salm, en faveur des Messins, le célèbre missionnaire sortit de la ville accompagné de ce même prince, de l'évêque Etienne, du comte de Bar, d'une population très-nombreuse; et qu'on lui présenta un homme atteint de surdité, avec prière d'opérer sa guérison. « Tu refuses d'écouter
« mes prières et mes remontrances, s'écrie alors saint Bernard
« en regardant le prince de Salm; eh bien, je vais te faire voir
« qu'un sourd entend ma parole. » Effectivement, un instant après le malade s'en alla guéri. Etonné du miracle, le comte se précipite aux pieds du saint homme, lui demande pardon et accorde la paix aux Messins. Nous rapportons sans commentaires une légende qui trouvera certes plus d'incrédules que de croyants. Elle prouve, du moins, la haute confiance qu'on avait ici dans le mérite de l'un des plus célèbres apôtres de la chrétienté*.

La mort de l'empereur Lothaire II, arrivée en 1137; l'élection du duc de Franconie, Conrad III, faite à Coblenz l'année suivante, en présence d'Etienne, son ami, devaient marquer d'une ère nouvelle l'administration diocésaine**. « On croit, avec assez de vraisemblance, qu'Etienne, appuyé
« de l'autorité de Conrad, entreprit dès-lors de rétablir en-
« tièrement le temporel de son évêché, et de réprimer les
« brigandages qui s'y commettaient de toutes parts. Il ferma
« de murailles le bourg de Remberviller. Il fit présent à son

* Mon ami, M. Migette, vient d'avoir l'heureuse idée de traduire sur la toile cette grande scène politique et religieuse.

** Etienne de Bar souscrivit à deux diplômes de l'empereur Conrad, datés, l'un de Cologne le 9 avril 1138; l'autre de Strasbourg le 28 mai 1139.

« église du château de Lucelbourg qui lui appartenait en
« propre, et soutenu des forces de son frère Frédéric, comte
« de Férète, il tira des mains du duc Mathieu, celui de
« Hombourg, fief dépendant de son évêché dont ce duc
« s'était emparé après la mort du comte Hugues. Il acheta,
« au profit de son église, le bourg de Viviers, la partie que
« le duc de Limbourg possédait à Roucy, et les châteaux de
« Mirebaux et de Fauquemont. Il reprit, à main armée,
« ceux de Deneuvre et d'Apremont, et la tour d'Epinal
« nommée Mouron, dont le duc Mathieu s'était rendu maître.
« Long-temps après, s'étant reconcilié avec le même duc,
« il employa son secours pour assiéger le château d'Epinal
« où le seigneur voué, de qui il avoit lieu d'être très-mécontent,
« s'était retiré : et après l'en avoir chassé, il donna la vouerie
« d'Epinal au duc Mathieu qui, de son côté, céda à l'église
« de Metz le franc-aleu qu'il avoit à Vic. Le château de
« Pierre-Percée appartenant aux comtes de Salm, étoit alors
« la terreur du pays, parce qu'il servoit de retraite à des
« brigands qui faisoient mille ravages dans les campagnes,
« et arrêtoient les voyageurs. Etienne en forma le siège,
« dressa trois forts autour de la place pour empêcher d'y
« faire entrer ni vivres, ni secours. Il la tint ainsi investie
« plus d'un an, et la força enfin de se rendre. Les habitants
« de Dieulouard, château de la dépendance de l'évêque de
« Verdun, avoient souvent insulté l'évêque de Metz, et
« avoient fait beaucoup de dégâts sur ses terres. Il les atta-
« qua, assiégea le château, le prit de vive-force et le réduisit
« en cendres. Il prit de même la tour de Thiaucourt, et le
« château de Vatimont qu'il ruina jusqu'aux fondements.
« Etienne savoit néanmoins employer la douceur et user de
« générosité quand il étoit à propos. Il en donna une preuve
« envers le duc Mathieu, lorsqu'assiégeant le château de

« Preny, et y ayant fait brèche, il se retira à la prière du
« comte de Bar son frère, préférant la paix et l'amitié du
« duc à une victoire certaine* . »

Ces petites guerres étaient terminées à la satisfaction des Messins et de leur évêque, qui avait en outre octroyé plusieurs chartes, soit pour assurer différentes possessions ecclésiastiques contestables, soit pour des établissements nouveaux, lorsqu'en 1146 retentit jusqu'à Metz la trompette d'une croisade prochaine. Le roi Louis VII, le marquis de Montferrat, le comte de Maurienne et leurs bataillons traversèrent le Pays-Messin. Etienne se joignit à eux avec quelques seigneurs. On s'embarqua bientôt. Après d'imminents dangers, de périlleuses rencontres où le courage de nos ancêtres ne faillit pas, tous ensemble furent témoins, peut-être acteurs dans cette assemblée générale d'Acre dont les conférences eurent un résultat si peu conforme à l'attente des croisés**.

Etienne dut être absent trois années, pendant lesquelles l'archevêque de Trèves Adelberon gouverna le diocèse comme administrateur. « C'est en cette qualité, disent les Bénédictins, qu'au sortir du concile de Rheims tenu au mois de mars 1148 par Eugène III, il invita le souverain pontife à venir jusqu'à Trèves, en passant par Metz, pour y consacrer l'église de Notre-Dame-de-la-Ronde***. » L'évêque Etienne l'avait rétablie depuis peu dans un style simple, lourd et sévère, comme l'attestent les quatre gros piliers qu'on voit à l'ex-

* Histoire bénédictine de Metz, t. II, p. 268—269.

** Les grandes chron. de saint Denis, t. III, p. 389.

*** Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 272—273.

trémité de la grande nef de notre cathédrale où l'église dont s'agit se trouve enchassée transversalement*.

Eugène accepta volontiers l'invitation d'Adelberon. Il se rendit ici, et la dédicace eut lieu avec une pompe dont les annales ecclésiastiques offrent peu d'exemples : dix-huit cardinaux, plusieurs archevêques et plusieurs évêques y assistaient.

Bien qu'Adelberon connût les besoins du diocèse qu'il avait administré long-temps comme princier, avant d'arriver à l'épiscopat, ce n'était ni l'action directe de l'évêque en titre, ni l'influence acquise par une main victorieuse frappant sans pitié la révolte. Aussi, notre prélat, à son retour de la Terre-Sainte, fût-il obligé de réprimer bien des abus, de punir quantité d'usurpateurs. Le comte de Bar lui-même ravagea les terres de la république et de l'évêché au point que les Messins, justement indignés, souffrant d'ailleurs toutes les horreurs d'une cruelle famine, prirent les armes et marchèrent en grand nombre contre leur perfide agresseur. La bataille eut lieu en 1153, près de Pont-à-Mousson, sur le territoire de Thirey. La fortune trahit le courage de l'armée républicaine, d'ailleurs mal aguerrie. Deux mille messins périrent, tués ou noyés dans la Moselle ; mais cette défaite ne fit qu'exalter le courage des vaincus. Ils se préparaient à la vengeance quand Hillin, archevêque de Trèves, qui venait de remplacer Adelberon, courut prier saint Bernard d'abandonner sa cellule solitaire et de venir en toute hâte

* Voyez, pour l'explication de cette curieuse combinaison architecturale, mon Histoire de la cathédrale de Metz, t. I, p. 100—101 ; t. II, p. 315 et suiv.

rapprocher les esprits divisés. Le saint homme, quoique relevant à peine d'une longue maladie, n'hésita point. Il trouva, sur les bords de la Moselle, les deux partis en présence, exaspérés au point de ne rien vouloir entendre. On convint toutefois d'employer tous les moyens possibles pour opérer un rapprochement, et les négociateurs fixèrent le rendez-vous dans la plaine où se tenaient les armées, de manière à pouvoir aller de l'une à l'autre. Mais à peine saint Bernard avait-il commencé les négociations que les Barrisiens se retirèrent sans vouloir y prêter l'oreille. « Ne vous troublez point, dit le pieux missionnaire aux religieux qui l'accompagnaient, la paix se fera quoiqu'avec difficulté. » Effectivement, la nuit suivante une députation des seigneurs ligués avec le comte Renaud de Bar vint trouver le saint homme, lui faire des excuses et déclarer qu'ils se prêteraient aux vues conciliatrices qui l'inspiraient. Les difficultés toutefois furent très-grandes; l'affaire languit long-temps; mais l'abbé de Clairvaux prit un tel ascendant sur les esprits, qu'ils cédèrent. Malheureusement, cette paix dura peu, car la même année l'évêque Etienne écrivait à Wibald, abbé de la Nouvelle-Corbie, pour lui demander des consolations, et le prier d'engager l'empereur à défendre l'église messine contre les insultes réitérées que les seigneurs voisins lui faisaient subir. « Les démarches faites par l'abbé de Clairvaux pour assurer la paix, loin d'avoir apporté quelque soulagement à notre douleur, n'a servi qu'à l'augmenter, disait Etienne* »

Ce fut sans doute dans des vues pacifiques qu'à la fin de l'année 1153 l'empereur Frédéric Barberousse parcourut les

* Martenne, *Ampliss. collect.*, t. II, p. 566.

rives Mosellanes, appelant devant son tribunal les princes qui n'avaient point écouté ses conseils. On ne voit pas que depuis lors la tranquillité publique ait été troublée. Les différends survenus entre le monarque et le souverain pontife amenèrent d'autres agitations auxquelles Etienne crut échapper en acquiesçant au schisme d'Octavien, élu pape sous le nom de Victor IV*. Sa puissance temporelle y gagna, puisque l'empereur marchait à la tête du schisme : il perdit, au contraire, de son influence spirituelle jusqu'à ce qu'il se fût réconcilié avec Rome**, ce qui n'arriva guère avant l'année 1160.

Le comte de Saverden, vassal de l'évêché, s'était alors soulevé contre Etienne. Pour le vaincre, notre prélat ne recourut point à l'empereur comme il l'eût fait les années précédentes, mais au duc de Lorraine, comte de Metz. Les Messins prirent et rasèrent le château du sire de Saverden, qui fut envoyé prisonnier à Lucelbourg.

Cette petite guerre, jointe à d'autres hostilités dont l'histoire ne parle pas, et peut-être à quelques années calamiteuses, produisirent une famine non moins grande que celle éprouvée dix années auparavant. Etienne mourut le 4.^e des kalendes de janvier 1161, au milieu des souffrances de son troupeau. On l'enveloppa de somptueux ornements ; trois aiguilles d'or enrichies de pierres fines servirent d'attache au pallium dont il fut revêtu : une crosse en bois à tête d'ivoire, une croix en plomb avec inscription nécrolo-

* Martenne, *Ampliss. collect.*, t. II, p. 780.

** *Chron. episc. Met.*, ap. *spicil.*, p. 663.

gique*, formèrent les accessoires de cet appareil funèbre. Son corps fut déposé dans le chœur de la cathédrale, *en l'englet du cousté devers Chámbré*.

La même année, au mois de juillet, les électeurs épiscopaux réunis autour de cette tombe qui parlait à leur âme, jetèrent les yeux sur Théodorik I.^{er}, fils de Renaud I.^{er}, comte de Bar et neveu du dernier prélat. Le jeune comte, dont l'éducation s'était faite dans le cloître, fut élu sans obstacle et prit aussitôt en mains l'administration diocésaine, quoiqu'il n'eût que le titre de diacre.

Théodorik III, savant et lettré, mais fier, altier, avait ce qu'il fallait pour se faire craindre, et ne possédait aucune des qualités qu'on aime tant chez les autres. Loin d'adhérer au schisme, il reconnut ouvertement le pape Alexandre III, sans néanmoins s'affranchir des devoirs qu'imposait la puissance impériale. Une circonstance difficile où tout autre que Théodorik eût peut-être succombé, fit ressortir parfaitement le caractère droit et ferme dont il était doué. Paschal III, anti-pape, voulant obtenir des villes impériales la ratification de son titre ainsi que le droit de joyeux avènement qui accompagnait cette ratification, chargea plusieurs cardinaux d'aller à Metz avec un officier de l'empereur, et d'agir en conséquence. Déjà le peuple et le clergé, pour ne pas irriter l'empereur, approuvaient le schisme. On allait payer la somme demandée, lorsque Théodorik III paraissant tout-à-

* Voici l'inscription d'après l'image de la croix en plomb reproduite dans notre Histoire de la cathédrale de Metz :

Quarto calendas januarii obiit Stephanus pice memoriæ sanctæ Metensis ecclesiæ episcopus. — Anno ab Incarnatione millesimo centesimo sexagesimo tertio,

coup, refusa nettement l'ambassade. D'autres villes imitèrent cet exemple, et comme l'évêque de Metz semblait très-bien d'accord avec la bourgeoisie, l'empereur lui-même n'osa pas insister davantage.

Quantité de brigands infestaient alors le diocèse. Théodorik, non content de les forcer dans leurs repaires, acquit le château d'Haboudange, entre Morhange et Château-Salins, ceux de Warnesberg, de Raviile; il y bâtit de nouvelles fortifications, et augmenta celles qui défendaient Conflans, afin d'arrêter les incursions hostiles dont les terres épiscopales étaient incessamment menacées*.

Notre évêque vivait paisible, tenant balance exacte entre le pape et l'empereur, et n'ayant pas voulu se faire sacrer, de crainte d'encourir les censures en prenant l'investiture des mains de l'empereur Frédéric Barberousse, ou d'irriter ce dernier en recevant l'onction d'un prélat attaché au Saint-Siège. Mais, en 1171, une circonstance imprévue amena tout-à-coup de tristes démêlés entre la magistrature municipale et lui. Certain officier de sa maison venait d'arrêter quelques bourgeois qui troublaient la tranquillité publique. Le peuple s'en émut; on prit les armes; l'officier, mortellement atteint de trois flèches, périt avec plusieurs soldats, et les séditieux cernèrent le palais épiscopal, décidés à tirer vengeance de l'évêque même. Théodorik s'enfuit. Nomeny, protégé par un château-fort, lui servit d'asile, et l'interdit qu'il fulmina contre Metz, produisit beaucoup plus d'effet qu'une victoire. Les magistrats, épouvantés, condamnèrent à mort les chefs de la révolte, imposèrent aux autres l'obligation d'aller se jeter aux

* *Chron. episc. Met., ap. spicil., t. vi, p. 663.*

genoux du prélat, et firent ériger, aux dépens des coupables, une chapelle expiatoire dans l'église Notre-Dame-des-Champs où l'officier de l'évêque avait reçu la sépulture*.

Mort prématurément, le 8 août de la même année, Théodorik reçut, près de son oncle, une sépulture convenable à sa naissance. On ne déposa ni crosse épiscopale, ni mitre, ni même un calice dans le tombeau, parce que Théodorik était simple lévite, comme le prouve l'inscription de la croix funéraire en plomb gravée ci-dessous :



A Théodorik succéda l'archidiacre Frédéric de Pluvoise, d'origine lorraine, vieillard valétudinaire, rempli d'excellentes intentions; mais qu'un attachement exclusif au pape

* Mémoire de Praillon, manuscrit.

Alexandre III fit disgracier par l'empereur qui le dépouilla du temporel de l'évêché, pour en gratifier le fils de Mathieu I.^{er}, duc de Lorraine, et de Berthe sa sœur, alors archidiacre de Toul, de Metz, et prévôt de Saint-Diez : on le nommait Théodorik. Ce jeune prince saisit, en 1153, sans la moindre hésitation, le sceptre épiscopal, et le jour de son intronisation, Mathieu I.^{er} déposa sur l'autel de la cathédrale l'acte d'abandon du château de Sierck à cette église, ainsi que l'avocatie d'Epinal au profit du nouveau prélat.

Frédéric, forcé de quitter Metz, se rendit à Rome, uniquement préoccupé d'idées pieuses, tandis que son jeune rival, plein d'activité, octroyait des chartes pour gagner des créatures, et faisait respecter, les armes à la main, les domaines qui lui étaient échus. Le comte de Saverden, déjà vaincu par Etienne de Bar, s'étant emparé du château de Lucelbourg, Théodorik IV l'attaqua, le fit prisonnier et rentra dans la possession de cette propriété épiscopale. Il aurait acquis d'autres droits à l'admiration du siècle, disent les chroniques, si le pape Alexandre III ne l'avait point déposé dans le troisième concile de Latran tenu au mois de mars 1179, pour rendre le sceptre à l'évêque légitime*. Frédéric n'en jouit pas plus que Théodorik n'en fut privé, car tous deux moururent la même année**.

* Benoit Picard, hist. M. N. S. de Metz; *Chron. episc. Met.*, ap. *spicil.*, t. VI, p. 664 et seq.; Meurisse, hist. des Euesq., p. 423 et suiv.; *Annal. Præmonstr.*, t. II, p. 457; Labbe, *Concil.*, t. X, p. 1531; *Chron. brev. S.^{ti} Vincentii*; *Cartul. S.^{ti} Salvatoris*, cott. A, fol. 4; Pfeffel, abrégé de l'hist. d'Allemagne, t. I, p. 251.

** Frédéric, inhumé dans la chapelle de Saint-Gall, n'avait jamais été que diacre comme son prédécesseur. Théodorik IV fut enterré dans l'abbaye de Clairlieu, ordre des Citeaux, fondée par le duc Mathieu, son père.

Après une vacance de plusieurs mois, l'empereur qui avait inutilement sollicité la cour pontificale de confirmer l'élection à l'archevêché de Brème d'un de ses plus chers favoris, de Berthold ou Bertram, le proposa pour évêque au clergé messin qui l'élut.

Ce prélat, d'origine saxone, joignait à beaucoup de fermeté des connaissances profondes en droit civil et canonique, en histoire et en littérature. Son apparition dans nos murs devint le signal d'importantes modifications gouvernementales et d'un retour forcé de la bourgeoisie au pouvoir temporel des anciens évêques. Bien que s'immisçant aux grandes affaires politiques, puisqu'on le voit à la diète de Gelenhausen, près de Mayence (1180), Bertram ne s'occupait pas moins du diocèse qui lui était confié. Il racheta quantité de domaines aliénés par Théodorik IV, ruina de fond en comble une forteresse située près de Sarrebourg, et d'où le sire Valtran, vassal du comte de Dasbourg, ravageait le territoire épiscopal; il acquit le château de Bascourt, reconstruisit avec magnificence la forteresse de Vic, et voulut asseoir solidement son autorité avant d'essayer le coup d'état qui devait si bien lui réussir.

Depuis un demi-siècle, la puissance municipale s'était consolidée à Metz de telle sorte que les évêques n'obtenaient quelque influence qu'en se mettant d'accord avec elle. Les chagrins dont fut abreuvé Théodorik III pour avoir voulu lui résister, préoccupaient Bertram, et il s'était bien promis ou de briser son sceptre, ou de le rendre indépendant. A cet effet, il fallait toucher au pacte fédératif de la noblesse et du peuple.

Le 21 mars 1180, en présence du princier Hugues et de tout le chapitre de la cathédrale; de Pierre, abbé de Gorze; de Wuaillaume, abbé de Saint-Vincent; de Burchard, abbé de Saint-Arnould; de Daniel, abbé de Saint-Symphorien; de Jean, abbé de Saint-Clément; de Pierre, avoué; de Ponce, écuyer tranchant; de plusieurs militaires, ecclésiastiques et bourgeois, Bertram rédigea une charte réglementaire dont voici les dispositions :

Le maître-échevin ne sera plus à vie, mais annuel; son élection n'aura plus lieu, comme auparavant, par les suffrages du clergé et du peuple, mais par le choix de six personnes, savoir: le princier de la cathédrale, les abbés de Gorze, de Saint-Vincent, de Saint-Arnould, de Saint-Clément et de Saint-Symphorien. Chaque année, le 21 mars, jour de saint Benoit, ces six électeurs se réuniront à Metz et jureront sur les saints évangiles de choisir premier échevin celui qu'ils jugeront être le plus digne. Si quelque électeur ne se trouvait pas présent au jour marqué, la nomination n'en aurait pas moins lieu. On peut élire premier échevin, un noble ou un roturier, soit de la ville, soit des faubourgs. Sont seuls exceptés les individus de condition servile. Personne n'aura droit de refuser cette charge, à moins d'avoir pris la croix pour aller en terre sainte. L'élection terminée, le nouveau magistrat ira présenter ses hommages à l'évêque et recevoir de ses mains l'investiture, après quoi il s'engagera, par serment, devant le peuple assemblé, à quitter ses fonctions dès que l'année sera close; à ne recevoir ni présent, ni récompense; à veiller fidèlement sur les droits de l'évêque, sur ceux du clergé, des orphelins et des veuves; à rendre justice aux pauvres comme aux riches; à ne jamais prononcer une sentence dans les affaires épineuses, avant d'avoir consulté

des personnes aussi sages qu'éclairées; enfin, à n'aliéner aucun domaine inhérent aux fonctions qu'il exerce. S'il arrivait que l'évêque ne fût point à Metz le jour de saint Benoit, l'élection aurait également lieu, et le maître-échevin entrerait en charge d'après les formes ordinaires. Si dans l'année ce magistrat mourait ou se trouvait obligé de quitter son emploi, il faudrait, sous huit jours, en élever un autre qui resterait en fonctions le reste de l'année et la suivante.

L'exécution de cette charte fut ordonnée, sous peine d'excommunication contre les opposants, à moins que dans la suite on voulût, après y avoir mûrement réfléchi, et par délibération commune, la modifier en quelque chose. L'évêque, le princier, les abbés, la municipalité y appendirent leur sceau; l'empereur Frédéric lui donna force de loi par un diplôme daté de Constance le 18 avril suivant; mais le pape Urbain III ne la ratifia que six années plus tard, le 25 mars 1186 ou 1187¹.

Il fallait qu'alors Bertram comptât positivement sur les magistrats messins, et que ceux-ci trouvassent leur intérêt à s'allier avec lui contre le peuple, car la charte renferme une censure incisive des actes de la bourgeoisie et de l'administration des anciens échevins. Nous voulons, dit l'évêque, limiter l'exercice d'un échevinat qui, par sa durée, devient nuisible à l'église, *ecclesiæ damnosam*; lourd aux pauvres, *gravem pauperibus*; préjudiciable au pays messin tout entier, *totique terræ Metensi pernitiosam*. Nul doute que cette charge, cessant d'être perpétuelle, l'insolence accoutumée des maîtres-échevins cessera de même et qu'ils gouverneront avec plus de justice et d'humanité : *Ipsium de cætero Magisterium annuum fore statuentes, ut stabilitate officii cessante,*

consueta pariter cessaret insolentia, et futuri postmodum scabini justius et humanius agerent potestatem..... Bertram ne manque pas de s'appuyer des sollicitations plus ou moins réelles de ses fidèles sujets, des ecclésiastiques, mais surtout des pauvres; *hæc fidelium nostrorum et præcipuè ecclesiarum et pauperum multis supplicationibus, multaque instantiâ, impetratâ à nobis*; il colore l'arbitraire de sa mesure, d'un semblant de charité, *zelo charitatis pro communi commodo*, et déclare n'avoir d'autre but que d'arrêter les dissensions qui accompagnent d'habitude le choix du maître-échevin par le peuple assemblé; *ut occasiones dissensionis partium quam plerùmque sequi multitudinem solet præscinderemus**.

Nous ne doutons pas que dans l'exposé des motifs de Bertram il n'y ait du vrai, car si les élections populaires abaissées d'un certain degré sont aujourd'hui turbulentes, infidèles au sens légal de la liberté des votes, qu'était-ce, grand dieu, dans le douzième siècle, où, pour choisir un évêque, un empereur, les électeurs se livraient quelquefois à des injures et des voies de fait, sans respect pour l'église qui leur servait d'asile**. Mais Bertram n'en a pas moins fait acte d'usurpation; et c'est ce qu'il importait de constater. Benoit exerçait alors le maître-échevinat, Hugues de Dasbourg

* L'original de cette charte est perdu. Nous l'avons reproduite d'après l'histoire des Euesques de Metz, p. 429 à 431.

** « Bertram fut grandement estonné a son arriuée en ceste ville, dit Meurisse, de voir qu'on y viuoit encor avec si peu d'ordre, de iustice et de police; que la pluspart des differents se vuidoient a coups de mains, et non point par raison; et qu'il ne se faisoit point d'actes ny d'escrits authentiques des ventes, des achapts, des conuentions, des promesses et de tout plein de semblables commerces, sans lesquels la vie ciuile et la société des hommes ne peut subsister. »

Ouvr. cité, p. 428.

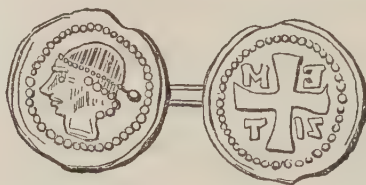
tenait le comté de Metz. Pourquoi ni l'un ni l'autre n'a-t-il signé l'acte épiscopal ?

On ne sait comment le peuple messin accueillit cette innovation. Fort mal, je suppose ; car quelques années après, l'évêque de Metz est chassé de sa ville par l'empereur, sans que le peuple proteste, le moins du monde, contre une semblable tyrannie ; son palais est pillé sans égard pour le caractère épiscopal ; et quand il y rentre, nulle manifestation d'attachement ne signale son retour. Au reste, rien ne prouve que l'échevinat soit devenu immédiatement annuel, car Benoit fut en fonctions six années, depuis 1180 jusqu'en 1186 ; Teutgrand Tiedrich, son successeur, gouverna deux années ; Henry deux années, depuis 1190 jusqu'en 1192 ; Pellerin trois années, depuis 1192 jusqu'en 1195 ; Raoul deux années, depuis 1195 jusqu'en 1197, et René deux ou trois années, jusqu'en 1200. Peut-être, à l'expiration de chaque exercice, une élection nouvelle avait lieu avec faculté de porter les suffrages sur le magistrat sortant. Benoit, maintenu pendant six années consécutives, devait jouir, par cela même, d'un grand crédit sur les électeurs*.

Probablement qu'à chaque élection nouvelle d'un maître-échevin, la ville faisait frapper certain nombre de petites pièces en argent, deniers ou autres, qui prouvaient sa puissance souveraine. C'étaient plutôt des jetons, des médailles commémoratives qu'une monnaie courante, car leur poids

* Nous avons suivi, pour la chronique échevinale, notre liste particulière manuscrite. Elle diffère de la liste publiée par Dom Jean François dans son *Vocabulaire austrasien*, p. 169. Le savant bénédictin cite Benoit comme étant le premier maître-échevin connu, fixe à l'année 1170 son entrée au pouvoir, et lui donne 15 années d'administration.

variait beaucoup. J'en connais une trentaine, pesant 14 à 19 grains, et dont l'exécution semble remonter aux premières années du douzième siècle. Elles n'ont pas de légende ; elles présentent : tête idéale tournée à gauche, couverte d'une calotte perlée, avec grènetis extérieur ; au revers, grènetis, croix pattée avec les lettres METIS, Metz, cantonnant la croix.



M. de Saulcy considère ces pièces comme des monnaies, et les suppose frappées sous l'épiscopat d'Hérimann, mais il n'insiste pas sur son idée, et « laisse à chacun la liberté
« d'adopter une autre classification* ». »

Je crois que la monnaie municipale d'échange, ou de commerce, se frappait sous les coins épiscopaux, et qu'elle ne différait en rien de la monnaie diocésaine, quoiqu'elle fût appelée monnaie messine, *Metensis moneta*** . Au reste,

* Recherches sur les monnaies de la cité de Metz, par M. de Saulcy, 1836, p. 76.

** « Statuimus ut omnes simul cambitores in civitate nostrâ vel in suburbiis ejus, ad mensam sedentes, xii libras *Metensis monetæ* annuatim persolvendo, liberi ad mensam sedeant et suum cambiendi officium inoffensè exequantur..... *Episcopo xx solidos* et magistro camerario episcopi *v. solidos Metensis monetæ* persolvat. »

Charte de Bertram, évêque de Metz. V. preuves de l'Histoire bénédictine de Metz, t. III, p. 147.

« Facimus manifestum..... ut omnes simul carnifices *quindecim*

cette partie de notre histoire numismatique est encore très-obscur.

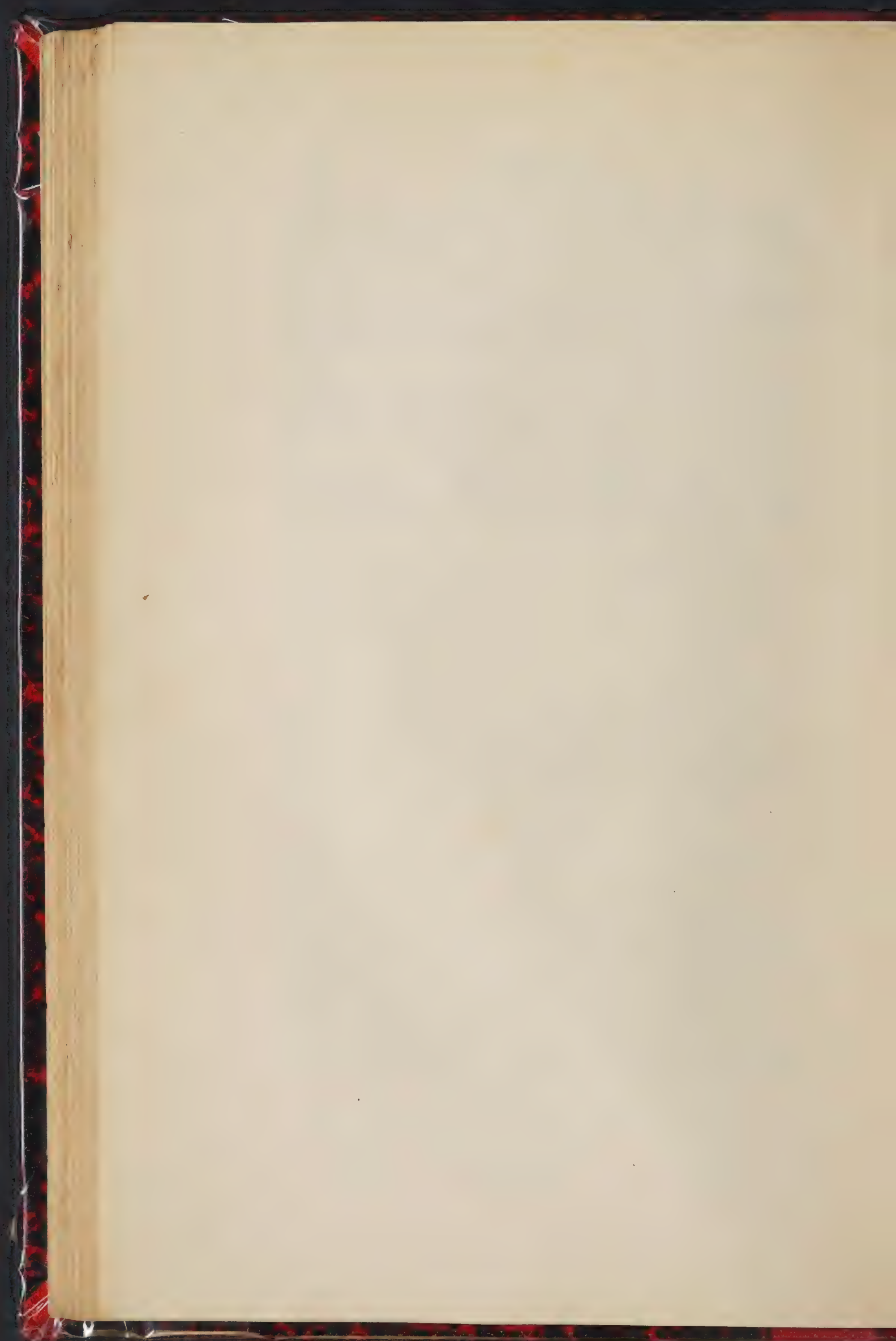
solidos Mettensis monetæ singulis annis in festo sancti Andreæ episcopis dare deberent. »

Charte de Bertram, évêque de Metz. V. preuves de l'Histoire bénédictine de Metz, t. III, p. 459.

Une charte de l'évêque Etienne, datée du 10 des kalendes d'avril 1163, et relative à la fondation de la collégiale de Saint-Thiébaud, porte : « *Canonici.... aureum unum qui duodecim denarios Metenses valeat, ... in censu persolvant.* »

Voilà donc des livres messines, des sous messins et des deniers messins clairement signalés. Le denier ordinaire pesait 14^{gr}76 ; le sou de compte représentait environ 175 grains ; la livre messine, qui valait 20 sous, représentait, à peu de chose près, 3500 grains.





Etat social.



OUR faire apprécier les mœurs messines au XII.^e siècle, nous allons extraire de chroniques très-anciennes dont notre annaliste Philippe Gérard a profité, quelques détails fort curieux sur les prérogatives et les charges de l'évêque, du comte, du maître-échevin, des maiours, etc.

Monseigneur l'évêque possédait seul le privilège de battre monnaie, et nul n'aurait osé s'arroger un tel droit sans le consentement du prélat. Son maître des monnaies était libre de lui donner *queille fleur il voulait*, mais il

ne pouvait en augmenter ni en changer le poids dans une

proportion autre que celle de 8 *deniers au marc*. Le chambellan*, ou premier valet de chambre, surveillait l'exécution du monnayage afin que la monnaie fût *bonne et loiaule*. « *Ami*, disait le chambrier au maître des monnaies, vos deniers sont-ils essayés ? S'il répondait oui, le chambrier en prenait sous trois coins différents et faisait trois essais. L'un des essais réussissait-il, le maître n'avait rien à craindre ; mais si les trois essais manquaient, il perdait la main droite ou demeurait à la merci de l'évêque. Quelquefois ce dernier faisait opérer la vérification du titre dans sa propre chambre ; mais alors le maître monnoyeur n'était pas obligé de croire le chambrier sur parole, et il pouvait assister à l'opération, qui avait lieu sur trois échantillons. Quand l'évêque voulait intenter un procès au monnoyeur, libre à lui de le traduire devant son propre tribunal, à moins qu'il y eût crime d'altération monétaire, lequel cas ressortait de la cour des échevins.

Le maître passementier** de l'évêque, chargé de faire tailler et confectionner ses vêtements, était autorisé à réunir, dans l'appartement même du prélat, *en la chambre monsignour*, un certain nombre d'enfants sachant coudre. Ils y travaillaient jusqu'à l'heure de prime. On leur apportait alors du pain, du vin, mais si l'on y manquait, ils étaient libres de couper leur fil et de s'en aller.*** Le maître passementier payait pour redevance, 5 sous par an au voué de la ville ; au maître-échevin 5 sous ; à chacun des trois maïours 3 sols ; au voué de l'évêque 2 sous ; au ménestrel, chef de musique ou maître de chapelle, 3 sous.

* Li maistre chamberlain ou chambrier.

** Li maistre parmantier.

*** Ilz coupent leur fil, si s'en vont, et s'ilz veulent, et ne forfont niant.

Quand il fallait que l'évêque allât à Rome, les tanneurs lui devaient ses bottes de voyage, et le maître des maréchaux-ferrants était obligé de les ferrer : ce dernier fournissait, en outre, la partie métallique du harnachement de son cheval.

Lorsque l'évêque se rendait près de l'empereur, pour les affaires particulières de la ville, on le recevait processionnellement à son retour, et les trois maïours payaient les frais.

Attaquait-il un château, chaque maréchal-ferrant de la ville, ayant une forge dans sa maison, lui devait un bélier qu'il rendait après la campagne.

Indépendamment d'un maître monnoyeur, d'un maître passementier, d'un chambrier, d'un maître de chapelle, d'un sénéchal, l'évêque avait encore un maître cordonnier auquel était réservé le privilège de le chausser, ainsi que plusieurs autres employés de même nature.

S'il arrivait que le prélat eût dans son ballier du vin provenant de ses propres vignes ou de quelque autre domaine, et qu'il voulût s'en défaire, on lui accordait par année trois *bans* de quinze jours chacun, durant lesquels il pouvait aliéner son vin, pourvu toutefois que ces bans ne fussent fixés ni à Pâques, ni à la Pentecôte, ni à Noël. Dès que le ban était crié, personne n'avait le droit de vendre du vin en détail, par septier, par quarte, par pinte, par maille ou denier; il fallait que ce fût au muid, au demi-muid, et à la voiture. Tout contrevenant perdait son vin. Les maires et les échevins le confisquaient au profit du prélat qui en avait les deux tiers, et du comte du palais auquel revenait l'autre tiers quand le prélat ne le réclamait point pour lui-même.

Le père Benoît Picard *, D. Calmet **, Baltus ***, et sous quelques rapports les Bénédictins eux-mêmes ****, ayant confondu les comtes héréditaires de Metz avec les comtes du palais épiscopal ; nous allons chercher, en nous appuyant des chroniques, à démêler leurs attributions respectives.

Le comte proprement dit, ou gouverneur, dont le titre ne devint héréditaire que par une usurpation sur l'autorité royale, fut, dès le principe, le représentant officiel du monarque, le juge suprême et le chef de milice, l'intendant des finances, le directeur des affaires civiles, et même, sous quelques rapports, des affaires municipales. Peu à peu, sa charge diminua d'importance. La puissance épiscopale d'abord, l'autorité populaire ensuite lui enlevèrent quelques prérogatives, comme il s'en était arrogé sans doute aux dépens de la couronne ; de telle sorte, qu'au XII.^e siècle, voici ce que pouvaient être les fonctions du comte : Il commandait les troupes épiscopales et les troupes républicaines, et percevait le quart du butin fait sur l'ennemi ; il avait le droit de conclure une trêve, et même de signer la paix avec les ennemis de l'état, pourvu que les parties intéressées y consentissent ; il pouvait gracier certains coupables, et devait seul autoriser le duel en cas de contestations judiciaires. La garde des frontières et des chemins lui était dévolue. Si l'on y commettait quelque hostilité ou quelque vol à main armée, il en prévenait l'empereur à Thionville, à Francfort ou à Cambrai. Dans les premières années qui suivirent l'établisse-

* Hist. manuscrite de Metz, t. I, p. 146.

** Hist. de Lorr., t. I, p. CLI et suiv. ; p. 282.

*** Mém. man. de Baltus, notaire.

**** Hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 518 et suiv.

ment des mairies de Porte-Muzelle, de Port-Sailly et d'Outre-Muzelle, les trois maires furent nommés par lui, et chacun lui devait, en retour, quinze florins, ainsi qu'un anneau d'or. C'était, avec la provenance des confiscations et des amendes, un des plus beaux revenus du comte, car les biens des criminels condamnés à perdre la tête, ou les pieds, ou les poings, devenaient passibles d'une saisie dont le tribunal fixait le chiffre et qu'il abandonnait au comte. Ce grand officier percevait aussi quatre florins sur les biens des coupables qu'on noyait, etc.

Le comte du palais, économe, intendant de l'évêque et son premier vassal noble, prenait soin du temporel de l'évêché dont la juridiction fut abandonnée jusqu'en 769 au pouvoir municipal; il réglait le service des palais épiscopaux, accompagnait l'évêque dans ses voyages et le représentait partout. Entre autres droits ou bénéfices, on lui laissait le patronage d'une des chapelles à la nomination du princier; on l'autorisait à prélever cinq sous et un anneau d'or sur chaque fille qui faisait faute; de vendre à son profit les meubles des bâtards décédés sans hoirs, tandis que l'évêque s'emparait de leurs immeubles; il partageait avec le maître échevin et l'évêque les amendes prononcées pour délits champêtres; enfin, le jour de Saint-Etienne, il recevait de son seigneur un dîner, à défaut duquel ce dernier était obligé de lui fournir trente-deux livres de viande de bœuf et autant de mouton, cuite avec des panets ou des navets, deux cochons de lait, six poules, vingt livres de lard et quinze quarts d'avoine pour ses chevaux. Le maître-échevin payait la boisson, vin ou bière.

L'office de maître-échevin, comme on a pu le voir précédem-

ment, par la charte de Bertram, bien qu'entaché d'usurpations récentes, n'avait point l'importance qu'il acquit depuis, surtout après le décès du dernier comte héréditaire, mort en 1220. Rien, dans ses fonctions politiques, ne semblait être parfaitement déterminé. Il lui arrivait bien de trancher quelquefois du souverain, de commander les troupes, mais c'était en l'absence ou avec l'autorisation du comte. On avait moins souci de déplaire à l'évêque. La charge de comte héréditaire une fois éteinte, nous verrons le maître-échevin prendre toute autre attitude.

Trois *maïours* ou maires, ayant chacun leur département à l'intérieur de la ville et au dehors, étaient chargés spécialement de défendre les droits de la cité, de faire exécuter les criées, les ventes, de siéger le jour des plaids-annaux pour y prendre les bans de *très-fonds* et d'*exurement*, etc. Quand le comte héréditaire, qui dans le principe les choisissait seul, eut abandonné cette prérogative, des électeurs assermentés de la cathédrale nommèrent les maïours comme ils nommaient le maître-échevin. Un maïour payait onze sous de service, neuf sous de corvée, et, le jour même de son entrée en fonctions, vingt sous au voué, un anneau d'or de la valeur de cinq sous à la femme du voué *. Dans la huitaine, il fallait que le maïour fît choix d'un doyen qui demeurait en fonctions aussi long-temps que lui. Si le doyen refusait, le maïour avait un délai de huit jours pour se pourvoir d'un autre doyen, passé lequel délai, nul n'était appelé à devenir doyen.

Le tribunal épiscopal, qui ne faisait souvent qu'un avec le tribunal civil ordinaire, siégeait dans le cloître de la grande

* A la voueresse ung aneil de v solz.

église* : souvent il autorisait le duel entre deux champions, mais on pouvait racheter cette décision moyennant sept sous et demi quand le délai n'était pas expiré ; autrement on payait trente-deux sous et demi. Quand le duel se faisait, celui des champions qui criait grâce et merci, perdait un membre si l'évêque le voulait ; celui dont il avait épousé la querelle, conservait le droit de racheter son honneur moyennant trente-deux sous et demi, et d'engager une autre lutte le lendemain. Il fallait payer, le jour même du combat, sept sous et demi ; autrement la justice exigeait neuf livres et une maille pour autoriser l'accord des deux parties. Sur les sept sous et demi, l'évêque percevait xi deniers, et le comte de Dasbourg, comte héréditaire, xx ; le voué de Metz x, le maître-échevin x, les trois maïours x, à moins que l'évêque voulût tout avoir. Sur les ix livres et une maille, l'évêque touchait vi livres, le comte de Dasbourg ix sous, et la maille était versée dans une bourse commune. Un bourgeois messin avait le droit de soutenir lui-même sa querelle en champ clos, et jouissait du privilège de ne pas perdre un membre. S'il arrivait que l'accusation portât sur des soupçons de faux ou de vols, les parties devaient se battre elles-mêmes. Le corps de celui qui succombait appartenait, sans condition, aux seigneurs justiciers, mais on laissait en paix la femme et les enfants de la victime, et on ne les privait pas du bien qui leur revenait. C'était à sa femme, aux enfants ou aux amis du vaincu de le racheter : il n'en demeurait pas moins noté d'infamie.

Le village ou ban de Thury avait le triste privilège de

* « Les amandises dou cloistre », les affaires jugées au cloître, porte une charte du xii.^e siècle.

choisir dans son sein l'exécuteur des hautes-œuvres. Cet homme, dit la chronique, devait couper les têtes, les poings, les pieds, crever les yeux, pendre les voleurs et *faire toutes les justices*. Il pouvait néanmoins réclamer un aide parmi les gens condamnés comme voleurs et lui abandonner ses fonctions. L'administration messine se trouvait obligée d'y acquiescer. Tant que l'aide vivait, en quelque lieu qu'il fût, le bourreau était obligé de s'en contenter. Sil venait à mourir, on lui permettait d'en choisir un autre.

L'habitude des procédures et des contrats, la tenue régulière des actes, n'existaient pas encore à Metz en 1180. Un simple interrogatoire, sans intervention d'avocat, justifiait souvent les sentences les plus graves; une parole donnée devant témoins, une promesse jurée sur l'évangile, tenaient lieu d'actes notariés. Les chartes octroyées par les princes, les prélats ou les abbés, pour tels domaines, tels privilèges, tels usages, étaient assez rares et difficiles à obtenir. Toutes s'écrivaient en latin. On ne les signait pas, mais les parties, les témoins s'y trouvaient nommés, et ceux qui possédaient un scel en apposaient l'empreinte sur d'épais morceaux de cire qui demeuraient attachés au parchemin avec des lacs de soie.

A la fin du douzième siècle, les sceaux étaient encore peu communs. La ville n'en avait point. Le comte figurait sur le sien, en armure de guerre, montant un coursier de bataille; tandis que celui de l'évêque le représentait de face, assis ou droit, mitré, crosse à la main gauche et levant l'autre main pour bénir. Nous signalerons, comme une addition toute récente et très-rare à cette époque, les armes des comtes de

Bar, qui se trouvent placées dans l'angle inférieur du scel ellipsoïde de l'évêque Etienne, p. 92*.

L'usage des sceaux devint à la mode comme celui des armoiries. Les expéditions lointaines auxquelles la religion servait de mobile, ayant bouleversé l'état territorial de l'Europe, multiplié les ventes, les engagements et les actes de toute nature entre gens qui devaient vivre éloignés les uns des autres à plus de mille lieues pendant un long temps, la haute aristocratie jugea nécessaire d'adopter non seulement des marques personnelles, des émaux et des signes distinctifs de leurs souches respectives, mais encore des cachets qui tinssent lieu de signatures, afin d'échapper aux falsifications qu'on pourrait tenter par la suite. Soit que ces opérations eussent été plus nombreuses dans le Pays-Messin qu'ailleurs; soit que la méfiance naturelle aux habitants de cette contrée fût déjà développée à l'époque dont nous parlons, notre province était alors, avec la Normandie, la plus remarquable de la France et de l'empire par la prodigieuse multiplicité des sceaux, par leur variété et la finesse de leur exécution. C'était une affaire d'intérêt personnel. Chacun y tenait.

Sous le rapport artistique, les sceaux, les lettres ornées et les miniatures des manuscrits, offrent de précieux éléments à l'histoire. On y trouve, bien plus que sur les monnaies d'alors, l'expression du travail manuel et des pensées religieuses de leurs auteurs. Les sceaux, comme les monnaies, constatent une possession, un pouvoir, fixent une date positive; les miniatures révèlent des croyances, des habitudes, et, sans elles, sans les sceaux, il y aurait souvent grande

* Ces armes consistent en deux barbeaux d'or, sur champ d'azur.

difficulté de préciser le véritable costume des prélats, des princes, des seigneurs, des bourgeois et des simples varlets. Le sceau d'Etienne de Bar, p. 92, la lettre ornée qui commence ce chapitre, exactement calquée sur un manuscrit de notre bibliothèque publique, ne présentent-ils pas une image très-juste de la manière dont se vêtissaient le haut clergé et la chevalerie juvénile? Quant à la chevalerie guerroyante, aux gentilshommes armés, ils portaient le même équipement que les sires de la Bretagne, de la Normandie et du Blésois : cotte de maille à réseau très-serré, bouclier triangulaire échancré, casque plat, épée courte, lance effilée, etc.* Chose particulière, nos preux suivaient bien plus volontiers les habitudes militaires de leurs émules d'outre-Seine et d'outre-Loire, qu'ils n'adoptaient celles des Lorrains, des Alsaciens, et des Luxembourgeois, leurs voisins.

La confection de ces armes, de ces costumes, celle d'instruments agricoles, formaient la base principale de l'industrie messine, à la prospérité de laquelle les évêques et les magistrats veillaient avec sollicitude.

Par des raisons religieuses autant que commerciales, on accordait *bonne paix et bonnes treves* aux gens qui venaient à la *feste monsignour Saint Estienne*, à la *feste monsignour Saint Clement* et à la *feste monsignour Saint Arnoult*, la veille, le jour et le lendemain de la fête, à moins qu'il y eût *mortelle guerre*.

* Cette description se trouve conforme au monument qui figure dans la galerie archéologique de Metz, à gauche en entrant. Plusieurs antiquaires ont pris ce chevalier équestre pour un chevalier normand; mais j'ai retrouvé le même costume sur quelques miniatures messines du XII.^e et du XIII.^e siècles.

Le jour de *feste Nostre Dame Sainte Marie*, mi-août, on tenait une grande foire au Sablon. Elle durait une semaine, et ceux qui s'y rendaient, jouissaient de *bonne paix et bonnes treves, les viii jours devant la foire et les viii jours de la foire et viii jours après la foire, sans mortelle guerre*. On condamnait alors à une amende de xv sous *pour le ban* et xv sous *pour la loy*, celui qui, dans cet intervalle, aurait frappé quelque marchand; à une amende de 60 sous *pour le ban* et 60 sous *pour la loy*, celui qui aurait fait *plaie* ouverte; à la perte d'un membre tout homme qui estropiait son semblable, et à la mort le meurtrier. Ces dernières peines, il est vrai, se convertissaient ordinairement en peines pécuniaires.

On ne permettait qu'à onze taverniers de vendre du vin sur le champ de foire. S'il s'en établissait quelque autre, il devait au princier deux mesures de vin; au doyen du grand moustier, une mesure; au maître-archidiacre, une; au maître-chambrier, une; au voué de Metz, une; au maître-échevin, une; à chacun des trois maïours, une. C'est ce qu'on appelait le droit de *ban-vin des signours*.

Les habitants de Metz payaient ce droit pendant les huit jours de la fête de Notre-Dame; les diocésains pendant sept semaines, à moins qu'ils fussent clerc, prêtre ou chevalier, et que l'achat du liquide fût pour leur usage personnel. En cas de spéculation, ils payaient le droit.

Tout ce qui se vendait à la foire était passible d'un droit appelé droit de *tonneu* ou du tonneau. Les marchands, les étalagistes messins de la foire ne payaient annuellement pour

droit de tonneu, qu'un denier*. L'abbaye Arnulphine, le voué, le maître-échevin de Metz, percevaient sur la recette une certaine somme.

Le mardi de chaque semaine, il y avait un grand marché soumis aux mêmes règlements que la foire.

Diverses ordonnances d'administration et de police atteignaient également les principales industries fixées à Metz. Nous citerons, entre autres, les *sochiers*, fabricants et vendeurs de socs de charrue, qui payaient très-cher le privilège d'être sept, car le fisc exigeait de chacun d'eux 40 socs de contribution annuelle, savoir : 4 socs pour l'évêque; 2 à la cour d'Argancy; 3 à la cour de Rémilly; 3 à la cour de Scy; 1 à la cour de Nomeny; 7 au voué de Metz; 3 au voué de l'évêque; 1 à son sénéchal; 7 à son chambellan; 1 à son maréchal du palais; 7 au maître-échevin, 1 au maire de chambre qui en opérait le partage.

Cette fabrication considérable d'instruments aratoires donne une idée assez juste de l'état prospère où devait se trouver l'agriculture messine, et par suite toutes les industries, malgré les guerres lointaines auxquelles tant de milliers d'hommes étaient entraînés. Effectivement, si d'un côté chaque croisade enlevait au sol des bras utiles; d'un autre côté, beaucoup de seigneurs aliénaient leurs domaines, et, du morcellement territorial qui en résultait devait naître une amélioration notable dans les produits. L'église d'ailleurs, essentiellement agricole, acquérant chaque jour quelque terre nouvelle, y

* Tous ceulx de Mets qui tiennent estaulx en la foire et qui y font portuaige, ne doivent qu'un denier ennal du tonneu.

fixait des colonies d'esclaves rendus à la liberté, ou les laissait aux saints personnages qui fuyaient l'intérieur des cloîtres pour vivre solitairement. Ces émigrés, de plus en plus nombreux, à mesure que le relâchement s'introduisait dans les monastères, ne trouvant là ni le calme ni la vie pure qu'ils cherchaient, abandonnaient leur maison et organisaient des communautés nouvelles. Ce fut ainsi que l'abbaye de Saint-Pierremont prit naissance : un pieux ecclésiastique, chanoine et chancelier de la cathédrale, nommé Lubricus, voulant conserver les habitudes régulières que les chanoines ses collègues négligeaient singulièrement, quitta Metz avec Wacelin, prévôt de Saint-Sauveur, et quelques autres, et fut se réfugier dans les bois de Briey, sur une hauteur isolée, appelée *Standalmont*, où ils bâtirent un couvent dès que la comtesse Mathilde, à qui appartenait la forêt, leur en eût donné l'autorisation*. De vastes défrichements s'opérèrent aussitôt ; et moyennant un denier d'or de cens annuel, ou bien un besan d'or tous les quatre ans, payable au souverain pontife, une bulle papale confirma l'érection du monastère de Standalmont**.

L'année suivante, un comte de Chiny, Arnoul, mort à Metz en 1110, fonda, de concert avec ses deux fils et sa belle-fille, le prieuré de Sainte-Valburge de Chiny, pour le donner ensuite à notre abbaye arnulphine où il reçut le pri-

* La lettre expédiée à ce sujet est datée de Milan le 21 mai 1096. Voir sur la même fondation, *l'histoire manuscrite de Saint-Pierremont*, par l'abbé Drouin. In-fol. à longues lignes, écriture du xvii.^e siècle. Cette curieuse histoire que j'ai eue long-temps entre les mains, appartient à M. Dégoutin, substitut du procureur du roi, à Briey.

** En 1103, une bulle de Paschal II changea ce nom en celui de Saint-Pierremont, à cause de l'église qu'on avait bâtie sous le vocable de Saint-Pierre.

vilège d'un monument funéraire*. Ce fut la dernière disposition princière faite à la fin du onzième siècle en faveur du clergé messin. Depuis lors, jusqu'en 1122, c'est-à-dire pendant vingt-cinq années, aucune fondation importante n'eut lieu; fait significatif, car il prouve à la fois les préoccupations guerrières et la pénurie d'argent de l'époque.

L'année 1122 a vu naître, aux portes de Metz, le prieuré et l'élégante église de Notre-Dame-des-Champs, consacrée à la Vierge par l'évêque Etienne de Bar**. Deux années plus tard, le même prélat fit la dédicace de l'église abbatiale de Senones***; des religieux prémontrés bâtirent le monastère de Justemont****, avec lesquels les moines de Saint-Éloy***** vécurent long temps en communauté d'intérêts et d'usages sous un même abbé. En 1125, l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, ordre des Prémontrés, fut bâtie sur un terrain cédé par les dames de Saint-Pierre de Metz, moyennant douze écus de cens annuel*****; le prieuré de Mervaville s'éleva non loin de Moyenvic, au profit du monastère de Senones*****; l'année suivante, le prieuré de Saint-Christophe sous Deneuvre fondé par l'évêque Etienne, devint aussi la propriété de cette abbaye vosgienne. Il en fut de même de deux autres prieurés, savoir :

* *Aubert. Myræi. Diplom. Belgic.*, t. 1, p. 595; hist. bénédictine de Metz, p. 209.

** Hist. M. N. S. de dom Descrochets.

*** D. Calmet. Hist. de Lorr., t. II, p. 292.

**** Hist. M. N. S. de Justemont, par le P. Robert; *Annal. Præmonstr.*, t. 1, p. 945 et seq.

***** Saint-Éloy, nommé également *Buris* et *Turis* ou *Thury*.

***** *Annal. Præmonstr.*, t. II, p. 499.

***** D. Calmet. Not. de Lorr., p. 511 et 788.

celui de Lorkin, établi près du cours de la Sarre-Rouge, en 1128; et celui de Schures ou Xures, à trois lieues de Vic, sur le Sanon, en 1129. Les monastères de Saint-Benoît en Woivre, ordre des Citeaux; de Freistroff, sur la Nied, ordre des Prémontrés; de Villers-Bettlach, ordre des Citeaux; de Beaupré, même ordre, bâti dans le Toulinois, par Folmar, comte de Metz, sur un fonds appartenant à notre évêque, furent élevés presque en même temps. Depuis 1129 jusqu'en 1151, Etienne parut sérieusement occupé des moyens de les enrichir et d'y faire régner la discipline ecclésiastique; mais quelle que fût l'importance et la grandeur de tels soins, ils ne l'empêchèrent pas de restaurer le sanctuaire de Saint-Pierre-aux-Images attenant à la cathédrale*; de fonder l'église et la collégiale de Notre-Dame-de-la-Ronde, voisines du même édifice**, et de prêter, aux pauvres chevaliers du Temple, devenus bientôt si puissamment riches, une protection efficace***. A partir de cette époque, le zèle d'Etienne changea d'objet, car il ne fit plus dans le diocèse que trois fondations importantes, celle de l'abbaye de Stultzbronn, ordre des Citeaux, en 1134; du prieuré de Lixheim, en 1142, et celle de l'abbaye d'Autrey, ordre des chanoines réguliers, près de Rambervillers, sur un domaine qui lui appartenait en propre. Mais l'élan était donné. Dignitaires ecclésiastiques, seigneurs, simples bourgeois, chacun voulait le suivre. Ainsi, en 1153, saint Bernard fonde à Metz, pour des filles, le monastère du Petit-Clairvaux; en 1157, Mathilde, comtesse de Hombourg,

* Hist. de la Cathédrale de Metz, t. II, p. 371 et suiv.

** *Ibid.*, t. II, p. 345 et suiv.

*** Les premiers Templiers établis en Europe, le furent en 1128. Vers 1153, Metz ouvrit ses portes à cette congrégation célèbre qui n'eut d'abord qu'une petite et modeste chapelle provenant de la libéralité des dames de Sainte-Glossinde.

l'abbaye de Salival* ; en 1158, de simples clercs se réunissent et constituent la collégiale de Saint-Thiébauld, près de la porte urbaine du même nom**.

Tels furent, depuis 1122, les principaux établissements religieux créés dans notre diocèse. Cet élan presque fébril qui dominait les meilleurs esprits, qui portait les âmes les plus droites et les plus sages à multiplier, à serrer les mailles du réseau monacal sous lequel couvaient déjà les turbulentes agitations de la démocratie naissante, dura douze années environ avec une continuité d'efforts remarquables. Le mouvement se calma peu à peu. La vieillesse, la mort d'Étienne, mais principalement le schisme qui désola l'église jusqu'en 1177, apportèrent bien des entraves aux institutions religieuses. Aussi les successeurs d'Étienne ne paraissent pas s'être préoccupés autant que lui de l'organisation morale et matérielle du pays. Cependant, il fallait continuer les travaux commencés, étendre les défrichements, agrandir les habitations à mesure que le nombre des reclus se multipliait ; de sorte qu'on aurait tort d'assigner aux seules années de fondations monastiques les constructions importantes qui couvrirent notre sol rajeuni.

Hors de Metz, l'abbaye de Sainte-Marie-les-Preny***, la chapelle de Morlange**** ; dans nos murs, le portail de l'église

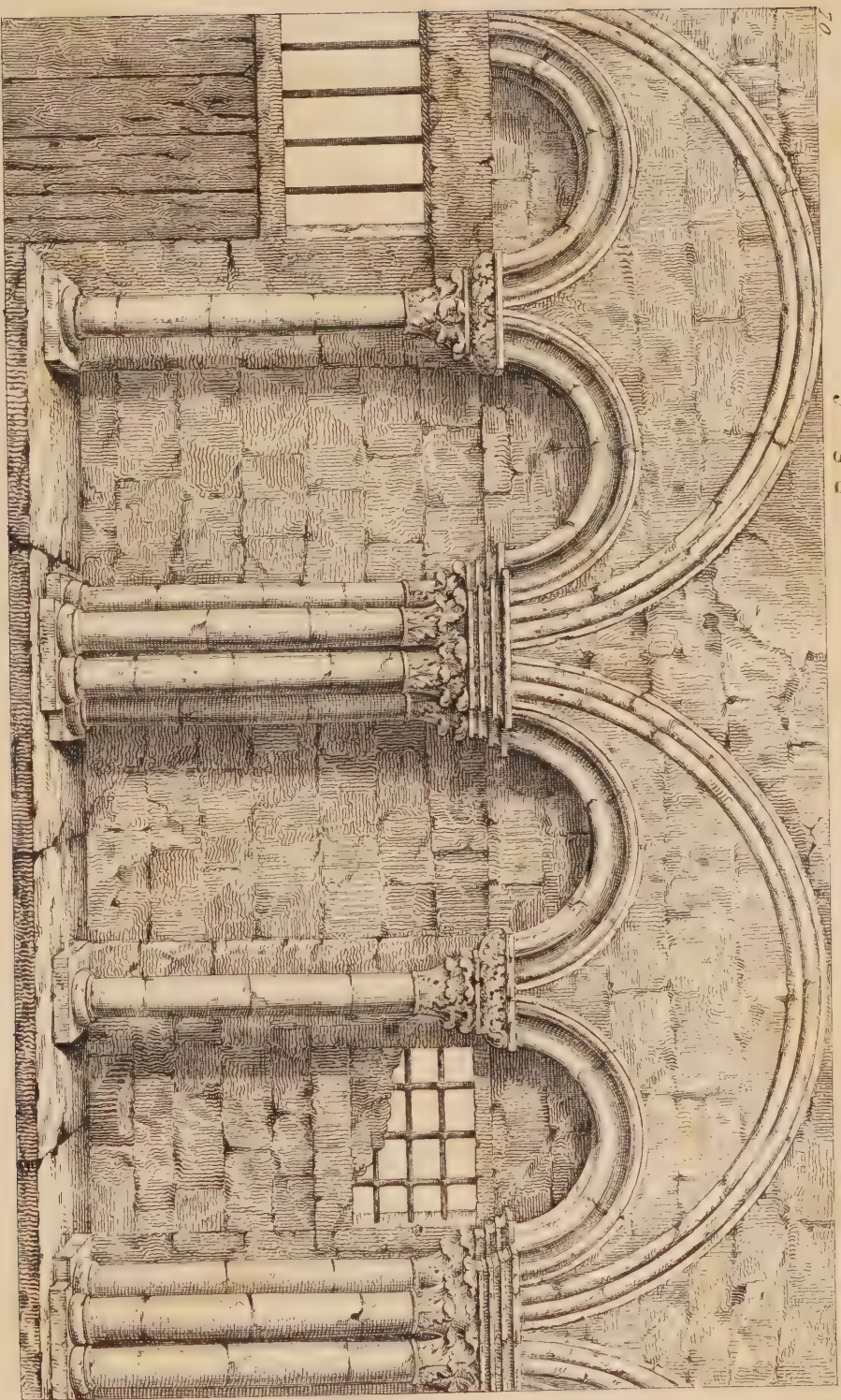
* *Salina vallis. Annal. Præmonstr.*, t. II, p. 719.

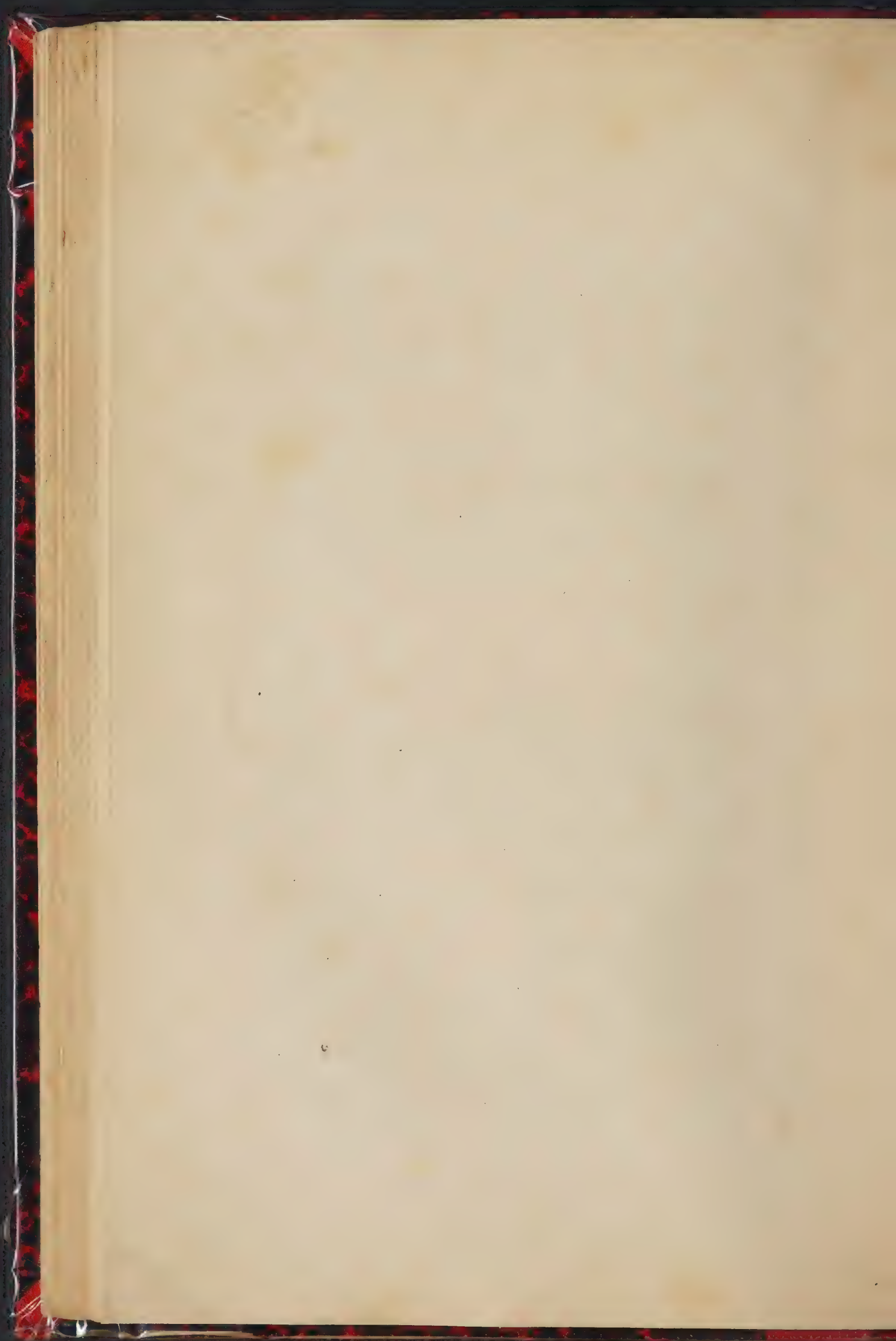
** Située dans l'emplacement des glacis de Metz, non loin du Pâté.

*** Sainte-Marie-les-Preny, appelée d'abord Sainte-Marie-aux-Bois, fut érigée en 1125.

**** La chapelle de Morlange, paroisse de Famek, bâtie entre les années 1186 et 1188, représente très-bien le genre d'architecture de l'époque. J'en ai publié les dessins dans la *Revue d'Austrasie*.

Synagogue Messine du XII^e Siècle. (Salle des femmes)





Saint-Martin, les clochers de Saint-Maximin et de Saint-Euchaire, les deux synagogues de Juifruie, semblent avoir voulu demeurer debout pour laisser la tradition vivante d'une époque architecturale très-curieuse, en ce qu'elle annonce un divorce prochain et définitif avec les idées grecques modifiées par la byzantine. Au commencement du siècle, ainsi qu'on le voit à Sainte-Marie-les-Preny, ce sont encore des plattes-bandes, des frises en billettes ou en damiers, des colonnettes à fût peu élevé, des chapiteaux massifs, des cintres étroits et lourds. Dans les monuments d'une date postérieure, les cintres se dégagent; des colonnes en retraite permettent de superposer plusieurs arcs dont le supérieur embrasse tous les autres; les colonnettes s'effilent; les chapiteaux ne les surplombent qu'avec réserve, et la feuille de laitue apparaît déjà comme signe précurseur des emprunts multipliés que l'art du moyen-âge va faire aux produits de la nature végétale.

Les imagiers en pierre, en bois, en ivoire, en matière d'or, d'argent et de bronze; les peintres verriers; les fabricants d'incrustations sur émail, de tapisseries et d'ornements d'autel, travaillaient tous dans un esprit d'ensemble qui s'harmoniait avec le caractère architectural de l'époque. Chacun d'eux semblait avoir, indépendamment du secret de son industrie, l'idée parfaite des exigences de l'art chrétien considéré comme expression symbolique universelle. Aussi, les niches et les cintres laissés vides par les *maîtres massons* n'attendaient pas aussi long-temps qu'aujourd'hui, que l'image vénérée d'un saint patron ou de la vierge vint s'y poser; des portes en bronze massif décorées de reliefs comme cela se voyait à Saint-Trudon et à Saint-Martin-lès-Metz; des cloches dont la sonorité le disputait à l'élégance des formes, montraient

quel perfectionnement s'était introduit dans la fusion des métaux*. La châsse où furent transférées (1094) les reliques de sainte Lucie** ; celle que fit faire l'abbé Trudon pour honorer la vénérable dépouille de saint Arnoul (1167)*** ; enfin la châsse qu'ordonna d'exécuter (1170) Létaldus, abbé de Saint-Martin-lès-Metz, afin d'y déposer le corps du roi Sigebert****, avaient été conservées intactes jusqu'à l'époque de la révolution française, et témoignaient d'une habileté peu commune chez les ciseleurs et graveurs. Des tables d'argent massif constituaient chacun de ces trois coffres rectangulaires autour desquels figuraient une ou plusieurs galeries dont les colonnes, les cintres et les chapiteaux rehaussés au burin offraient çà et là grand nombre d'incrustations émaillées et de pierres fines liées entre elles par des fleurons ou des guirlandes. Le dessin n'en était pas correct, mais il décelait une main ferme.

La sculpture en bois, la mosaïque, la tapisserie, la peinture à l'encaustique ou à l'œuf, n'offrent plus aujourd'hui dans notre province la moindre trace de leur existence. Tout a disparu. Il en est de même de la vitrerie coloriée, à moins que l'on regarde les bas-côtés de notre cathédrale comme contemporains d'Étienne de Bar et de Théodorik III. Je les crois plutôt des dernières années du douzième siècle, peut-

* Rodulphe, célèbre abbé de Saint-Trudon, ayant achevé, en 1117, les édifices commencés par son devancier, fit fondre seize cloches, et en donna deux à la cathédrale de Metz. L'une d'elles, nommée *Etienne*, était dit-on d'un métal très-fin. Chroniques de l'abbaye de Saint-Trudon.

** Chron. générale de l'ordre de saint Benoît, t. v, p. 256.

*** Hist. M. N. S. de l'abbaye de Saint-Arnoul ; Meurisse, hist. des Euesq. de Metz, p. 117.

**** Hist. M. N. S. de l'abbaye de Saint-Martin-lès-Metz.

être même du treizième. Cette peinture translucide, encore à son enfance, quoiqu'elle existât depuis quatre cents ans, attendait pour déployer toute la magie dont elle est susceptible, que le système ogival lui en fournît les moyens. Il semblait peu digne de sa noble destinée d'intercepter le jour par d'étroites fenestrelles, de fermer quelque œil de bœuf ou quelque larmier, et de laisser la lumière incertaine suivre les courbes des coupoles ou les arcatures absidales. Pour la peinture sur verre et pour l'ogive, ces deux sœurs d'une même mère, qui vont désormais grandir et vivre, l'heure d'émancipation sonnera bientôt. Cependant saint Dominique, saint François d'Assises, saint Bernard, et, chose beaucoup plus étonnante, Abailard avec son âme de feu, Héloïse, malgré ses élans d'amour jusques sous la bure du Paraclet, protestent avec énergie contre les images, repoussent des sanctuaires de dévotion les mosaïques, les arabesques et les tentures, admettent à grand peine une tête du christ ou de la vierge*, et considèrent comme profanes tous les autres ornements**. Les moines de Cîteaux récemment introduits dans notre pays cherchent à propager ces doctrines impitoyables, tandis que les autres moines regardent leurs

* Dans son oratoire, Héloïse n'osa placer qu'une image de Jésus-Christ tracée grossièrement sur une croix de bois. *Abæl. et Hel. op. Epist. I, Epist. VIII.*

** Voici quelques paroles de saint Bernard à l'appui de ce fait : *Omitto sumptuosas depolitiones, curiosas depictiones.... Assentior: patiamur et hoc fieri in ecclesiâ.... Cæterum in claustris, quid facit illa ridicula monstruositas, ac formosa deformitas? Quid ibi immundæ simicæ! quid feri leones! quid monstruosi centauri!.... quid milites pugnantes! quid venatores tubicinantes!.... Cernitur hinc in quadrupede cauda serpentis, illinc in pisce caput quadrupedis!... A. Sanc. Bern. Apolog. ad Guill. c. XII; in ejusd. op. t. I, col. 538, 539.*

adversaires comme de véritables schismatiques*. Toutefois, l'ascétisme rigide, coïncidant avec les désordres claustraux, avec la pénurie d'argent et le manque d'artistes en quelques contrées, rendait les œuvres d'art beaucoup moins communes qu'elles ne l'avaient été pendant l'onzième siècle. Chaque âge, d'ailleurs, n'offre-t-il pas son caractère propre? Et quand l'esprit humain s'est élancé vers un monde d'idées nouvelles, quand il les a développées, appliquées, étendues jusqu'à ce que la terre épuisée fournisse une sève moins abondante et moins féconde, ne le voit-on point creuser immédiatement d'autres sillons, et chercher à l'intelligence quelque nourriture inconnue. C'est ce qui est arrivé dans le cours du douzième siècle. La Romane et la Byzantine ayant accompli leur destinée commune, atteint leur apogée, la fièvre de constructions monumentales qui suivit les rêves des millénaires s'étant calmée, dans notre pays du moins, vers l'année 1150, et le schisme amenant d'ardentes discussions sur les bancs des écoles comme au sein des cloîtres et sous la nef des basiliques, la poésie se tut; l'art qui n'est autre chose que cette poésie appliquée, se tut également, ou plutôt leurs pontifs traversant les mers pour conquérir le tombeau du christ, allèrent chercher là-bas des inspirations chaudes et neuves qui réagirent sur l'univers.

Si donc en Asie l'on guerroya beaucoup, en Europe on ne discuta et l'on n'écrivit pas moins. Nos grandes bibliothèques de la cathédrale, de Saint-Martin, de Saint-Clément, et principalement de Saint-Arnoul, renfermaient un assez grand nombre de livres composés ou copiés dans le douzième siècle;

* *Thes. nov. anecd. t. v, col. 1570 et seq., ap. Martenne et Durand; Annal. Ord. S. Bened., t. v, c. LXXI, p. 551.*

livres remarquables à divers points de vue, les uns par le contexte*, les autres par l'exécution calligraphique, par les ornements variés, quelquefois bizarres, dont ils sont remplis**.

Cette calligraphie diffère généralement très-peu de celle du siècle précédent, mais souvent elle se rapproche de l'écriture dite gothique allemande, dont l'usage deviendra bientôt fort commun dans nos contrées; on remarque aux lettres une tendance affectée vers les formes rondes, une recherche d'ornements superflus; beaucoup de queues perpendiculaires, en spirale, ou des traits jetés hardiment sur une ligne entière.

Quant à la notation musicale, elle différa peu de la notation des deux siècles précédents. L'usage des lignes prévalut sans être pour cela général; on plaça des lettres, quelquefois de simples points au commencement de ces lignes pour indiquer le *fa*; le nombre des signes au moyen desquels se traduisaient les groupes de sons diminua; mais les points ne prirent une forme carrée que dans le treizième siècle; alors les neumes disparurent et le système de notation du plain-chant prit naissance.

Je m'arrête avec intention sur l'écriture proprement dite et sur la calligraphie musicale, parce qu'en aucun diocèse peut-être leur marche n'offre plus d'intérêt que dans celui-ci,

* On peut voir, à la bibliothèque publique de Metz, le manuscrit intitulé : *Collectio canonum*, C. 25.

** Voyez, à la bibliothèque publique de Metz, les manuscrits suivants : *Incipit Epistola Beati Hieronymi, etc.*, E, n.º 90; *Quatuor Evangelistæ, etc.*, G, n.º 1; *Petri Lombardi sententiarum libri IV*, B, n.º 19.

tant à cause du soin particulier qu'on en prenait, que du caractère spécial qu'imprimait aux travaux notre voisinage de l'Allemagne.

Nos prélats, nos abbés ne surveillaient pas moins l'instruction des clercs que l'exécution des manuscrits. Parmi les hommes marquants du siècle, on cite l'écolâtre Falco, directeur des études à la collégiale de Saint-Sauveur^{*}; l'archidiacre Gauthier, écolâtre de la cathédrale, qui fut chargé, vers 1150, de l'éducation d'un prince de Bar devenu en 1164 évêque de Metz, sous le nom de Théodorik III^{**}; Adelberon

* En 1144, il souscrivit à une charte citée dans l'histoire bénédictine de Metz, t. II, p. 271.

** Gauthier est auteur d'un long poème intitulé le *Mappemonde*. L'ouvrage commence ainsi :

Ché sont les matieres qui sont contenues en cest livre, qui est appellé le Mappemonde; si le fit maistre Gauthier de Més en Lorrègne, un tres boin philosophe.

Suivent les titres des chapitres, puis li prohemes de cest livre.

Qui veut entendre à ces commans,
On peut apprendre en ces romans,
Des euvres Diu et de Clergie;
Qui pour laye gent commenchie,
Qui soutiff et de boin sens,
Dont plusieurs trouvai à mon temps;
Que si latin apris eussent,
Maint grand bien savoir en puissent....

L'auteur termine de la manière suivante :

En l'an de l'Incarnation,
A Rois de l'apparition
Mil CXLV ans,
Fut premier fait chei Romans:
Vous qui avez ouï l'escrit,
Dou fils Dame d'en Jesus-Christ,
Puis du monde que Dieu forma,

de Montreuil, pricier de la même cathédrale, sorti du cloître en 1131 pour occuper le siège archiepiscopal de Trèves^{*}; Adelberon de Namur, son successeur au titre de pricier, qui, après cinq années d'une gestion pacifique, accepta le sceptre épiscopal de Namur^{**}; un autre Adelberon, chanoine de Metz, chancelier de l'empereur et archevêque de Mayence, mort en 1141 sous le fardeau d'un enchainement d'intrigues et de révoltes contre son bienfaiteur^{***}. A ces illustrations ecclésiastiques incontestables, nous pouvons ajouter Etienne de Bar lui-même, qui fut en correspondance avec saint Bernard et sainte Hildegarde^{****}; et si nous jetons les yeux sur tous les grands monastères, dans chacun d'eux apparaîtra quelque homme éminent : à saint Trudon, Rodulphe déjà cité comme artiste et chroniqueur, écrivant les annales du pays sans négliger pour cela l'architecture, la peinture,

Ce siècle un autre forma,
Que vous devez après entendre,
Qui du siècle volez apprendre,
Quel chose cest, et comment va,
En empirant toujours s'en va.

Explicit le Mappemonde.

Ce fut donc sous les voûtes du cloître diocésain que Gauthier de Metz fit son poème, en même temps qu'il instruisait le jeune comte de Bar et d'autres disciples. Gauthier, nommé Caraldus, était né à Nomeny, si l'on en croit le P. Benoit Picard. Il ne voulut jamais être prêtre, se contenta du titre de diacre, et vécut d'une prébende monacale dans l'abbaye de Saint-Arnoul. Hist. M. N. S. de Metz.

^{*} Brouverus, *Annal. Trevir.*, t. II, p. 26 et seq.

^{**} Labbe, *Bibl. nouv.*, p. 405.

^{***} Lambert. *Schasnab.*, ad ann. 1069, 1109 et 1141.

^{****} Sainte Hildegarde, abbesse du couvent du Mont-Saint-Rupert, sur le Rhin, près de Bingen, était très-connue alors dans le monde littéraire. Le pape approuva ses écrits. Notre abbesse de Sainte-Glossinde correspondait également avec elle. *Chron. Hirs.*, p. 422.

la musique, les arts manuels et la discipline monastique*; à Maur-Moutier, puis à Gorze, Théodvin, devenu vers 1132 évêque, cardinal, puis légat du Saint-Siège**; à Saint-Martin-lès-Metz, l'abbé Richer, administrateur éminent, artiste et poète distingué pour l'époque***. Ses œuvres témoignent à la fois de la lutte engagée entre la langue latine et la langue romane, des croyances superstitieuses, des dévotions et des mœurs du temps, et mériteraient bien plus de voir le jour que tant d'autres rapsodies qu'on exhume****.

* Rodulphe, né sur la Sambre, fut d'abord maître de chant et de grammaire, puis prieur à Saint-Trudon. Il mourut en 1158, dans un âge avancé. Chron. de Saint-Trudon, par Rodulphe.

** *Annal. bened.*, lib. LXXIII, n.º 5; lib. LXXV, n.º 47 et 110.

*** Elevé au titre d'abbé, en 1130, il mourut vers 1153, laissant une grande réputation et plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels nous citerons un poème sur la *vie de saint Martin*, et une chronique sur la *vie de saint Sigebaud*, 36.º évêque de Metz. Ces deux livres, demeurés inédits, étaient conservés dans la bibliothèque de Moyen-Moutier.

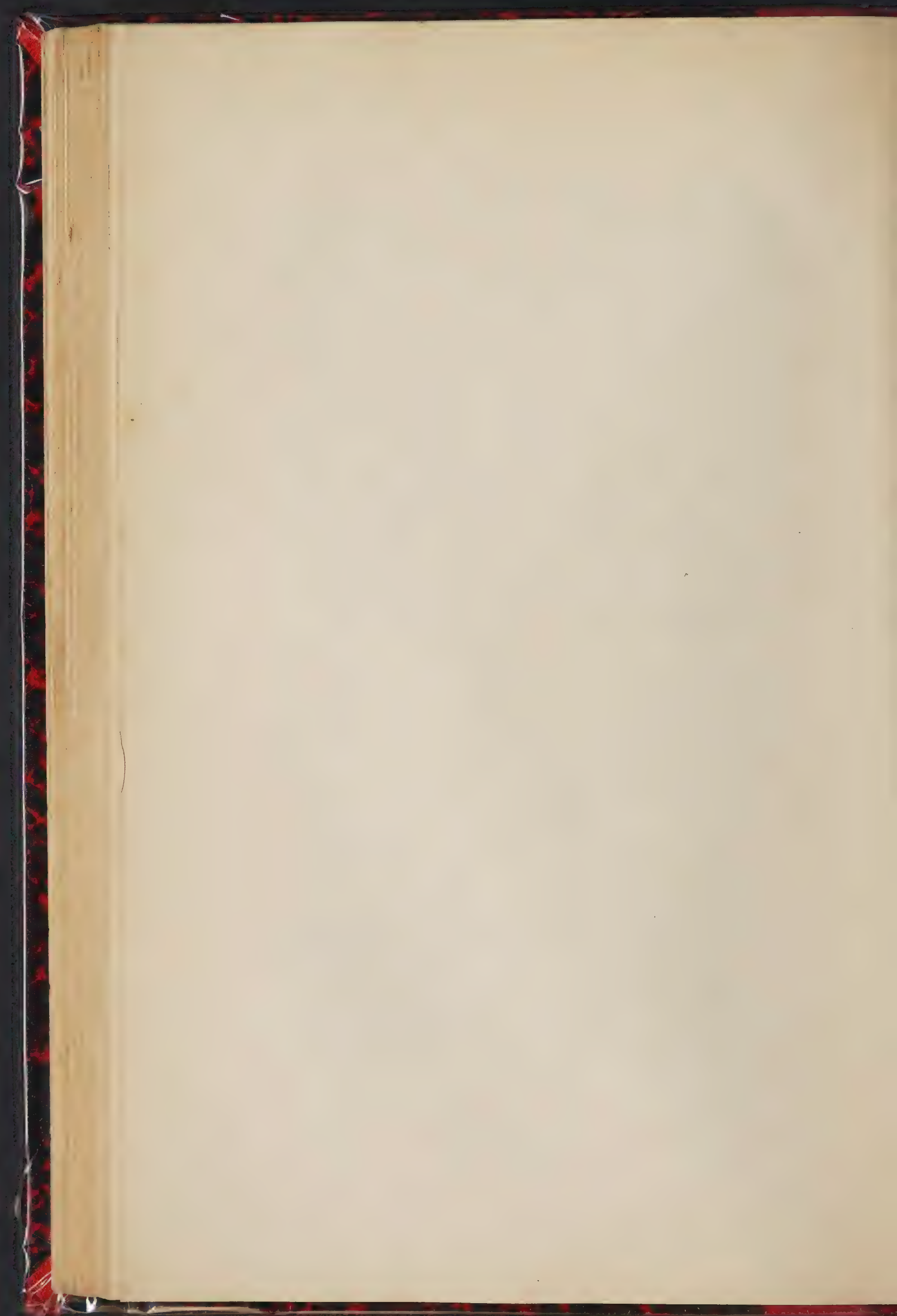
**** La vie de saint Martin, écrite en vers libres rimés, est précédée d'une élégie de 160 vers, et d'une épître en vers alexandrins adressée à l'évêque Etienne de Bar. Le tout se trouve renfermé dans un volume petit in-4.º de 86 pages, qui doit se trouver à la bibliothèque royale. Richer termine son poème sur saint Martin par la description de l'église abbatiale dont nous avons donné quelques dessins précédemment.

L'extrait suivant donnera une idée de la muse de Richer :

In refectiōne festivitatis S.^{ti} Martini.

Paratur refectorium	Adornant laquearia
Catervis discumbentium;	Parietumque spatia;
Mundantur domûs atria	Ut sit cunctis lætitia,
A squalenti spurcitiâ;	Festivitatis gratiâ.
Rosa, storax et galbanus,	Custodit sapientia
Cum therebinto platanus,	Sacratae domûs hostia,
Pavimenti planiciem,	Et cum illa justitia
Per florum pingunt speciem:	Recta spargit judicia.
Cum cortinis tapetia	Cum quibus sagax logica,
Peregrinaque pallia	Necnon moralis ethica.
Quæ mittit Macedonia,	Cum naturali physicâ,
Vel dives Alexandria,	Jura discernunt publica....

*E. de L. Diquet Nancy*



Parmi les annalistes modestes à la pensée pieuse desquels il n'est pas même venu d'inscrire leur nom sur leur livre, pouvons-nous oublier le continuéteur naïf de notre chronique épiscopale*? Et quand on voit un moine obscur, Clément de Metz, sortir de nos écoles diocésaines vers l'année 1170, pour diriger l'éducation religieuse du jeune Philippe-Auguste, conserver des principes honnêtes malgré la corruption générale, et servir d'exemple aux grands, ne dirait-on pas que la Providence voulait le mettre en opposition avec ces moines dont la vie déréglée causait tant de scandale! A Saint-Trudon, ce sont deux abbés, Lanzon, puis Théodorik et Hérimann qui se disputent le pouvoir**; à Insming, près de Sarreguemines, le comte de Bar révolté du dérèglement des clercs, les chasse sans pitié***; ailleurs, ce sont d'autres excès causés par l'ambition, la richesse, le doute en matière de religion et par de fréquents abus d'autorité. Mais, comment pouvait-il ne pas en être ainsi, lorsqu'on voit des abbés trancher du souverain, compter à leur suite des seigneurs, des barons, avoir une véritable cour et de nombreux officiers à leur service, chancelier, apocrisiaire, camérier, garde des

De ce peu de vers il résulte qu'à l'occasion de la fête abbatiale un repas somptueux était servi après l'office; que l'église, pavée en mosaïque, voyait appendre autour des colonnes et contre les murailles des tapis tirés de l'Égypte et de l'Asie-Mineure, et qu'on se livrait, dans le cloître, à des exercices littéraires que ne réprouvaient ni la plus saine logique, ni la morale, ni la science de la nature.

* Cette chronique a eu deux continuéteurs, l'un depuis Etienne de Bar jusqu'à l'exil de Bertram en 1186, c'est celui dont nous parlons; l'autre, depuis Conrad I.^{er}, successeur de Bertram, jusqu'à Jacques de Lorraine, mort en 1260. La chronique entière est insérée dans le *Spicilège* de dom Luc Dachery, t. vi.

** *Chron. S. Trud.*, ap. *Spicil.*, t. vii.

*** D. Calmet, *Notice de la Lorr.*, t. i, p. 598.

chartes, majordome, etc.*? Les évêques, ainsi que nous l'avons prouvé plus haut, renchérissaient encore sur les abbés; et si les châteaux qu'ils habitaient n'offraient extérieurement qu'un témoignage formidable de puissance, on trouvait à l'intérieur toutes les conditions d'une somptuosité commode. Tels nous citerons les châteaux d'Habondange, de Conflans et de Vic rebâtis dans le cours du douzième siècle**.

Au reste, cette existence de château était une conséquence naturelle de l'état d'isolement auquel, depuis la première croisade, se trouvaient condamnées une partie des grandes familles. Obligées de vivre sans leur chef, reléguées en quelque noir donjon, elles tâchaient d'en égayer l'intérieur par tous les moyens possible : les hommes jouaient à la bague, aux dés, aux quilles, à la balle, racontaient les prouesses de la chasse ou du champ-clos, tandis que les femmes représentaient à l'aiguille, sur d'immenses tapis, des scènes guerrières ou domestiques, et chantaient de tendres villanelles. Voilà comment s'écoulait paisible la vie seigneuriale. Il ne fallait rien moins qu'une invasion hostile, une insurrection populaire ou quelque grande dévotion pour en interrompre l'uniformité. Dans le premier cas, les petits vas-

* Ancien Cart. de Gorze. Nous citerons, entre autres, une charte d'Albert, abbé de Gorze, terminée par cette phrase bien significative : « L'acte a été scellé de notre scel et des sceaux particuliers de nos seigneurs et de nos barons dont voici les noms : Jean, abbé de Saint-Clément; Gilbert, prieur et doyen de la sainte église de Gorze; Pierre, chancelier de la même église; Richard, apocrisiaire; Godefride, conservateur des chartes, etc. etc. » L'abbé étant seigneur haut-justicier de toute la terre de Gorze qui comprenait alors une trentaine de villages, exerçait sur les seigneurs locaux une véritable autorité souveraine. Il en était de même des autres abbés.

** *Chron. Episc. Met., ap. Spicil., t. VI, p. 663.*

saux et les serfs se réfugiaient au sein du manoir, la herse s'abaissait, on arborait le drapeau d'alarme, la cloche sonnait en signe de détresse, et chacun attendait que la bourrasque fût calmée; dans le second cas, vous eussiez vu sortir de toutes les demeures seigneuriales du pays, bannières en tête, maîtres, valets et serfs, cheminant à pas lents, frappant les airs d'hymnes pieuses, s'agenouillant à toutes les croix qui garnissaient les routes, et faisant quelquefois ainsi plusieurs lieues. La Vierge-aux-Miracles de notre cathédrale, la Notre-Dame-des-Champs, la basilique des apôtres, etc., attiraient chez nous grande quantité de pèlerins. Ils y venaient surtout à certaines époques; et l'église profitant avec habileté de ces réunions solennelles pour rapprocher les hommes dans le sentiment et l'expression des mêmes croyances, opérait un bien réel sur notre population mosellane. On n'avait alors nul autre moyen de conciliation entre les esprits que l'état féodal tenait naturellement séparés.

A Metz, cette division s'accroissait encore de la lutte intestine où le clergé, la noblesse et le peuple demeuraient engagés. Chaque jour la démocratie étendait ses racines; des offices nouveaux accusaient les empiètements progressifs de la bourgeoisie. Il ne suffisait déjà plus qu'un tribun populaire sous le titre de maître-échevin, balançât le pouvoir épiscopal, il fallait que la ville eût une division municipale indépendante de la division paroissiale, qu'elle se groupât en trois grandes *mairies*: la *mairie de Port-Sailly*, la *mairie d'Outre-Muzelle* et la *mairie de Porte-Muzelle*; que trois officiers* fussent préposés à l'administration des trois

* Ce sont les *maïours*. Nous en avons parlé plus haut.

mairies, et qu'ils ressortissent uniquement du maître-échevin et du conseil échevinal*.

Les paroisses, dont nous avons signalé l'existence dans l'onzième siècle, conservèrent, selon toute probabilité, leur attitude dans celui-ci. La paroisse de Saint-Vite (Citadelle), située hors des murs de la ville, appartenait à l'abbaye de Saint-Pierre**. Les paroisses de Saint-Mamin, de Saint-Etienne-aux-Vignes, peut-être aussi de Saint-Martin *in curtis*, s'étendaient hors de l'enceinte; le quai de l'Arsenal, dit quai des Juifs, s'appelait déjà le *Rhin-Port* ou port du Rhin, et la plupart des rues qu'on voyait à la fin du dix-septième siècle étaient ouvertes.

Suivant la tradition, les israélites avaient leur cimetière dans la circonscription de la paroisse Saint-Vite, cimetière où Siméon ha-Gadol, rabin célèbre, fut dit-on inhumé***; mais comment concilier cette tradition avec l'existence d'un autre tombeau que les juifs mayençais prétendent être de lui; à moins d'admettre que sa dépouille mortelle aurait été réclamée par ses compatriotes et transportée de Metz à Mayence****.

* Une charte accordée en 1126 à l'abbaye de Saint-Arnoul, par l'évêque Etienne de Bar, pour lui confirmer le droit de foire annuelle, prouve que la division de la ville de Metz en trois mairies existait déjà, puisque cette charte est signée de Gérard de Port-Sailly, d'Arvanne de Port-Muzelle, de Jean d'Outre-Muzelle, officiers principaux; du premier échevin Thierry; du juge Albert, et de plusieurs autres.

** Cela résulte d'une charte de donation d'Etienne de Bar, en date de l'année 1173.

*** *Le Sefer ha Dorothe*, p. 52, assure que Siméon mourut à Metz pendant la persécution de la première croisade.

**** Siméon ha-Gadol, surnommé Siméon ben Isaac ben Abon, eut une réputation éclatante comme poète et comme sage. On le met au nombre

Quoiqu'il en soit, l'idée qu'eut Siméon ha-Gadol de quitter sa patrie pour chercher un refuge dans nos murailles, est un témoignage précieux des vertus hospitalières des Messins, lorsque de toutes parts Israël gémissait persécuté.

Le douzième siècle est une époque très-intéressante dans les annales israélites, parce qu'on y voit le point d'origine d'une position sociale à peu près uniforme, octroyée à la nation juive, sur presque tous les points de l'Europe, mais principalement en France et en Allemagne. Sous le nom de *juiveries*, des quartiers se bâtissent et s'organisent pour servir d'asile aux enfants d'Abraham, à des conditions qu'on leur fait payer très-cher. Ces quartiers étroits et resserrés, situés hors des portes de chaque grande ville, fermés certains jours et certaines heures du jour, présentent une infinité de petites maisons étroites, élancées, bâties la plupart en bois, groupées irrégulièrement autour d'une synagogue. Telles on voyait encore, à la fin du siècle dernier, les juiveries de Paris, Metz, Lyon, Avignon, Mayence, Francfort, Ratisbonne, etc. A Paris, ils habitaient le Champeaux, terrain occupé depuis par les rues de la Poterie, de la Triperie, de la Chausseterie, de Jean de Beausse et de la Cordonnerie; à Metz, après les avoir chassés du Champé, nos administrateurs les avaient établis non loin de là, dans le quartier de Juiverue, comprenant deux rues : Jurue, la rue d'Enfer et quelques impasses ou culs-de-sac. Des portes et des barrières fermaient ces quartiers. On leur permit, en même temps, d'avoir des juges particuliers, une police à eux, mais ils res-

des meilleurs auteurs du rituel à l'usage des juifs. Ses hymnes sont des modèles d'inspiration lyrique; le morceau qu'il composa pour la fête du Kol-Nidré, la veille du Kippour, est un poème sublime, comparable aux psaumes les plus beaux du roi David.

sortaient des tribunaux ordinaires, dans les causes qui intéressaient les chrétiens. A Paris, il existait une chambre nommée par le roi « pour connaître des affaires et différents « touchant les juifs. » Le prévôt de la ville en faisait partie. C'étaient les commissaires conservateurs des juifs. Dans les domaines particuliers, les israélites étant attachés aux immeubles eux-mêmes, on les aliénait, on les changeait, on les hypothéquait; leur domicile était fixe comme celui des animaux livrés à la culture. Ces conditions diverses paraissent intolérables aujourd'hui, mais en échappant au poignard du fanatisme, Israël bénissait encore le ciel d'assurer son existence et son avenir matériel, au prix de la liberté.

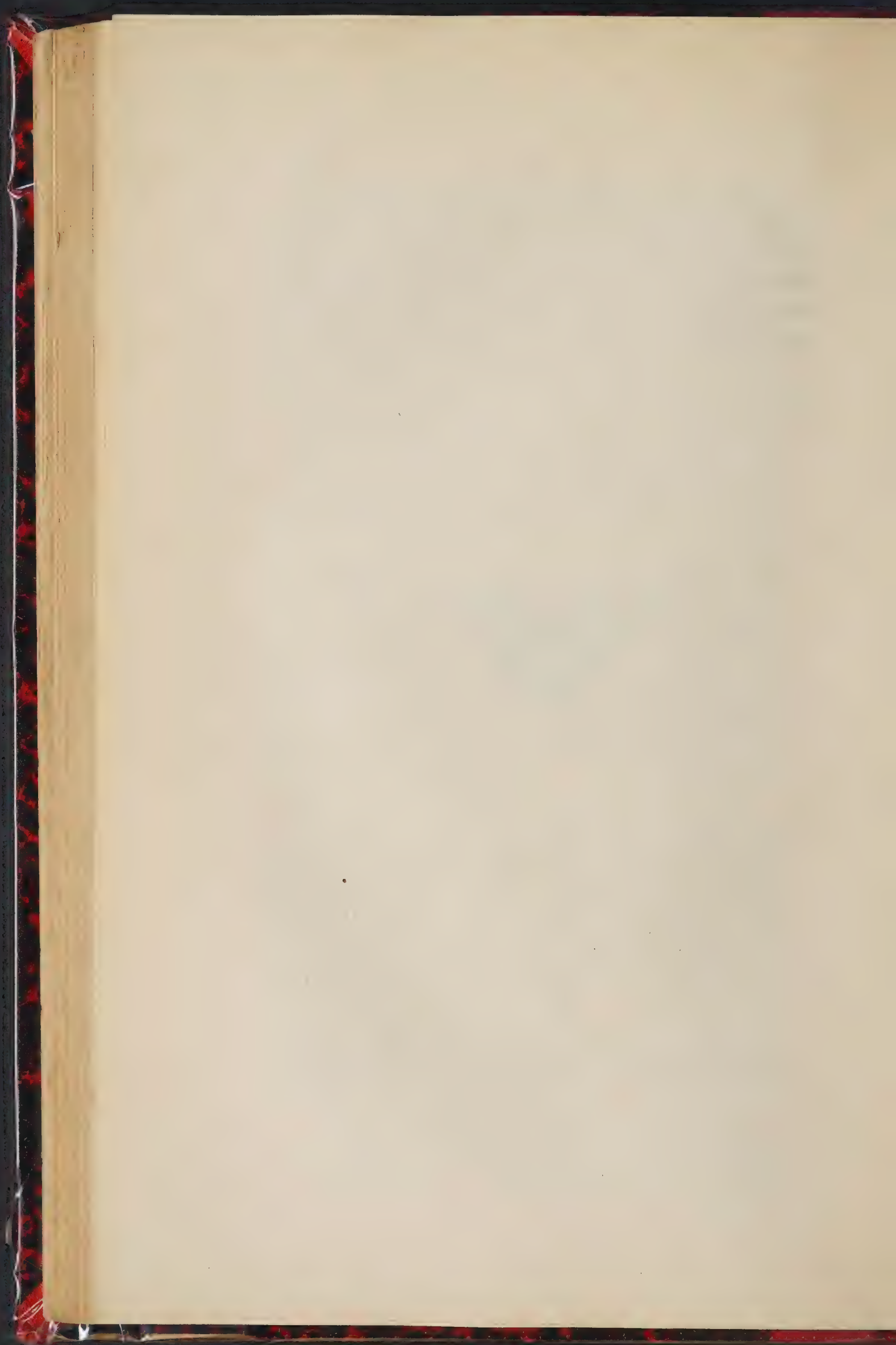
Beaucoup de juifs allemands et français adoptèrent alors des noms étrangers à la bible, et choisis, comme quelques noms chrétiens, du lieu qu'ils présumaient avoir été primitivement occupé par leurs ancêtres depuis la chute du temple. C'est l'origine des Spire, des Landau, des Mayence, des Francfort, des Worms, des Trèves, des Coblenz, des Ratisbonne, des Lyon, etc..... dont la descendance s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Il résulte d'un calcul très-simple appuyé sur les dimensions de l'ancienne synagogue et de la synagogue actuelle, que, dans le douzième siècle, la population juive pouvait s'élever, à Metz, au chiffre de 900, tout au plus de 1000 individus*. Nos deux planches 69 et 70 donnent une idée fort juste de leur temple, et la planche 75, l'image vraie de leur costume.

* V. mon ouvrage intitulé : *Etat des Juifs en Europe et leur histoire en France, etc.*

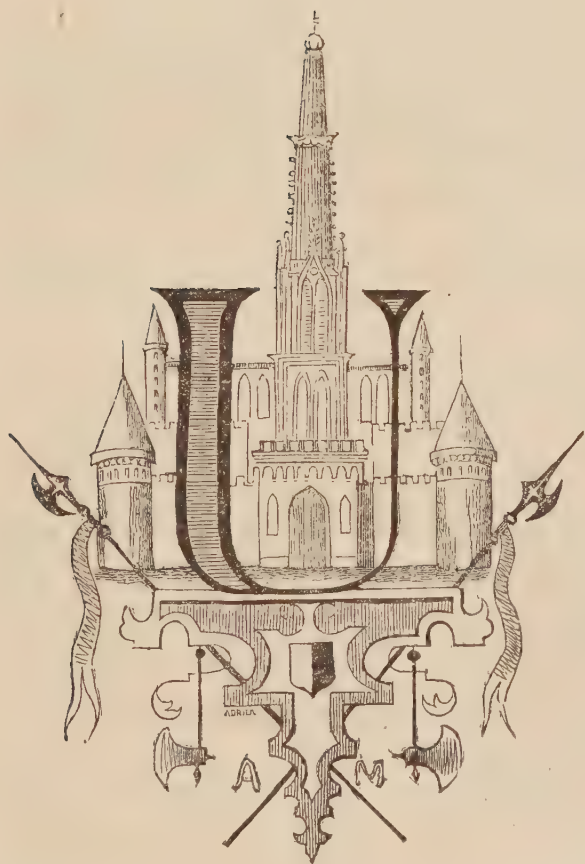
Cependant, vers l'époque où nous sommes arrivé, les Israélites auront été forcés de quitter leur quartier, peut-être la ville; car on trouve, à la date de 1205, au bas d'une charte de l'évêque Bertram en faveur de l'abbaye de Saint-Clément, le nom d'un chrétien, Rodulphe, domicilié dans le quartier des Juifs, *Rodulphus, de vico Judæorum*.





Troisième période.

Depuis l'an 1180 jusqu'au xiv.^e siècle.



RBAIN III venait de sacrer Folmar, archevêque de Trèves, et Bertram, à qui Thié-
haut, comte de Bar, l'avait recommandé, s'était empressé de le bien accueillir (1189). C'en fût assez pour que l'empereur Frédéric Barberousse, rassemblant une diète

dans la ville de Kaiserslautern, entre Trèves et Spire, forçât

Bertram de venir s'y justifier. Frédéric favorisait Rodulphe, compétiteur de Folmar. Pour lui c'était donc un crime d'oser agir et penser comme on le faisait à Rome. Aussi devint-il furieux en apprenant que Bertram était allé au concile provincial de Mouzon présidé par Folmar (1187), et qu'il en avait rédigé les actes*. Son expulsion du diocèse fut décidée : Vernier de Boulande, chargé des ordres impériaux, se rendit à Metz, en chassa Bertram et confisqua ses biens propres, ainsi que les revenus de l'évêché**.

Dans toute autre circonstance, un tel acte de rigueur eût peut-être produit quelque soulèvement, quelque protestation énergique de la part du clergé ; mais, nous l'avons dit plus haut, on craignait Bertram plutôt qu'on ne l'aimait, et d'ailleurs les imaginations préoccupées d'expéditions lointaines, semblaient alors n'avoir qu'une pensée fixe, la délivrance des lieux saints. Une lettre touchante du pape Grégoire VIII, pour exhorter les fidèles aux pèlerinages armés d'outre-mer, venait d'être lue dans toutes les églises du diocèse. Elle avait produit sur les Messins la plus vive impression. Grand nombre de soldats d'élite sous la conduite d'Henri, comte de Salm, suivirent l'empereur, dont les efforts eussent été sans doute couronnés d'un plein succès s'il n'était pas mort en Cilicie***.

Henri VI, successeur de Frédéric, accepta la solidarité des actes paternels sans hériter de sa haine contre Bertram, qu'il rappela d'exil ; et bientôt on vit cet évêque prêchant avec

* A ce concile, Pierre de Brixey, évêque de Toul, fut excommunié, et Henri, évêque de Verdun, déposé.

** Martenne, *Ampliss. collect.* t. IV, p. 213, 217, 219 à 222 ; *Chron. Episc. Met.*, ap. *Spicil.*, t. VI, p. 666.

*** D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, p. 606 ; *Brouver., annal. Trevir.*, t. II, p. 82.

ardeur la croisade, donner, suivant l'usage, le camail, le bourdon et la malette à grand nombre d'ecclésiastiques*, ceindre l'épée à plusieurs écuyers, offrir le bourdon à beaucoup de bourgeois qui partaient tous pour la Terre-Sainte**. Cette cérémonie attirait un grand concours de fidèles, déplaçait des populations entières, et je ne serais pas éloigné d'attribuer en partie à l'agglomération instantanée de pèlerins sur un même point, la famine et la peste qui désolaient alors notre pays. La disette était si grande qu'on vendait 20 sols la quarte de blé, somme exorbitante pour l'époque***; et les malades se trouvaient si nombreux que les salles hospitalières des couvents et les hôpitaux laïcs ne suffisant plus****, on vit à Pont-à-Mousson, en-deça de la Moselle, sur le territoire du diocèse de Metz, car il allait jusque-là, une congrégation s'établir pour alléger les souffrances de l'humanité*****. Cette congrégation fut celle des *Antonistes*, ainsi appelés du nom de la maladie, *feu de saint Antoine*, qu'ils avaient mission de soigner*****.

Nous ne savons, au juste, combien de temps dura l'épi-

* On leur accordait, pour tout le temps que devait durer la guerre, la jouissance intégrale de leur prébende.

** Hist. manuscrite de Metz, du P. Benoît Picard.

*** Petite chron. manuscrite dite de saint Vincent, année 1198.

**** Dans le diocèse de Metz, l'hospice Saint-Nicolas était déjà l'établissement le plus considérable qui fût consacré aux misères humaines. Chaque abbaye riche avait une infirmerie, où les étrangers étaient admis, et, dans plusieurs localités, il existait des maisons de refuge pour les passants. Tel était l'hôpital fondé vers 1173, par l'évêque Frédéric de Pluaise, à la porte de la ville de Sarrebourg.

***** Notice de Lorraine, t. II, p. 217.

***** On appelait aussi cette maladie le mal des ardents, le feu sacré, le mal infernal.

démie; plusieurs années sans doute, car elle cheminait de ville en ville, de village en village, attaquant les hommes et les bestiaux, et provoquant les grandes pénitences, les processions solennelles au moyen desquelles l'église savait si bien trouver des consolations à tous les maux, inspirer des pensées de résignation et faire briller, au sein des plus tristes réalités, une lueur d'espérance.

L'émigration pour la Palestine n'en devenait pas moins active, au contraire. Chaque jour quelque enfant de noble lignage, quelque haut baron, allait au-delà des mers gagner ses éperons dorés et ses armes parlantes. Un titre daté de Messine en décembre 1190*, désigne parmi les preux qui marchèrent sous la bannière d'Henri, comte de Bar, ceux dont les noms suivent : Hugues et Liébault de Bauffremont, Renauld de Choiseul, Drogon de Nettancourt, Hugues et Renauld de Guiche, Pierre Frobée, Gilles de Ragecourt, Philippe de Conflans, Hugues de Risce, Henri de Chérissey, Godefride de Longeville, Ulric de Dompierre, Henri Beckars, Hugues de Cléron, Hugues de Foudras, Renauld de Crescy, Jean de Fellens ou de Flins, Etienne de France, Renauld de Moustier. Le comte Henri les appelle ses très chers chevaliers, *mihi Karissimos milites*, et se porte caution, pour un an, de sommes plus ou moins considérables prêtées à ces chevaliers, moyennant engagement préalable de toutes leurs propriétés.

Quelque temps après, Henri de Bar étant mort, ceux qui ne l'avaient pas remboursé ou qui désiraient opérer un nouvel

* Nous devons à M. le baron de Straten-Pontoz la communication de ce titre important.

emprunt, cherchèrent d'autres cautions. C'est ce que fit l'écuyer Renauld de Chérisey, à qui Hugues, duc de Bourgogne, servit de répondant vis-à-vis d'un honnête usurier gènois*.

Plusieurs expéditions nouvelles ayant eu lieu, on vit partir successivement Foulques, chevalier de Norroy** ; Daniel II, abbé de Saint-Symphorien*** ; Poince, chevalier messin, et beaucoup d'autres dont le départ était précédé de certaines garanties, de certaines mesures curieuses à étudier, sous le rapport des usages sociaux².

Tous ces pèlerins armés n'allaient pas en Palestine : la croisade organisée contre les Albigeois attirait grand nombre de combattants vers les Cévennes et les Alpes, quoique les religieux eussent des soutiens dans nos murs. Ils y tenaient même des conciliabules et prêchaient publiquement. Un jour que Bertram était en chaire, il aperçoit deux hérétiques Vaudois qui se trouvaient ici avec un de leurs docteurs. S'arrêtant tout à coup, il les montre du doigt et s'écrie : « Peuple fidèle, j'aperçois parmi vous deux ministres de Satan, les mêmes que j'ai vu condamner à Montpellier comme hérétiques et qu'on a chassés de cette ville****. » Ceux-ci, sans se déconcerter, répondent à l'apostrophe,

* Titre signé à Saint-Jean-d'Acre, au mois de février 1191, dont je dois la communication à M. le baron de Straten-Pontoz.

** Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 315—316.

*** *Ibid.*, p. 415—416.

**** Bertram assistait au concile tenu dans cette ville au mois de décembre 1195, et qui avait pour but principal la condamnation de ces sectaires.

insultent l'évêque dans sa propre cathédrale, et attendent, pour agir d'une manière plus énergique, que la messe soit terminée. Alors, ils attroupent la populace, pérorent en pleine rue, ébranlent leurs auditeurs et triomphent. Le clergé, de son côté, espérant les confondre, ne craint pas d'interpeller hautement ces orateurs ascétiques. « Quoi, vous prêchez, disaient les prêtres, et vous n'avez pas mandat de le faire; ignorez-vous ce que disait saint Paul : *Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés ?* » — Eux répliquaient : « Nous venons de la part du Saint-Esprit. »

Une famille messine très-puissante, et que Bertram avait irritée contre lui, en refusant la sépulture ecclésiastique à l'un de ses membres, usurier de profession, protégeait l'hérésie, et l'hérésie marchait. On traduisait en langue romane ou vulgaire les Evangiles, les Epîtres de saint Paul, le Psautier, le livre de Job et plusieurs autres parties de l'ancien testament; grand nombre de laïques, hommes et femmes, se réunissaient pour discuter et prêcher; la voix des pasteurs devenait impuissante; beaucoup d'entre eux étaient taxés d'ignorance. « Nos livres, disaient les hérétiques, nous instruisent mieux que ces gens-là, et nous y tiendrons, quoi qu'en puissent dire les curés, l'évêque, le métropolitain, même le pape. » Ce dernier écrivit alors aux abbés de Cîteaux, de Morimont et de la Crête*, tous trois du même ordre, de se rendre à Metz, d'appeler devant eux les chefs de la secte nouvelle, d'essayer, conjointement avec l'évêque, de les éclairer, et, s'ils ne pouvaient y parvenir, d'en instruire le Saint-Siège, afin qu'on sût comment il fallait procéder dans une affaire d'une importance aussi grande pour l'église

* Diocèse de Langres.

universelle. Cette lettre est datée du 9 décembre 1199. Les mesures qui s'en suivirent n'eurent pas, selon toute apparence, des résultats très-avantageux, car il fallut, pour comprimer l'hérésie, qu'un religieux de l'abbaye de Clairvaux, très-habile dans la prédication, vint à Metz vers l'année 1211; encore toutes les conversions qu'il opéra ne furent-elles ni sincères, ni complètes*.

Pendant que ces agitations religieuses troublaient la quiétude du Pays-Messin, l'empire n'était guère plus tranquille. Henri VI, mort le 28 septembre 1197, avait vu trois prétendants s'élever autour de son tombeau, et disputer, les armes à la main, la couronne des Césars. Metz reconnut pour empereur l'oncle d'Henri VI, Philippe II, duc de Souabe. En 1208, ce fut au tour d'Otton IV, duc de Saxe, et, depuis 1212 jusqu'en 1250, à celui de Frédéric II, fils d'Henri VI, seul héritier légitime; de sorte que les trois prétendants régnèrent successivement sur notre ville**.

Bertram, plus circonspect qu'il ne l'avait été jadis, tâcha de concilier les exigences du pouvoir temporel avec la marche imposée par la cour pontificale. Il y réussit tellement bien qu'en 1198, dans un traité d'alliance conclu le 29 juin, entre Philippe-Auguste et Philippe II, contre Richard, roi d'Angleterre, l'évêque de Metz se trouva désigné comme le représentant direct de Philippe II***.

* *Alberic. chron., ad ann. 1211.*

** Pfeffel, *Abrég. de l'hist. d'Allemagne*, t. I, p. 268 et suiv.

*** « Si quelqu'un de nos sujets, dit l'empereur, vient à faire du tort au roi de France ou à son royaume, ce monarque en pourra tirer vengeance à outrance, et nous le seconderons quarante jours après qu'il l'aura fait savoir, soit à nous-même, si nous sommes en-deça des monts, soit à l'évêque de Metz, si nous nous trouvons en Italie. » Dumont, *Diplomatique*, t. I, p. 382.

Cette prépondérance politique n'empêchait pas Bertram d'être assez mal avec les Messins, et d'avoir à lutter contre les seigneurs du voisinage. Le peu de respect montré, pendant son exil, pour le palais épiscopal que l'évêque laissa rempli de provisions et qu'on vida totalement, les tracasseries multipliées causées par les hérésiarques, les empiètements des magistrats municipaux, rendirent l'administration épiscopale très-difficile*. Ces embarras augmentèrent encore lorsqu'à la fin du douzième siècle les Messins eurent déclaré la guerre à Simon II, duc de Lorraine. Après quelques avantages insignifiants, ils furent battus dans la plaine de Boulay. Simon assiégea Freistroff où l'armée républicaine s'était jetée pêle-mêle; il prit, ruina la forteresse, emmena la garnison prisonnière, et rentra triomphalement dans Nancy avec un butin immense**.

Je crois bien que notre évêque avait pris le parti du prince lorrain, ou tout au moins qu'il était demeuré neutre, car on le trouve, quelques années plus tard, formant alliance avec Ferri I.^{er}***, successeur de Simon II****.

A l'occasion de cette ligue, Thiébaut, comte de Bar, inquiet pour ses propres domaines, quoique Simon fût son gendre, leva une puissante armée composée de bandes tirées de la France, de la Bourgogne et de l'Aquitaine, se jeta brusquement sur les terres épiscopales, assiégea Vic dont Bertram venait d'achever le château, s'empara de la ville, emmena

* *Chron. Episc. Met., ut Supr.*

** D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, p. 534.

*** Ferry est appelé *Phidrich* dans les vieilles chroniques messines.

**** *Alberic. chron.*, ad ann. 1206—1207.

prisonniers environ cent bourgeois, et, ravageant ensuite la Lorraine, ruina plusieurs châteaux parmi lesquels on cite celui de Preny, boulevard septentrional du duché. Ferry, de son côté, guerroyait par représailles, pillait, rançonnait sans pitié le territoire de Gorze dont Thiébaut s'était déclaré protecteur, incendiait les fermes, les villages, détruisait les récoltes, enlevait les habitants et commettait mille excès, jusqu'à ce que le comte de Bar ayant attaqué son gendre au moment qu'il s'y attendait le moins, l'eût fait prisonnier avec ses deux frères, Philippe, sire de Gerbéviller, et Thierry d'Enfer. Ces trois princes et plusieurs chevaliers demeurèrent sept mois prisonniers. Pour recouvrer la liberté, il fallut souscrire à toutes les conditions qu'il plut à Thiébaut de leur imposer, et lui donner des cautions parmi lesquelles la chronique désigne Simon, avoué de Metz. D'un autre côté, Bertram ne s'en tint pas pour battu. Usant des armes spirituelles, il porta plainte contre Thiébaut devant la cour pontificale, et le pape chargea Gautier, abbé de Saint-Urbain, administrateur de l'évêché de Toul, d'examiner les faits. Sur son rapport, Innocent III excommunia le comte de Bar, qui ne put rentrer dans le giron de l'église qu'en indemnisant l'évêque et en promettant d'aller faire la guerre aux Albigeois*.

Au milieu de semblables vicissitudes, notre prélat avait senti le besoin d'indemniser certaines abbayes, celles surtout dans lesquelles on instruisait les clercs** ; de réprimer l'in-

* *Alberic. chron., ad ann. 1206, 1207, 1208.*

** Saint-Symphorien, Saint-Clément et Saint-Arnoul. Meurisse, *hist. des Euesq.*, p. 457—458 ; *Hist. bénéd. de Metz*, t. II, p. 306, 307, 315.

discipline où la règle avait fléchi* ; de mettre le tiers-état, le peuple, à l'abri de son ignorance et de ses propres excès, en établissant des principes d'organisation fixe parmi les corporations**, et en veillant à la garde des actes publics par la création des *amans*, ou notaires***.

Mort le 6 avril 1212, après trente-trois années d'une gestion difficile, conduite avec habileté, Bertram laissa plus d'admirateurs que d'amis ; les gens médiocres s'en alarmaient comme d'un poids incommode ; les hommes capables craignaient sa rivalité. On l'inhuma pompeusement dans la cathédrale****, et quelques vers gravés sur table de cuivre rendirent un témoignage assez exact de ce qu'il fallait penser du saint évêque, *grant clerc en droict civil*, dit Philippe Gérard.

Depuis l'an 1200, on vit successivement appeler au maître-échevinat : 1.^o *ung notable seigneur nommé sire Nicolle Corbalz*, qui administra pendant trois années ; 2.^o *ung notable*

* Telles les abbayes de Hastières et de Vaussor.

** Par exemple, il fixa ce qui concernait les bouchers dont la corporation devait payer 15 sous messins à l'évêque, le jour de la saint André ; droit laissé en fief aux juges ou voués de la cité, *advocati*. Bertram ayant appris que les *maïours* exigeaient souvent davantage, ordonna que désormais les bouchers paieraient eux-mêmes leur redevance sans passer par l'intermédiaire des maïours, afin d'éviter toute espèce d'abus. Cette chartre, signée de Pelegrin, maître-échevin, et de plusieurs autres, porte la date de 1193.

*** La chartre relative à la création des *amans* est de l'an 1197. L'empereur Frédéric la confirma le 27 juin 1198. La dénomination d'amant vient du mot latin *Amanuensis*, secrétaire. Nous en parlerons plus au long quand il sera question de l'état social de cette époque.

**** V. mon Histoire de la cathédrale de Metz, t. I, p. 112 et suiv. Bertram n'avait que 64 ans. Ses armes étaient d'or à l'aigle de sable éployé, au vol abaissé, ayant au poitrail un écusson chargé d'une croix de gueule.

homme, nommé *Aubert Pied-de-Chault*, en 1203; 3.^o *Ymbert* ou *Guercire Brixepain*, en 1204; 4.^o *Raould Rouillerez* ou *Rollier, de Porte-Muzelle*, en 1205 et 1206; 5.^o *Nemmerei* ou *Nemmeri*, le filz damme *Dorrée*, en 1207; 6.^o *Hugues* ou *Hue de la Court*, en 1208 et 1209; 7.^o *Poince*, le filz *Henrey de Porsaillis*, en 1210; 8.^o *Goubert de la Poterne*, en 1211; 9.^o *Garcier* ou *Guersire Noixe*, en 1212*.

Jusqu'à présent, de tous ces magistrats populaires, *Aubert Pied-de-Chault* et *Hugues de la Cour*, sont les seuls dont on ait retrouvé les armes et le costume. Ils portaient, le premier, aigle éployé d'or sur champ de gueule**; le second, d'argent à l'aigle de gueule.

Bertram avait été pour l'empire un personnage politique, pour son église un homme indépendant, supérieur aux influences qui agissent sur tant d'autres; aussi le chapitre ne se souciait-il ni d'un allemand, ni d'un individu considérable par sa position sociale. Le fils de *Godefroi de Joinville* et d'*Helvide de Rinel*, *Guillaume*, simple prêtre, lui convenait assez. *Thiébaud 1.^{er}*, duc de *Lorraine*, l'appuyait de son crédit; mais l'empereur voulait un prélat d'origine germanique, et *Conrad de Scharphennech*, déjà chancelier de la cour impériale, évêque de *Spire*, fut imposé par lui au clergé messin***.

* Chron. de *Philippe Gérard*. Notre liste est à peu près conforme à cette chronique, mais elle donne un successeur, en 1213, à *Guersire Noixe*, tandis que notre annaliste lui assigne trois années d'administration.

** Nous l'avons fait graver, p. 47 de ce volume, tel qu'il se trouvait représenté dans l'église des *Célestins*, sur un tombeau qu'on y aura transporté d'ailleurs.

*** Le *P. Benoit Picard*. Hist. M. N. S. de Metz.

SCEAU DE CONRAD DE SCHARPHENNECH.

Sur la légende on lit : *Chunradus* pour *Cunradus*.

Conrad, bien plus que Bertram, tenait une attitude politique, car l'empereur Otton lui devait en partie sa déchéance, et Frédéric, au contraire, son élévation à l'empire. Ce monarque le nomma vicaire ou vice-roi d'Italie, fonctions qu'il

cumula avec celles de chancelier, d'évêque de Spire et de Metz ; aussi vint-il rarement dans son diocèse*.

Les historiens ont présenté Conrad sous des couleurs bien opposées : Philippe Gérard en fait un pompeux éloge**. « D'autres le dépeignent comme un courtisan rusé, ambitieux et prodigue, à qui les revenus de deux évêchés suffisaient à peine pour fournir aux dépenses indiscrettes qu'il faisait journellement***. » Les faits mieux que les inductions permettent de le bien juger.

A peine Conrad fut-il assis sur le trône épiscopal messin, qu'il employa tous les moyens possibles de rapprocher la France et l'empire, la Lorraine, le Barrois et les Trois-Evêchés. Par son entremise, une entrevue pacifique eut lieu, au mois de novembre 1212, à Rigny-la-Salle, près Vaucouleurs****, entre Frédéric II et le dauphin Louis, fils de Philippe-Auguste. Conrad, Renaud de Senlis, évêque de Toul, s'y trouvèrent avec grand nombre de gentilshommes,

* *Ibid.* ; le P. Barre, *Hist. d'Allemagne*, t. v, p. 587, 588.

** « Celluy fut de noble lignée extrait, et entre tous les princes de tout le pays cestoit le plus hault de sens et de corps ; ne en tout l'empire ne sceust on trouver ung homme plus bel ne plus saige qu'il estoit. Et par sa sapiance, il auoit esté premier evesque de Spire et chancelier du Sainct-Empire ; il amoit souverainement sainte eglise... Et combien que les besongnes de l'empire l'occupassent fort et tant qu'il ne pouvoit soullisamment visiter son pais, toute voye la grant renommée et le grant nom de sa prudence le faisoit tant priser et doubter que nulz n'osoit entreprendre son maltallent, fut present on pays ou non ; et fut sa terre durant sa vie sy en paix que oncques home ne luy meffit. »

Chron. de Philippe Gérard.

*** *Hist. bénéd. de Metz*, t. II, p. 411.

**** *Rigniacus ad aulam regiam.*

leurs vassaux, qui divertirent beaucoup les jeunes princes en se livrant à des joutes et des tournois*.

Deux années après (20 décembre 1214), notre évêque et Thiébaut 1.^{er}, duc de Lorraine, signèrent un traité d'alliance par lequel ils promettaient de se protéger mutuellement contre tous, excepté contre le roi des Romains, l'archevêque de Trèves et le comte de Bar. Cette bonne harmonie dura tant que vécut Thiébaut. Plusieurs fois ils vinrent à Metz pour s'entendre sur leurs intérêts respectifs. L'empereur s'y trouvait avec eux, au mois de décembre 1214, et ce fut, selon toute apparence, du consentement des alliés qu'en l'année 1215 Henri, comte de Bar, prit et rasa le château de Riste qui causait de grands dommages au Pays-Messin**.

La démarche officieuse faite quelque temps après par notre évêque, pour délivrer des mains de l'empereur le duc de Lorraine, retenu prisonnier; la caution qu'il offrit pour sa rançon, prouve à quel point Conrad savait obliger l'amitié***. Aussi Mathieu II, successeur de Thiébaut en 1220, demeura-t-il l'allié fidèle des Messins, malgré la ligue formidable qu'ourdissaient contre eux les comtes de Bar, de Champagne et de Luxembourg. Profitant du long séjour que l'évêque faisait en Italie où il était allé punir les cités rebelles, apaiser les troubles et préparer le couronnement de Frédéric II, ces confédérés attaquèrent un faubourg de Metz que je crois être

* Le P. Benoît Picard. Hist. M. N. S. de Metz.

** D. Calmet, Hist. de Lorr., t. III, p. 9; Meurisse, Hist. des Euesq., p. 442-443; Chron. M. N. S. de Philippe Gérard, t. I, fol. 245, 246, 249; Alberic. chron., ad ann. 1215.

*** Le billet souscrit par Conrad au mois de mai 1219, porte une somme de douze cents livres monnoie de fors.

celui de Saint-Arnoul; mais le maître-échevin, *sire Geraird Augebourch* ou *Aingeborch*^{*}, les reçut avec une telle vigueur qu'ils prirent la fuite^{**}.

Le couronnement d'Henri VII, comme roi des Romains, dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, ramena Conrad parmi ses ouailles. Plusieurs chartes importantes relatives à l'hospice Saint-Nicolas, à quelques monastères, à la vouerie de Sarrebourg qu'il abandonna au duc de Lorraine, sont datées de 1221, 1222, 1223. On eût dit que pressentant sa fin prochaine, il voulait rétablir l'ordre partout, et liquider avec les affaires de ce monde pour mieux se préoccuper de la vie future, car la mort le frappa en 1224^{***}.

Depuis le troisième concile général de Latran, les chapitres s'étaient arrogé le droit exclusif de nommer leur évêque; et les nobles préoccupés d'expéditions lointaines, les évêques provinciaux, des débats de la cour de Rome avec l'empire,

* Ce magistrat figure sur ma liste manuscrite sous le nom de *Gerard Augebert*. Ses prédécesseurs avaient été : *Nicolle Bairons*, en 1220; *Traixin* ou *Faixin de Porte-Muzelle*, en 1219; *Simon Bellegrée*, d'autres disent *Falcon*, en 1218; *Pierre*, filz *Roulz de Porte-Muzelle*, en 1217; *Hugues Golz* ou *Goulz*, en 1216; *Reignier Tingneterne* ou *Teguienne*, en 1215; *Faulcon*, en 1214; un fils de *sire Benoît*, *Poince*, qui se croisa pour la Terre-Sainte, en 1213. On connaît les armes de Traixin et celles de Reignier Tingneterne ou Teguienne. Le premier portait de gueule aux trois besans d'or, 2 et 1; le second, de gueule au chêne d'argent. Ce fut, je crois, ce Tigniane qui fonda le couvent des frères Prêcheurs ou Jacobins, bâti dans l'emplacement de l'école d'artillerie, dite école de Saint-Arnoul.

** Petite chron. M. N. S. de saint Vincent, année 1221; D. Calmet, Hist. de Lorr., t. III, p. 24. Philippe Gérard se trompe quand il met ce fait sous l'échevinat de *Hugues Liétalz*.

*** Chron. Episc. Met., ap. Spicil., t. VI, p. 667; le P. Benoit, Hist. M. N. S. de Metz.

le peuple, des immunités d'un régime communal tout nouveau, n'avaient pas montré grand souci d'entraver l'usurpation opérée par les chanoines. Lorsqu'il s'agit de désigner un successeur à Conrad, le chapitre messin jouissait, pour la première fois, du privilège que le concordat germanique ratifia plus tard, et qui dura sans contestation jusqu'en 1669. Les suffrages se portèrent sur Jean d'Apremont*, évêque de Verdun, quoique fort jeune. Ce prélat, d'origine messine, appartenait au *Paraige de Porsailis*, lequel alors estoit le plus gros et le plus riche des v paraiges de la cité**. Tous les historiens en font l'éloge***. Cependant, il eut de vifs démêlés avec le peuple, parce que dans un petit état comme le nôtre, où la démocratie débordait la noblesse, on ne pouvait tenir la balance égale, encore moins favoriser l'aristocratie, sans s'exposer à la haine des bourgeois. Or, le *Paraige de Porsailis* auquel appartenait Jean d'Apremont, ainsi que le maître-échevin Thiébaud sous l'administration duquel il fut élu****, se composait, en grande partie, de

* Il était fils de Geoffroi 1.^{er} et frère de Gobert IV, surnommé le Bienheureux, seigneur d'Apremont et de Dun. Cette haute et puissante famille existe encore en Belgique, avec une distinction marquée.

** Paraige, *parentela*, association, groupe de familles d'où l'on tirait, par élection, les magistrats messins. Nous en parlerons plus loin avec détails.

*** « Celluy euesque Jehan estoit de devote et belle vie et conversation..... Et qui volroit parler d'ung homme juste, saige et chaste, piteulx, misericors, patient et gracieulx à toutes gens, celluy l'estoit. Aux simples gens amiable, aux orgueilleux estoit ennemi, et toute sa force estoit adès apparillée contre ceux qui ne volloient raison entendre. »

Chron. de Philippe Gérard.

**** La liste des maîtres-échevins depuis 1221, donne *Nicolle Clairies* ou *Clairiet*, plutôt *Clévoie*, en 1222; *Hugues Liétalz*, en 1225; *Thiébaud de Porsailis*, en 1224. Je crois bien que ces trois magistrats étaient du même paraige.

gens riches et titrés, dont l'évêque n'osait épouser les intérêts, les opinions, même avec réserve, sans froisser les quatre autres paraiges. C'est ce qui arriva.

Une circonstance imprévue, le décès de la comtesse Gertrude, laissant libres tous les anciens fiefs épiscopaux que Gertrude avait conservés par tolérance, du chef de son mari Thiébaut 1.^{er}, Jean d'Apremont devait les réclamer, et soutenir au besoin, par la voie des armes, les droits de son église. Cette triste obligation amena beaucoup d'hostilités; elle fut la cause principale des querelles intestines, de la guerre acharnée qui désola, pendant neuf ans, le Pays-Messin. Mais, pour mieux faire connaître les faits, remontons un peu plus haut :

« Après la mort d'Albert, comte de Daschbourg, de Metz et de Moha, décédé vers l'an 1214, sans avoir laissé d'enfants mâles, les fiefs masculins qu'il tenoit de l'évêché de Metz devoient naturellement retourner au domaine de cette église. Gertrude, sa fille, mariée dès l'an 1206 à Thiébaut 1.^{er}, duc de Lorraine, fit tant par ses instances et par les sollicitations de ceux qu'elle employa auprès de l'évêque Conrad, que ce prélat consentit enfin à ce qu'elle jouît de ses fiefs avec le duc son mari, mais sous la condition expresse que s'ils mouroient sans enfants mâles, les fiefs retourneroient à leur origine.

« Gertrude devenue veuve en 1220, épousa Thiébaut comte de Champagne, qui, au bout de deux ans de mariage, prit le parti de la quitter, soit, comme le dit l'abbé Richer, à cause qu'elle étoit stérile, soit plutôt parce que ce mariage ayant été contracté dans les degrés défendus, fût déclaré nul

Des bras du comte de Champagne elle passa dans ceux de Simon, comte de Linanges, et mourut sans enfants en 1225.

« Jean d'Apremont saisit l'occasion pour rentrer dans tous les biens des comtes de Daschbourg, comme anciens fiefs de l'église de Metz. Il appela à son secours le comte de Bar, et, par son moyen, il se mit en possession des terres de Hernestein et de Turquestein, des villes de Sarralbe et de Sarrebourg, et des autres terres que les comtes de Sarrebourg avoient autrefois possédées à titre de fiefs de son évêché; mais Hugues, frère d'Albert, comte de Daschbourg et oncle de Gertrude, empêcha que l'évêque ne se rendit maître du château de Daschbourg, et s'en empara lui-même à main armée.

« D'un autre côté, Simon de Linanges, dernier mari de Gertrude, soutenu de Vautier, comte de Limbourg, du comte de Luxembourg et de plusieurs autres seigneurs de l'empire, ne vouloit point se dessaisir de ces fiefs : ce qui obligea Jean d'Apremont à former alliance contre lui avec le duc de Brabant, et à lui faire une guerre assez longue.

« Le prélat avoit ordonné d'élever une forteresse vis-à-vis le château de Daschbourg, pour le bloquer et le prendre par famine, lorsque les amis des deux partis accommodèrent cette affaire. On conclut, le 29 août 1227, un traité par lequel il fut stipulé que le comte de Linanges jouiroit du comté de Daschbourg, à condition qu'il épouserait la nièce du prélat, dont le douaire seroit assigné sur cette terre, et que lui et son successeur en feroient hommage aux évêques de Metz.

« Les évêques de Strasbourg et de Liège prétendirent aussi avoir part à cette riche succession. Le premier se saisit de deux châteaux qui étoient à sa bienséance, Girbald et Wervestein. Le second trouva moyen d'unir à son domaine le château de Moha, partie par achat, partie par droit de main-morte, malgré la résistance du duc de Lorraine. Ainsi finirent les comtes bénéficiaires de Metz, dont la plus grande partie des biens réunis à la manse épiscopale, augmentèrent de moitié le revenu de nos évêques*. »

Ces comtes pouvaient faire remonter leur origine jusqu'au huitième siècle, peut-être même au-delà, car nos monuments parlent d'un seigneur du nom d'Amédée, qui prenait, en 765, le titre de comte de Metz³.

Pendant que Jean d'Apremont défendait avec énergie le territoire épiscopal, la bourgeoisie messine, profitant de son absence, empiétait sur les prérogatives temporelles de l'église. Sans égard pour d'anciens privilèges plus ou moins fondés, le conseil échevinal voulant faire contribuer tout le monde à la réparation des fortifications urbaines, imposait la taxe du tonneau sur les églises et les monastères. Le clergé réclama; quatre mandataires, l'abbé de Saint-Arnoul, le chancelier, le couthier de la cathédrale et le doyen de Saint-Sauveur, furent chargés des intérêts communs; mais, que pouvaient-ils, dans l'état d'exaspération où l'esprit populaire était monté ?

Une phrase du chroniqueur Philippe Gérard semble insinuer, que les compétiteurs de notre prélat au comté de Daschbourg

* Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 427—428.

attisaient secrètement le feu de la guerre civile, et tâchaient d'exciter les Messins, non-seulement contre le clergé, mais aussi contre leur évêque, car il dit, après avoir parlé de ces compétiteurs : *l'ennemi qui jà ne dort, mist grant discort entre luy et la cité.*

Pour commencer les hostilités, les Messins brûlèrent le village de Châtel-sous-Saint-Germain, dépendant du domaine épiscopal, maltraitèrent plusieurs personnes attachées au prélat, *creverent les yeulx à ung sien clerc, et luy firent moult d'aultres grosses villonnies qui ne sont mie à raconter**. Jean d'Apremont, poussé à bout, somma les rebelles de réparer les dommages qu'ils avaient commis, mais tous étaient bien loin d'y consentir. Alors, il les excommunia, jeta l'interdit sur la ville et finit par la quitter, quand il eût vu que le peuple furieux, non content d'avoir chassé le paraige de Port-Sailly tout entier, menaçait encore le palais épiscopal dénué d'un nombre suffisant de défenseurs.

Enfermé dans le château de Saint-Germain avec le paraige de Port-Sailly, notre évêque comptait bien y être attaqué. Il ne fut pas déçu de son attente. Dès que les insurgés eurent pillé, démoli, renversé les hôtels et les maisons appartenant au paraige ennemi, ils marchèrent contre Saint-Germain**. Jean d'Apremont s'y défendit vaillamment et repoussa les

* Chron. de Philippe Gérard.

** « Puis apres beaulopt de choses faictes et dictes, on leur destruisit tous leurs hostelz et leurs maisons qu'ilz avoient en Mets, ne de tout leur lignaige n'en demoura point ung tout seul, qui que ce fust, qui n'en fut bouté fuers (chassé hors) de la cité. Touttes fois pour ceste heure cestoit le plus grant lignaige d'icelle cité; neantmoins toutes leurs maisons furent destruites, comme dit est, et tous leurs biens descypéz. »

Chron. de Philippe Gérard, fol. 251, recto.

agresseurs; mais comme l'armée républicaine augmentait chaque jour, et que tout faisait présager de longues hostilités, il chercha du secours parmi les princes voisins. Le duc de Lorraine, le comte de Bar lui amenèrent quelques troupes à l'aide desquelles il espérait prendre sérieusement l'offensive, lorsque l'or des Messins changea les dispositions des alliés. D'amis ils devinrent ennemis. Châtel-Saint-Germain, Floranges, plusieurs autres petites places furent assiégées par eux; quelques-unes succombèrent, et Châtel-Saint-Germain lui-même se trouvait en grand danger d'être pris, malgré de vigoureuses sorties dans l'une desquelles Théodoric, comte de Linanges, demeura au pouvoir des troupes épiscopales.

Gobert d'Apremont, frère du prélat, parti pour la France afin d'en amener quelques troupes, ne revenant pas, notre évêque prit le parti d'aller lui-même en Allemagne implorer l'assistance des seigneurs qu'il connaissait. Les comtes de Daschbourg, de Harenstein, et divers seigneurs de l'empire levèrent aussitôt des bandes armées et le suivirent avec quantité de noblesse. Contrairement à l'avis de plusieurs capitaines qui voulaient remettre au lendemain le passage de la Moselle, l'évêque la leur fit traverser aussitôt : l'événement justifia cette conduite, car, pendant la nuit, les eaux devinrent si fortes qu'il eût été impossible de passer outre. *Ceulx qui estoient assiégés*, dit Philippe Gérard, *estoient si pres d'estre prins qu'ilz ne povoient attendre le secours au plus hault que huict jours*. Ce fut donc pour eux une grande allégresse quand ils virent les bannières libératrices sillonner les flancs de la montagne. Les Messins, toutefois, aguerris par de nombreux succès, n'en parurent pas plus intimidés*.

* *Chron. Episc. Met.*, ap. *Spicil.*, t. vi, p. 669; *Gest. Episc. Trev.*, ap. *Marten.*, t. iv, p. 244; *Alberic. chron.*, ad ann. 1252; *Chron. brev.*

« Roger, évêque de Toul, qui s'était entremis déjà pour réconcilier Jean d'Apremont avec les Messins, voyant les deux armées prêtes à en venir aux mains, tenta de nouveaux efforts pour les empêcher de se battre. Il gagna d'abord l'évêque, puis les Messins, et leur fit enfin conclure la paix en 1234. Jean d'Apremont, rentré dans Metz avec les siens, reçut satisfaction de ceux qui s'étaient soulevés contre lui*. L'archevêque de Trèves, informé de ce que Roger venait de faire, lui donna commission d'absoudre les Messins des censures prononcées contre eux. Ainsi finit la guerre entre Jean d'Apremont et la bourgeoisie messine**. »

Depuis Thiébaut de Port-Sailly, la ville avait vu se succéder au maître-échevinat, *sire Pierre de la Fosse*, en 1225; *sire Ancelz-le-Saulvaige*, en 1226; *Guercier de Goize*, en 1227; *Boinvallat de Port-Sailly*, en 1228; *Hue* ou *Hugues-le-Bègue*, en 1229; *Nicolle le Gournaix*, dit le Vieux, en 1230; nobles gentilshommes, amis, alliés, peut-être parents de Jean d'Apremont, cités presque tous par Philippe Gérard comme ayant joui d'une grande influence administrative***.

S.^{ti} Vincentii, ad ann. 1232—1233; Chron. de Philippe Gérard; le P. Benoit, Hist. M. N. S. de Metz.

* « Il raicheta tous ses amis, et les mist en paix et en grant honeur en la cité de Mets, et fut depuis ce fait, ami des seigneurs et des citains d'icelle cité de Mets, de laquelle il estoit natif. » Chron. de P. Gérard.

** Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 452.

*** Depuis Hugues Liétalz, qui portait d'or à une aigle de sinople à deux têtes, acostée de deux écussons de sinople, les seules armoiries des maîtres-échevins parvenues jusqu'à nous sont celles d'Ancel-le-Sauvage, de Hugues-le-Baigue ou *le Baigue*, et de Nicolle le Gournaix. Ancel avait pour armes, chevronné d'argent et d'azur; le Baigue, chevronné d'or et d'azur, au canton de gueule à la tour d'argent; et Gournaix, de gueule aux trois tours d'argent.

Quand le parti populaire triompha de l'aristocratie, un plébéien, Mathieu Gaillat ou Gaillard devint maître-échevin ; mais il ne paraît pas être demeuré plus d'un an à la tête des affaires ; le conseil des *Treize*, dont nous parlerons plus loin, institué depuis quelques années, gouverna seul jusqu'à ce que les hostilités fussent apaisées.

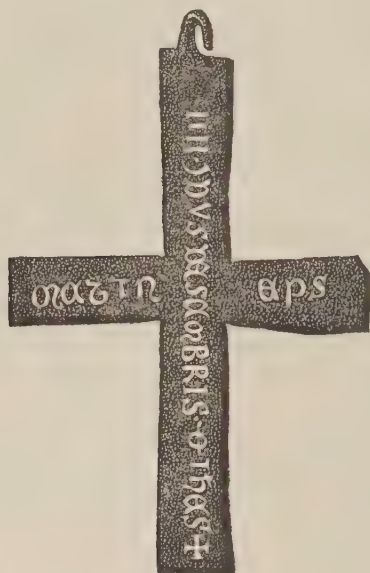
On eût dit que notre évêque ne pouvait sortir des embarras d'une guerre sans qu'instantanément il en surgît une nouvelle. A peine ce belliqueux prélat avait-il rétabli les rouages administratifs, fait nommer un maître-échevin convenable dans la personne du Pierre du Chastel*, accordé quelques chartes monastiques, assisté aux conférences de Kaiserslautern avec Henri, roi des Romains, partagé le comté de Sarrebruck, fief de l'évêché, entre ses belles-sœurs Mahaut et Jeanne de Sarrebruck, et son neveu bien-aimé Geoffroi d'Apremont, qu'il fut contraint d'envoyer ce dernier à la tête de quelques troupes contre le sire de Gérolsek, qui s'était emparé du château de Lutzelbourg. Geoffroi fut vainqueur, mais perdit un œil dans la mêlée. Gérolsek, fait prisonnier, paya chèrement la liberté qu'on voulut bien lui laisser.

Dès-lors, Jean d'Apremont jouit de quelque repos jusqu'à l'heure de son décès, arrivé à Metz le 10 décembre 1238**. On le revêtit d'une chasuble éclatante, d'une mitre de drap d'or représentant divers animaux, comme *oyseaulx et lions rampants*, brodés en relief ; on mit dans sa main un

* Les armes de ce maître-échevin étaient d'or à la bande de gueule avec trois fleurs de lys d'argent. Il gouvernait en 1235.

** *Chron. Episc. Met., ap. Spicil., t. vi, p. 669 à 672.*

petit calice d'argent avec la patène; à l'un de ses doigts un anneau d'or enchâssé d'une émeraude, et à son cou une croix d'argent tenue par un fil d'or*.



Les voûtes souterraines de notre grande basilique gémissaient encore des dernières litanies prononcées sur Jean d'Apremont, que déjà la maison de Lorraine s'agitait pour le remplacer par un des siens. Elle y réussit. Jacques de Lorraine, princier de la cathédrale, fils de Ferri II, fut nommé sans obstacle. Sa consécration solennelle fixée au dernier dimanche de carême, eut lieu ici avec une pompe inaccoutumée. L'archevêque de Trèves y présidait, assisté de ses deux suffragants, Roger de Toul et Rodulphe de Verdun. Mathieu, duc de Lorraine; Renaud, comte de Castres; Hugues III, comte de Vaudémont; Frédéric I, comte

* V. l'histoire de la cathédrale de Metz, t. I.^{er}, p. 114 et suiv. L'inscription de la croix, gravée d'une manière très-incorrecte, doit se traduire ainsi: *Quarto idus decembris, obiit Joannes, Metensis episcopus*. Il portait de gueule à la croix d'argent.

de Blâmont; Thiébaud II, comte de Bar, et grand nombre d'autres seigneurs, parents ou alliés du prélat, vinrent à Metz pour le même objet.

Cet évêque, dit Philippe Gérard, *fust noble de corps et de cuer, car toutes les belles et bonnes conditions qui doivent estre en ung prelat de sainte eglise, estoient en luy parfaitement comprinses*; mais, à la longue kirielle de qualités et de vertus que le bon chroniqueur lui donne, ne reconnaît-on pas l'influence qu'exerçait à Metz, lorsqu'il écrivait, la haute et chatouilleuse maison de Lorraine*?

Dix années s'écoulèrent sans événements remarquables pour notre ville, sans que le maître-échevinat eût offert d'autre circonstance que celle d'un fonctionnaire éclairé s'y maintenant deux fois, et parvenant à léguer sa charge à son fils**. Le passage de Baudouin II, empereur de Constantinople,

* Le continuateur de la chron, de nos évêques, *Spicil.*, t. VI, p. 672 et suiv., avait rendu le même témoignage.

** Ce maître-échevin s'appelait sire *Isambar Mecquerel* ou *Malguerel*. Son fils se nommait Aubert et non pas *Isambar Govion*, comme le dit Philippe Gérard. Ce *Govion* ou *Gouvion* fut maître-échevin en 1238. Il eut pour successeurs : *Willaume* ou *Willemin*, *ly vouez de Maigney*, en 1239; *Nicolle Aixiet*, en 1240; *Thierrei Lowei*, en 1241; *Jehan Belle-Barbe*, en 1242; *Philippe de Ragecourt*, en 1243; *Philippe Tigneterne* ou *Tigneine*, en 1244; *Richard, de dessus les Murs*, en 1245; *Jehan, de Saint-Julien*, en 1246; *Nicolle, filz Howons Fanelz* ou d'*Huon Fanel*, en 1247; *Mathieu de Chambre*, en 1248; *Baudowin ly Roy*, en 1249; *Pierre Tégneiene* ou *Tigneterne*, en 1250, et non 1251, comme l'indique la chronique de Philippe Gérard. Tous ces noms-là sont pour nous d'un puissant intérêt, parce qu'ils rappellent les souches primordiales de notre aristocratie populaire et les lieux de la cité qu'habitaient telles et telles familles. Il est évident que Mathieu de Chambre avait son hôtel sur la *place de Chambre*, Richard de dessus les Murs, dans la rue dite *sur les Murs*, etc. On connaît les armes des Tigneterne, des Ragecourt : Les premiers portent de gueule au chêne d'argent; les seconds, d'or à la tour de sable.

l'établissement des Cordeliers vers 1240, l'érection de l'église actuelle de Saint-Vincent, en 1248, quelques fondations pieuses remplirent uniquement cette période; mais les troubles qui agitaient alors l'empire d'Allemagne réagirent jusques sur Metz, et devinrent un sujet de division entre l'évêque et la bourgeoisie messine. Voici comment la chose se passa :

Le pape Innocent iv, disent les Bénédictins, après avoir cité l'empereur Frédéric II devant un concile assemblé à Lyon en 1245, renouvela, avec un effrayant appareil, les sentences d'anathème et de déposition déjà lancées contre lui l'année précédente. Il déclara ses sujets absous du serment de fidélité, et ordonna aux princes d'Allemagne d'élire un autre empereur. Jacques de Lorraine souscrivit à l'acte de confédération que ces derniers firent contre Frédéric, et se trouva, avec quantité d'autres évêques, à la diète tenue le 10 mai 1246 à Würtzbourg, où l'on élut roi des Romains Henri, Landgrave de Thuringe. Ce prince, mort en 1247, ayant eu pour successeur Guillaume, comte de Hollande, notre prélat prit également son parti, et reçut de lui l'investiture du temporel de son évêché. L'année suivante, étant à Liège avec Guillaume, le nouveau roi le déclara, dit-on, souverain seigneur de Metz et du Pays-Messin, titre qui ne pouvait manquer d'irriter la bourgeoisie et de la rendre plus fidèle que jamais aux intérêts du légitime empereur*.

Des motifs d'indépendance venaient de brouiller également les Toulous avec leur évêque. Aussi envoyèrent-ils à Metz le chevalier Nemerich Barat, maître-échevin, pour faire une ligue

* *Anonym.*, ap. *Guilliman.*, *Hist. Episc. Argentor.*, in *vita Henrici III*; *Martene*, *Ampliss. collect.* t. iv, p. 1104; le P. Benoit, *Hist. M. N. S. de Metz*; *Hist. bénéd. de Metz*, t. II, p. 440.

offensive et défensive dans l'intérêt commun. Elle fut conclue en 1250 par Isambert Gromouny, magistrat messin, sans doute l'un des *Treizes*, et l'on convient que les bourgeois des deux villes s'aideraient réciproquement contre leurs ennemis, surtout contre Guillaume de Hollande, prétendant à l'empire*.

Cette alliance est fort significative. Elle prouve de la part des grandes communes une résolution bien décidée de résister au pouvoir épiscopal, et fait supposer chez elles tous les éléments d'organisation administrative et militaire propres à la lutte qui devait s'en suivre.

Pour combattre les Tulois, l'évêque Roger conclut avec Jacques de Lorraine et plusieurs autres princes, une ligue dont le résultat fut le siège et la prise de Toul. Grand nombre de messins, les uns à la solde de l'évêque, les autres à celle de la république, figuraient dans les deux armées. Les Tulois, vaincus, furent obligés de rompre momentanément leur alliance; Jacques de Lorraine conduisit ses troupes au secours du prétendant qui triompha; tandis que les Messins, fidèles au malheur, continuèrent à servir Conrad IV, fils et successeur de Frédéric II. On conçoit toutes les difficultés qu'une telle disposition devait engendrer; mais elle était dans l'ordre même des choses: les Messins combattant leur évêque demeuraient comme Conrad en opposition permanente avec le Saint-Siège, et n'avaient de force et d'avenir politique qu'en se rattachant à sa cour. Elle triompha; mais bientôt la mort de Conrad, en 1255, raviva les prétentions de Guillaume et causa de nouveaux malheurs. Cette fois notre évêque,

* Le P. Benoit Picard, *Hist. de Toul*, p. 447.

mieux inspiré, se joignit aux princes des rives rhénanes qui voulaient la paix, et, dans deux réunions tenues à Worms et à Mayence, ils dressèrent un acte de confédération pour la maintenir. Trois années plus tard, Jacques de Lorraine formait une autre ligue avec Thiébaut II, comte de Bar, ligue en vertu de laquelle ils s'engageaient réciproquement à se prêter secours à *grandes et petites forces envers et contre tous*, excepté contre Guillaume, roi de Germanie, l'évêque de Toul, le comte de Châlons et la bourgeoisie messine. Au mois de juin de l'année suivante, le même traité fut renouvelé, et l'évêque Henri de Strasbourg s'y trouva compris*.

On ne saurait contester à Jacques de Lorraine d'excellentes vues administratives, du zèle pour son église et des sentiments généreux. Ses acquets, ses donations furent multipliés; les constructions religieuses et militaires qu'il entreprit couvrirent le diocèse d'édifices, et la certitude qu'avaient les fondateurs d'établissements religieux de trouver près de lui une protection efficace, rendit ces établissements fort communs. Les Grands-Carmes, les religieuses de Sainte-Claire, connues sous le nom d'*Urbanistes*, les Trinitaires, les hermites de Saint-Augustin, se fixèrent à Metz presque en même temps; au-dehors on institua des collégiales et des prieurés**.

Pour maintenir les dispositions prises antérieurement, Jacques de Lorraine testa le 14 septembre 1260, en présence de Gilles de Sorcy, évêque de Toul, de Thibaut, chantre de Metz, et de plusieurs autres. Il avait bien prévu la fin prochaine qui

* *Chron. Episc. Met.*, ap. *Spicil.*, t. VI, p. 674; D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. III, p. 83; Dumont, *diplom.*, t. I, p. 203, 210.

** *Hist. bénéd. de Metz*, t. II, p. 443 et suiv.

lui était réservée, car le 24 octobre suivant sa carrière fut accomplie. On l'inhuma pompeusement dans la cathédrale, devant la chapelle funéraire fondée par lui*.

Voici l'image exacte de son ancien tombeau avec l'inscription qu'on y ajouta en 1521**.



* Dumont, *Diplom.*, t. 1, p. 402; *Nécrol. de la cathédrale*; Meurisse, *Hist. des Euesq.*, p. 465; *Hist. de la cathédrale de Metz*, t. 1, p. 116—117.

** A l'ouverture de son cercueil, en 1521, « ait esté trouvez ledit evesque bien richement vestu de drap de soie furniz de plusieurs offrois d'or, tant alantour de la mitte come es aultres ornemens. Item on y ait

Un fait prouve l'influence toujours croissante qu'avait acquise le maître-échevinat sous les derniers évêques, et combien il fallait que ces derniers fissent de concessions au parti populaire pour conserver la paix. En 1257, sous Nicolle Gouvion, la commune arrêta qu'on appellerait désormais les maîtres-échevins du nom de *sire*; premier pas vers le titre de chevalier qu'ils se sont arrogé plus tard*.

Deux puissants compétiteurs au trône épiscopal messin, Philippe de Floranges, grand-prévôt de Saint-Dié, trésorier de notre cathédrale, et Thiébaut de Porcelet, simple chanoine de la même église, se disputaient les voix, tandis que les seigneurs voisins attaquaient le diocèse qu'ils regardaient comme abandonné. Philippe, par d'énormes sacrifices pécuniaires, ayant mis dans ses intérêts la maison de Bar et celle de Lorraine, à laquelle il était allié**, réunit la majorité des

trouvez ung calice d'argent dorez avec la platine qui peult estre extimé sept florins d'or. Item encor y ait esté trouvez ung anel d'or, auquel y ait ung saphir bien ample et materiel qui peult valloir xxx florins d'or et davantaige. Paireillement y ait esté trouvez une crosse épiscopalle de cuivre dorez, en laquelle y ait au-dessus ung gland d'argent dorez bien riche et anticque, mais il n'y fut point trouvé de croix. »

Philippe Gérard.

Meurisse ajoute que les vêtements du prélat « étoient d'une façon très-rare et particulière; que sa mytre estoit couverte de différentes figures et représentations. »

* Depuis 1250, la liste des maîtres-échevins présente les noms suivants : *Mathieu le Mercier*, en 1251; le *sire Bon-Amy*, en 1252; *Nicolle Bruslevache*, en 1253; *Aubelz de Champey* ou Aubert du Champé, en 1254; *sire Poince*, filz au *sire Richaird de dessus les Murs*, en 1255; *Simon Poigoiez* ou Poujoize, en 1256; *Nicolle Govion* ou Gouvion, en 1257; *sire Jaicque de Chambre*, en 1258; *sire Jehan de la Court*, en 1259; *sire Hugues Collon*, en 1260. On ne connaît les armes d'aucun de ces magistrats.

** La maison de Floranges, branche de la maison de Lorraine, portait d'or à la bande de gueules, chargée de trois fleurs de lys d'argent.

suffrages : toutefois, Thiébaut de Porcelet ne se désista de ses prétentions que par l'entremise du métropolitain, archevêque de Trèves*.

Les terres de l'abbaye de Senones ravagées par le comte Henri de Salm ; le château, le village de Neuville, envahis, rasés complètement par le sire de Lietstemberg, et leurs matériaux transportés au loin pour construire un fort sur le domaine épiscopal ; les rives de la haute Moselle désolées par le comte Henri de Vaudémont et par le sire de Lucelbourg, telle était la misérable situation où se trouvait tombé depuis un an le domaine temporel de nos prélats. Quelques baillifs de l'évêché, chefs civils et militaires ; quelques voués qui n'avaient pas, comme tant d'autres, pris parti contre l'autorité qu'ils devaient soutenir, s'étaient empressés de lever des troupes et d'user de représailles ; mais ces courses désastreuses n'aboutissaient qu'à la ruine générale du pays.

Philippe de Floranges, dont l'annaliste Gérard ne dit rien, si non qu'il fut *lairge et courtois*, comprenant l'urgence de frapper fort pour frapper juste, se tourne vers le peuple messin, assemble les magistrats et les députés des paroisses, expose avec franchise la situation des affaires, et demande leur avis. Tous répondent que l'intérêt général exige une ligue commune. Alors chaque paroisse déploie sa bannière ; les échevins d'église qui de nos jours sont bien loin d'offrir l'image de citoyens belliqueux, se mettent à la tête des *gens de bonne volonté* ; les chatelains amènent leurs vassaux ; tandis que Philippe obtient de son cousin Ferri III, duc de

* Martene, *Ampliss. collect.*, t. IV, p. 259, 485 et 490 ; Richer, *chron. Senonensis*, lib. V, cap. VIII, IX et X.

Lorraine, du comte de Bar et même du roi de Navarre, des renforts considérables. D'un autre côté, le sire de Liets-temberg fait alliance avec l'évêque de Strasbourg et l'archevêque de Trèves; mais la république strasbourgeoise ayant refusé d'entrer dans une ligue contre la cité messine son alliée, force fut d'en venir à des négociations, car le sire de Lietstemberg eût succombé.

Les conditions furent que le seigneur de Lietstemberg se remettrait à la volonté de l'évêque de Metz dont il était homme lige; qu'il rétablirait la ville de Neuviller et démolirait le château bâti par lui sur les fonds de l'évêché de Metz, près du fort d'Erneste; qu'il réparerait tous les dommages faits durant la guerre, et qu'il restituerait ce qu'il avait enlevé de Neuviller. On écrivit le traité; il donna des répondants, et l'on démolit aussitôt la forteresse en question. Philippe de Floranges détruisit aussi celle de Lucelbourg, située dans les montagnes des Vosges, et construisit le château de Condé-sur-Moselle, ce qui donna lieu dans la suite aux ducs de Bar d'en élever un second sur une hauteur au-delà de la même rivière, nommé l'Avant-Garde; et aux ducs de Lorraine d'en bâtir un troisième en-deçà, au-dessus de Frouard. Ces trois châteaux, dont quelques vestiges apparaissent à peine aujourd'hui, formaient un triangle et se trouvaient posés de telle sorte, qu'ils s'observaient l'un l'autre et se tenaient réciproquement en respect*.

Le comte de Vaudémont, plus audacieux, peut-être aussi mieux secondé que le sire de Lietstemberg, ne ménageait ni

* Hist. bénéd. de Metz, d'après une chron. manusc. de l'évêché, inédite, et d'après la chron. de Senones, chap. XI et XII.

le duc de Lorraine, ni les Messins qui s'étaient réunis à lui avec leur évêque. Les attaquant avec spontanéité dans la plaine de Vassoncourt, il les battait à platte couture, faisait un nombre considérable de prisonniers, poursuivait les fuyards jusqu'à la Moselle où 140 d'entre eux se noyèrent, et rendait la position de notre évêque très-difficile*.

Cette position, déjà si critique, s'aggrava bientôt par la retraite du comte de Bar et par celle du duc de Lorraine, irrités tous deux de ce qu'oubliant d'anciennes promesses, indiscrets sans doute, Philippe ne payait point les sommes qu'il leur avait promises pour favoriser son élection comme évêque. Ils réclamaient en outre, avec non moins de justice, le remboursement de l'argent dépensé pendant la guerre. Soit que Philippe ne voulût pas reconnaître la légitimité de toutes les créances, soit qu'il fût hors d'état d'y satisfaire, Thiébaud II, et bientôt après Ferry III, résolurent d'en tirer vengeance, mais ils le firent par des moyens opposés. Thiébaud, fin et rusé, prit une voie détournée : il engagea quelques chanoines messins d'accuser leur évêque de simonie, et partit pour Rome, sous divers prétextes, quoiqu'en réalité il n'eût d'autre affaire que de soutenir cette plainte qui devait entraîner la déchéance du prélat. Urbain IV, ami particulier du comte, défendit par un bref, à tous les monastères du diocèse, de reconnaître Philippe comme évêque et de lui porter aucun secours, tandis qu'il chargeait deux commissaires, l'archevêque de Reims et Thomas de Beaumés, d'instruire le procès canonique de l'inculpé. La mort ayant frappé l'archevêque ainsi que le plus vieux des chanoines accusateurs, Thiébaud revint dans ses états, puisqu'il man-

* Richer, *ut supr.*, lib. V, cap. XVI.

quait des principaux éléments de réussite, mais non toutefois sans compter pour l'avenir sur le ferment qu'il avait levé.

D'un autre côté, Ferry III s'empara des forteresses de Hombourg et de Turquestein, afin de couvrir les avances considérables que lui et sa famille s'étaient imposées en faveur du prélat messin. Rien n'annonçant qu'il ne dût manifester encore d'autres exigences, Philippe tâcha d'apaiser Thiébaud II. Pour se l'attacher, il lui confia la garde du temporel épiscopal, et le força conséquemment de prendre parti contre Ferry III, qui courut demander du secours aux princes grands-électeurs dont les états bordaient les rives Mosellanes et Rhénanes. Ces petits souverains ayant accueilli sa demande, on vit bientôt une armée nombreuse composée d'allemands remonter la Moselle et la Sarre, envahir le Pays-Messin, menacer Metz et porter au loin la désolation. Philippe, sans autre appui que la république messine et le comte de Bar, fit avec eux un traité d'alliance passé le lundi avant la fête de saint Jean-Baptiste 1263, alliance en vertu de laquelle ils devaient se protéger mutuellement contre tous, mais à condition que chaque année le nouveau maître-échevin, les treize jurés et les comtes en ratifieraient les clauses*.

Thiébaud, actif, intrépide, ne comptant pas avec ses ennemis et voulant leur imposer par une entreprise audacieuse, attaqua Preny, boulevard du duché de Lorraine. Le siège dura cinq semaines, sans succès. Obligé de le lever après une perte sensible en hommes et en matériel, Thiébaud

* *Richer., chron. Senon., lib. v, cap. xvi*; D. Calmet, *hist. de Lorr.*, 4.^{re} éd., t. II, aux Preuves, an 1263; Meurisse, *hist. des Euesq.*, p. 470; *Hist. bénéd. de Metz*, t. II, p. 456 à 458.

voulut que Philippe de Floranges entretint une armée qui lui devenait très-onéreuse ; mais l'évêque eut la maladresse de n'y pas consentir ; en sorte que Thiébaut fit sa paix avec Ferry III, et dès-lors on ne vit plus de salut possible pour Philippe, puisqu'il n'avait pas même la ressource des domaines épiscopaux demeurés entre les mains de celui dont il venait de s'aliéner si maladroitement l'esprit.

Thiébaut et la majorité du chapitre poursuivirent avec plus d'activité que jamais l'accusation de simonie pendante au vatican contre l'évêque de Metz ; on alla plus loin encore ; on le représenta comme l'un des hommes les plus ignorants de son diocèse, et ne pouvant absolument pas diriger les autres. Le voyage que Philippe de Floranges fit à Rome sous de telles impressions, lui devint donc plus préjudiciable qu'utile. Urbain IV le déposa et désigna pour le remplacer Guillaume de Trainel, oncle du comte de Bar ; choix qui fait voir jusqu'à quel point ce prince avait influencé la décision papale.

Philippe revint à Metz, jouir d'une prébende canoniale, des revenus de la trésorerie et de ceux du ban de Remilly qu'on lui laissa pour soutenir la dignité de sa naissance et de ses anciennes fonctions apostoliques. S'il n'eut pas beaucoup d'amis dans le clergé, l'attachement populaire l'en dédommagea, et Philippe Gérard nous l'explique quand il dit : *Celluy fut lairge et courtoiz* ; qualités précieuses chez ceux qu'on voit au-dessus des autres, et les seules peut-être que l'universalité des hommes sache apprécier.

Guillaume de Trainel trouva l'évêché criblé de dettes énormes. Pour rassurer Thiébaut II, dont la créance s'éle-

vait à vingt mille livres, et prendre des termes commodes, il affecta les revenus de Vic et de Marsal à l'extinction de cette obligation*. Quelque temps après, une alliance fédérative envers et contre tous les unit intimement : l'évêque toutefois fit ses réserves en faveur de l'empereur et de la république messine qu'il voulait ménager**. Le premier résultat d'un tel rapprochement entre deux princes belliqueux fut l'attaque de la ville de Ligny, qu'ils prirent et brûlèrent. Elle appartenait au comte Henri de Luxembourg. Ce dernier, par représailles, marcha sur Preny avec le comte de Champagne : leur expédition ne réussit pas. Puissamment secondé de notre évêque et des Messins qu'il avait à sa solde, Thiébaud n triompha; mais la prise du comte Henri de Luxembourg et de plusieurs autres brouilla les vainqueurs. Notre évêque prétendait que les prisonniers faits devant Preny ne devaient pas être rendus sans sa participation, et qu'il était juste que leur rançon fut partagée d'une manière égale entre le comte de Bar et lui. Malgré d'aussi justes prétentions, le comte traita secrètement avec Henri de Luxembourg, reçut sa rançon et le laissa libre. Alors, Guillaume indigné ravagea le comté de Briey, celui de la Woivre et le comté de Bar, appartenant tous trois à Thiébaud, qui se ligua avec le duc de Lorraine le 21 juillet 1267, mais en ayant soin de bien distinguer le territoire épiscopal du territoire messin qu'ils voulaient respecter.

La guerre, disent les Bénédictins, devint vive de part et d'autre : la Lorraine, le Barrois, l'évêché de Metz, furent ravagés. L'archevêque de Cologne et l'évêque de Liège en-

* Inventaire des titres de Lorraine; Traité du 4 juillet 1264.

** *Ibid.*; Traité du mois de février 1265.

voyèrent du secours à Guillaume. Ses vassaux du pays de la Sarre et de l'Alsace s'armèrent pour sa défense : il battit les Lorrains et les Barrisiens à Domèvre et près d'Epinal ; mais les uns et les autres, lassés enfin d'une guerre qui n'aboutissait qu'à ruiner leur pays, résolurent de faire la paix. Thiébaud, roi de Navarre, en devint le médiateur ; elle fut conclue la veille de la Chandeleur 1268, et Guillaume, en y accédant, consentit à mettre jusqu'à Pâques-Fleurie, entre les mains des deux princes, le château de Condé-sur-Moselle, à condition que s'il ne leur faisait pas raison pour ce temps-là des griefs qu'ils avaient contre lui, Raoul, évêque de Verdun, et Henri, comte de Salm, les mettraient en possession du château ; que si, au contraire, il leur donnait pleine satisfaction, au sentiment de sire d'Apremont reconnu pour arbitre, le duc de Lorraine et le comte de Bar ne le garderaient point au-delà des fêtes de la Pentecôte, et qu'ils ne le démoliraient pas.

Presque toutes les villes, à plus forte raison les villages de l'évêché, souffrirent beaucoup de ces hostilités. Moyenvic fut entièrement brûlé. Guillaume donna sept cents florins pour le rebâtir, et les habitants s'engagèrent de leur côté à lui fournir, en cas de guerre, cent fantassins et vingt cavaliers*. Bien d'autres conventions analogues durent avoir lieu entre l'évêque et ses feudataires ; mais il était impossible qu'il les remplît, tant les revenus du diocèse se trouvaient compromis. Guillaume mourut en 1269, peut-être à Rome où il se sera rendu, dit-on, pour plaider sa cause contre les abbés de notre ville qui l'avaient fait excommunier ; peut-être dans

* Traité du 21 septembre 1268.

les prisons de Ferry III dont les gens, selon quelques chroniqueurs, s'étaient emparés de sa personne*.

Laurent, évêque élu par le chapitre en 1270, sentit bien que pour éviter les guerres désastreuses qui désolèrent le pays, il fallait prendre des arrangements avec le duc de Lorraine et le comte de Bar, désireux de voir leurs créances assurées. Moyennant la promesse d'une somme de *huit mille lires de provenesins forts* payables en quatre termes, le duc de Lorraine rendit au prélat tout ce qu'il avait usurpé sur les terres épiscopales; le comte de Bar en fit autant d'après une convention analogue**; mais Laurent eut le tort de fixer des termes trop rapprochés. Les deux princes irrités du retard qu'apportait le prélat à les satisfaire, ou plutôt empressés de saisir un prétexte pour recommencer les hostilités, mirent une armée sur pied et ravagèrent le domaine diocésain. Quelques sacrifices pécuniaires auront apaisé le duc. Quant au comte, Laurent l'excommunia. Dès-lors, une lutte très-curieuse s'établit entre les disciples de saint Dominique et les disciples de saint François. Ceux-ci prirent le parti de l'évêque; ceux-là le parti du comte. Laurent interdit aux Dominicains la prédication dans son diocèse. Ils s'adressèrent au pape et la chose s'arrangea***. Mais le duc de Lorraine et le comte de Bar n'en continuèrent pas moins les hostilités commencées. Après s'être assurés du château de Condé-sur-

* Chron. de Doyen de Saint-Thiébaud, ann. 1266; Inventaire des titres de Lorraine; Archives de Lorraine sur Metz, p. 720; D. Calmet, hist. de Lorr., preuves, ann. 1267; Hist. bénéd. de Metz, p. 461 à 464.

** Traités conclus en 1271; D. Calmet, hist. de Lorr., ann. 1271; Inventaire des titres de Lorraine.

*** Chron. M. N. S. de l'évêché.

Moselle, ils marchèrent contre Epinal dont la bourgeoisie se soumit avant que l'évêque ait eu le temps de rassembler une armée pour la défendre. L'armée, les chevaliers, le prévôt, les barons et toute la communauté d'Epinal, mirent la ville et le donjon entre les mains du comte de Bar, à condition de les leur rendre dès qu'il aurait fini la guerre avec l'évêque et reçu les sommes que ce dernier lui devait*.

Pour prendre sérieusement l'offensive, Laurent attendait, avec une faible armée campée près de Châtel-sur-Moselle, que Conrad, évêque de Strasbourg, et ses neveux les sires de Liettemberg, lui eussent amené les troupes qu'ils avaient promises. Mais le duc de Lorraine attaqua Laurent, mit son armée en pleine déroute, le fit prisonnier, et joignit ensuite ses phalanges à celles du comte de Bar pour marcher contre les alliés. Ces derniers eurent le même sort que notre évêque. Ceux qui ne succombèrent pas dans la mêlée, furent entraînés dans les fers. Leur détention dura un an et demi. Laurent ayant obtenu sa liberté sous caution, profita de la présence à Lyon du pape Grégoire x pour accuser Thiébaud dont les prétentions pécuniaires étaient exagérées; Grégoire les manda tous deux devant le concile, et termina leur différend par un traité signé le 6 août 1274.

Le comte de Bar promit de remettre Laurent en liberté, et de ne rien réclamer des sommes que lui devait son église, à condition qu'il lui paierait, dans l'espace de vingt années, vingt mille livres messines, ou dix mille livres tournois, si la monnaie messine était altérée. Thiébaud devait restituer

* Traité du lundi avant Noël 1272; D. Calmet, hist. de Lorr., preuves, ann. 1272; Meurisse, p. 475.

Epinal et Condé. Déjà Ferry III s'était engagé, par un traité passé à Lyon le mercredi avant la saint Jean-Baptiste, de rendre Deneuvre et Remeréville avec leurs dépendances, ainsi que les personnes qu'il tenait pour otages; il avait en outre promis de secourir l'évêque jusqu'au 1.^{er} octobre suivant, mais il gardait provisoirement Vic et Marsal. Le 6 décembre même année, une paix définitive fut signée à Lyon entre le duc de Lorraine et notre évêque; deux arbitres demeurèrent chargés de leurs intérêts respectifs*.

En 1276, le comte de Salm ayant épousé la veuve de Renaud, comte de Castres, Laurent lui donna l'investiture de cette principauté, faveur qui produisit une nouvelle guerre entre l'évêché de Metz et la Lorraine. « Conrad, évêque de Strasbourg, et Henri, comte de Deux-Ponts, prirent le parti de l'évêque; Henri, comte de Vaudémont, et ses trois fils Renaud, Henri, Jacques, se joignirent à Ferry. Thiébaut, comte de Bar, demeura neutre et promit de ne servir ni l'évêque de Metz, ni celui de Strasbourg, ni le comte de Deux-Ponts, parce qu'il tenait des fiefs des uns et des autres; mais Henri, son fils aîné, s'engagea par serment et par écrit à donner cent hommes au duc Ferry. Le sire Jean de Choiseul, entré dans ce démêlé, fut fait prisonnier par les troupes épiscopales messines. Le comte de Deux-Ponts attaqua, mit en fuite l'armée lorraine, qui se défendit avec tant de valeur, qu'elle lui fit acheter bien cher l'avantage remporté sur elle. L'année suivante, Conrad joignit ses forces à celles de Laurent. Ils livrèrent bataille au duc et n'eurent qu'un demi-succès**. Enfin, on

* D. Calmet, hist. de Lorr., preuves, ann. 1274.

** *Chron. Colm.*, ad ann. 1276—1277; *Guilliman., Hist. Episc. Argentin.*; le P. Benoit Picard, hist. M. N. S. de Metz; D. Calmet, hist. de Lorr., ann. 1276; *Hist. bénéd. de Metz*, t. II, p. 471.

finir par où l'on aurait dû commencer. Gobert, comte d'Apremont, resté neutre dans la querelle, fut chargé d'examiner les griefs des deux partis, et rendit, le 24 août 1278, un jugement arbitral dont voici le résumé :

« Toutes les sentences d'interdit ou d'excommunication lancées depuis le commencement de la guerre, seront révoquées ; tous les prisonniers faits depuis le jour du compromis, seront relâchés sans rançon, excepté le sire de Choiseul ; le duc Ferry ne peut rien prétendre à Lay, à Layers, ni à Villersec ; il lui est interdit de tirer le moindre avantage des prises faites jusqu'au 24 août ; Remeréville, Velaines et leurs dépendances demeureront à l'évêque ; le duc paiera le tort fait aux prisonniers de Vic et de Marsal tombés en son pouvoir dans la journée de Hadigny, et l'évêque ne soldera que deux mille livres messines sur les quatre mille réclamées par le duc* . »

Fatigué des tribulations épiscopales, Laurent, qui depuis dix années n'avait pas joui de moindre repos, fut habiter l'Italie où la mort le frappa en 1279**.

Sans attendre que le chapitre eût désigné un successeur à Laurent, le pape Nicolas III s'empressa de nommer Jean de Flandres, fils de Guy, comte de Flandres et marquis de Namur, personnage distingué dont le vaste savoir, surtout en droit canonique, était relevé par des mœurs très-douces et des formes empreintes de modestie***. Arrivé dans sa ville épiscopale au mois d'avril 1280, il s'empressa d'aller rece-

* D. Calmet, hist. de Lorr., preuves, ann. 1278.

** Chron. M. N. S. de l'évêché.

*** Ses armes étaient d'or au lion de sable.

voir les serments des bourgeois de Vic, de Sarrebourg et de ses autres sujets; l'empereur Rodolphe, en lui confirmant un pouvoir temporel qui venait d'être si tourmenté, le qualifia prince de l'empire, titre qu'aucun prélat messin n'avait eu jusqu'alors, et bientôt le comte de Flandres son père, choisi pour arbitre, termina les contestations pendantes entre le prince Henri, nouveau comte de Bar, et le chapitre messin. Guy déclara de bonne prise les prisonniers faits par Thiébaud II sur les troupes du dernier évêque, et Jean de Flandres les racheta moyennant trois cents livres, monnaie de Metz. Cette convention pacifique n'empêcha pas la guerre d'éclater entre notre prélat et le duc de Lorraine, secondé du comte de Bar. On ne sait quel motif leur fit prendre les armes. Pour légitimer une agression qu'on pouvait considérer comme déloyale, puisqu'ils tenaient tous deux de l'évêché des fiefs qu'ils devaient défendre, ils envoyèrent au service de l'évêque vingt hommes armés de fer, s'estimant après cela libres vis-à-vis de lui. Les troupes épiscopales et républicaines réunies furent battues près de Gravelotte; mais un autre engagement ayant eu lieu devant le château de Moresberg, l'armée lorraine éprouva un échec tel que Ferry demanda la paix. On la signa le 26 juillet 1281*.

Appelé bientôt après à l'évêché de Liège, Jean quitta Metz vers la fin d'octobre 1282, et fut remplacé par un de ses parents, Bouchard d'Avesnes, fils de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, et d'Alix de Hollande**.

* Chron. M. N. S. de l'évêché; le P. Benoit Picard, hist. M. N. S. de Metz; Martene, *Ampliss. collect.*, t. v, p. 119; Inventaire des titres de Lorr.; D. Calmet, hist. de Lorr., preuves, ann. 1281.

** Cette princesse était sœur de Guillaume, comte de Hollande, élu roi des Romains en 1247, et reconnu empereur sept années plus tard, après la mort de Conrad IV.

Bouchard, homme d'action et de cœur, fut installé solennellement par Conrad, évêque de Toul, et Henri de Granson, évêque de Verdun. Il arrivait à Metz dans une circonstance fort difficile : les six paraiges et les corps de métiers étaient en lutte pour soutenir leurs prérogatives. Ces derniers, à l'imitation des paraiges qui avaient chacun une bannière, s'arrogeaient le droit d'en posséder également, et de ne marcher, dans les cérémonies et les combats, que sous les couleurs distinctives choisies par eux. Mais beaucoup d'industriels figuraient dans les paraiges. Il ne convenait donc pas qu'ils abandonnassent cette division municipale et politique pour se jeter dans une autre catégorie de citoyens que régissaient des chefs distincts et des prérogatives exceptionnelles. C'eût été le coup le plus funeste porté à l'indépendance *paraigienne*. On le sentit très-bien. Aussi, après de longs débats, fut-il arrêté qu'il n'y aurait désormais d'autres bannières que celles de la cité, au bassan parti d'argent et de sable, et que toutes les bannières particulières, celles des paraiges et celles des corps de métier, seraient brûlées en place publique*.

* Voici comment le Doyen de Saint-Thiébaud raconte le fait :

Quand les bannières du Commun furent abolies, 1283.

En mil deux cens quatre-vingt-trois,
A Mets la coustume en estoit
Que le Commun portoit Banniere;
Mais s'en abolit la manière.

Le Commun contre les Parages
Vouloit user d'anciens usages;
Mais pour apporter bonne paix,
On les supprima pour jamais.

Lettres sont faites et bullées,
Quelles furent toutes brûlées;

Un accommodement définitif entre le duc de Lorraine et Bouchard* ; l'aplanissement de difficultés graves au sujet de Puttelange dont Ferri III contestait la seigneurie à l'église messine** ; le rachat du comté de Castres ou de Blies-Castel, possédé jadis par environ soixante gentilshommes feudataires de l'évêque de Metz***, signalèrent les premières mesures administratives du nouveau prélat. Cependant, la guerre surgit bientôt à l'occasion de ce même comté, dont il avait fait, en 1286, la cession provisoire au monarque lorrain. Henri, comte Bar, irrité d'un tel arrangement, se répand en invectives contre l'évêque de Metz, et ne l'appelle partout que le bâtard****. Le prélat lève aussitôt des troupes, marche sur le château de la Chaussée et l'assiège, bien décidé de porter ses armes plus loin encore ; mais Robert, duc de Bourgogne, Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, interviennent ; on les choisit pour arbitres et les choses s'arrangent. Deux années plus

Et apres grant division
Ils vinrent en bonne union.

Les chroniques de la noble Ville et Cité de Metz, depuis la fondation d'icelle, de quels gens, et en quel temps elle fut construite.

A Mets, chés la veuve Bouchard, rue de la Vieille-Tape, à la Bible d'Or. M. DC. XCVIII. In-48 de 97 pages. Opuscule d'une excessive rareté et dont je ne connais que deux exemplaires. J'en possède un.

* Il fut arrêté, le jeudi avant l'Ascension 1284, que l'étang de Bussoncourt demeurerait au duc ; que La Neuveville et la forteresse de Bussoncourt avec leurs dépendances, et tout ce que l'évêque possédait à Courbesaul, Gillerancourt, Remberviller, Sourneville, serait partagé entre le duc et lui d'une manière égale ; et que Ferri III déclarerait, par lettres scellées, qu'il ne réclamerait plus rien sur les prisonniers de Marsal, de Vic et sur leurs otages. D. Calmet, preuves, année 1284.

** Des arbitres jugèrent en faveur de l'évêque. Anc. archives M. N. S. de la cathédrale.

*** Chron. M. N. S. de l'évêché.

**** Le père de Bouchard était effectivement né d'un commerce illicite entre la comtesse Marguerite et Bouchard d'Avesnes, aïeul de notre prélat.

tard, quand l'évêque voulut retirer des mains de Ferri III le comté de Castres qu'il ne lui avait laissé qu'à titre de simple dépôt, le monarque lorrain aima mieux courir les chances d'une nouvelle guerre que de le rendre. Il appela le comte de Bar, et tous deux envahirent le Pays-Messin. Bouchard, retiré sur Hombourg, afin d'être plus à même de lier ses opérations avec celles des seigneurs allemands qu'il appelait à son aide, ravagea bientôt le territoire ducal. Ferri, pour opérer une diversion, attaqua Saint-Avold. Ce prince revenait chargé de butin, quand Bouchard qui s'était embusqué contre le bois de *Warant*, près Sarrelouis, lui livra bataille à Beuvange-sous-Beltrain et le battit. Plusieurs lorrains distingués périrent; le comte de Linanges, fait prisonnier, fut *menez assez mal cortoisement à Saint-Ayvol* (S.^t-Avold), puis à *Mersault* (Marsal), et condamné à perdre tous les fiefs qu'il tenait de l'évêché de Metz. Mais Ferri l'en dédommagea*.

Sans attendre que le duc eût réparé cet échec, Bouchard fier de sa victoire attaqua Prency. Le siège était poussé avec vigueur quand le duc Ferri III, usant de stratagème, espéra sauver la place presque sans coup férir. Il pria l'empereur Rodolphe, qui se trouvait à Mayence, d'engager le prélat messin à venir faire les reprises des fiefs qu'il tenait de sa couronne, et recevoir l'investiture du temporel épiscopal. Bouchard ne demanda pas mieux; mais au lieu de lever le siège, il ne prit avec lui qu'une escorte. L'empereur, après les cérémonies d'usage, tâcha d'interposer sa médiation pour terminer la guerre: Bouchard ne voulut point s'y prêter, et quitta la cour en laissant une haute idée de sa fermeté et de sa magnificence. Avant de partir, *il fist monter et*

* Chron. de Colmar, ann. 1285 et suiv.; Chron. de Philippe Gérard, fol. 268, recto; D. Calmet, hist. de Lorr., ann. 1290.

armer ses gens, et vint passer tout par devant l'hostel lampereur a bannieres dezployez; et y avoit bien alors XL menestrés (musiciens) cornant devant luy. Parquoy chacun corroit aux fenestres et par les rues, au son de trompettes et menestrei. Et quand lampereur len veit ainsy aller: « Hey Dieu, ait dit lampereur, et comment priseroit cestuy « euesque pour sy maigre dangiez? » Et quant il fut hors de la ville, il donna aux menestrez sa chappe pour eulx boire, laquelle estoit moult belle et moult riche. Et ainsy revint leuesque et retournait en Metz, que oncque au aller ne au venir, il ne trouva homme que luy osayt faire des-plaisir.*

Après cette démonstration qui avait imposé, comme on voit, à l'empereur lui-même, Bouchard, secondé par presque tous les évêques et seigneurs souverains des provinces rhénanes, poussa le siège plus vivement que jamais. Il était à la tête d'une armée de quatre mille fantassins et de cent chevaux bardés de fer, dont la solde journalière lui coûtait sept cents livres messines et cinquante tonneaux de vin. Ferri, de son côté, s'était allié au comte de Blâmont, au marquis de Hasbourg, à la comtesse Marguerite de Vaudémont, au comte Jacques de Vaudémont, sire de Bainville, au sire de Forbach, ainsi qu'à beaucoup d'autres seigneurs. Je ne crois pas que la république messine se soit tenue alors dans des conditions de neutralité. Ses intérêts politiques, en tout cas, étaient séparés des intérêts de l'évêque, car en 1289, lorsque Ferri III et le comte de Blâmont firent alliance contre Bouchard, dans un autre traité, passé le même jour, ils se liguèrent contre les Messins.

³ Chron. de Philippe Gérard, fol. 268 et 269.

Le duc de Lorraine et le comte de Bar n'eurent pas grand succès dans cette guerre; plusieurs de leurs principaux alliés, tombés au pouvoir de l'évêque, furent détenus à Metz* jusqu'à ce que les comtes Simon de Sarrebruck, et Geoffroy d'Apremont eussent offert de prendre eux-mêmes leur place et fourni les cautions demandées. En 1290, le comte de Bar ayant fait la paix, le duc de Lorraine et le sire de Forbach transigèrent l'année suivante; mais ce ne fut guère qu'une simple suspension d'armes, car on retrouve en 1293 Bouchard et Ferri III guerroyant sur les rives de la Sarre. Ils finirent néanmoins par s'entendre, et l'évêque de Metz n'ayant point cessé d'être vainqueur, dicta ses conditions qui furent acceptées le lendemain de la saint Laurent et le mardi avant la saint Luc 1293**.

Ces graves hostilités n'empêchaient pas notre vaillant évêque de porter au-dehors ses armes victorieuses quand l'amitié venait l'en prier***; elles ne le détournaient pas non plus des soins administratifs du diocèse****. Sachant allier les exigences d'une position secondaire aux devoirs épiscopaux, il mit assez d'adresse pour demeurer neutre dans le malheureux conflit qui eut lieu entre l'empire et la France, sous

* Nous citerons, entre autres, les sires Jean et Vautrin de Rosières; Robert de Béru; Thierry de Freistroff; Ferri de Semerke; Jean d'Ennery; Conrad de Sarrebruck; Jean de Bourbonne; Jean de Dame-Levière, etc.

** Chron. de Colmar, ann. 1287 à 1290; D. Calmet, hist de Lorr., Preuves, ann. 1289, 1290, 1291; Archives de Lorr. sur Metz, p. 17.

*** Telle fut son expédition en faveur de Jean, comte de Hainaut, qui avait déclaré la guerre aux habitants de Valenciennes.

**** Les reprises, les acquets, les règlements entre le chapitre diocésain et diverses églises, communes ou abbayes, se présentent assez souvent dans l'histoire de cette époque. V. Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 482 à 485.

Adolphe de Nassau, successeur de l'empereur Rodolphe. Malgré la lettre impériale et l'ordre positif du pape Boniface VIII qui pressait les seigneurs des provinces mosellanes, notamment Bouchard, de se liguier contre la France*. L'évêque messin demeura l'ami, le conseiller des deux états. Il vivait enfin paisiblement quand la mort le frappa le 29 novembre 1296. On l'inhuma sous une petite tombe en marbre noir, aux pieds de Jean d'Apremont; une croix de plomb, suspendue à son cou, portait pour légende : *Anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo sexto, in vigiliâ sancti Andreæ Apostoli, obiit Dominus Bochardus, Metensis Episcopus, frater Domini Johannis, comitis de Hanoniâ, tertio celendas decembris.*



Le chapitre diocésain sentit tout ce qu'il perdait dans la

* La lettre de l'empereur est datée de Wissembourg, 6.^e des ides d'avril (8 du même mois) 1295.

personne de Bouchard; aussi, pour honorer la mémoire d'un si vaillant guerrier, décida-t-on que chaque année, à la procession du 3.^e jour des Rogations, ses bannières et sa cotte d'armes seraient portées devant les reliques de saint Etienne; usage qui s'observait encore à la fin du seizième siècle*.

Plus le dernier évêque avait paru grand, plus il avait intimidé les ennemis du pays et consolidé la puissance épiscopale depuis si long-temps ébranlée, plus le choix d'un successeur devait paraître grave. Les chanoines indécis entre la maison de Lorraine et celle de Bar qui leur offraient chacune un sujet distingué, et qu'ils désiraient bien avoir pour alliées, partagèrent leurs suffrages. Thiébaut de Bar, chanoine de Metz, appuyé d'Edouard, roi d'Angleterre, réunit un certain nombre de voix; Frédéric de Lorraine, évêque d'Orléans, eut les autres. Dans cet état d'indécision, tous deux se pourvurent à Rome; mais Boniface VIII sentit que choisir entre deux familles rivales qui se touchaient par mille intérêts communs, ce serait perpétuer d'inévitables conflits et mettre le diocèse aux prises avec l'ambition jalouse de ses voisins. Conséquemment, il nomma d'office Gérard de Relanges, archidiacre du Brabant, allié, selon toute apparence, aux comtes de Hainaut**. Ses bulles furent expédiées le 24 avril 1297.

Pendant la vacance du siège, Frédéric de Liechtenberg,

* Chron. manuscrite de Philippe Gérard, t. 1, fol. 269, recto. Les armes de Bouchard d'Avesnes étaient d'or au lion de sable, armé et lampassé de sinople.

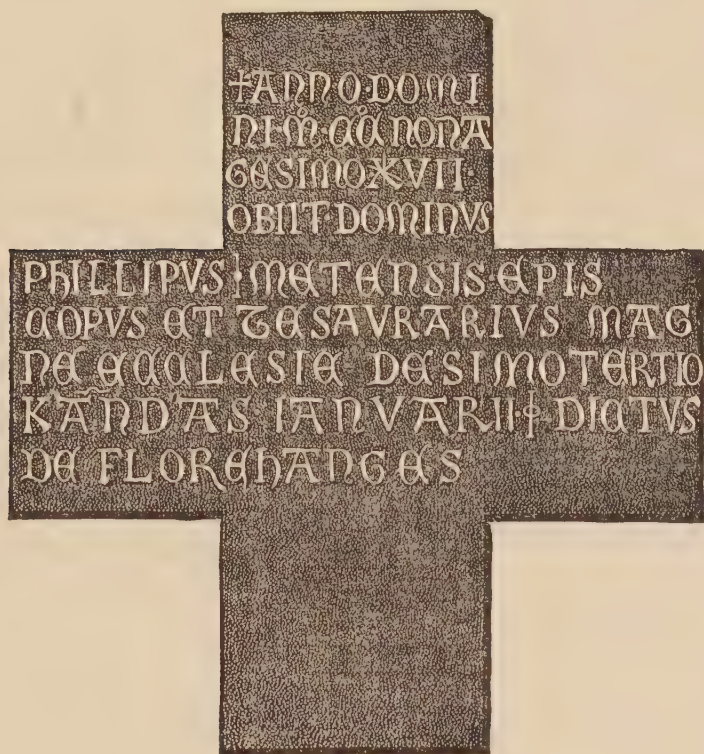
** Gérard de Relanges portait pour armes : deux crosses d'or adossées en pal, et brisées d'une face de gueule.

archidiacre de Metz, prévot de Strasbourg, issu d'une des familles les plus puissantes de l'Alsace, avait été nommé par le chapitre gouverneur des principales forteresses de l'évêché, fonctions qu'il résilia entre les mains du nouveau prélat, le samedi après l'Épiphanie 1298, date qui fixe aux premiers jours de janvier l'intronisation de Gérard.

L'année suivante, cet évêque reçut l'empereur Albert dans son palais situé rue Serpenoise; il l'accompagna, avec plusieurs chevaliers messins, jusqu'à Vaucouleurs où fut célébré le mariage du grand-duc Rodolphe avec Blanche de France, sœur de Philippe-le-Bel, et revint ici muni d'un mandement impérial de proscription contre Liebert de Hinguesanges, gentilhomme déloyal qui ravageait le diocèse à la tête d'une troupe de bandits. Ce fut pour assurer leur sécurité mutuelle que notre évêque et le comte Henri de Bar firent alliance *à grandes et petites forces, envers et contre tous*, la veille de l'Ascension 1299. Aucune affaire sérieuse ne vint troubler la quiétude du Pays-Messin. Gérard ayant obtenu de la cour pontificale la cession toute entière des revenus de l'abbaye de Gorze pour faciliter le paiement des dettes capitales, cession que l'abbaye racheta moyennant deux mille drachmes d'argent versées à la chambre apostolique, beaucoup de difficultés s'aplanirent, des acquêts considérables eurent lieu, et notre prélat put en outre bâtir sur les marais de la Seille, entre Vic et Moyenvic, une jolie maison de plaisance où il termina ses jours le 30 juin 1302*.

* *Cartul. Gorziensis*, tit. 31, 32; *Chron. Nangii*; Chron. du doyen de Saint-Thiébaud; le P. Benoit, hist. M. N. S. de Metz; Archiv. de Lorr. sur Metz, p. 148; Meurisse, hist. des Euesq., p. 483; Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 486 à 491.

Inhumé dans la basilique messine, le prélat décédé reçut une sépulture très-modeste, contrastant avec celle de son ancien prédécesseur Philippe de Floranges, qui était mort à Metz le 13 des calendes de janvier 1297, et contre le tombeau somptueux duquel on l'avait placé*.



* « Car combien que Philippe de Florhange eust renonciez à son esveschiez, sy neantmoins il fust inhumés en pontifical, bien richement aornez de drap d'or; la mittre, les offrois des tunicqz et dalmaticqz, et aultres ornemens, come sandalles et gans, se fermoient à boutons d'argent. Item, en son monument y ait estez trouvez ung calice d'argent que peult estre estimez v florins d'or, onquel y ait estez trouvez le vin fresche et encor humide et moitte. Item, lon y ait trouvez ung anel d'argent dorez avec ung doublet; puis fut encor trovez en celle fousse une crosse episcopalle de bois du tout consumée et pourrie; et fust encore trouvée en ladicte fosse une croix de plomb, escripte en lettres anciennes, de laquelle la figure avec la lettre est icy mise et pourtraicte et au vray. » Chron. de Philippe Gérard.

En 1521 l'on retrouva, parmi les témoignages de cette magnificence épiscopale, une simple croix dont le caractère et la légende* s'harmoniaient du moins avec le néant des grandeurs humaines.

Ce n'est pas sans quelque ennui que notre plume s'est arrêtée sur des faits d'un médiocre intérêt pour le lecteur ; mais leur ensemble constitue l'histoire provinciale de l'époque ; ils peignent le régime féodal avec ses nuances d'arbitraire, de ressources incertaines et d'abus ; ils motivent l'insurrection des communes, la résistance des princes aux vœux de la bourgeoisie, l'opposition de cette dernière, la lutte entre tous pour ou contre certains principes sociaux qui se font jour et qui finissent par dominer les masses. Sous un point de vue général, les papes dans leur résistance ne sont pas plus condamnables que les empereurs dans leur despotisme ; les évêques pas plus que les maîtres-échevins ; les communautés monastiques pas plus que les associations populaires ; l'abus existe au fond de chaque chose ; les règles du juste et de l'injuste restent méconnues, et s'il arrive au pouvoir pontifical de les rappeler, ses exemples malheureusement ne viennent pas toujours à l'appui des préceptes. Nous devons néanmoins le dire, l'église dans ses conciles et ses synodes, l'église du haut de la chaire évangélique a fléchi bien peu sous le poids de passions mauvaises ; d'elle seule partaient les vues généreuses, les nobles exemples, les idées d'organisation applicables au monde entier ; et lorsqu'éloignés de six siècles pour la juger, nous venons, historien de la veille, analyser sa marche, traduire devant notre tribunal son vaste système d'émancipation graduelle, ne faut-il pas hésiter trois fois avant d'inscrire le blâme sur cette page.

* Voyez la croix figurée précédemment. On y lit : *Anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo septimo, obiit dominus Philippus, Metensis episcopus et Thesaurarius magnæ ecclesiæ, decimo tertio kalendas januarii, dictus de Florehanges.*

Au point de vue d'aujourd'hui, un évêque guerroyant casque en tête, lance à la main serait le comble du ridicule, car le prêtre n'a que des doctrines à défendre, des âmes à conquérir; mais dans le moyen-âge, c'était bien autre chose; les évêques devenus héritiers directs des grands officiers romains, ayant un état, des sujets, se trouvant sous le rapport politique, liés aux principales monarchies, comme ils l'étaient à Rome sous le rapport religieux, devaient tenir une attitude complexe. Ils avaient pour mission d'instruire et de protéger; or, instruire, protéger au sein de la barbarie, n'est-ce point combattre avec les armes de l'intelligence et plus encore avec le glaive? Par la suite, des considérations humaines l'ont souvent emporté sur le dogme et sur le devoir, mais en blâmant la chose, on peut, on doit même se l'expliquer. Jadis, l'ordre des successions et des partages, si bien tranché avec nos lois, était soumis à mille interprétations contradictoires; les divisions territoriales n'avaient que des limites approximatives; l'évêché, le duché, le comté, la baronie ne formaient jamais un tout compact, il existait en chacun d'eux une quantité d'enclaves exceptionnels, quelquefois très-considérables, qui subissaient différentes juridictions, qui passaient sans cesse d'une main à l'autre, tantôt à titre d'achat, tantôt à titre de simple dépôt provisoire, pour somme prêtée ou protectorat accordé. D'une semblable situation parmi les immeubles dérivait, en grande partie, les petites guerres si fréquentes aux ^{xiii.}^e, ^{xiv.}^e et ^{xv.}^e siècles. Le diocèse de Metz dont l'évêque et le duc, puis le comte, avaient eu seuls primitivement la juridiction domaniale et politique, était à l'époque dont nous retraçons l'histoire, couvert comme les autres diocèses, de petites principautés ou seigneuries, les unes jouissant d'une indépendance absolue, les autres assujetties à certaines redevances, prestations et corvées. Ainsi, 240 villages formaient

le territoire de Metz républicaine ; une vingtaine celui de la terre abbatiale de Gorze ; le pays-haut , appartenait au comté de Bar ; Sierck, Rodemack, Boulay, Floranges, Richemont, Forbach, etc. , constituaient d'importantes seigneuries ; l'évêque commandait exclusivement à Vic, Marsal et Sarrebourg ; mais déjà la ville d'Épinal, annexe du diocèse, jouissait d'une administration municipale modelée sur l'administration messine*. Dans le xiii.^e siècle, les comtes de Bar se trouvaient hommes-liges** de l'évêque pour Briey, Thiaucourt et Fribourg en Lorraine ; le comte de Daschbourg, pour les territoires de Sarrebourg, Sarralbe, Hernestein et Turquestein ; les comtes de Castres pour soixante seigneuries environ formant cette principauté ; les sires de Sarrebruck pour le comté du même nom ; le duc de Lorraine pour une partie de Rozières-aux-Salines. Le duc de Deux-Ponts, qualifié fils aîné de l'évêque de Metz, premier des vassaux de Saint-Étienne, se reconnaissait aussi homme-lige du prélat pour certains fiefs tels que Puttlinge, Bertheim, etc. ; les comtes de Vaudémont, de Chiny pour divers domaines ; le duc de Luxembourg, pour Conflans et Lutange ; le comte de Réchicourt pour la terre du même nom ; le sire de Bayon pour Vassoncourt, Pagny et Zincourt, etc. Beaucoup d'autres princes ou seigneurs se déclaraient hommes-

* En 1289, quelques bourgeois d'Épinal qui trafiquaient aux foires de Bar-sur-Aube, ayant été gagés sous prétexte qu'appartenant à l'évêché de Metz, ils devaient répondre des dettes de leur prélat, Bouchard d'Avignes déclara aux sergents, gardes des foires champenoises, que les Spinaliens n'étaient point ses sujets ; qu'ils ne pouvaient être justiciables que de leurs mayours, de leurs jurés, de leurs échevins, ou, à défaut de ces derniers, du maître-échevin de Metz ; en un mot, qu'ils avaient des franchises telles qu'on leur permettait d'établir et de destituer les gardiens des portes et des tours de la ville, quand ils le jugeaient convenable. Archives de la ville d'Épinal.

** Mot-à-mot, homme soumis à l'évêque, homme obligé de le défendre envers et contre tous, à moins de certaines réserves.

liges sans avoir de fiefs, moyennant une certaine somme. Tel le chevalier Ancel de Ribeaupierre qui se reconnaît homme-lige de l'évêque ; avant tous les vassaux de deçà les montagnes d'Alsace, et après le duc de Lorraine, pour 500 livres petits tournois accordées par Gérard de Relanges*.

Il serait impossible de fixer, d'une manière précise, les modifications qu'éprouvèrent successivement, dans leur lutte respective, le pouvoir épiscopal messin et le pouvoir municipal. Au milieu du douzième siècle, l'évêque ne dispose déjà plus sans l'avis du peuple (*populi assensu*) de certains droits tels que ceux qui se prélevaient sur la laine et le chanvre introduits à Metz : Etienne de Bar en accorde la jouissance au chapitre de Saint-Thiébaut** ; le comte de Metz, l'archevêque de Trèves, l'empereur même, la lui confirment*** ; mais l'adhésion des magistrats messins semble inutile, puisqu'on n'en fait pas mention. Trente années après, Bertram ratifie l'ancienne donation d'une manière solennelle, en présence des clercs et du peuple représentés par quelques dignitaires ecclésiastiques et par des laïcs députés de chaque paroisse. Cette fois, les magistrats municipaux l'approuvent seuls**** ; preuve sensible qu'alors l'autorité populaire avait fait un pas immense.

* Inventaire M. N. S. des archives de Lorraine et vieux titres de l'évêché de Metz.

** *Confirmamus vobis et ecclesiæ vestræ in perpetuum trutinam seu bannale pondus lance quod vobis pro salute animæ nostræ, tam cleri quàm populi pari assensu adhibito, sub tali jure dedimus et concessimus quòd de duobus ponderibus emptor lance vobis obolum persolvat, nec cuiquam nisi bannali pondere vestro, infra bannum civitatis, lanam ponderare licebit... Actum Metis IIII Idūs novembris, ann. MCLXI.* Hist. bénédict. de Metz, preuves III, p. 124.

*** Ibid., p. 125—126.

**** Ibid. p. 149, 150, 151, ad ann. 1290.

Quand ce même Bertram institue les amans, il n'oublie pas de dire qu'il le fait à la demande de la commune et pour lui être agréable ; quand il ordonne aux particuliers de tester pardevant les curés, c'est encore d'après le vœu et le consentement de la magistrature urbaine*. On pourrait multiplier les exemples. Ils prouveraient tous qu'à dater de 1150 à 1190, les choses qui ressortaient du régime intérieur de la cité, se réglaient généralement à l'amiable entre le peuple et le clergé.

Dans le mouvement d'insurrection des esprits, les prérogatives épiscopales diminuaient chaque jour. En 1260, il fut défendu au maître des Treize de continuer l'hommage du poisson qu'il faisait à l'évêque, et ce, sous peine de 20 livres d'amende payable aux portes de la ville** ; des impôts, des amendes judiciaires s'établissaient quelquefois au détriment du prélat et de son clergé ; des mesures municipales étaient prises sans leur aveu***. Vers la fin du douzième siècle, les offices de changeurs des monnaies demeuraient exclusivement sous la juridiction épiscopale**** ; preuve qu'alors la cité messine n'avait pas encore de monnaie coursable.

* *Ad petitionem et consensum totius civitatis mettensis, ab universis civibus unanimiter et voluntariè hanc consuetudinem sibi olim induxisse...* *Ad ann. mcxcvi.* Hist. bénéd. de Metz, t. III, p. 162—163.

** Archiv. de la ville, Cartul. en parchemin, fol. LIX, n.º 84.

*** On peut consulter à cet égard le tarif du *grand tonneau*, et les arrêtés que nous publierons plus loin.

**** Chaque changeur versait annuellement 12 livres messines de droit d'exercice, et tout nouveau changeur devait payer 20 sous à l'évêque et 5 sous, monnaie de Metz, au camérier de l'évêque. *Statuimus, dit Bertram, ut omnes simul cambitores in civitate nostrâ, vel in suburbiis ejus ad mensam sedentes, XII libras mettensis monetæ annuatim persolvendo, liberè ad mensam sedeant, et suum cambiendi officium inofensè exequantur... Ut quicumque de novo cambitor instituetur, et unus fiet de paribus, antequàm instituat, episcopo xx solidos, et magistro camerario epis-*

La dénomination de livres messines, *libras mettenses*, sous messins, *solidos mettenses*, qu'on rencontre dans certaines chartes de cette époque, ne suffit point pour admettre une monnaie municipale qu'on ne rencontre nulle part. Il faut considérer ces expressions comme des témoignages de valeurs conventionnelles à tel ou tel type. Peut-être dans le siècle qui suivit, l'administration républicaine opéra-t-elle quelques essais monétaires. Dans tous les cas, Bouchard d'Avesnes reconnut l'urgence de céder son coin à la ville, afin que la monnaie eût un cours plus libre. Il le fit pour l'espace de cinq années, et ce fut un témoignage sensible, une reconnaissance du crédit commercial dont jouissait notre ville. C'est le premier acte de ce genre qui soit connu*.

Les alliances contractées par les Messins avec les villes impériales de Nuremberg, Arles, Cambray, Francfort, Thion-

copi v solidos mettensis monetæ persolvat, et cambitoribus de servicio, juxta morem consuetum, debitò satisfaciât, nullique parium ad mensam sedere liceat antequàm sufficientem cautionem magistro cambitorum pres-titerit de portione illâ quæ ipsum contingit in solutione supradictarum: XII librarum, et cyphi argentei pretaxati. Nullum autem liceat cambitorem de novo institui, et unum fieri de paribus, nisi magistri cambitores et duarum ad minùs partium ipsorum cambitorum assensum et favorem assequatur. Règlement du 21 décembre 1190. V. hist. bénéd. de Metz, t. III, Preuves, p. 147 — 148.

* Nous, Bouchairs, per la graice de Deu, euesques de Mes, faisons conixans à tous, ke nous avons vendeit nostre monnoie.... Mes à point et à lus (au point et au lieu) où elle est or; ensi ke nous ne la poions chain-gier, ne remueir, ne de loy, ne de flour (fleur), de ceste prochiennne feste Nostre-Dame Chandelor, qui or vient, en cinc ans continueément, por cinc cens livres de messains, dont nous avons recuet boen paiement. En tesmoignaige de veriteit, lor en avons nous doneit ces lettrez saiellées de nostre saiel. Ke furent faites le mecredi devant la Chandelor devant dite, Kant li miliaires corroit par mil dous cens quatre vins et unze ans.

Paul Ferry, observ. séculaires, m. n. s. de la biblioth. de Metz, v. t. I, XIII.^e S., fol. 304, recto. C'est un extrait tiré par lui de l'arche de S.^t Marcel.

ville, Saint-Trudon, Aix-la-Chapelle*, villes qu'on exemptait des droits d'entrée ; celles qu'ils firent avec Trèves, Toul, Verdun** et divers seigneurs du voisinage***, voir même avec leur évêque Bouchard d'Avesnes, témoignent hautement des conditions d'indépendance auxquelles leur gouvernement était parvenu. Le traité conclu avec Bouchard le 4 décembre 1283 me semble surtout remarquable ; car il ne s'agit pas seulement d'un acte temporaire, mais d'une alliance ferme et stable que chaque année la vieille justice, l'administration cessante devait faire jurer à la nouvelle****.

* Cy sont les villes qui sont chambres lampereur.

** Le 1.^{er} mars 1226, le maître-échevin et les échevins de Trèves défendirent d'arrêter à l'avenir pour dette, aucun citoyen de Metz, à moins qu'il ne soit débiteur ou caution, *aut debitor, aut fidei jussor*. Paul Ferry, observ. sécul. manus., t. 1, fol. 304, versò.

Le 11 septembre 1283, par un atour renouvelé le 26 juin 1288, les magistrats trévirois et messins arrêterent qu'aucun des sujets des deux villes ne serait désormais poursuivi, emprisonné, sans le consentement de l'une ou de l'autre cité. Paul Ferry, *ibid*, t. 1, fol. 304, rectò. Ce traité est en langue romane.

Le 26 septembre 1257, les échevins de Metz et ceux de Toul concluent un traité d'alliance pour cinq ans. Archives de l'Hôtel-de-Ville, cartul. en parchemin ; fol. lx, rectò, n.º 87.

Le 15 février 1298, les échevins de Metz et de Verdun font un traité semblable à celui qui existe entre notre ville et celle de Trèves. Hist. bénéd. de Metz, III, p. 248 — 249.

*** V. hist. bénéd. de Metz, III, p. 237 et 247, les traités conclus en 1292 et 1296, entre les magistrats messins, le comte de Dièche, le sire de Bitche et les sires de Serrières.

**** « Nous, Bouchairs, per la graice de Deu, Esluit de Mes, et Nos, li Maistres-Eschavins, li Treze, li Conte, et toute li Communité de Mes, faisons chose connissant à tous, ke nous, pour lou bien, la sauvetei et lou commun profit de Nous, de la Citeit, et de toute l'Eveschiet de Mes, avons fait et establît aliances ensamble : en teil maniere, ke nous nous devons entraidier contre toutes gens, tant comme nos, Bouchairs devant dis, serons Esluiz ou Evesques de Mes ; et ces aliances devant dittes avons nous jureit à maintenir bien et loiaument, en bonne foi, et sens nul mal engien, sauve la foiautei l'Empereur ; et doit, chascun an, li viez Justice

Vingt années auparavant, un traité semblable avait été conclu entre les Messins et l'évêque Philippe de Floranges; tandis que, chose digne d'attention, nos ancêtres, à la fin du treizième siècle, ne s'étaient encore alliés à aucun prince ecclésiastique étranger. Il existait donc, dans leur régime administratif, quelque chose d'inconciliable avec le régime des évêchés voisins.

Considérés comme état, la ville de Metz et son territoire présentaient beaucoup plus de ressources politiques et commerciales, beaucoup plus d'homogénéité que ne pouvait en offrir l'évêché. Cet ensemble territorial faisait la force du gouvernement républicain, dont les membres attachés au sol par des liens de famille, des propriétés considérables ou de grandes industries, entendaient les besoins réels du Pays-Messin. Plusieurs noms célèbres sont inscrits sur notre liste échevinale dans la période comprise entre 1260 et 1300*;

faire jureir la novelle, lou jour que on la fera, et des Preudommes, des Parages et de la Communetei de la Ville, pour tout ly Commun de Mes, ke il us aloiances desus dittes tenront, et feront tenir, et maintenir bien et loiaument, en bonne foi, sans boidie (tricherie) et sens mal engien. »

Hist. bénéd. de Metz, t. III, p. 227, Preuves.

* Voici cette liste : Jaïques Cretton, en 1261; Jean le Trowan, en 1262; Pierre Thomas, en 1263; Jean de Ragecourt, en 1264; Allixande Magnerel ou Macquerelz, en 1265; Thierry Brixepain, en 1266; Thiébault Faulquenelz, en 1267; Jacques de Noviant, en 1268; Geoffroy le Gournai, en 1269; Nicolle le Gournai, fils de Jaïcomin le Gournai, en 1270; Baudowin Louve, en 1271; Philippe Faixin, en 1272; Nicolle Faulquenelz, en 1273; Jean de Saint-Polcort, en 1274; Jean le Gournai, fils de Jaïkemin le Gournai, en 1275; Aubert, fils de Jean Xaving, en 1276; Poince de Collongne ou Colloigne, en 1277; Jaïkemin Faulquenelz, en 1278; Jean Corbelz, en 1279; Poince de Ragecourt, fils de Philippe de Ragecourt, en 1280; Pierre Grasse-Chair, en 1281; Hue ou Hugnes Grasse-Chair, en 1281; Hugues Grasse-Chair, en 1282; Jean Bataille, en 1283; Thiébault Moiellan, en 1284; Jacques le Gournai, en 1285; Jean Grasse-Chair, en 1286; Thiébault le Gournai, en 1287; Thiébault ly Maire, en 1288; Thiébault Foural ou Fourat, en 1289; Poince le Gournai, en 1290; Phi-

on y voit des Gournaix, des Ragecourt, des Faulquenel, des Pieds-Deschault, un Louve, un Bataille, et d'autres noms illustres auxquels la postérité reconnaissante doit également un souvenir. Ces magistrats, vrais tribuns populaires, continuaient d'être nommés par les six électeurs que Bertram avait désignés; on les choisissait sans doute sur une liste de candidats que fournissaient les députés des paroisses; mais, en l'année 1500, *à donc faillirent ly maistres-eschevins qui se faisoient par escors*, dit la chronique, *et les commençoit-on à faire par ly paraiges**; c'est-à-dire qu'il ne fut plus libre aux électeurs ecclésiastiques d'arrêter leur choix d'une façon presque arbitraire.

lippe le Gournaix, en 1291; Jean Goulle ou Gouté, en 1292; Jean Piedz-Deschault, en 1293; Wary ou Ulry Thiébault Piedz-Deschault, en 1294; Gilles Hecque ou Huyne, en 1295; Jean Chaudron, en 1296; Henry Thomassin, en 1297; Jacques Goulle, fils de Jean Goulle, en 1298; Jacques le Gournaix, fils de Philippe le Gournaix, en 1299; Simon de Chambre, fils de Jacques de Chambre, en 1500.

De tous ces magistrats, les Bataille, les Corbelz, les Faixin, les Faulquenelz, les Louve, les Gournaix, les Piedz-Deschault, les Ragecourt, les Xaving, sont les seuls auxquels nous puissions attribuer des armoiries avec exactitude.

Les Bataille portaient chevronné d'or et d'azur au franc quartier d'or, à l'aigle esployé de sable; les Corbelz, d'argent au corbeau de sable; les Faixin, de gueule aux trois tourteaux d'or posés 2 et 1; les Faulquenelz, tantôt facé d'or et d'azur au franc canton de sinople, chargé d'une croix échiquetée d'or et de gueule; tantôt d'argent à la bande de gueule chargée de trois tours d'or; les Louve, de gueule à trois pals de ver, au chef d'or, chargé d'une louve passante tantôt au naturel, tantôt de sable, accompagnée de deux tourteaux de gueule; les Gournaix, de gueule tantôt à trois tours, tantôt à six tours d'argent, maçonnées de sable en bande; tantôt d'azur à une tour d'or; tantôt de sable à trois tours d'argent en chef, au chevron d'or en pointe; tantôt d'or à six tours de gueule posées 3, 2 et 1; les Pieds-Deschault, de gueule à l'aigle esployé d'or; les Ragecourt, d'or à la tour de sable; les Xaving, chevronné d'or et d'azur, au franc quartier de gueule chargé d'un rameau de sinople.

* V. la liste des maîtres-échevins publiée par D. Jean-François à la suite du Vocabulaire austrasien, p. 177.

Des familles privilégiées, nobles et roturières, devinrent le noyau administratif fondamental; on en tira le *maître-échevin*, les *Treize*, ainsi que les autres magistrats principaux; et afin de ne pas laisser un *paraige* prédominer, ni absorber les grands emplois d'une manière exclusive, nos six électeurs ecclésiastiques arrêterent, le 2 avril 1300, que chaque *paraige* aurait son tour annuel pour le choix du maître-échevin; et que s'il mourait étant en exercice, on lui donnerait un successeur pris dans le *paraige* auquel appartenait le défunt, ou dans le *paraige du commun*. Cette faveur accordée au *paraige* le plus nombreux, le plus remuant et le plus redoutable de la cité, me semble une satisfaction illusoire, car les électeurs pouvaient toujours, sans enfreindre le principe d'élection, éviter d'appeler au maître-échevinat un homme du *commun*; mais il y avait des ménagements à garder pour concilier les exigences.

Déjà, cinquante années auparavant, *por abattres le descort de l'election de maiors*, c'est-à-dire, afin d'éviter les désordres qu'entraînait la nomination annuelle des trois mayours ou maires de quartier, le maître-échevin, les Treize jurés et la communauté de Metz avaient établi que ces maires, choisis désormais par eux, seraient tirés successivement des six *paraiges*; que l'élection aurait lieu par la voie du sort, la veille de saint Pierre et saint Paul, et que s'il arrivait qu'on prît pour *mayour* quelqu'un qui ne fût pas de la mairie à la tête de laquelle il était élevé, cela ne l'empêcherait nullement d'accepter; *et s'on prennoit maor, ke ne fust mie menans en la mairie, il sairoit et justiceroit, ausy bien com il fust menans en la mairie**.

* Le *paraige* de Saint-Martin obtint pour l'année 1250, la mairie de Porte-Muzelle ou Mozelle; pour 1252, celle de Port-Sailly; pour 1254, celle d'Outre-Muzelle. Le *paraige* de Port-Sailly devait jouir, en 1250,

Cet atour, rédigé à la feste de saint Jehan-Baptiste, quant li miliaires corroit par M. et CC et cinquante ans (24 juin 1250), nous offre d'autant plus d'intérêt qu'il a dû servir de point de départ à l'acte constitutif des élections échevinales dont nous venons de parler précédemment⁵.

Il y a, dans un tel acte, formulé avec solennité, le secret d'une révolution toute entière préparée long-temps d'avance, et à laquelle le clergé ne pouvait se soustraire davantage. Les électeurs semblent en convenir eux-mêmes quand ils disent : *Et toutes ces choses si desour devisées avons nous, Princier, Abbeiz et Convens dessus nommeis fait et ordonneit a la priere et a la requeste don Maistre Eschaving, des Trezes, des Contes Jureiz de Mes, de tous les pairaiges de Mes, et de toute la communeteit de la Citeit de Mes.....* Ce n'est donc pas bénévolement, mais à la prière, à la requête des bourgeois que l'ordre d'élection fut changé. Les paraiges ont *mis lours saelz* (sceaux) *aveuc les nos saelz, a ces presentes lettres, en tesmoignaigne de veriteit*, disent les électeurs. Rien ne constate qu'ils l'aient fait comme preuve d'accord bien sincère.

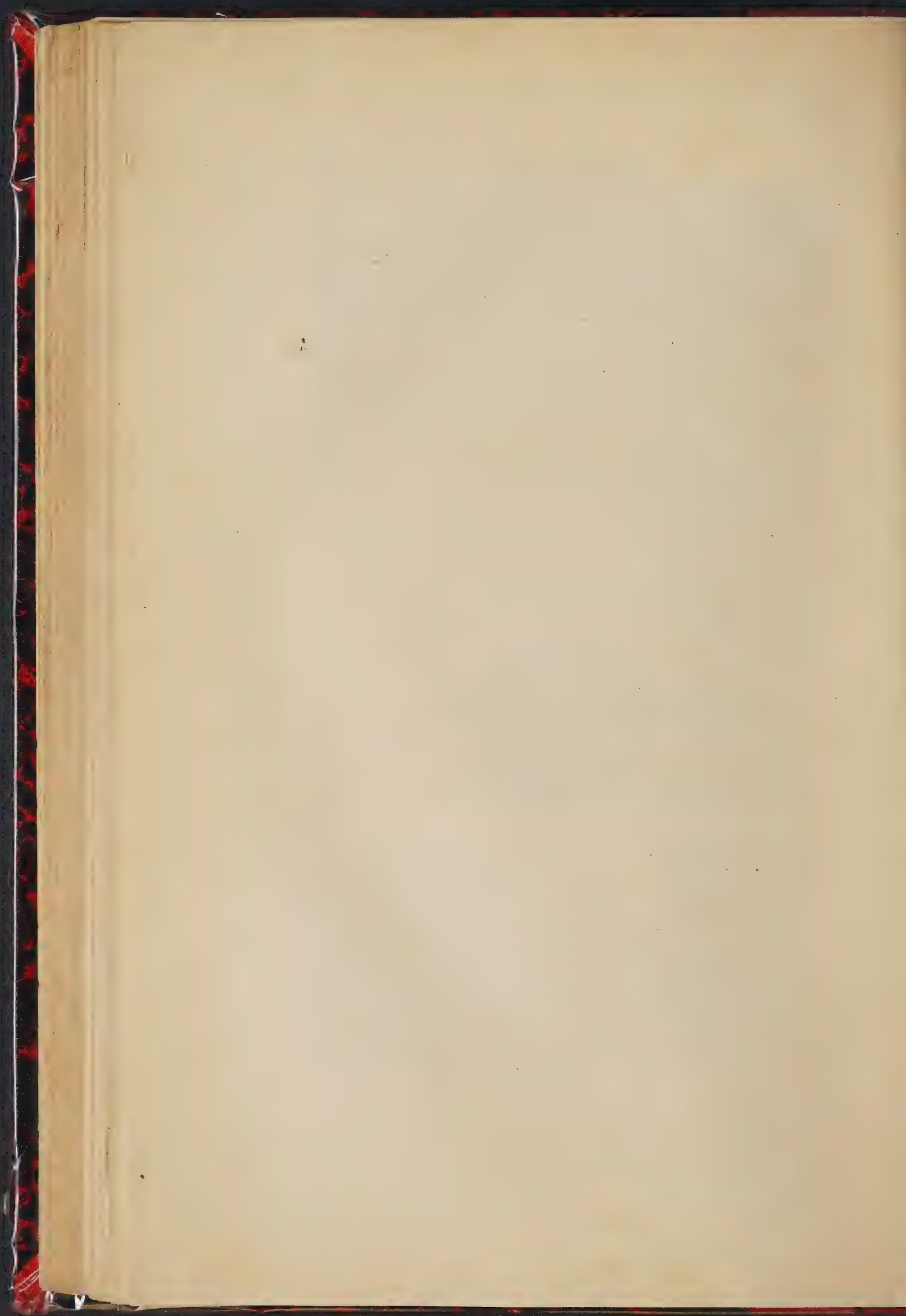
Maintenant l'administration va subir, sous tous les rapports,

de la mairie de Port-Sailly ; en 1252, de celle d'Outre-Muzelle ; en 1254, de celle de Porte-Muzelle. Au paraige du commun revenait, en 1250, la mairie d'Outre-Muzelle ; en 1252, celle de Porte-Muzelle ; en 1254, celle de Port-Sailly. Le paraige d'Outre-Seille fournissait, en 1251, le maire de Porte-Muzelle ; en 1253, celui de Port-Sailly ; en 1254, celui de Porte-Muzelle. En 1251, la mairie de Port-Sailly ; en 1253, celle d'Outre-Muzelle ; en 1255, celle de Porte-Muzelle, devaient échoir au paraige de Porte-Muzelle. Enfin, le paraige de Juif-Rue était appelé à fournir, en 1251, le maire d'Outre-Muzelle ; en 1253, celui de Porte-Muzelle ; en 1255, celui de Port-Sailly. Rien n'indique qu'il ait été dérogé, de fort long-temps, à ces dispositions. L'atour est rapporté dans l'Hist. bénéd. de Metz, t. III, p. 498, 499, aux Preuves.

des modifications importantes. La ville aura décidément une monnaie coursable; les impôts se prélèveront d'après un nouveau mode; la justice sera plus municipale qu'ecclésiastique. Pour arriver aux emplois, il faudra nécessairement être d'un paraige et penser comme le peuple; les différentes magistratures républicaines acquerront une indépendance inhabituelle; la centralisation des affaires montrera ce qu'on a gagné d'unité; les Treize, choisis exclusivement dans les six paraiges, présideront à toutes les commissions, jouiront d'immunités nombreuses, d'appointements considérables, et finiront par abuser de leur position, comme les évêques, les ducs, les comtes ont quelquefois abusé de la leur.

SCEAU SECRET DE LA CITÉ.

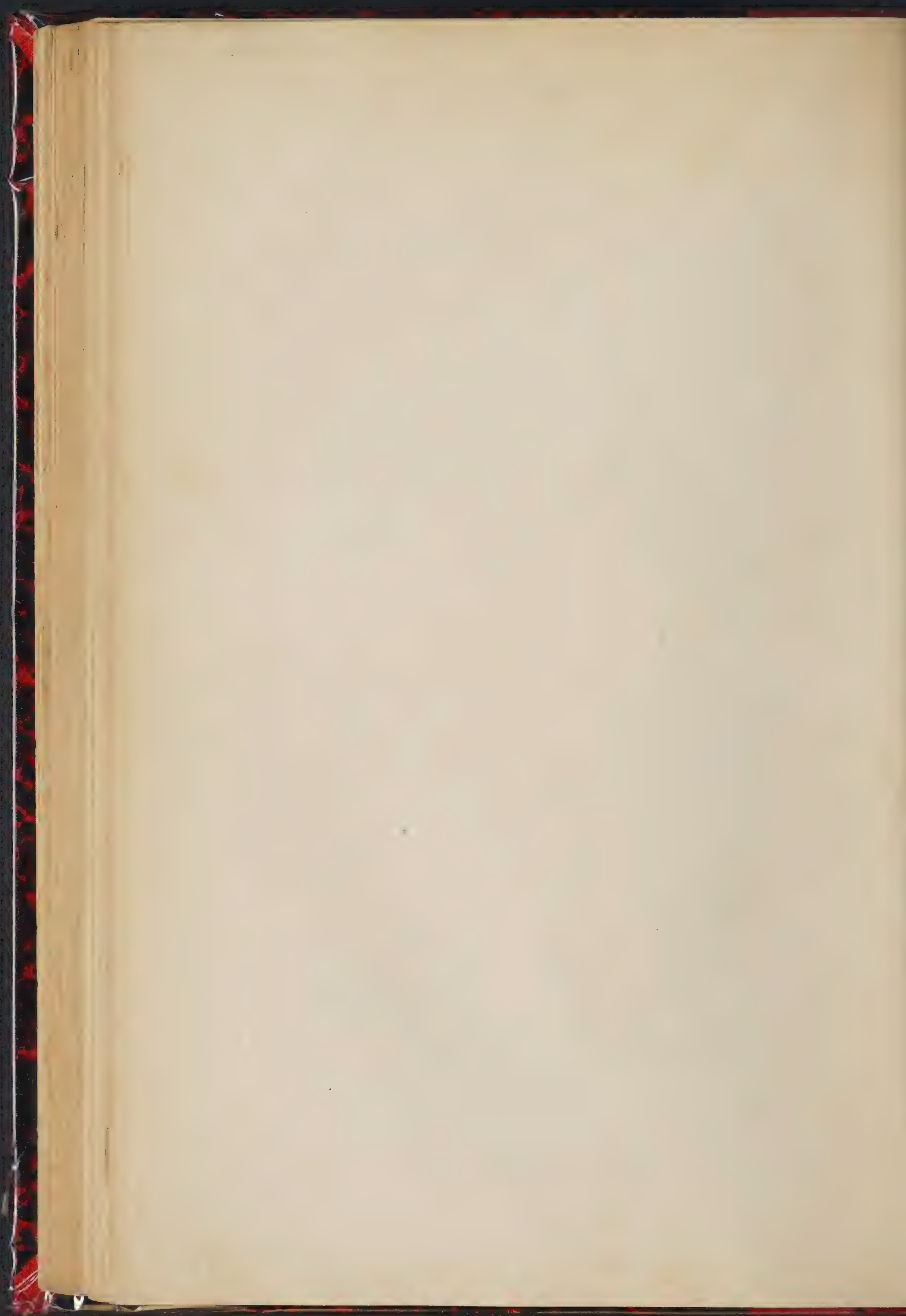




Costumes et Caricatures du XIII^e Siècle

73





Etat social.



PUISQUE nous avons envisagé, sous un point de vue général, l'attitude politique des évêques de Metz et des maîtres-échevins, il faut étudier maintenant les rouages administratifs, judiciaires, religieux, qui s'engrânaient, au treizième siècle, d'une manière si compliquée. Impossible de résoudre, sans cela, les problèmes sociaux qu'on rencontre.

Gardiens des franchises populaires, douze conseillers-échevins et un maître constituaient, du temps de l'évêque Bertram, le pouvoir délibératif messin.

Leur nom figure au bas des *atours*,

tantôt seul, tantôt associé à des noms d'hommes, soit marquants, soit vulgaires, appelés comme témoins du fait. Un grand sceau, le sceau de la cité, tenait lieu de signatures :

GRAND SCEAU DE LA CITÉ.



Quand les conseillers-échevins eurent pris le nom de *Treize*, ils formèrent un tribunal suprême auquel on jugea convenable d'adjoindre, quelques années plus tard, des *comtes*

jurés élus par le peuple pour le représenter dans les assemblées du grand conseil, et vingt-six *prud'hommes*^{*}, etc. Ces trois tribunaux, séparés ou réunis selon les cas, embrassaient toutes les affaires. Dans les circonstances graves, le pouvoir délibératif faisait un appel aux échevins des paroisses^{**}, et même à d'autres représentants du peuple désignés en tête des atours sous le nom de *tous li Communs*, *toute lai comuniteit*, *tout lou coumun de Mes*. Les prud'hommes et le peuple n'avaient eu d'abord que voix consultative dans les délibérations. Il en fut ainsi des *paraiges* appelés au pouvoir en 1248. Le maître-échevin, les Treize, les comtes jurés décidaient, suivant avis des paraiges et du peuple; quelquefois ils ne prenaient conseil que d'eux-mêmes. Le nom des prud'hommes apparaissait par intervalles; mais le rôle de ces derniers dut s'amoindrir après l'adjonction des paraiges au conseil souverain. Il résulte du *Grand cartulaire de Metz*, qu'en 1250 le conseil délibératif se composait de 154 personnes, savoir : le maître-échevin; les Treize; 20 députés du paraige de Port-Sailly; 20 députés du paraige de Port-Muzelle; 20 députés du paraige de Saint-Martin; 20 députés du paraige de Jurue; 20 députés du paraige d'Outre-Seille, et 40 du paraige du Commun.

Les *paraiges*^{***} ne formaient pas, comme on l'a supposé, des tribus populaires sectionnées par quartiers distinctifs. Ce furent d'abord cinq grandes familles avec leurs alliances, qui, réunies pour imprimer une forme normale au gouvernement répu-

* Li Treses Jureiz ou Juriez de Mes, li Treses Jureiz de la paix, li peirs dou maistre Eschevins; li contes jureiz, ou simplement, li contes; li Prodommes, ou Proudommes de la communalteit de Mes.

** Li Consoil des Eschevignes.

*** Li six Paraiges ou lignaiges de Mez.

blicain, finirent, à la longue, par constituer une véritable aristocratie hors de laquelle il n'y avait point d'avenir*. D'autres familles réclamèrent : on les associa dans un sixième paraige appelé paraige du commun, et l'ensemble de la population demeura divisé ainsi tant que dura la république messine. Seulement, l'administration eut soin, plus tard, d'adjoindre aux familles *paraigiennes* primitives quelques familles nouvelles pour combler les vides qu'entraînaient les guerres, les proscriptions, les épidémies si communes au moyen-âge, et le cours ordinaire des destinées humaines. Ces péripéties sociales furent tellement multipliées, qu'à la fin du xv.^e siècle, sur ces 150 souches ou chefs d'hôtel dont se composaient les paraiges primitifs, il n'en existait plus que dix ou douze. Dans l'organisation paraigienne, tous les fils succédaient à leur père ; mais quand le père et l'aïeul maternel étaient demeurés fidèles au paraige dont ils se trouvaient issus, les fils pouvaient choisir entre le paraige de l'aïeul et celui du père. Il en résultait qu'à la longue, les membres d'une même famille patricienne appartenaient souvent à trois ou quatre paraiges. Les alliances, d'ailleurs, faites au sein des paraiges aussi bien qu'en dehors, modifiaient incessamment leur composition ; de sorte qu'on voyait dans les paraiges de Porte-Muzelle, Juif-Rue, Saint-Martin, Outre-Seille, quelques roturiers figurer parmi grand nombre de nobles ; et dans le paraige du Commun, quelques nobles parmi grand nombre de roturiers, industriels, négociants et gens de métiers**. Les membres des paraiges, gentilshommes, chevaliers et

* On voit au bas d'une charte du 4 des kalendes de janvier 1214, concernant les droits de *tonneu* payables par les forains, cinq noms qui semblent marquer les cinq souches paraigiennes primordiales ; ce sont : Henry de Porte-Sailly ; Rodulphe de Porte-Muzelle ; Simon Maleboche d'Outre-Seille ; Albert de Juifrue ; Remy de Saint-Martin.

** V. le grand cartulaire de la cité.

roturiers, se trouvaient confondus sous l'appellation générale de *bourgeois et bonnes gens de la cité*, tandis que les autres habitants se qualifiaient *manans*. Une alliance matrimoniale pouvait élever un manan au titre de bourgeois.

Chaque *paraige* avait son hôtel ou lieu d'assemblée, et son scel particulier. L'hôtel, vaste, crénelé, rectangulaire, percé d'un nombre considérable de petites fenêtres, offrant une porte en retraite sur une petite cour qui alignait la rue, dépassant de la moitié de sa hauteur, au moins, les maisons groupées autour de lui, présentait l'image d'une forteresse urbaine plutôt que celle d'un asile pacifique. On voit encore, rue du Grand-Cerf, rue des Piques et rue Chèvremont, trois monuments semblables, désignés à tort par le vulgaire sous le nom d'hôtels des Treizes.

Le sceau différait, selon qu'il appartenait à tel ou tel *paraige* :

Porte-Muzelle avait burlé d'or et d'azur de huit pièces, et pour légende, *S. de Porte-Myselle*;

Juif-Rue, d'or, à l'aigle de sable, sans membres, et pour légende, *Sig. dov. paraige. de. Gerve. †*; au contre-scel, tête de juif de carnation, caricaturée, en champ d'azur;

Saint-Martin, de gueules, à trois besans d'or posés deux et un; celui de dextre chargé d'une croix de gueules, et pour légende, *Sigillum illorum de S.^{to} Martino*;

Porte-Sailly, d'or à une tour de sable annelée, et pour légende, *S. parentele de Porta Salie*;

Outre-Seille, chevronné d'or et d'azur de onze pièces, et pour légende, *Sigillum de Maleboches*;

Le *Commun*, d'or, à un saint Esprit d'azur en chef et à un saint Etienne de carnation, à genoux, en habit de lévite, les mains jointes et élevées vers le ciel; le saint Etienne accosté de deux lapidateurs également de carnation; au contre-scel, un saint Paul de carnation tenant de la main dextre une épée d'argent, instrument de son martyre; de la main senestre, le livre des saints évangiles, et pour légende, *Sigillum S. Stephani . de communitate . Metensi . †*.

Ces sceaux, que personne encore n'a publiés, offrent beaucoup d'intérêt sous le rapport de leurs symboles et de leurs

SCEL DU PARAIGE DE JUIF-RUE.



légendes. Ainsi, le scel de Juif-Rue rappelle, par son aigle, le culte de Jupiter, dont le temple s'élevait à l'extrémité

supérieure de Jurue, et par sa tête de juif caricaturée, la

CONTRE-SCÉL DU PARAIGE DE JUIF-RUE.



présence des israélites dans un quartier qu'habita plus tard le citoyen Albert, membre fondateur du paraige en question*.

La légende du scel de Porte-Sailly contient le mot *parentele* qui explique la teneur de cette organisation républicaine; la légende du scel d'Outre-Muzelle consacre le nom de *Maleboches*** , son fondateur; enfin, dans le scel du

* *Albertus, de vico Judæorum*. Charte du 4.^e des kalendes de janvier 1214, citée plus haut.

** *Warnerus Malum os*; Warner Maleboches est cité dans une chartre de l'évêque Bertram, datée de 1193.

commun apparaissent d'une part les témoignages de la con-

SCEL DU PARAIGE DU COMMUN.



fiance populaire à saint Etienne et saint Paul, et, d'autre part, le désir d'exprimer que le commun entre pour beaucoup plus que les autres paraiges dans la constitution messine*.

Au contre-scel, on lit pour légende SARTVS POVLVS APOS-

* Ce scel, comme on voit, se rapproche beaucoup du scel municipal, ou grand sceau, dont nous avons donné l'image précédemment.

Le grand sceau, *lou comun scel de Mez*, que personne n'a publié jusqu'à présent et dont je ne connais plus qu'une empreinte, représentait en chef une main d'or posée sur une croix, et, en dessous, un saint Etienne de carnation avec son habit de lévite, couronné des cinq cailloux de son martyr et acosté de quatre bourreaux également de carnation. Je ne sais quel pouvait être le champ de ce curieux monument sigillaire. Peut-être n'avait-il pas d'émaux. Il en était sans doute de même pour les sceaux des paraiges. On ne leur en distingue qu'au siècle suivant.

TOVLVS, au lieu de *Sanctus Paulus Apostolus* ; mais les artistes de la cité républicaine n'y regardaient pas de si près.

CONTRE-SCÉL DU PARAIGE DU COMMUN.



Je ne crois pas qu'aucun de ces monuments sigillaires soit antérieur au décès des derniers comtes de Metz en 1220 : tout semble même indiquer que les paraiges ne se sont véritablement constitués qu'entre 1220 et 1250, époque à laquelle ils ont commencé d'envahir le pouvoir délibératif et placé leurs créatures dans les grands emplois. Cela n'eut pas lieu sans lutte : l'institution d'un sixième paraige, le *Commun*, pour calmer certaines exigences légitimes, l'affaire des bannières où les corps d'artisans se soulevèrent contre les prétentions exclusives de l'aristocratie naissante, en fournissent des preuves palpables.

Un demi-siècle s'écoula avant que les paraiges eussent conquis toute leur influence, car, en 1250, ils entrent au grand conseil par députations nombreuses, et cependant, les délibérations continuent à s'y faire au nom du maître-échevin, des Treize, des comtes jurés et de la communauté. Les paraiges n'y sont nommés qu'en 1300*. Leurs sceaux, qui jusques-là n'avaient servi qu'aux simples actes d'administration intérieure, vinrent alors s'appendre avec orgueil au bas des atours, des ordonnances et des traités. On les vit unis au grand sceau de la cité qui régnait sans partage depuis plus d'un siècle.

A mesure qu'ils envahissaient le gouvernement, les paraiges envahissaient aussi les emplois et les deniers publics. En 1250, le maître-échevin, les Treize et la communauté statuent que désormais les trois *mayors* ou maires de Porte-Muzelle, Porte-Sailly et Outre-Muzelle seront tirés alternativement des six paraiges; vers la même époque, on commence à choisir dans leur sein la plupart des *Prud'hommes*, des *Wardours* ou gardiens, les membres des différentes *Sep-tainies* ou *septeries*, etc., les *amans* ou notaires archivistes, créés par Bertram, etc. Quelques détails sur les fonctions de ces différents officiers publics deviennent nécessaires :

Les *mayours* étaient chargés de défendre les droits de la cité, dans leur district respectif; le jour des *plaids-annaux**, ils siégeaient chacun en une chaire séparée, pour prendre

* Ces plaids se tenaient dans le *haut palais*, sous la présidence du maître-échevin.

les *bans de très-fonds** et *d'exurement*** ; ils faisaient les criées, les ventes et subhastations de tous les biens, meubles, immeubles qu'on voulait aliéner.

Les *Prud'hommes*, véritables assesseurs des Treize, veillaient au bon ordre, à la police, se posaient comme *arvarts* (arbitres) entre les parties, jugeaient en premier et dernier ressort les affaires minimales. On les a même vus gouverner seuls, depuis 1252 jusqu'en 1255 ; la guerre avec Jean d'Apremont, ayant empêché de renouveler le conseil échevinal***.

Les *Wardours*, *Awardours*, sorte de prud'hommes placés comme consultants près des Treize et des Comtes****, furent institués, selon toute apparence, pour satisfaire quelques ambitions personnelles, car on en doubla, tripla le nombre.

Les membres des *Septainies* appartenaient tous, dès l'origine, aux paraiges. Pour chaque septainie, les cinq premiers paraiges désignaient un sujet, et le paraige du commun en désignait deux. Sous bien des rapports, les septainies, commissions permanentes, demeuraient affranchies de l'autorité des Treize. Les unes étaient chargées des approvisionnements

* Espèce de décret par lequel, après trois publications et autres formalités, le rentier et créancier se faisait adjuger l'héritage assuré et non relevé, pour en jouir comme propriétaire.

** Obtenir un *ban d'exurement* ou *d'assurance*, c'était acquérir le droit de faire déguerpir quelqu'un d'une terre ou d'un bien quelconque.

*** Une ordonnance relative aux impôts, émanée d'eux à cette époque, porte : « Li Proudomme de la communalteit de Mes ont establi, par commun consoil et par cloche sonant. »

**** « Li Wardours de la paix, » dit un atour de l'an 1212.

militaires, de la levée des troupes; les autres de la garde des murs et des portes, de la perception des revenus publics, de la garde du trésor national, de l'entretien des pavés et des routes. On les appelait les *sept* de la guerre; les *sept* des portes et des murs; les *sept* de la bullette et de la maltôte; les *sept* du trésor; les *sept* des paveurs.

Quant aux *amans*, désignés d'abord sous la dénomination commune de *prud'hommes*, il y en eut deux dans chaque paroisse, chargés de rédiger, concurremment avec les notaires jurés, les actes de vente, les contrats, etc., et de plus, obligés de les garder dans un cabinet spécial qu'on appelait *arche**. Les *amans*, dès leur institution, s'étaient interdit d'accepter aucun engagement verbal ou par écrit d'une personne qui n'aurait pas joui de toute sa liberté. Ils ne signaient pas les contrats; ils se contentaient de les inscrire, en peu de mots, sur un registre, et d'en mettre dans l'arche un *duplicata* sur parchemin avec ces mots au bas : *Pour l'arche*. Les parties ne signaient pas davantage. Elles donnaient la main à l'aman, et tout était dit**.

Rien alors de plus simple que la rédaction des contrats et des compromis. On les formulait en deux ou trois lignes

* L'arche était un cabinet voûté fermé d'une porte de fer à double serrure, dont les deux *amans* de chaque paroisse avaient une clef. L'arche prenait jour sur la rue par une lucarne grillée, derrière laquelle était un volet de fer. La seule arche qui existe encore se trouve rue des Bons-Enfants, à l'angle de l'ancien hôtel de Bock qu'habite aujourd'hui M. Pioche, marbrier.

** V. Statuts des sieurs *Amans* de Metz, imprimés dans D. Calmet; Hist. de Lorr., 1.^{re} éd., t. III, col. ccxxxv—ccxxxviii, et Hist. bénéd. de Metz, t. III, p. 164—165. On n'a pu retrouver la pièce originale latine portant création des *amans*.

très-bien écrites, contenant l'énoncé du fait, pur et simple, et la pièce ne recevait un sceau qu'autant qu'une des parties en possédait un, ou qu'une personne titrée consentait à y mettre le sien*.

Dans une ville comme Metz, l'ordre était très-difficile à maintenir. Aussi, bien avant l'extinction des comtes, et quoique ce fût empiéter sur les prérogatives épiscopales, le

* Voici un contrat et quelques obligations qui donneront l'idée juste des formes adoptées dans le xiii.^e siècle :

« Cogne chose soit a tous, que Beurignon Wiel ait aquaisteit, à tous jours mais, à Joffroy, le fil Roillon de Strabour (Strasbourg), qui fut, une tauble de changeour (étaux de changeur de monnaies), que ciet en nuef Chainge (rue du Change), que li est escheus et venus conxuant de par Roillon de Strabour son pere, qui fut, et tout ceu qui a la tauble devant dite appant, parmey xxxii^d. de cens que ceste tauble devant dite doit; et de cest acquast li ait fait ledit Burtignon boin payement; et parmey les xxxii^d. de cens li doit Joffroy devant dit waientir (garantir) tous jours mais; et cest vendage ait fait Joffroy dessourdit par le crant (par l'entremise) de Jean Roucillon son frere. Cest escrit fust fait la vegille de feste saint Martin en novembre, quant il ot a milliare mil ii.^c iii.^{xx} et xv ans, Cunsemant l'escrit. » Recueil du S.^r de la Hiere. Observ. sécul. de Paul Ferry, siècle xiii, fol. 283, versò.

« Je Hanris, Cuens de Saumes (Henri, comte de Salm) fais conoissant a tos, ke je doi a Hanris de Vais, citain de Mez, dous mille et cinc cens livres de Met. par tot, ne il, ne suis (ni lui, ni les siens) ne me puent plus demandeir, ne a mi, ne a mes oirs de cest jor en arriere. Ces lettres furent faictes on jors d'avant l'accor fais. Kant li miliair corroit par m. et cc et xliii ans. » Extr. de l'arche de *saint Euquaire*, par Paul Ferry. Observ. sécul., t. ii, siècle xii, fol. 232, n.^o 88.

« Ge Jaikes, por la grace de Deu, Euesques de Mez, faz conoissant a tos, ke je suis droit dettres (débiteur) et drois renderes (obligé de rendre) por Hanris de Sames encontre Symon Faccol et Jakemin son fill, citain de Mez, de trois cens liv. de Met. a paier a ceste premiere fest saint Remey ki or vient. Et por ce que ceste chose soit ferme et estauble, sont ces presentes lettres saelées de mon scel et mises en l'arche des amans, en tesmoignaige de veriteit. Que fusrent faictes londemain de la feste saint Remey, quant li miliare corroit par m. et cc et xlv ans. » Sceau de Jacques de Lorraine, portant son effigie assise.

maître-échevin présidait un tribunal correctionnel et criminel à la fois, qui devait s'assembler chaque vendredi, *seoir chescun venredi*. Tantôt il avait pour assesseurs les officiers publics appelés gardiens de la paix, *wardours de la pais*; tantôt il convoquait, mais seulement dans les cas graves, *lez aultres eschavinz*, ses collègues. Le maître-échevin qui négligeait une seule fois, sans excuse légitime, de remplir ce devoir, payait vingt livres *de meceains* d'amende; le simple échevin encourait une amende de *quarante solz de mecèains*, et le maire était imposé à dix livres, même monnaie, quand il oubliait d'assigner les parties.

Le cas d'homicide entraînait la mort. Les parents, les amis du coupable devaient l'arrêter et se charger de l'exécution*. S'il arrivait qu'ils ne pussent pas le faire entièrement par eux-mêmes, les *wardours* de la paix et le peuple étaient tenus d'y prêter la main. La justice prélevait en outre 60 livres sur les meubles ou immeubles du meurtrier**. Quand il s'échappait, on rasait sa maison***, et l'on exigeait de ses parents et de ses amis de déclarer l'asile qu'il avait choisi, sous peine de bannissement. Quiconque se trouvait sous le poids d'une accusation d'homicide, devait paraître en justice et s'y disculper, sans quoi la justice le regardait comme coupable.

Le rapt d'une femme encourait les mêmes peines que l'homicide.

* « Sei parent ocirunt luy. »

** « Sexante livres i penra la Iustice de sun moules ou de sun heritaige, si li moules ny estoit. »

*** « Se il eschapoit, sa propre maison desraceneroit hons. »

Les voies de fait qui entraînaient la perte d'un membre, étaient punies de 9 livres d'amende et de l'exil pendant une année; celles qui n'offraient qu'une simple plaie, entraînaient le même exil et 6 livres d'amende. Pour une fracture, on payait 30 sous; pour une simple contusion, 10 sous.

Si quelqu'un ameutait les passants et réunissait autour de lui plus de sept personnes, on l'imposait à 5 sous d'amende par tête au-delà du groupe septenaire; on punissait d'une amende de 10 sous tout citoyen qui, hors le cas de guerre, sortait de sa maison avec des armes, pour prendre part à quelque trouble dans la banlieue*.

En cas de vol, les parents, les amis étaient tenus à restitution. Dans les circonstances graves, il y avait de leur part toujours obligation de dénoncer le coupable, sous peine de 120 livres d'amende. Il fallait deux témoins, au moins, pour affirmer le fait.

Les amendes au-dessus de dix sous se partageaient entre l'évêque, le comte et l'administration municipale; tandis qu'au-dessous, la municipalité en prenait un quart, et les trois autres quarts revenaient aux trois *mayours*. Quiconque arrêtait un coupable et ne le déférait pas sur-le-champ à la justice**, subissait une condamnation de 30 sous d'amende.

Dans les jugements de simple police, lorsque les *wardours* de la paix ne s'accordaient pas quant à la fixation de l'amende, on prenait le chiffre le plus faible.

* « Si nus de Mez, por mesleie que montest dedens la banlue ist fors de sa maison armeiz, il l'amenderit de deiz solz. »

** « Qui unques penra pan et nel menra ad la Iustice. »

En cas de mêlée ou de rixe, le maître-échevin, les trois mayours et les *wardours* de la paix pouvaient s'armer chacun d'un bâton; mais il leur était interdit de prendre une arme quelconque*; et s'il arrivait, dans une affaire de ce genre, que les wardours fussent d'avis opposé, les uns prenant fait et cause pour ceux-ci, les autres pour ceux-là, les échevins, les chevaliers de Metz et du dehors, s'assemblaient dans un lieu que l'évêque ou le grand-chantre assignait, afin de rétablir l'accord, etc.**.....

Du reste, *tuit li jugement de la ville* devaient être prononcés *dedenz quarante jors, et radraciet*, c'est-à-dire revus; stipulation excellente pour le bon ordre et l'intérêt général.

On autorisait encore les preuves par le duel; mais il fallait qu'au préalable les duellistes fissent leur déclaration et payassent 7 sous***.

Les fors-mariages, unions matrimoniales que les personnes de condition servile contractaient en dehors de la seigneurie dont elles dépendaient, produisaient souvent d'étranges contestations. Plusieurs chartes épiscopales ont eu pour but d'y

* « Li maistres Eschevinz, et li troi Maiours, et li Wardours de la pais, se porunt armeir por deffaire la mesleie, un baston chescun en sa main senz glaive et senz espie, ou atre arme por malfaire. »

** L'atour, dont nous avons extrait les dispositions législatives qui précèdent, fut rédigé entre les années 1212 et 1220. Le scel de la cité, celui de l'empereur Frédéric II et de l'évêque Conrad I.^{er}, dit de Scharpenneck, s'y trouvaient appendus. Il existe dans les archives de notre ville.

*** Ordonnance de l'évêque Conrad I.^{er}, du 4 mars 1215. Archives de la cité.

mettre un terme* ; mais le libre arbitre déposé par le ciel dans le cœur humain, était plus fort que les chartes. Alors les églises, les seigneuries s'entendaient quelquefois. On consentait au mariage, à condition que les enfants seraient la propriété des deux communautés**.

Quelques seigneurs autorisaient l'*entre-cours*, c'est-à-dire la faculté qu'avaient les serfs ou sujets d'un domaine de s'établir sur un autre.

Par degrés successifs, les *entre-cours*, les *for-mariages* devinrent plus communs ; la malheureuse condition des campagnards s'améliora ; beaucoup de serfs passèrent avec les grandes maitairies, en la puissance des bourgeois messins, qui, redevables aux bénéfices de l'industrie des richesses et des titres qu'ils possédaient, comprenaient beaucoup mieux que les nobles d'armes, les besoins des vasseaux.

On croirait difficilement s'il n'en existait pas des témoignages

* Voyez, entre autres, une charte de Conrad 1.^{er} contre les *fors-mariages* des sujets de l'abbaye arnulphine, 18 mars 1215. Archives municipales messines. Conrad déclare ces unions illicites, donne aux abbés le droit de s'emparer des personnes et des biens des coupables, et prononce contre eux les plus terribles anathèmes.

** Voici l'une de ces conventions, extraite d'un ancien cartulaire de l'abbaye de Gorze :

« Notum sit omnibus, tam futuris quàm presentibus, quòd ego Willelmus, Decanus, et ceteri fratres canonici ecclesiæ beatæ Mariæ majoris Virdunensis concessimus ut Constantinus, homo noster, uxorem accipiat unam de familiâ Gorziensis ecclesiæ ; ita videlicet ut Bonardus, homo memoratæ ecclesiæ Gorziensis, uxorem accipiat unam de familiâ ecclesiæ nostræ, et communitas sobolis amborum, Constantini scilicet et Bonardi, inter utramque ecclesiam, Virdunensem scilicet et Gorziensem, bonâ fide fiat. Testes : Helias Decamus. Presbiter Richerius. Presbiter Vuido de Wentrinevillâ. »

écrits, l'extrême opulence à laquelle était parvenue cette bourgeoisie républicaine. Dans un contrat cité précédemment, Henri, comte de Salm se reconnaît débiteur d'une somme de 2,500 livres messines envers Henri de Vaiz, *citain* de Metz; d'autres *citains*, Simon Faccol; Jaikemin Faccol, son fils, Jaikemin Quaille, sont créanciers de sommes considérables prêtées au même prince, ainsi qu'à divers seigneurs; Jean Belle-Barbe, Étienne Roussel prêtent au sire de Norroy un argent tel que son fils ne pouvant le rembourser, abandonne la vouerie du village à l'abbaye de Saint-Vincent, sous condition que cette maison paiera la dette; Thiébaut, Mathieu II, Ferri, ducs de Lorraine contractent des obligations énormes vis-à-vis de plusieurs bourgeois, parmi lesquels nous citerons les Faccol, les Quaille déjà nommés, Ancel de Relanges, procureur du monarque lorrain, Bartignon Paillas, Nicole de Châtel et Simonin Bonjoise. Ces deux derniers étaient également créanciers des comtes de Bar, pour des sommes dont l'évêque Jacques de Lorraine et le sire Jean de Faucogney se portèrent caution. Le prince Henri de Bar dut aussi à Collignon de la Cour, la somme alors exorbitante de 612 livres messines. Un Poinsignon, dit *le Truant*, possédait en Lorraine plusieurs fiefs, et telle était la fierté de nos bourgeois, qu'il ne voulait pas se soumettre à l'hommage exigible par le duc, d'après la coutume établie. Ses concitoyens l'appuyaient; une guerre allait éclater, quand la chose fut soumise à l'arbitrage de deux seigneurs qui condamnèrent Poinsignon-le-Truant*.

Dès que les paraiges furent au pouvoir, ils s'empressèrent

* Ces faits et beaucoup d'autres sont consignés dans les actes des Amans qui existent encore parmi les archives de la chambre des Notaires de Metz, d'où nous les avons extraits.

de conclure pour six années avec le maître-échevin, les Treize et les Comtes jurés, un accord dont voici les principales dispositions :

En cas de guerre civile, tous ceux qui ne prendront point part à la mêlée auront bonne trêve, dans quelque lieu qu'ils puissent être jusqu'à ce qu'ils se soient rendus au poste qu'on leur assigne, savoir : ceux de Port-Sailly à Port-Sailly; ceux d'Outre-Seille à Outre-Seille; ceux de Jurue en Jurue; ceux de Porte-Muzelle à Porte-Muzelle; ceux de Saint-Martin, sur la place de Chambre*; les *paranteles* des Liétalz et des Lyney, à la poterne; la parantèle des Virey, depuis la maison de Girart-le-Mercier jusqu'à celle de Jaikemin-la-Perche**, et tous les autres habitants dans leur logis.

Quiconque sortirait de chez lui pour secourir un paraige, aurait droit de compter sur bonne sauve-garde. Il en serait de même de ceux qui tâcheraient de concilier les parties***.

Personne ne doit s'opposer à une trêve****. S'il était prouvé que quelqu'un l'eût fait, le coupable sortirait de

* Dans un atour de l'année 1254 que nous analysons plus loin, le rendez-vous du paraige de Saint-Martin est indiqué d'une manière plus positive : « En Chambres, dèz l'hospital, (depuis l'hôtel des frères hospitaliers) jusqu'à la rive à poisons » jusqu'au rivage du petit Saucy.

** Ces dernières parentèles constituaient le paraige du Commun, auquel, selon toute apparence, on n'avait pas encore donné cette dénomination; car nous lisons à la fin du même atour que les Lyney et les Virey sont seuls appelés à témoigner pour les gens du Commun. Atour du 6 juillet 1250. Archives municipales.

*** « Tuit cilz qui truves iront qurres. »

**** « Contremandeir truez. »

l'évêché pour un an, et celui qu'il aurait chargé d'y mettre obstacle, serait exilé six mois.

Tout meurtrier, dans une mêlée, subira un bannissement de cinq années; les voies de fait qui entraîneront la perte d'un membre seront punies de trois années d'exil; les larges blessures, de deux années; les coups de dague ou d'épée, d'une année.

Quelle que soit la nature des troubles dans Metz ou hors de Metz, il est interdit à tout citoyen de prendre les armes, sous peine d'être chassé de la banlieue pour onze jours.

Les soldats chargés du bon ordre ne pourront tirer ni arc ni arbalète contre les insurgés, car on punirait de cinq années d'exil celui qui aurait tué quelqu'un; de trois ans, celui qui aurait estropié; et de deux ans, celui qui aurait fait une large blessure. Le procès du coupable serait immédiatement instruit, à moins toutefois que sept de ses parents l'eussent disculpé*. Il faudra que, onze jours après le prononcé du jugement, le coupable ait quitté la ville.

Quatre années après, un atour fait dans le même but que celui qui précède, *por la comune pais des paraiges et de la communalteit*, consacra des mesures répressives très-sévères dont le dispositif présente le plus grand intérêt :

Le maître-échevin et les Treize jurés interdisent à tout

* « Cilz qui en seroit routeis (accusé), cil en estoit tesmoigniez par vii de ses parans, quilz ont jureiz ces choses a raporteir, il n'averait point de descop; et cil n'en est tesmoingniez, ilz lou desraineroit luy vtime. (On le poursuivrait.) »

membre des paraiges, même à tout simple bourgeois, de s'allier contre l'intérêt public avec des gens de Metz ou du dehors, sous peine d'exil pendant deux années, à dix lieues de Metz.

En cas de querelle entre deux paraiges, les autres paraiges devront tâcher de les accorder, et les franchises énoncées dans l'atour du 6 juillet 1250, pour ceux *qui ne seront à la mellee*, demeurent ce qu'elles étaient.

Au lieu d'un exil arbitraire, tout homme qui aura tué son semblable, sera déporté au-delà de Saint-Jean-d'Acre pendant cinq ans. Il aura quinze jours pour mettre ordre à ses affaires, passés lesquels il s'éloignera de Metz à une distance de dix lieues d'où il devra partir, au bout de six semaines, pour s'embarquer; et s'il arrivait qu'il ne pût pas trouver un vaisseau, il attendrait sur le rivage le moyen de s'éloigner, et à son retour, défense à lui d'approcher plus près que dix lieues des murailles messines, à moins que les deux parents les plus proches ou les deux amis les plus intimes du défunt l'y autorisent. Ceux qui auront mutilé un individu, fait une plaie ouverte, blessé gravement, seront déportés comme les meurtriers, dans la quinzaine, pour trois, deux ou un ans. En cas de simples contusions, le coupable *iroit oultre la meir d'Ingleterre* (l'Islande), y resterait six mois, et reviendrait ensuite comme il pourrait.

Six semaines d'exil et *xx sols messains* d'amende frapperont tout bourgeois qui armerait son hôtel.

Les proches parents, frères, gendres, beaux-frères d'un bourgeois qu'on attaque, peuvent le secourir; mais un étran-

ger n'entrera point dans la querelle sans encourir six mois d'exil et xx sols d'amende; à moins que plusieurs individus attaquent à la fois le membre d'un paraige dans sa propre rue; auquel cas le voisin pourra lui porter secours.

Dans la lutte d'un paraige contre un autre, tout citoyen dont on pillerait ou renverserait la maison pour le punir d'avoir défendu son paraige, serait dédommagé par les Treize et les Comtes du tort à lui fait. L'opposition à la conclusion d'une trêve serait punie comme précédemment.

En cas d'émeute dans la ville, un coup d'arc ou d'arbalète suivi de mort entraînera cinq ans d'exil au-delà des mers pour le meurtrier, et un an pour le propriétaire de la maison duquel on aura tiré*. Trois années d'exil à 10 lieues de Metz formeront la punition de ceux qui auront blessé ou battu.

Tout étranger, quel qu'il soit, qui viendrait à Metz dans un temps d'émeute, serait congédié par les Treize et les Comtes. Le paraige au secours duquel marcherait un archevêque, un évêque, un duc, un comte, paierait 100 *livres de messains* d'amende et quitterait la banlieue pour cent jours; si c'étaient des chevaliers, des arbalétriers, des sergents à cheval ou à pied, ces hommes de guerre perdraient leur droit de monter un coursier ainsi que leur harnachement; et celui qui les aurait ébergés sortirait de la banlieue pour un an et paierait 10 sous par tête.

Aucun messin ne doit porter dans la banlieue un couteau

* « Li hostes de cui hostile li cop moveroit iroit outre la grant meir (l'océan), et y demoroit ung an. »

garni d'une pointe*, et hors de la banlieue, il lui est interdit de s'en servir pour défense contre un de ses concitoyens. La contravention à cet article reconnue par un Treize ou par un Comte, sera punie de 100 sols d'amende et d'un an d'exil à 10 lieues. Quiconque tirera seulement son couteau, paiera 10 *livres de messains* et subira deux années d'exil. Une blessure grave causée par ce même instrument tranchant, sera punie de cinq années d'exil au-delà de l'Océan, et si la mort s'ensuit, d'un exil perpétuel. Mêmes peines contre les voies de fait à l'aide d'un *petit couteis a pointe* dont le port seul était passible de 10 sols d'amende.

Défense à tout bourgeois d'avoir dans la ville une maison garnie d'armes; elles seraient confisquées dès qu'on en ferait la découverte, et leur propriétaire subirait un exil de six mois, à 10 lieues de Metz.

Un guet-à-pens suivi de voies de fait sera puni d'une année d'exil à 10 lieues, et de six mois d'exil pour les complices. Le bannissement durera cinq ans si l'on a violé la propriété d'autrui, rompu des barrières, enfoncé des portes, brisé quelque serrure.

Chacun des Comtes jurés devra veiller à ce que la chaîne dont la garde lui est déferée, ne soit franchie par personne**. S'il arrivait qu'elle le fût, le coupable serait condamné à 100 sous messins d'amende ainsi qu'à deux années d'exil.

* « Coutel murguenerat a pointe. »

** Il paraît que dans les troubles civils, on fermait les rues avec un certain nombre de chaînes pour comprimer l'émeute. *Chascuns dez Comtes doit wardeir la chaane de son leu*, dit l'atour.

Dans les temps ordinaires, il s'en fallait bien que les peines fussent aussi fortes, surtout pour les fautes qui ressortaient de la simple police. Des voies de fait, en pleine rue, entraînaient 11 sols d'amende et six semaines d'exil; des voies de fait devant le tribunal des Treize étaient punies d'une amende de 100 sols et de six mois d'exil. Les complices subissaient une peine moitié moindre. On condamnait à 20 sols d'amende tout hôtelier qui recevait un banni; tout homme qui, dans un cas de querelle entre citoyens, sortait de chez lui avec un glaive ou une épée, et de plus, ce dernier devait quitter pendant trois semaines la banlieue messine. La peine était beaucoup plus forte si c'était toute autre arme qu'une épée. Le port illégal d'un *couteil a pointe, petit ou grant*, se payait 10 sols; la possession d'armes prohibées, 20 sols, avec six semaines d'exil*.

Quant au mode d'instruction et de condamnation pour ces différents délits, voici de quelle manière les choses se pratiquaient : chacun des Treize, non compris le maître-échevin, était maître pendant un mois, et devait, à ce titre, sous peine de 11 *solz messains* d'amende, déclarer tous les cas judiciaires qui se présentaient durant sa gestion. A la fin de l'année, les nouveaux Treize, *li novel Treze*, faisaient rendre compte à leurs prédécesseurs, *lez viex Treze*, de toute leur gestion; et si quelque affaire était demeurée inaperçue ou négligée, les Treize et les comtes jurés devaient l'instruire dans les trois jours. S'il survenait contestation entre ces deux tribunaux, le maître-échevin et les vingt prud'hommes devenaient arbitres.

Un déporté ne pouvait rentrer sur le territoire messin qu'on

* Atour du 20 février 1264. Archives municipales.

n'eût examiné sa conduite au-delà des mers. S'il se trouvait hors d'état de payer l'amende et les frais du procès, on doublait le temps de son exil, à moins qu'on jugeât convenable de lui faire une remise de la peine.

Celui qui s'emparait d'un voleur (*qui prant pan*), devait le mettre de suite entre les mains de la justice, sous peine de 100 sous d'amende. En cas d'évasion, dès que la justice en était informée, elle ordonnait au voleur de se constituer prisonnier, dans l'espace de sept nuits, et de rendre l'objet dérobé. S'il ne le faisait pas, on le *huchiait suz la pierre bourdelesse devant lou grant moustier*, c'est-à-dire que le crieur public, monté sur une pierre druidique placée devant le portail de l'église Saint-Etienne, sommait l'accusé de se rendre à l'invitation des Treize, s'il ne voulait pas encourir amende et condamnation.

Les Treize appartenant au paraige du coupable choisissaient quatre hommes du même paraige, ses parents les plus proches, et ils leur enjoignaient, sous peine de 20 livres d'amende, de porter plainte en justice à jour fixe. Le maître des Treize ordonnait à un clerc d'enregistrer immédiatement l'accusation sur parchemin*. Un retard dont ce maître se serait rendu coupable, était puni de 20 livres d'amende, et de 10 livres si c'était un simple Treize. Quand le vol avait lieu en dehors des assemblées ordinaires de la justice, les Treize du paraige dont le coupable faisait partie, devaient s'emparer de sa personne, sous peine de 20 livres d'amende pour chacun d'eux, et les Treize des autres paraiges étaient tenus d'y prêter la

* « Li maistres des Trezes doit commandeir a clerc que ce soit ly premiere clamor on parchemin de la clostre. »

main; autrement ils étaient imposés à 10 *livres de messains*. Dès qu'on avait arrêté le voleur, les Treize convoquaient les quatre parents accusateurs nommés d'office et leur disaient : « Si vous voulez rendre l'objet que votre parent a pris, nous mettrons le voleur entre vos mains; si vous ne le voulez pas, nous vous le livrerons pour le noyer en notre présence, et nous restituerons ce dont il s'est emparé. Si vous n'y consentez pas, nous le noierons nous-mêmes et nous vous rendrons l'objet dérobé* ». »

Quand le coupable ne comparaisait pas devant le tribunal, on le jugeait définitivement; la justice restituait ou indemnisait les personnes lésées; mais chaque fois qu'il apparaissait dans la banlieue, ses quatre parents accusateurs d'office perdaient chacun xx *solz de messains*.

On avait tellement hâte d'en finir avec une affaire criminelle, qu'une fois l'instruction commencée, il était défendu aux Treize, au maître-échevin ainsi qu'aux échevins de quitter le tribunal avant la fin des débats et le prononcé du jugement, sous peine d'amende pour les uns et les autres**.

Tout citoyen condamné à l'exil qui n'aurait pas exécuté la sentence dans le délai prescrit, était passible d'une amende de 20 livres qu'on doublait si, dans sept nuits, il ne s'était

* « Se vous vouleis rendre lou pan que le vostre parans ait pris, nous lou vous deliverrons, et ceu vous ceu ne vouleis faïres, nous lou vous deliverrons teïl que vous lou noieiz devant nous, et nous li Justices devant dictes randerons la panie quil ait fait; et ce vous, li nu devant dis, ne voleis faire, ou lun ou laultre, nous, li Justices, lou noïerons, et vous renderons la panie. »

** Atour du 12 février 1279. Archives municipales.

pas soumis. Quiconque rompait son ban, encourait également une amende considérable, et de plus, on dirigeait contre lui une nouvelle instruction criminelle*.

Un étranger dont quelque messin avait à se plaindre, était assigné devant les Treizes pour rendre compte de sa conduite. En cas de non comparution, on le condamnait à 100 sous d'amende au moins, et on l'assignait de nouveau en lui accordant sept nuits de repit, passé lesquelles le tribunal passait outre, et la somme des dommages-intérêts allait doublant chaque jour jusqu'à ce que le coupable se fût soumis. Dans le cas où le coupable n'aurait rien possédé, on assignait quatre de ses parents les plus riches**, et l'on se conduisait envers eux comme envers l'inculpé***.

Il paraît qu'en cas de dettes et de *gagières*, les *ménans* de Metz (habitants) avaient assez l'habitude de mettre le feu aux propriétés de ceux qui ne les payaient pas. Le 21 janvier 1302, les Treize appliquaient contre cette vengeance atroce 100 livres d'amende, ou l'exil en cas d'insolvabilité. Leur atour devait être publié chaque année, et durer à tout jamais****, condition qui n'était mise que rarement, et pour les cas les plus graves, au bas des décisions municipales.

* Atour du 25 mars 1295. Archives municipales.

** « Li Treezes de ceu paraige kil seroit, ou don comun cil en estoit, panroient quaitre de ses millors parans fourains....., et les doit on mettre en escrit en taules. (les inscrire sur des registres), et les doit on faire ajornier devant les Treizes, ou faire mandier, por bonnes lettres, quilz veignent..... »

*** Atour du 24 mai 1500. Archives municipales.

**** « Et ceu doit om faire huchier chacan, et doit durier cist ators a toz jors maix. » Archives Municipales.

Un autre atour qu'on publiait, *huchioit*, tous les ans, huit jours après la Chandeleur, concernait les mariages. Avant d'épouser, il fallait le consentement du père et de la mère; ou des tuteurs, *mainbours*, si la jeune fille n'était pas majeure; ou de quatre amis au moins, deux du côté du père et deux du côté de la mère, si les parents n'existaient plus. On frappait les contrevenants de soixante années d'exil hors de l'évêché, et de la perte totale de tous leurs biens patrimoniaux*.

Afin de conserver la mémoire de toutes les dispositions judiciaires qui précèdent, *en tesmoignaige de veriteit, et pour ceu que ce soit ferme chose et estable*, on les scellait *dou commun saiel de la citeit de Mes*, et on les déposait dans les archives urbaines, à la cathédrale, *en l'airche à grant moustier*.

Cette arche était voisine du cloître, où, selon l'ancien usage, la justice séculière siégeait d'habitude.

Quant à la justice ecclésiastique, il semble qu'elle se soit réfugiée dans la *cour de Vic* ou *cour l'evesque*, rue Serpenoise, et que déchu de son omnipotence, il ne lui restât plus d'autre juridiction que celle des vassaux du temporel épiscopal. Cependant les monitoires, les excommunications terrifiaient encore, par intervalles, nos pieuses populations, et je ne sais si, comme remède à de graves désordres, elles n'ont pas causé beaucoup plus de bien qu'on ne leur reproche d'abus. Rome accordait aux évêques, mais dans une certaine limite, le privilège de réprimer, par des censures, tous ceux

* Atour du 20 janvier 1291. Archives municipales.

qui ravageaient les terres épiscopales, pillaient les abbayes, les églises, enlevaient les vassaux*. Pour ne diminuer ni l'influence, ni la force dont ces hauts dignitaires avaient besoin, au milieu des désordres de l'empire, les métropolitains eux-mêmes, à moins de circonstances très-graves, n'osaient interdire aucune portion du temporel diocésain, sans en avoir demandé l'autorisation en cour de Rome. Les laïques, au contraire, demeuraient toujours sous le coup d'un arrêt de ce genre.

Lorsqu'on excommuniait quelque grand vassal noble, les saintes images appendues dans l'église étaient démontées, posées sur des épines, puis le prêtre, devant l'autel, prononçait avec les plus terribles imprécations, la sentence du coupable. S'il arrivait que le clergé eût à se plaindre gravement de l'autorité municipale, il ordonnait de fermer tous les temples, et priait les monastères, comme Saint-Arnoul, qui avaient droit d'office perpétuel, d'en faire autant. Alors les murmures du peuple frappaient l'oreille des magistrats, et bientôt satisfaction était donnée à l'église. C'est ce qu'on fit le 10 octobre 1296 pour obtenir l'élargissement d'un prêtre de Thionville retenu prisonnier par un messin**.

Dans l'état d'agitation de Rome et de l'empire, dans la condition encore vaillante où se trouvaient les grandes catégories citoyennes de notre ville, des troubles fréquents devenaient inévitables. Aussi, pour échapper aux fâcheuses affaires et aux tristes conséquences qui pouvaient en résulter, voit-on

* *Epistol. Innocent. III ad Conradum, episc. Mett., lib. xv et Epist. 187, t. II, ap. Baluze.*

** Sentence du chapitre de Metz publiée dans notre Histoire bénédictine, t. III, aux Preuves, p. 246.

les quatre paraiges de Porte-Muzelle, Jurue, Port-Sailly et Saint-Martin, s'allier entre eux, s'imposer l'obligation formelle d'un secours réciproque, et de n'admettre dans leur sein aucun *homme d'autre paraige, ne de commun*, sans le consentement unanime des quatre paraiges réunis*. Un paraige noble ne figure point ici : c'est celui d'Outre-Seille ou des Maleboches, lequel inclinant vers la démocratie, le *Commun*, se trouvait alors en état d'hostilité avec les autres citoyens. Le 23 novembre 1287, on bannit les chefs de la minorité rebelle** ; mais bientôt Outre-Seille rentra dans le droit commun, puisqu'il figure au mois de septembre 1297 avec les quatre autres paraiges sur un traité ayant pour but de repousser toute alliance d'évêque, d'archevêque, de duc, de comte ou de tels autres seigneurs étrangers***. Le peuple

* Accord de l'année 1281, scellé *des Communs seelz des quatre paraiges*. Archives de l'hôtel-de-ville.

** « Nous, li Maistres Eschavins, li Treze et li Contes Jurei de Mes, avons estaublit et atorneit, par commun accort, ke nous avons mis Sennat, lou filz Odeliante, Colin, son freire, lou freire Malboche, Simonel de la Fontayne; Howignon Maillat, Lowiat et Thieriat, les enfans Jehan de Bercy, Jeinnat Chevalier, Colignon son freire, Collignon lou fil Burtremin Dammeilaville, et Thomas son freire; Girardin lou boulangier, Pierelat lou Petit, Herbert lou fil Thomas de Bercy, Girardin don four, Colin lou fil Burtremel, Thieriat son freire, Perin lou freire Hesselat d'Oxey, Hesselat lou Roucel, lou freire Guerrian de Maxerey, Hesselat et Pierrart de Maixercy, fuers de la menandrie (bourgeoisie) et de la paix, et de la justice de Mes, eus, lor cors et lor biens, et tous lor heritaiges, kan kil an ont fors de banlue de Mes. En teil maniere ke nos nes poons jamais reclameir, ne defendre par nulle justice, por la raixon de la menandrie, ne de la Borgerie de Mes, ne ne les devons jamais panre, ne ressonir a manans ne a borjois de Mes, ne ous, ne lor hoirs, en nulle maniere. Et cest acort ne peut on jamais osteir, ne destruré, se par lou Maistre Eschavin, et par tous ly Treze, et par tous ly Contes nestoit. En tesmoignaige de veriteit, sont ces presentes lettres saiellez dou commun saiel de la citei de Mes. Ke furent faictes on mois de novembre, lou diémange devant feste sainte Katherine, an lan ke li miliaires corroit por m. ii^c iii^{xx} et vii ans. »

*** Archives municipales.

prenait une part fort indirecte à de semblables décisions ; quoiqu'il fût représenté dans un paraige spécial, le paraige du *Commun*, et quoique les corps de métiers eussent une organisation civile. Mais on craignait avec raison l'influence des masses sur les mesures prises par la minorité.

Les industriels, les artisans, ainsi que nous l'avons déjà dit, formaient des confréries ou corporations ; les unes indépendantes, les autres soumises à l'action d'un magistrat choisi dans leur sein, et qu'on appelait *le grand-maistre des mestiers*. Ce grand-maître devait *corriger les faulcises*, redresser les contraventions aux règles établies. Il était cru sur parole. La justice des Treize ratifiait ses décisions et tenait la main à ce qu'elles fussent exécutées. On ignore l'époque de création du grand-maître des métiers. Un atour de l'année 1335 le dit avoir *esté d'ancienneteit*. Dix confréries seulement marchaient sous sa juridiction : les boulangers ; les pêcheurs, *pauxeurs* ; les drapiers, *liniers* ; les charpentiers ; les maçons ; les bouchers ; les serruriers, *febores* ; les tanneurs, *tennours* ; les cordonniers, *corvixiers*. Tous les ans, chaque confrérie nommait un *maistre* ou assesseur du grand-maître. Les assesseurs choisissaient ce dernier et siégeaient avec lui*.

On conçoit que sous le régime républicain, une telle magistrature n'était pas sans danger ; qu'elle pouvait instantanément descendre dans l'arène politique suivie de la force brutale et troubler l'état. Aussi, un atour de l'année 1220 prescrivait-il d'*abaitre totes les frairies*, d'abolir les corporations** ; mesure d'autant plus sage que toute l'industrie

* Atour concernant les corps de métiers. Archives municipales.

** *Ibid.*

n'était pas régie par les mêmes règlements, puisque dix métiers obéissant au grand-maitre, les autres devenaient pour ces derniers un objet perpétuel de jalousie. Par exemple, les tonneliers mesureurs de vin, *mutiers*^{*}, ne pouvaient être condamnés, dans l'exercice de leur profession^{**}, ni à l'amende, ni au bannissement par un Treize ou un Comte, sans jugement préalable, et ce, sous condition qu'ils iraient au feu dès que du haut de la tour Saint-Sauveur on crierait *awe*, *awe*^{***}; les sept *solchiers*, fabricants et vendeurs exclusifs des socs de charrue, jouissaient d'un tel protectorat que l'autorité ecclésiastique excommunait quiconque leur faisait concurrence^{****}.

Ces deux classes d'industriels avaient leurs privilèges distinctifs, et ne figuraient point parmi ceux qu'on appelait de *franc mestier*, lesquels payaient un droit de tonneau à l'hospice Saint-Nicolas, tandis que les *mutiers* et les *solchiers* ne payaient rien. Je trouve dans un vieux cartulaire neuf métiers désignés comme *francs*, savoir : les *merciers* qui colportent la marchandise avec des tablettes et des paniers pendus à leur cou; les couturiers et couturières, *clowetours*^{*****}, qui ajus-

* « Mutiers, qui portent lou meu » (le muid).

** « Por l'oquisition de lor mestier. »

*** « Por ceu quilz voissent (aillent) au feu aval la ville, quant on hucheront (criera) *awe*, *awe*, et quant besoing et mestier seroit. » Atour du 30 janvier 1299. Archives municipales.

**** *Quòd nulli hominum ab aliis quàm ab istis septem emere debeant ipsos vomeres.*

Sentence de l'official de Metz, en date du 13 mai 1262. V. Observ. sécul. de Paul Ferry, xiii.^e siècle, t. 1, fol. 250, verso.

***** Au mot *clowetour*, le dictionnaire roman de dom Jean François indique cloutier; mais il est évident qu'ici ce terme n'est pas le terme propre.

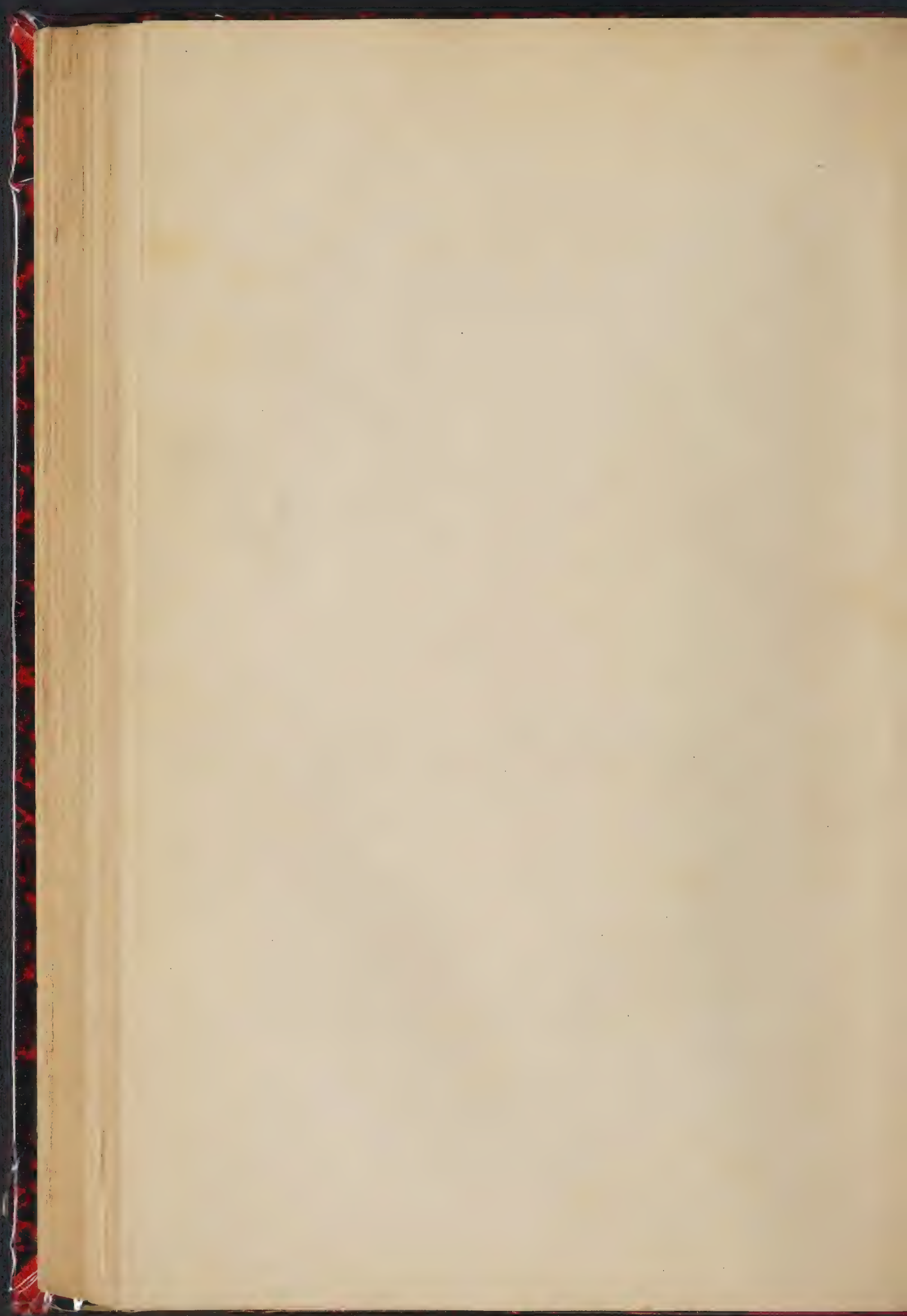
Costumes du XIII^e et XIV^e Siècles.

Cérémonie de fiançailles



Tribunal





tent les rubans ainsi que les bracelets des hommes, des femmes et des enfants; les *boursiers* qui font des bourses, des escarcelles de cuir; les corroyeurs, *conrours*, qui préparent le cuir blanc; les *braichiers*, culottiers, qui font des culottes de cuir*; les *gantiers* qui font les gants de peaux de cerf et de cuir ordinaire; les *parmenthies*, passementiers, qui teignent et travaillent le crin ainsi que les galons; les *viciers* et *couturies*, frippiers et tailleurs, qui achètent ou revendent de vieux vêtements et d'anciennes étoffes**.

Beaucoup d'industries secondaires demeurées en dehors de cette classification générale, ne payaient rien au fisc, soit parce que de misérables *manans* les exerçaient, soit par franchise spéciale, comme droits de bourgeoisie, accordés aux étrangers qui se fixaient dans nos murs. Ainsi, en 1288, trois Lombards, banquiers du temps, avaient le privilège exclusif d'occuper à Metz trois *osteilz* ou trois comptoirs, *chascun lou sien****. Quelques années plus tard, des droits de bourgeoisie furent accordés à deux autres Lombards; mais il fallut une décision des Treize et des paraiges réunis. Ces mesures prouvent, en même temps, la réserve intelligente du magistrat messin et les progrès remarquables que faisait le commerce,

* « Brayes de keur. »

** *Viez panne*, vieille étoffe.

*** « Onc ne puet, ne ne doit ans panre, des or en avant, Lombart, ne Provensal, ne Tosquain, ne Coessins, ne gens prestant a montes (à intérêts) keils kil soient, daultres terres, por ménant, ne por borjois de Mes, se par lou concel de toute la citeit..... et perderoit cent livres de messains cil ne panroit la manandie (bourgeoisie)....., et seroit fuerst de la wairde de la Justice..... » Atour du 24 janvier 1288. Archives municipales.

puisqu'en moins de douze années, entre 1288 et 1299, il fallut créer deux nouvelles banques*.

Suivant les registres de comptes tenus par les Treize**, la laine, le fer de Cologne, la craie, les meules de moulins, les toiles, les pelleteries du Nord, l'acier, le plomb, le cuivre, les tissus de laine blancs, noirs et rouges, le feutre, l'huile, le sel, constituoient les branches principales du commerce d'importation. La laine, le fer, le sel arrivaient très-souvent en bateau, *en la neif*. C'était sur les objets fabriqués, tels qu'armes, outils, instruments, tissus de laine, cuirs forts, cuirs blancs, etc., que s'exerçait l'industrie messine; mais les vignes formaient la grande ressource du pays. Pour faciliter la vente des vins, empêcher les accaparements, les spéculations frauduleuses, les magistrats défendaient aux tonneliers, sous peine d'un an d'exil et de vingt sous d'amende, de recevoir les acheteurs chez eux, de les accompagner en ville, de cautionner les vins d'avance et même de les mesurer s'ils n'y étaient point invités***. On tenait journellement plusieurs marchés sur lesquels les maires de Porte-Muzelle, de Port-Sailly, d'outre-Moselle, ainsi que leurs doyens ont conservé des droits jusqu'en 1301****; et annuellement deux grandes foires, *ly foires Saint-Pierre en Fenal*, et *ly foires Saint-Arnoul*.

* Atours du 26 octobre 1299, pour Jean de Montenier et Georges de Kiers, créés bourgeois et lombards. Archives de feu le comte Emmery, à Grosyeulx.

A cette époque, il existait une banque à Sarrebourg, autorisée vers 1270, par l'évêque Jacques de Lorraine.

** Il en existe un assez grand nombre aux archives municipales. Nous les avons tous feuilletés avec la plus minutieuse attention.

*** Atour du 9 août 1241. Archives municipales.

**** Ces droits étaient abolis le 12 septembre 1301.

Différentes halles servaient d'exposition permanente pour les marchandises : le testament d'un moine de Saint-Arnould, en date du 5 avril 1218, porte donation à ses confrères de l'*estault* qu'il possédait *en la halle des draps à vendre*.

Le tarif du *tonneu*, les droits qui se percevaient aux barrières, prouvent qu'au XIII.^e siècle, Metz présentait une muraille d'enceinte qu'on appelait *la fermetei de la ville*. Nous lisons d'ailleurs, dans un règlement de l'évêque Bertram, en date de 1196, une phrase par laquelle il distingue nettement la ville de ses faubourgs* ; c'était là, devant la *fermeteï*, que les juifs désireux de pénétrer dans l'intérieur payaient trente deniers et trois dés, en mémoire sans doute de ceux avec lesquels les soldats israélites avaient joué la dépouille de Jésus-Christ**.

Le pont des Morts et le pont Tiffroy formaient au couchant le point de séparation des faubourgs avec la ville ; le pont-à-Seille et le pont Saily la limitaient à l'orient ; sa ceinture méridionale contournait Sainte-Glossinde et la septentrionale allait de la porte des Allemands au Champé, du Champé au versant de la colline où Sainte-Ségolène est assise, et de ce versant à la porte Thionville, en coupant la rue Chambière vers les deux tiers de sa longueur.

Pour la sûreté publique et la régularité des péages, on fit de grands travaux à l'enceinte urbaine ; à cet effet, nos magistrats imposèrent même la taxe du tonneu sur toutes les églises

* *Quicumque homo vel femina infrà muros civitatis Mettensis et in suburbiis.*

** Voyez à la fin de cet ouvrage le tarif des droits du Tonneu.

et tous les monastères, malgré leurs privilèges*. La *maistrresse tour de Porte-Muzelle* (Moselle), la tour du Pontiffroy furent démolies et remplacées par deux forts analogues à celui qui constitue aujourd'hui la porte des Allemands; on bâtit en pierres les deux grands ponts de bois, placés vis-à-vis ces deux entrées; mais rien ne prouve que la ville ait alors consacré des sommes considérables aux choses qui n'étaient pas d'une urgente nécessité. L'église, plus opulente, mieux posée dans le système hiérarchique du pouvoir, ayant déjà beaucoup fait pour ses garanties personnelles et ne se trouvant point obligée comme Metz, d'innover un état militaire tout entier, l'église, au contraire, souscrivait aux exigences du luxe et du bien-être, autant qu'à celles de son indépendance temporelle. Pour la première fois, sous l'évêque Conrad, la ville épiscopale de Vic fut ceinte de hautes murailles; Jean d'Apremont dépensa 250 livres à réparer les châteaux de Rembervillers et d'Alberstroff, et une somme non moins considérable aux fortifications de Sarrebourg qu'acheva Jacques de Lorraine. Ce dernier évêque rétablit les murailles crénelées d'Albe, d'Arrestein, de Turquestein, fortifia Marsal, ferma Rambervillers d'une forte enceinte flanquée de vingt-quatre grosses tours, entourra le château de Conflans de murailles et de fossés, répara les fortifications d'Épinal, et construisit Hombourg, son plus bel ouvrage militaire; Hombourg, *guérite du monde*, disent les chroniqueurs, qui dominait une contrée non moins riante que fertile**.

A Metz, autour de la cathédrale qui déjà s'élançait gra-

* *Meurisse*, histoire des Euesques, p. 455.

** Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 442, 443, 427, 429, 435, 443.

cieuse, on voyait naître quantité de monuments ; les uns substitués aux cryptes, aux basiliques romanes, depuis longtemps vieilles et délabrées ; les autres témoignant quelque pensée d'association pieuse, quelque agrandissement considérable ou fondation nouvelle. Dans la première de ces deux classes, nous indiquerons les trois nefs de la paroisse Saint-Martin et celles de la paroisse Saint-Maximin ; l'église Sainte-Ségoène, moins la porterie trinaire et son portail extérieur ; l'église Saint-Vincent toute entière ; le chœur de la collégiale Sainte-Marie-Majeure, monuments restés debout, et auxquels on peut recourir pour connaître le caractère architecturale de cette époque dans le Pays-Messin ; dans la seconde classe, figurent le couvent et l'église des frères prêcheurs dont la première pierre fut posée, en 1222, dans l'emplacement actuel de l'école d'application ; l'église et le couvent des *Cordèles*, ou Cordeliers, bâtis sur les *Murs* entre 1240 et 1283 ; la jolie chapelle du *Pré*, fondée vers l'an 1249, par un physicien (médecin), grand clerc, en l'honneur de ses patrons saint Côme et saint Damien ; l'église ainsi que les lieux claustraux des *Urbanistes* ou Claristes, mises sous le patronage de ces deux martyrs, rue du *Tombois*, vis-à-vis le jardin botanique ; en 1266, les Trinitaires, place royale, vis-à-vis la rue des Clercs, sur la cour ou château du voué de Metz ; vers 1260, l'établissement des ermites de Saint-Augustin, derrière Saint-Nicolas, à la place de quelques religieux hospitaliers appelés *Cesses* ; le monastère et l'église des frères *Barrés* ou grands Carmes établis en 1275 dans l'emplacement de l'école régimentaire d'artillerie ; en 1278, les dames Prêcheresses, dans la cour de Vic, palais épiscopal, rue Serpénoise ; enfin les maisons de Templiers qui se trouvaient, l'une, sur la place de Chambre, l'autre au milieu du terrain où l'on a construit la citadelle ; hors de Metz, plusieurs riches

abbayes, Beaupré, Salival, furent construites avec magnificence ; les collégiales de Saint-Thiébaud, de Sarrebourg, de Hombourg et de Vic exigèrent d'assez vastes bâtiments, et quantité d'églises paroissiales, de chapelles votives, de stations sur les routes contribuèrent à populariser l'ogive dans nos contrées*.

Aucune église mieux que Saint-Vincent ne peut donner l'idée juste de ce qu'était ici le style ogival, après un demi-siècle d'essais et de luttes contre le système à plein cintre. Commencée en 1248, achevée cinquante années plus tard, mais suivant une même pensée d'ensemble, cette magnifique église présente de précieuses révélations architecturales. On n'y voit déjà plus, comme à Saint-Martin, des piliers courts, massifs et ronds, élevés péniblement de la terre, chargés de chapiteaux énormes que surmonte une lourde arcature. Sous ce rapport, l'artiste a franchi l'espace qui séparait les deux systèmes ; il a fait complète justice des exigences du plein cintre ; et des piliers cannelés d'un ordre nouveau, avec base circulaire peu élevée, sans autre ornement qu'une corniche, se sont élancés sous sa main à une hauteur majestueuse ; mais après cet effort de génie dont il n'a peut-être pas suffisamment calculé l'effet, les arceaux qui joignent les piliers, présentent un jet trop court, une intersection trop rapprochée de la corniche. Du reste, l'architecte semble avoir voulu calculer et combiner l'effet des différentes courbes usitées ; cintre ordinaire, cintre surbaissé, cintre légèrement lancéolé, cintre à lancette aigüe, à lancette moyenne, à large lancette, on voit tout cela, sinon

* Hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 449, 455, 456, 459, 440, 443, 445, 446, 447, 448, 449], 464, 465.

dans les grandes masses, du moins aux bas-côtés et dans certaines parties du transeps. Les ornements des corniches et des frises, rares et simples, ne rappellent jamais la Byzantine : ce sont les formes fantastiques de la Romane liées à des formes nouvelles, à des feuillages simples et rudimentaires qui, dans le siècle suivant, vont se multiplier, s'entrecroiser de mille manières avec des raisins, des fleurs et des fruits. Quelques têtes, quelques bustes de personnages apparaissent de loin en loin, soit avec figure grimaçante, soit avec expression naturelle ; les clefs de voûte sont tantôt simples, tantôt feuillées ; les cintres s'harmonient avec les ogives par leurs gouttières et leurs cannelures multipliées ; les croisées du chœur, fort étroites, présentent, comme à Notre-Dame-de-la-Ronde, une longueur aussi démesurée que celle des colonnettes qui les accompagnent ; enfin, le monument semble avoir cinq à six points de départ offerts aux méditations des artistes futurs, cinq à six idées génératrices que les siècles devront élaborer. Il y a telles combinaisons de lignes, telles figures polygonales, aux deux grandes verrières du transeps par exemple, que je retrouve admises et transportées avec bonheur deux siècles plus tard dans certains portails de la Lorraine et du Pays-Messin. Effectivement, isolez de l'église Saint-Vincent les deux branches latérales de la croix latine et vous les prendrez volontiers pour une œuvre voisine de la renaissance. Ne dirait-on pas que les faces translucides de notre cathédrale ont été construites d'après ce modèle ?

J'ai dû m'étendre quelque peu sur une église type dont l'étude offrirait le plus grand intérêt, et dont les motifs architectoniques se rencontrent dans les monuments messins de la même époque ; aussi ne ferai-je qu'indiquer le *Temple* de la citadelle, curieux oratoire composé de trois parties distinctes

à hauteur décroissante, la première partie offrant un prisme octogonal racheté par un prisme rectangulaire, qui rachète lui-même un demi-cylindre. Il existe; chacun peut l'aller voir. Mon savant ami de Saulcy l'a d'ailleurs très-bien décrit dans les annales de notre Académie*. Mais, moins réservé que lui pour l'appréciation de sa date, je me permettrai de la fixer entre 1250 et 1270, époque à laquelle l'art messin acceptait, et le trilobe triflé qu'on rencontre dans l'arcature extérieure de l'octogone, et le profil fortement évidé de piédestaux, et la toiture conique d'une portion du monument**.

Hâtons-nous d'échapper à ces détails techniques, à ces observations spéciales qu'il faut bien placer ici puisqu'elles ne sont nulle part ailleurs, et voyons si l'intelligence messine était stationnaire dans les autres branches d'application du dessin quand l'architecture subissait une révolution complète.

En sculpture comme en peinture, on revenait à des formes humaines mieux caractérisées; on mettait moins de raideur dans la disposition des sujets; on combinait, d'une manière assez heureuse, le genre fantastique légué par l'époque romane avec l'imitation de la nature végétale; les figures étaient empreintes d'une grande naïveté qui n'excluait pas toujours l'exactitude académique; les draperies prenaient plus d'ampleur; la pose, les airs de tête semblaient s'ennoblir à mesure que l'ogive acquérait de la grâce. Les parvis des temples et des appartements seigneuriaux peints à fresque avec l'eau

* Notice sur l'oratoire des Templiers de Metz, par M. de Saulcy, 1834 — 1835, p. 424 à 445, avec planche.

** Les tourelles extérieures de S.^t-Vincent présentent une toiture en pierre absolument semblable.

d'œuf, quelquefois même à l'encaustique ou cire incrustée, représentaient tantôt des cônes, de petits carrés, des lozanges à couleurs alternées, semblables aux vitraux peints dans leur état rudimentaire; tantôt des fleurons détachés, des têtes idéales, des tiges de lierre ou d'autres racines grimpant en hélice autour des colonnes engagées, ou le long des frises. Sur la vitrerie peinte apparaissaient différents groupes, soit allégoriques, soit historiques, exécutés dans des proportions très-petites, peu visibles de loin; ou bien des figurines isolées tracées avec fermeté, avec entente parfaite de l'effet des couleurs, surtout avec un sentiment indéfinissable de piété confiante qu'on n'atteint plus aujourd'hui. Ces figurines, hautes de 40 à 60 centimètres, sont presque toujours encadrées dans un médaillon rond ou oval et disposées perpendiculairement le long des croisées. A la cathédrale, la chapelle Notre-Dame-de-la-Ronde offre des peintures de ce genre.

Les figurines de nos planches 73 et 74, donnent une idée suffisante de la miniature employée pour les manuscrits, miniature ordinairement coloriée, mais à teintes plates. Nos exemples sont pris sur des volumes écrits dans le Pays-Messin.

Les sceaux, les monnaies à l'étude desquels tant d'intérêt s'attache sous le rapport chronologique, n'en ont pas moins au point de vue de l'art. Nous avons signalé précédemment la différence énorme qui existe entre les types gravés de l'administration républicaine et ceux de l'administration ecclésiastique, différence telle qu'on croirait le burin populaire manié par des mains enfantines ou barbares, tandis que l'autre sent la bonne école, la réminiscence des traditions classiques. Comparez le grand sceau de la cité, p. 210, le sceau du pa-

raige de Jurue , p. 214, 215; celui du paraige du commun ,
p. 216, 217; aux sceaux des évêques donnés précédemment;
aux scel et contre-scel de Philippe de Floranges ,

SCEL ET CONTRE-SCEL DE PHILIPPE DE FLORANGES.



qui témoignent un faire déjà si délicat, et vous jugerez de la
différence.

Le sceau de l'officialité messine, appartenant d'une manière encore plus intime que les précédents aux annales artistiques du diocèse, peut servir ici comme type d'exécution, d'entente et de goût. Certes, on ne ferait guère mieux aujourd'hui.

SCEL ET CONTRE-SCEL DE L'OFFICIALITÉ MESSINE.



Ce dessin, qui m'est doublement précieux parce qu'il me vient de mon ami M. de Saulcy, présente dans l'original plus de finesse encore et de rectitude linéaire que n'en rend la gravure*.

Les premiers sceaux de la cité messine étaient en bois,

* *Sigillum officialis curie Metensis. Presbyter Hasso de Noweroit.* On lit au bas du titre auquel est appendu ce scel : *In cujus rei testimonium sigillum curie Metensis ad supplicationem memorati presbyteri, hiis litteris est appensum, datum anno dom. M. CC. LX quarto, feriâ secundâ, an. fest. beati Benigni confessoris. 3 octobre 1264.*

fortement taillés en creux. On coulait dessus un gâteau de cire molle dont la main pressait la surface plus ou moins régulièrement, et quand la cire se trouvait refroidie, on la détachait pour l'appliquer au parchemin. D'un tel procédé résultait une grande imperfection dans le tirage sigillaire. Aussi, rien n'était-il moins commun que de rencontrer des empreintes bien venues parmi celles qui s'opéraient avec des matrices en bois. Pour les matrices en cuivre, c'était tout différent. D'abord, la gravure avait plus de netteté, plus de profondeur dans les petits traits; ensuite l'impression du sceau se faisait mieux, car on l'employait comme nos cachets ordinaires*.

* Au XIII.^e siècles, les sceaux s'étaient bien multipliés dans nos contrées : nous avons donné ceux qui nous ont paru le plus remarquables par leur importance administrative ou par leur exécution; mais il en existe plusieurs autres dignes d'intérêt. La léproserie de S.^t-Ladre, près Montigny, possédait un sceau représentant un abbé debout, crossé, mitré, et autour cette légende : SIGILLUM. SANCT. LAZARI. METT. La léproserie des Bordes, près Vallières, avait, en 1279, un sceau représentant une vierge, et pour légende : S. BE. MARIE. DOM. LEPROS. DE VALIERES, *Sigillum beatæ Mariæ domûs leprosorum de Valeriaco*; en 1798, le sceau de la même léproserie portait un saint Etienne debout, ayant à la main droite une palme; à la main gauche un livre, et pour légende : *Sigillum comvne domvs lepro. de Bvrdes svppra Vallieres*. Tous les chapitres de Metz possédaient leur sceau particulier; le chapitre diocésain en avait même deux, un grand et un petit. Celui du chapitre de S.^t-Pierre-aux-Images a cela d'intéressant qu'il contredit l'opinion étymologique de Martin Meurisse, en consacrant l'expression *adimagines*. Ce scel porte le buste de saint Pierre, et, au pourtour, SANGTUS... PETRUS AD IMAGINES. Je m'étonne qu'en 1222 l'abbaye de S.^t-Martin manquant de sceau, *quia verò capitulum nostrum proprium sigillum non habet*, ait été obligée de prier les abbés de S.^t-Symphorien et de S.^t-Vincent d'apposer le leur à une charte au profit de ce dernier monastère.

Le maître échevin n'avait d'autre sceau que celui de la ville; encore ne pouvait-il pas en user pour confirmer ses sentences personnelles. Quant au scel secret de la ville dont nous donnons le specimen, p. 207, il demeurait entre les mains d'un des six abbés électeurs pour le maître-échevinat.

Quelques différences existent entre les monnaies épiscopales de tel règne et celles de tel autre ; mais généralement ce sont des deniers d'argent d'un même type quoique dissemblables par le coin.

Les deniers de Bertram, fort communs, pesant depuis 7 jusqu'à 12 à 14 grains*, représentent : de face, soit une simple croix, soit un buste d'évêque, tête nue, mains jointes ou non jointes, et pour légende BERTI..., BERTRAND MS, BERTRANNG; au revers, main tenant une crosse, ou croix cantonnée, tantôt des lettres ME-TE-NS-IS, et chargée d'une main qui bénit; tantôt des lettres SPINAL; ou bien encore, buste de saint Étienne avec la légende S. STEPH.

Les deniers de Conrad I.^{er}, très-rares, ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'évêque précédent ; de face, buste d'évêque mi-corps, tête nue ou mitrée, mains jointes, avec ou sans collier de perles ; quelquefois trois besans placés derrière la nuque et le mot KONRADVS; au revers, croix pattée cantonnée des lettres ME-TE-NS-IS et chargée d'une main qui bénit, ou bien dextre tenant une crosse épiscopale; ou bien encore, croix cantonnée d'un croissant et d'un soleil.

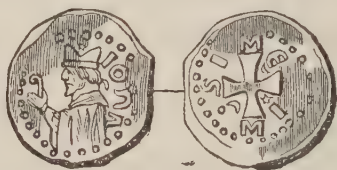
CONRAD I.^{er}

Les deniers de Jean d'Apremont, du poids de 12, 13, 14,

* Le poids du denier, en 1206, était de 14 grains 76; en 1211, il était de 14 grains 58; en 1290, il se trouvait de 14 grains 4.

15 grains, sont assez communs et ressemblent beaucoup aux précédents : de face, buste d'évêque, tête nue ou mitrée, mains jointes ou tenant une crosse, assez fréquemment un collier de perles, dans le champ une étoile, un besan derrière le cou ; au pourtour IANE, INE, IANNES, IOHAN, IOHANE, IOHANNI, IOHANNS, IOHANNES, IOHONNES, pour légende ; au revers, croix pattée cantonnée de deux croissans et de deux étoiles, ou de quatre besans, ou de quatre croissans, ou de quatre étoiles, ou de quatre points ronds, et pour légende METENSIS, ou NETENSIS, ou TEMENSIS.

JEAN D'APREMONT.



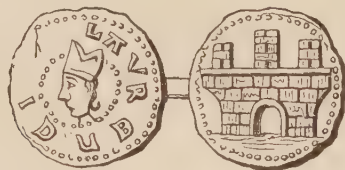
Jacques de Lorraine, dont j'ai fait connaître le premier la monnaie, dans les Mémoires de la société royale des antiquaires de France, figure sur cette pièce, en buste mitré, tenant la crosse des deux mains, avec la légende IACOB, IAKE ; IACOBVS, IAICOB, et, au revers, croix pattée cantonnée de quatre croissans, ou de deux croissans et de deux étoiles, mais plus souvent de quatre fleurs de lys, appointées vers le centre de la croix ; on distingue ordinairement le mot METENSIS. Poids, 10 à 15 grains.

JACQUES DE LORRAINE.



Jusqu'à présent, nous n'avons découvert aucune monnaie de Philippe de Floranges, ni de Guillaume de Trainel. On n'en peut même attribuer qu'une à Laurent de Liège, portant, de face sa tête mitrée et LAVRENCI pour légende; et au revers, un donjon à triple tourelle.

LAURENT DE LIÈGE.



Jean de Flandres, Bouchard d'Avesnes ne semblent pas avoir frappé monnaie. Nous avons dit précédemment que Bouchard avait cédé son droit monétaire à la ville; mais lui aurait-il en même temps, prêté les coins de ses prédécesseurs? C'est supposable. J'admettrais toutefois volontiers l'apparition, vers l'année 1303, de l'*angevine* suivante qui pèse quelques grains*. On ne peut accepter d'autres pièces municipales, à moins que le hasard en fasse découvrir de nouvelles.

ANGEVINE RÉPUBLICAINE.



* Cette sorte d'*angevine* qui porte en légende, d'une part *quartus denarius*, quart de denier, et d'autre part, *moneta metensis*, monnaie messine, a dû paraître immédiatement après la vente du droit monétaire que l'évêque fit à la ville en 1303. Je ne doute pas que le coin de cette monnaie républicaine ne soit sorti des mains du graveur de l'évêché. Il présente une rare perfection.

Je ne connais aucune monnaie épiscopale messine frappée à Marsal, Remilly, Remiremont, dans le cours du XIII.^e siècle; il en existe quelques types sortis de l'atelier monétaire d'Epinal et de Sarrebourg; on les distingue facilement aux deux mots SPINAL et PAVLVS. Toutes les autres pièces furent sans doute frappées à Metz ou sur des coins qui portent le nom de cette ville en légende, comme on l'a vu précédemment*.

Les langues latine et romane sont employées quelquefois ensemble, le plus souvent isolées l'une de l'autre, sur les types sigillaires de l'ordre civil; mais pour l'ordre ecclésiastique, c'est toujours la langue latine. Cette dernière figure seule dans les légendes monétaires, cependant sur les coins de l'évêque Jacques de Lorraine, on distingue par fois le mot IAKE qui est du roman pur.

La lutte des deux idiômes datait d'une époque éloignée. Nous en avons déjà parlé plusieurs fois; l'église retenait de tous ses efforts la langue latine qui s'en allait pièce à pièce; tandis que l'administration républicaine penchait exclusivement vers l'autre langue. Les prédications vaudoises**, la traduction des livres saints, les poésies populaires, la rédaction des règlements législatifs et des sentences judiciaires en langage *roman* ou *rustique*, ont achevé le discrédit du latin. Ce fut surtout à la fin du XII.^e siècle que la lutte devint vive. En adoptant, vers 1212, le roman dans leurs actes, les échevins et les Treize assurèrent son triomphe dans nos murs. Les ecclésiastiques

* Presque toutes ces monnaies ont le *grenetis* extérieur, quelquefois double à la face et au revers.

** Il y avait ici un certain nombre d'hérétiques Vaudois. *Li sires Jehans li Vaudois* a donné, le 25 avril 1222, *tout son heritaige et tout son moibles* à l'hospice du Pontiffroy.

parurent vouloir s'en tenir, pour les affaires civiles, aux formes linguistiques que Rome leur imposait pour le culte, et cependant, la première charte romane du pays fut rédigée de la main des moines*.

Quoique l'évêque Bertram repoussât les envahissements littéraires de cette langue, en tout ce qui concernait les matières religieuses, il accepta la dédicace du *Dolopathoz*, roman des sept sages, traduit par Habers**. Ce moine lorrain ne s'occupait guère de dissertations théologiques; il composait des poèmes, des romans en français d'alors, et acquérait une popularité qu'il n'eût jamais obtenue s'il n'avait écrit qu'en latin. C'était le vrai type des beaux esprits du temps. Le *Dolopathoz*, ouvrage bizarre dont la destinée fut des plus heureuses, car, pendant plusieurs siècles il se trouva dans toutes les mains, eut, dit-on, pour premier auteur Sandebad ou Sandebar, chef des Brames. Traduit de l'indien en persan, en arabe, en hébreux, en syriaque, en grec, puis en latin par un nommé Jean, moine de Haute-Selve, il prit un cachet tout nouveau sous la plume d'Habers et devint le livre à la mode.

On est heureux de trouver ainsi, dans une œuvre littéraire, l'expression générale du goût des hommes qui lui sont contemporains; car lisez le livre, et vous serez au point de vue des sentiments sociaux de l'époque***.

* Elle est relative à une transaction faite entre les abbayes de Gorze et de Justemont, et porte la date de 1182.

** Martenè, *ampliss. collec. t. 1, p. 249.*

*** Voici l'analyse succincte du *Dolopathoz*:

« Un roi, marié en secondes noces, confie à sept philosophes ou sages l'éducation de son fils unique. La nouvelle reine s'enflamme pour le jeune

Après Habers, les autres réputations sont bien pâles. J'ose à peine citer l'évêque Jacques de Lorraine ouvrant, en 1238, le concile provincial de Trèves par une harangue latine très-

prince, et emploie mille moyens de le séduire. Humiliée du peu de succès de ses criminelles tentatives, elle l'accuse d'avoir voulu attenter à son honneur, et le fait condamner à mort; mais l'un des instituteurs du prince prouve au roi, par un conte, qu'il faut se méfier des apparences, et le monarque révoque son arrêt. La reine, à son tour, raconte une histoire qui détruit l'effet de la première. Pendant sept jours, chacun des instituteurs obtient ainsi la grâce du prince, et la reine sa condamnation. Enfin, ce malheureux jeune homme fait si bien connaître son innocence, que la reine convaincue d'un double crime, est mise à mort. »

Je m'étonne qu'on ait pu considérer Habers comme l'auteur du livre, tandis qu'il avoue lui-même, à la première page, n'en être que le traducteur :

Li bon moine de bonne vie
De Haute Selve labbeie,
A lestoire renouvellee,
Par bel latin la ordenee;
Habers la vient en romans traire,
Et del romans un livre faire,
El nom et en la reverence
Del roi fil' Phelipe de France,
Loeis quon doit tant loer, etc.

Cette traduction est connue par des fragments insérés dans le *Recueil* de Fauchet, dans la *Bibliothèque française* de Duverdier, et par un extrait fort étendu publié dans le *Conservateur* (janvier 1760) d'après un manuscrit de la Bibliothèque de la Sorbonne, qui paraît égaré maintenant.

Le roman des Sept Sages fourmille de sentences et de proverbes. Nous citerons les suivants :

On sert li chien por li seignor,
Et por lamor li chevalier.
Riens tant en greve menteor,
A larron, ne a rebeor.
Na mauvez hom quiex qui soit,
Com' veriteiz quand laperçoit:
Et veriteiz est la masme
Qui tot le mond occit et tue.

Bocace a pris dans cet ouvrage la deuxième Nouvelle de la troisième

élégante* ; l'abbé Nonus Albertus, maître de l'évêque Renaud de Bar, qui vivait à la fin du siècle** ; Henri de Fisting, devenu archevêque de Trèves après avoir été doyen de notre église cathédrale. Je ne parlerai pas davantage d'un moine de Saint-Vincent qui collectait chaque jour des faits plus ou moins dignes d'intérêt, écrivain crédule, mais exact***. Ce fut alors le seul annaliste messin.

Sans doute il existait dans nos murs quelque école pour l'enseignement de la langue romane devenue si populaire ;

Journée de son Décaméron, l'*Heureux Palfrenier* ; « car il raconte, dit Duverdier, d'un qui coucha avec la fille du roi, laquelle l'ayant marqué au front, il en alla faire autant à tous les chevaliers dormant dans le palais. » La quatrième Nouvelle de la septième Journée, et la huitième Nouvelle de la huitième Journée sont également tirées du *Dolopathoz*. « Il semble que la vie de Josaphat (qui est une instruction pour les rois), continue Duverdier, sorte de la même veine ; duquel aussi Bocace peut avoir pris ce qu'il dit de ce jeune garçon, qui, n'ayant jamais vu des femmes, en demanda une à son père, comme la plus belle chose qu'il eût jamais vue. Tout le sujet du livre italien intitulé *Erastus*, est pris de ce *Dolopathoz*, qui eut les mêmes aventures que ledit *Erastus*. »

En dédiant, vers l'année 1184, sa traduction à Bertram, Habers fait le plus bel éloge du prélat ; ce qui donne à penser qu'il croyait avoir trouvé un digne appréciateur. Habers a composé, en outre, le roman des *Sept Juges*, ouvrage original cité par Huet ; mais nous n'en avons aucune connaissance.

On peut consulter sur Habers : Fauchet, chap. xii des anciens Poètes français ; — Lacroix Dumaine, t. i, p. 36 ; — Duverdier, t. ii, p. 172 ; — Bibliothèque lorr., p. 481 ; — Hist. de Metz, t. ii, p. 302 ; — Notice d'un manuscrit grec de la Bibliothèque du Roi, par M. Dacier, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. xli ; — art. Hébert de la Biogr. univ. dû à la plume savante de mon excellent ami R. Weiss.

* *Chron. M.N.S. Trevir.*

** Le nécrologe de saint Arnoul donne à *Nonus Albertus* le titre d'abbé.

*** La chronique de Saint-Vincent est imprimée dans la nouvelle bibliothèque du P. Labbé. Il en existait une plus grande.

car, même dans les abbayes, dans les cathédrales, elle ne pouvait déjà plus demeurer en dehors des études réputées indispensables pour parvenir aux ordres sacrés.

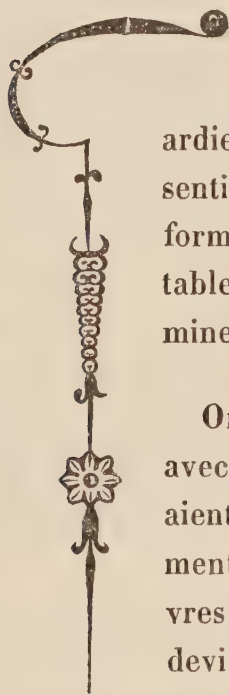
Un tel état de choses dut fixer les regards de l'autorité républicaine, et quand les lettres romaines s'enseignaient concurremment avec la langue romane aux clercs de l'école épiscopale du cloître, des collégiales de Saint-Thiébaud, de Saint-Sauveur, de Notre-Dame-de-la-Ronde, surtout aux frères prêcheurs dont la mission spéciale consistait à répandre les dogmes évangélistes, je suis persuadé qu'à la suite du mouvement d'émancipation intellectuelle qu'entraîna l'hérésie vaudoise, il y eut, pour la bourgeoisie et pour le peuple, un enseignement grammatical à sa portée. Il fallait bien que l'église elle-même s'y soumit. Les prédications lui en imposaient la loi. Quand le frère Raoul fit tant de bruit dans nos contrées, en prêchant la croisade de 1295*, il est hors de doute qu'il employait la langue vulgaire, peut-être même avec des formes communes, afin que sa parole pénétrât mieux au sein des masses.

Je suppose qu'en fait d'études, c'était encore la cathédrale qui présentait le plus de suite et d'ensemble, puisqu'elle se trouvait immédiatement sous les regards de l'évêque, et que ses revenus lui permettaient de rétribuer convenablement les maîtres. Vers 1150, le célèbre Gauthiez de Metz remplissant les fonctions d'écolâtre, groupant autour de sa chaire plusieurs hommes devenus évêques, acquit une réputation qui rejallissait sur le chapitre tout entier. L'abbé Hugo, son successeur, dont je vois le nom sur une charte de l'année 1158 aura suivi

* Meurisse, his. des Euesq., p. 479.

la même marche et présidé, jusqu'à la fin du XII.^e siècle, au maintien des études ecclésiastiques. Dans le siècle suivant, je ne trouve le nom d'aucun écolâtre épiscopal ; mais, est-ce à dire qu'il n'y en eut point ?

L'exécution calligraphique des manuscrits, caractérisée par un développement sensible de l'écriture dite gothique, sans que pour cela les formes romaines fussent tout-à-fait abandonnées, suivait le mouvement de l'époque. Elle se conformait au goût populaire qui montrait une prédilection notable en faveur des lettres rondes, à queues alongées coupées en biseau, telles que les présentent certains manuscrits de notre bibliothèque publique exécutés dans les monastères diocésains, mais principalement dans le cloître épiscopal*.



ardiens précieux, témoignages irrécusables du sentiment artistique de l'époque, ces manuscrits forment avec les sceaux et les monnaies une véritable galerie monumentale qu'il importe d'examiner pour bien saisir sa physionomie.

On conçoit qu'entraînés à des luttes incessantes avec la bourgeoisie, les moines, les chanoines aient insensiblement perdu l'esprit de recueillement, l'habitude de prières, de retraite et d'œuvres saintes prescrits par les canons. Le désordre devint inévitable : à la cathédrale, les jeunes chanoines ne faisaient plus de stage ; ils ne s'in-

* Ces manuscrits portent les chiffres B, 52 ; B, 53 ; B, 58.

quiétaient plus de la résidence ; l'église demeurait presque abandonnée ; et sur soixante chanoines , à peine s'il s'en trouvait six ou sept présents aux offices. Pour réprimer de tels abus , Conrad de Scharphenneck avait cru devoir attacher ses chanoines au chœur par un motif d'intérêt pécuniaire , et il leur avait abandonné la quote-part du tonneau attribuée jusqu'alors à la trésorerie , mais sous condition d'être présents dans le sanctuaire *. Ils n'y furent pas plus fidèles. En conséquence , Otton , cardinal , légat du Saint-Siège , prescrivit vers 1228 , d'imposer six mois de stage aux nouveaux chanoines ; l'année suivante , dans un règlement supplémentaire , le même légat fut encore plus explicite : « tout chanoine messin , dit-il , qui sans causes légitimes telles qu'études ou maladies , ne résidera point , pendant l'année , six mois consécutifs ou par différentes reprises , et n'assistera point aux matines , à la messe , aux vêpres , sera privé des fruits de sa prébende **. Des abus non moins déplorables existaient dans presque toutes les abbayes. Pour remédier au mal et former une ligue salubre , les prêtres et les curés tant de notre ville que des faubourgs formèrent , en 1250 , une confraternité de prières et de bonnes œuvres ; exemple qui fut imité quelques années après par les abbayes bénédictines d'Hornbach et de Saint-Mihiel ; de Saint-Vincent de Metz et de Vaussor ; de Saint-Symphorien et de Saint-Mansuy de Toul ***. Vers la fin du xiii.^e siècle , le chapitre diocésain fit un code de constitutions nouvelles qu'on s'obligea de lire chaque année et d'observer avec rigueur ; le chapitre

* Charte de 1220 , publiée par Meurisse dans son *hist. des Euesq.* , p. 441.

** Le pape Grégoire ix confirma ces statuts par une bulle datée du mois de juin 1241.

*** Archives m.n.s de la cathédrale ; hist. bénédictine de Metz , t. II , p. 437 , 440 , 441 , 470 , 471.

de Saint-Pierre-le-Vieux imita cette bonne disposition* ; mais les troubles du dehors prédominaient d'une manière trop puissante pour qu'on pût conserver des habitudes régulières. Rien ne prouve mieux le relâchement monastique que l'admission des bâtards au sein des communautés ; or, c'est ce qui avait lieu ; car, en 1260, Albert de Floranges s'étant fait prémontré de l'abbaye de Justemont, lui fit présent d'un fils naturel accepté comme esclave. Il le racheta plus tard, pour le consacrer à Jésus-Christ, dans la même abbaye**, moyennant une rente annuelle d'huile de noix payable aux religieux, au commencement du carême. Un statut du chapitre de Saint-Thiébaut, en date du 3 février 1222, porte défense d'y recevoir aucun bâtard. On en acceptait donc auparavant***.

L'abus qui s'était introduit en plusieurs abbayes, pour la distribution des portions monacales, devait contribuer également à y mettre le désordre ; des laïcs en jouissaient, et diminuaient d'autant les ressources de la communauté. C'est ce qu'on voit par une lettre du pape Honorius III à l'abbaye arnulphine, datée du 7 des ides de janvier 1226. Honorius ordonne positivement l'annulation de semblables privilèges****.

Les cloîtres épiscopaux, les monastères continuaient d'offrir un asile aux indigents malades ; car, vers l'année 1269, l'évêque de Metz trouvant sans doute que l'infirmerie abbatiale de Saint-Symphorien n'était point assez riche, lui donna la cure

* Hist. bénédict. de Metz, p. 485.

** Archives anciennes de l'abbaye de Justemont.

*** Preuve de l'hist. bénéd. de Metz, t. III, p. 485.

**** Ibid, p. 486.

de Liéhon*. D'un autre côté, les prêtres visitaient les malades, non-seulement en qualité de confesseurs, mais comme médecins, et percevaient certains honoraires, ainsi que je le vois dans une charte en date du 23 décembre 1214 pour la desserte de l'église d'Arey, appartenant à l'abbaye précitée. Il y est dit que le vicaire aura les deniers provenant des visites faites aux malades, des baptêmes, des confessions, et la moitié des pains qu'on offrait à l'autel**. Semblables conditions furent arrêtées, vers la même époque, pour la desserte des villages de Mance, d'Avril, de Cheminot, etc., preuve que l'usage en était général, au moins dans les campagnes***. A la ville, où les physiciens (médecins) se trouvaient en certain nombre; où de vastes maisons hospitalières, parmi lesquelles nous citerons au premier rang l'hospice Saint-Nicolas, prodiguaient à l'indigence des secours de toute nature, je ne pense pas que les desservants des paroisses exerçaient la médecine, mais le clergé avait ses infirmeries, ses salles d'asile, ses pauvres et ses guérisseurs, comme l'administration républicaine avait les siens.

Aux moyens naturels de soulagement on joignait les pèlerinages; on allait, comme dans les siècles précédents, prier sur le tombeau des premiers évêques, devant la vierge de la cathédrale, ou devant telle autre effigie réputée miraculeuse; on cheminait vers Raba, Sainte-Barbe, Dieulouard, Saint-Nicolas et beaucoup plus loin encore; mais depuis la fondation de la collégiale de Saint-Thiébaud, bien des gens profitaient

* Meurisse, hist. des Euesq. p. 475.

** Hist. m.n.s. de Saint-Pierremont, par l'abbé Drouin. Cet intéressant manuscrit est entre les mains de M. Dégoutin, substitut à Briey.

*** Au 3.^e volume, en parlant des rues du Pontiffroy, des Allemands et du Neufbourg, nous donnerons quelques détails sur les hospices qui existaient dans ces trois rues.

des indulgences que le pape Célestin III y avait attachées en 1195, et rachetaient le voyage de Rome par deux stations annuelles dans cette église, à la seconde fête paschale et le jour de la fête de Saint-Laurent : ces circonstances attiraient un nombreux concours d'âmes pieuses*, concours non moins favorable à la religion qu'à la politique, puisque c'était préparer l'union fraternelle des peuples entre eux.

Les tournois, les combats en champ clos suivis de danses et de récréations scéniques amenaient également dans notre pays une foule d'étrangers; mais des passions rivales s'y donnaient rendez-vous, et si de telles réunions développaient le courage et l'intelligence, elles ne favorisaient pas, comme les grandes dévotions, l'union chrétienne que prescrit l'évangile. On cite un tournoi remarquable tenu en 1212 à Rigny-la-Salle, entre les gentilshommes de l'évêché de Toul et ceux de l'évêché de Metz, pour divertir le roi de Germanie et le fils de Philippe Auguste; tournoi à la suite duquel ces deux monarques se firent peindre avec les seigneurs de leur suite, sur les murailles de l'église** ; les chroniqueurs parlent aussi d'un combat en

* *Celestinus episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis sanctæ Mariæ sanctique Theobaldi canonicis salutem et apostolicam benedictionem..... Quicumque bis in anno, secundâ scilicet feriâ paschæ, et die dedicationis ecclesiæ vestræ, quæ celebratur in natale beati Laurentii Martyris, nomine peregrinationis, ecclesiam vestram visitabunt, a peccatis patrum et matrum, quæ sine lesione fuerunt, de parte Dei et nostrâ se noverint absolutos; penitentias et peccata quæ ab eorum memoriâ recesserunt remittimus, et de penitentiis sibi injunctis quadraginta dies. Preterea si qui sanctorum limina adire proposuerint, et de expensis viæ necessariis, juxta consilium episcopi sui, vel ejus quem episcopus loco ejus delegaverit, ecclesiæ vestræ in remissionem peccatorum suorum conferre voluerint, viam et peregrinationem, auctoritate Dei et nostrâ, eis indulgemus. Datum Laterani, quarto nonas Julii. Pontificatus nostri anno quinto.*

* Benoit Picard (hist. manusc. de Metz).

champ clos, qui eut lieu vers l'année 1299, entre deux bourgeois messins, et dont l'étrange nouveauté attira dans nos murs toute la noblesse des environs*.

Ces spectacles en plein air finirent par remplacer les jeux de boule, de paille-maille, et les jeux de hasard que l'église et les magistrats défendaient parce qu'on y reniait Dieu, Notre-Dame et les saints; parce que les enfants y devenaient *gloutons et larrons***.

* Chronique de la collégiale de Saint-Sauveur.

** Nulz ne doit tenir boulle, ne escole, ne paillole, por ceu ke elles sont escommunies, et k'on i reniet Deu et Nostre-Dame et toz asins, et li anfans des Proudomes de la ville i devienent glouton et larron...

Atour du 8 février 1244.

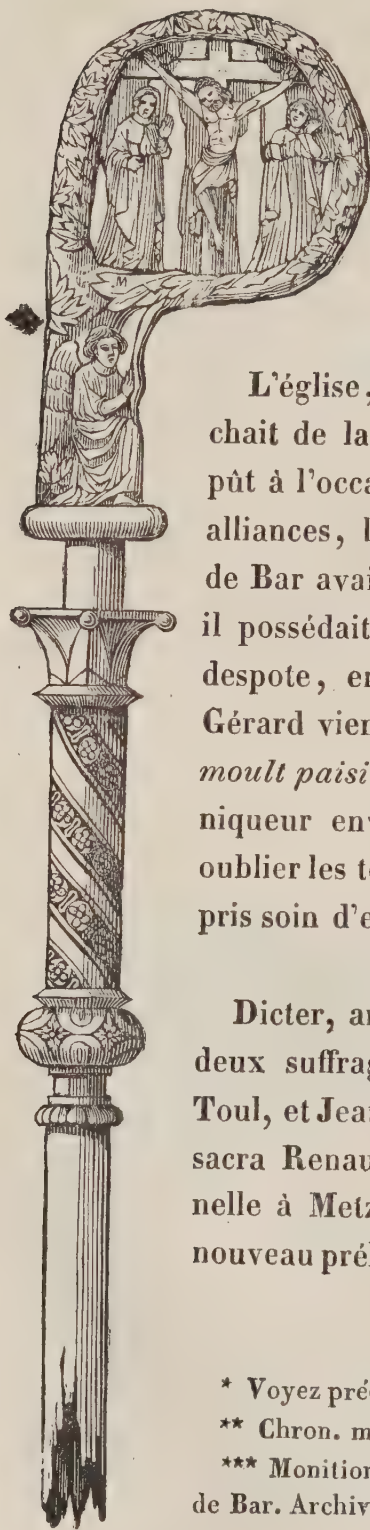


Quatrième Période.

Quatorzième Siècle.

DEUX mois s'étaient écoulés depuis le décès du dernier évêque, lorsque les chanoines, réunis dans la cathédrale, élurent à sa place leur princier, Renaud de Bar, fils de Thié-
baut II, comte de Bar, et de Jeanne de Tocy, sa seconde femme. D'un autre côté, la bourgeoisie désignait pour maître-échevin, *signour Maheu Hesson*, qui eut pour successeur en 1302 Jacques de Heu, famille devenue plus tard tristement célèbre, puisqu'elle trafiqua des libertés messines.





Remarquez bien le verbe désigner dont je me sers à dessein ; car il constate un droit politique que les paraiges se sont arrogé, celui de présenter quelques-uns d'entre eux au choix des six électeurs*.

L'église, perdant ainsi de son influence, tâchait de la ressaisir par le choix d'un prélat qui pût à l'occasion, moyennant sa fortune et ses alliances, lutter contre la bourgeoisie. Renaud de Bar avait tout ce qu'il fallait pour cela ; mais il possédait les défauts de ses qualités ; il était despote, entier, prodigue ; et quand Philippe Gérard vient nous dire qu'il *gouverna l'eveschié moult paisiblement*** , la gratitude du chroniqueur envers René d'Anjou lui fait certes oublier les torts graves que le clergé diocésain a pris soin d'enregistrer***.

Dieter, archevêque de Trèves, assisté de ses deux suffragants Jean de Sierck, évêque de Toul, et Jean d'Apremont II, évêque de Verdun, sacra Renaud de Bar, qui fit son entrée solennelle à Metz au mois de novembre 1502. Le nouveau prélat déposa pour offrande, sur le grand

* Voyez précédemment, p. 204.

** Chron. m.n.s. de Metz, t. 1, fol. 274.

*** Monitions du clergé de Metz contre l'évêque Renaud de Bar. Archives de l'Hôtel-de-Ville.

autel, les ornements pontificaux dont il était revêtu, et la belle crosse d'ivoire qu'il tenait à la main, témoignage d'humilité généreuse qui n'était nullement dans son cœur*.

Dès le mois suivant, Renaud parcourait le diocèse, s'arrêtant à Vic, à Saint-Avold, à Hombourg-l'évêque, pour y recevoir les hommages, les serments des vassaux, et publier plusieurs ordonnances touchant ses prérogatives seigneuriales. Le départ prochain d'Henri III, comte de Bar, qui allait en terre sainte, interrompit notre évêque dans cette tournée pastorale, Henri lui remettait ainsi qu'à son autre frère Jean, seigneur de Puisaye, la garde du comté et celle de son fils Edouard; et comme Renaud croyait favorable aux intérêts respectifs du diocèse et de ce pupille, de fortifier les limites des deux états, principalement du côté de la Lorraine, il s'en occupa presque aussitôt**. Philippe-le-Bel, en guerre avec les Flamands, aurait voulu faire épouser la même querelle à notre évêque; mais il s'y refusa, ne pouvant compter, ni sur l'amitié du clergé, ni sur l'alliance durable des Messins.

Ces derniers, pour donner au maître-échevinat un lustre nouveau et le rendre de plus en plus indépendant,

* « Il vint reuestu en pontificat moult noblement et richement, et estoit vestu tout blanc; et quand il fut receu, il se deuestit devant le grand autel saint Estienne et offrit ses vestements de prestre, diacre et sous-diacre, tout estoffe, et une blanche crosse d'ivoire, moult belle; et sont encor en ladite église lesdits vestements desquelx on en font le service aux grandes festes. » (Ph. Gérard, m.n.s. cité.)

** Ce fut alors qu'on bâtit les châteaux de Pierre-Fort et de l'avant-garde.

établirent, au mois de *fenal* (juillet) 1305, *ke kikionques sereit des or en avant nommeiz por maistres eschevins de Mes*, se ferait recevoir chevalier aux fêtes de la Pentecôte, et *feroit bonne xureteit*, (consignerait) 500 livres de boins *petis tournois noirs*, en la main dou changeour (receveur); condition qui éloignait naturellement de cette charge importante les gens sans fortune.

Ne croyez pas qu'ici les paraiges aient délibéré, comme jadis, avec les électeurs ecclésiastiques : non, c'est entre eux que la chose s'est décidée; et rien ne prouve mieux leur puissance que l'obligation qu'ils imposent aux six électeurs d'accepter ce nouvel atour : *Et c'il y avoit nulz princiers, ne abbeis ke ceu ne voeissent faire, et ki a ceu ne voeissent acordeir, cil qui a ceu ne se vorroit acordeir et faire, ansi come ci dezouz est devis, perderoit v^e livres de messins de somme à la ville**..... Voilà donc le parti populaire imposant des lois, formulant une volonté, et le clergé forcé d'y souscrire.

Cette révolution administrative eut lieu sous un Gournai, *Arnoult de Gournai* qui avait succédé à *sire Ferry Chielairon*, maître-échevin en 1303, et à *sire Nicolle de la Court*, en 1304, issus tous deux, comme on voit, d'une souche patricienne.

La réaction commençait : déjà, quelques mois auparavant, le maître-échevin, les Treize, les comtes, les prud'hommes, réunis aux conseillers de la cité, avaient défendu à tout che-

* Nous donnons ce curieux atour parmi les notes qui termineront l'ouvrage.

valier, prêtre, clerc ou laïque de tenir justice sur les degrés de la place de Chambre, et ce, sous peine de vingt livres d'amende. L'atour ne fait nulle mention de l'évêque; mais il n'est pas douteux qu'on le dirigeait spécialement contre lui, car les prélats messins, depuis un temps immémorial, y tenaient leurs plaids-anneaux*. Enhardis par cette première tentative d'absolutisme, les magistrats étaient allés plus loin; ils avaient interdit à tous leurs justiciables de comparaître ailleurs que devant leurs *maiours* respectifs ou devant la justice ordinaire de la cité**, excepté pour les affaires concernant la dime qui ressortaient naturellement du tribunal ecclésiastique***. Sommation sera faite aux contrevenants, dit l'atour, de terminer leur procès dans l'espace de sept nuits, sous peine d'être amendés de vingt livres messines qu'ils paieront dans le délai fixé, faute de quoi, on les bannira pour soixante années et un jour, à dix lieues de la ville.

On ne dira pas que l'autorité municipale y allait de main morte. L'évêque et son chapitre se soumirent; il le fallait bien; mais plus tard, nos magistrats ayant mis le séquestre sur les biens d'un ecclésiastique, très-riche, mort intestat, Renaud vit dans cet acte une mesure arbitraire contre ses

* Atour du mois de janvier 1305. Archives municipales.

** K'il ne soient nunlz, clerks, ne lais, hons, ne femme, ke soient nos manans, ne nos justesables, que plaidissent, ne faicent plaidier, per ous, ne per eutruï, des or en avant a nul jor maix, nulz de nos manans de Mes, homes, ne femes, ne nunlz eritaiges k'il aient, ne k'il tegnent, cest assavoir, de nos censalz, et de nos allues, et de nos terres de meize (jardins attenants aux maisons) et de quarteir, dont ils soient tenant, par nulles justices, keilles k'elles soient, fors ke (excepté) pardevant les maiours des bans et des leus où li éritaiges geist, ou per devant la laie justice de la citeit de Mes.

Atour du mois de février 1305. Archives municipales.

*** Sauf les dismes k'on doit bien plaidieir et chessier ansi com om doit.

droits personnels et fit opposition ; d'où grands débats, levée de boucliers, bataille imminente, si des arbitres n'étaient point venus réconcilier les deux partis. Philippe Gérard nous a laissé de cette affaire un récit pittoresque très-intéressant :

« Grand guere se esmeut entre eulx, et tellement que pour ceste causecen vint ledit évesque sur ceulx de Mes, a grant puissance de gens jusques à une moitresse à une lieu prez de la cité, nommée Praiel ; et ceux de Metz issirent dehors encontre luy. Et illec eussent cheu batailles et grand occision, ce n'eust esté que aucuns grand personnage et gens de bien ne cen fussent entremis de faire paix et ne fussent allés entre eux. Mais iceulx firent tant qu'ilz y mirent le bien et l'accord, en telle maniere que lesdits seigneurs de Metz laissarent à l'euesque sa raison. Or auoit celuy euesque Regnauld juré que jamais n'entreroit a Metz forsque a grand puissance et a grand compagnie de gens ; et pour sauuer son sairrement, il fist faire le jour des palmes la grand procession, selon que l'ordinaire de la grand eglise le devise ; car a celle procession l'euesque doit estre present et doit gessir, le jour deuant, a l'abbaye de saint Arnoult qui est située deuant la porte de la cité de Metz, et y doit estre baigné. Et le landemain, toutte la clergie et toutte la ville doit aller jusques audit saint Arnoult, et doivent ouyr ung sermon general en la crowée dudict saint Arnoult, et illec se doivent benir les palmes, et puis doivent reuenir en la grande esglise par belle ordonnance. Et sont telz les anciens statuts et ordonnance ; et ensy le fist ledit euesque ; et par-meï ce, il sauueit son sermant, car alors, pour veoir le triumphe, il entroit en Metz a tout plus XL mille personnes, que grand, que petit* . »

* Chron. manuscrite précitée, fol. 277, tectò.

Quand s'opéra cette réconciliation, l'administration échevinale de sire *Regnier-le-Baigue*, successeur de sire *Estienne Reffault*, allait finir, et l'on désignait pour le remplacer, un homme dont le nom a marqué plus tard d'un grand éclat dans nos annales républicaines, *Henrey Roucel*. Tous demeurèrent fidèles au mandat qui leur était donné; tous luttèrent contre les prétentions iniques du prélat, lequel se sentant fort d'alliances multipliées, ne ménageait pas plus le peuple que son clergé, ses vassaux et ses amis. Le premier cri d'alarme s'éleva des rives de la Seille et de la Moselle: plusieurs curés courageux, réunis en conseil, dénoncèrent leur évêque au Saint-Siège et furent appuyés par trois archiprêtres puissants, Bertrand de Metz, Pierre de Jouy, Drogon de Magny: « Notre vénérable père en Jésus-Christ et seigneur Renaud, évêque de Metz par la grâce divine, ainsi que son official résidant à Vic, nous font chaque jour, dirent-ils, soit individuellement, soit généralement, des demandes intolérables; nous imposent des subsides immodérés qu'ils exigent et extorquent sans motif légal*; ils nous appellent, nous traduisent devant leur tribunal de Vic, forteresse dont nous n'osons approcher sans trembler pour notre liberté et notre fortune**. Dans les conflits qui ne cessent d'exister d'une part entre notre évêque, ses vassaux et ses amis; d'autre part, entre lui, la ville et les citoyens de Metz, il nous impose l'obligation de prendre parti contre ces derniers, d'être hostiles à certaines personnes de notre archiprêtré, ce que nous ne pouvons faire sans courir de graves dangers, et ce à quoi nous n'osons nous refuser, parce qu'on nous menace d'excommunication...»

* *Absque causâ rationabili a nobis exigunt et extorquent.*

** *Propter metum propriorum corporum, et rerum nostrarum dispendia.*

Cette accusation dont l'original existe aux archives municipales fut écrite et scellée du sceau de l'archiprêtrise de Magny, le 3 juin 1307. Cinq jours après, Bertrand, curé de la paroisse Saint-Victor, Drogon de Magny et leurs adhérents dressèrent une nouvelle plainte, à peu près dans les mêmes termes^{*}; mais aucun acte ne devait produire autant d'effet que la procuration donnée par les principaux monastères de Metz^{**}, à deux députés^{***} pour faire au prélat les monitions nécessaires. Il y est dit qu'après dix-huit mois d'attente infructueuse pour obtenir justice des dilapidations, des mesures despotiques, des offenses commises par l'évêque envers eux, ils ont recours au monitoire. Une première monition eut lieu, sans témoins, le 2 mai 1308, au château de Hombourg; trois autres, en présence de témoins, les 3, 4 et 5 du même mois; et enfin, le prélat n'y ayant point répondu, procuration fut donnée le 7, à Bertrand, licencié ez lois, et à Pierre de Trémise, chargés de poursuivre l'affaire devant la cour pontificale^{****}.

Aujourd'hui que la haute église se conduit généralement avec tant de sagesse et de mesure, on serait tenté de repousser comme calomnieuses les accusations du clergé messin contre Renaud de Bar; mais ce clergé provoquait une enquête; il ne cherchait point à frapper dans l'ombre, et c'était pour ar-

* Archives municipales de la ville de Metz.

** Saint-Vincent, Saint-Clément, Saint-Symphorien, Saint-Martin-lès-Metz, Sainte-Glossinde, Sainte-Marie, Saint-Pierre, Saint-Sauveur, Saint-Thiébaud. On s'étonne de n'y pas voir figurer Saint-Arnoul.

*** *Constituimus..... procuratores legitimos, honestos viros, dominos Jacobum Capellanum Capellæ sancti Pauli Metensis, ac Mathæum dominum de sancto Georgio, Capellanum in ecclesiâ metensi, Presbiteros.*

**** Toutes ces pièces reproduisent les mêmes griefs.

rêter le scandale d'une existence désordonnée, d'un arbitraire épouvantable, qu'il divulguait les torts, je devrais dire les crimes de son évêque.

On lui reprochait d'avoir introduit dans le diocèse, dès le jour de son avènement*, grand nombre de jeunes chevaliers du comté de Bar et du duché de Lorraine, dont les ancêtres avaient été les ennemis constants de l'église et de la cité messine; de les immiscer non seulement à ses affaires personnelles, mais aux affaires les plus importantes du diocèse, et d'exposer ainsi la république et l'église à de continuels dommages. On l'accusait du relâchement général qui existait dans les pratiques de dévotion, soit à la ville, soit à la campagne, parce que lui-même n'assistant, pour ainsi dire, jamais aux offices, ne se montrait pas plus sévère pour les autres que pour lui-même, répondant toujours à ceux qui lui faisaient des observations, que le temps n'était pas encore venu d'exiger d'avantage. Les archers, les voleurs, les assassins renfermés dans les maisons fortes et les châteaux du prélat, interceptaient toutes les voies de communication entre Metz et les cités voisines, arrêtaient, pillaient, maltrahaient, rançonnaient les marchands qui venaient à Metz avec confiance munis de lettres de sauve-garde, et privaient ainsi l'état de ses ressources habituelles. L'évêque et les siens se nourrissaient du pain des pauvres, des orphelins, des veuves et des religieux, s'emparaient des revenus destinés à la réparation d'édifices publics qui tombaient en ruines; Renaud dilapidait, dissipait, enlevait les biens, meubles et immeubles de l'église messine, soit par un transfère au bénéfice de quelques parents, soit par des tolérances abusives, et ce n'était pas un vain soupçon, car la voie publique

* *A die adventûs sui.*

entière signalait de tels méfaits*. Ce prélat, ajoutait le monitoire, a placé dans les châteaux de l'évêché, comme gardiens, des vassaux du comté de Bar, qui, selon toute apparence, les retiendront après son décès, au profit de ses frères et de ses parents, de sorte qu'on ne pourra les recouvrer qu'avec des périls infinis. Sur une somme d'environ quatre mille livres de petits tournois provenant des revenus diocésains qu'il a touchés depuis quatre années, à peine s'il en a employé trois mille au profit de l'église messine. Sans avoir pris l'avis de son conseil, de ses clercs et du peuple, et sans raison valable, il a transféré contrairement aux anciens usages, sa cour et les cours archidiaconales de l'église messine, bien malgré elles, dans son château de Vic, ne laissant à Metz personne qui présidât la juridiction ecclésiastique; de sorte qu'il en résulte des peines et des frais énormes pour les plaideurs qui, souvent empêchés de défendre leur cause eux-mêmes, ou ne pouvant charger personne d'une procuration, tant on redoute les approches du château de Vic, sont exposés à mille vexations et même frappés d'excommunication publique par l'officialité. Le même évêque, par sa négligence, a laissé prendre ou retenir certains biens, certains droits inhérents au domaine épiscopal dont le monitoire indique la nature, tandis que, d'un autre côté, il use de la dernière rigueur envers ses créanciers et ses vassaux, les dépouillant sans pitié et les faisant incarcérer jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés. A peine si les moribonds peuvent tester en liberté : lorsque maître Alberic, archidiacre de Marsal, mourut, Renaud n'a-t-il pas extorqué 300 livres de petits tournois, et même plus, sans compter les autres torts qu'il a faits à la même succession ? Et

* *Prout super hiis est publica vox in civitate et diocesi metensi.*

Folmar, ce respectable clerc qui, après trente années de services consécutifs rendus à l'église messine, se vit incarcérer cruellement dans les prisons de Vic? Son seul crime était d'avoir excité la convoitise insatiable du prélat, qui lui enleva plus de mille livres petits tournois pour les distribuer aux auteurs de ses crimes. Les excommunications dont il frappe les sujets insolubles ou rebelles, il les lève moyennant finance; il permet, sous la même condition, d'administrer les sacrements aux usuriers ainsi qu'à toute espèce de criminels; et lorsqu'au lit de mort, un voleur pour se réconcilier avec le ciel, charge son évêque de restituer l'objet volé, l'évêque le conserve pour lui-même. Au lieu de laisser au libre suffrage des citoyens la création du tribunal des Treize, il a faussé l'esprit de cette institution en y poussant des gens inhabiles qui avaient acheté sa protection. Il a conspiré sans cesse avec les barons, les chevaliers et les seigneurs du voisinage contre la république et l'église messine; il a permis aux Lombards étrangers, aux prêteurs à usure, d'habiter les châteaux ainsi que les domaines de l'évêché, sans crainte d'encourir les peines prononcées par les canons *. Lors de l'élection annuelle du maître-échevin, il a reçu de certains candidats, plusieurs mille livres pour corrompre les six électeurs ecclésiastiques desquels dépendait cette nomination. Enfin, le supplice de Ferrionus dont il a fait brûler la plante des pieds, malgré les services éminents rendus par sa famille; l'incendie de Louvigny, de Cheminot, et d'autres méfaits du même genre complètent le tableau scandaleux rédigé par les accusateurs du prélat, qui tous y ont appendu leurs sceaux. En même temps le chapitre

* *Lombardos alienigenos, et aliundè oriundos publicè pecuniam fenebrem, exercentes et exercere volentes, ... habitare precipit.*

déclara qu'il cessait toute espèce d'office, et qu'il ne rouvrirait les portes de la cathédrale qu'après satisfaction obtenue.

D'un autre côté, la république messine, non moins irritée, défendait aux *amans* de prêter leur ministère à l'évêque ou à ses alliés, pour toute espèce de contrat, excepté pour des remboursements au profit des *citains**; en même temps qu'elle contractait des alliances avec le comte de Luxembourg et d'autres seigneurs, non-seulement contre Renaud, mais aussi contre les deux maisons de Lorraine et de Bar**.

Vaincu par une résistance aussi générale, Renaud se trouva forcé de transiger avec le chapitre. Il ne put l'appaiser qu'avec d'énormes sacrifices dont il signa l'engagement le 2 mai 1308.

Une autre affaire très-sérieuse le menaçait alors. D'après d'anciennes conventions, Renaud et son frère Jean de Bar avaient promis au duc de Lorraine de rebâtir le château de Montreuil, détruit par l'évêque de Liège quelques années auparavant. Jean, comte de Salm, Henri, comte de Blâmont, s'étaient rendus cautions du prélat pour cet objet, et Renaud cependant ne s'exécutait point. Le duc irrité le somma d'être fidèle à sa promesse : dans la crainte d'une guerre qu'il n'eût point

* Et tout ceu doit dureir, dit l'atour, tant com nous averons werre encontre l'Avesque Renalt desus dit; et ancor tant com li plais, ke nous avons an Court de Rome, contre l'avesque desusdit et contre l'albeit de Gorze, et lou convent, durerait. Arch. municipales, atour du 23 avril 1308; cartul. en parchemin, fol. v, recto, num. 7.

** L'original de ce traité, en date du 29 juin 1307, existe dans les archives de feu le comte Emmercy. Les Bénédictins l'ont publié, t. III; Preuves, p. 286.

soutenue avec avantage, Renaud dut s'imposer encore ce nouveau sacrifice*.

Dans un tel désordre, Bauduin, archevêque de Trèves, chargea le 30 septembre 1308, Humbert de Belle-Ville, Louis de Lagrange, tous deux chanoines à la cathédrale de Metz, et maître Henri Bouchard de Luxembourg, son clerc familial ou secrétaire intime, d'inspecter notre diocèse**, autant sans doute, pour concilier les esprits que pour s'enquérir du véritable état des choses. Ils ne durent pas être très-édifiés; car d'abominables scandales y régnaient, et l'évêque, dans ce moment même, se voyait obligé de comparaître à Verdun, devant le commissaire du pape, pour recevoir l'injonction d'observer un traité fait au profit du comte de Blâmont, traité qu'il avait violé comme tant d'autres***.

Impatient d'agir, de remuer des masses et d'entendre le bruit des armes, Renaud, du milieu de ses embarras se préparait à la guerre. Tout-à-coup, sans que l'histoire nous en fasse connaître le motif réel, il la déclare au prince lorrain, et l'attaquant au nord, à l'ouest et au midi, avec trois corps de troupes commandés par le comte de Salm, par le comte de Bar et par lui-même, il le met dans une position fort critique. En peu de jours, le château de Wermerange fut pris et démoli; Lunéville pillé, toute la campagne ravagée. A la

* Archives de Lorraine sur Metz, in-fol. m. n. s. p. 149.

** L'original de cette lettre de mission existe aux archives municipales.

*** Par ce traité, renouvelé en 1305, Renaud promettait au sire de Blâmont une rente annuelle de 100 livres en augmentation de fief, hypothéquée sur les salines de Moyenvic et de Marsal, sous condition que ce seigneur le secourerait dans toutes ses guerres.

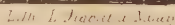
tête d'une armée considérable, enivré d'ailleurs de ses premiers succès, Renaud voulut forcer le duc d'accepter un combat général. Pour l'y contraindre, il mit le siège devant Frouard. Le duc accourut effectivement, le jeudi avant la Saint-Martin d'hiver, au secours de ce château qui fermait le pays ; mais sa marche fut si rapide et si secrète, l'impéritie guerrière des princes de Bar si grande que le monarque lorrain occupa les hauteurs qui dominent Frouard avant qu'on eût la moindre idée de sa venue, et qu'il put tomber à l'improviste sur les troupes épiscopales rangées dans la plaine. Le désordre y fut grand ; les comtes de Bar et de Salm, demeurèrent prisonniers presque sans combattre, et une grande partie des troupes se noyèrent dans la Moselle*.

Renaud, déchu de sa puissance, n'eut d'autre asile que le château fort de Vic. Humble et soumis d'arrogant qu'il était, il accepta toutes les conditions qu'on voulut bien lui imposer. La mort de Thiébaut, arrivée en 1312, suspendit les négociations ; mais peut-être reprirent-elles avec quelque avantage sous Ferry IV, naturellement moins animé contre l'évêque que ne devait l'être son prédécesseur**.

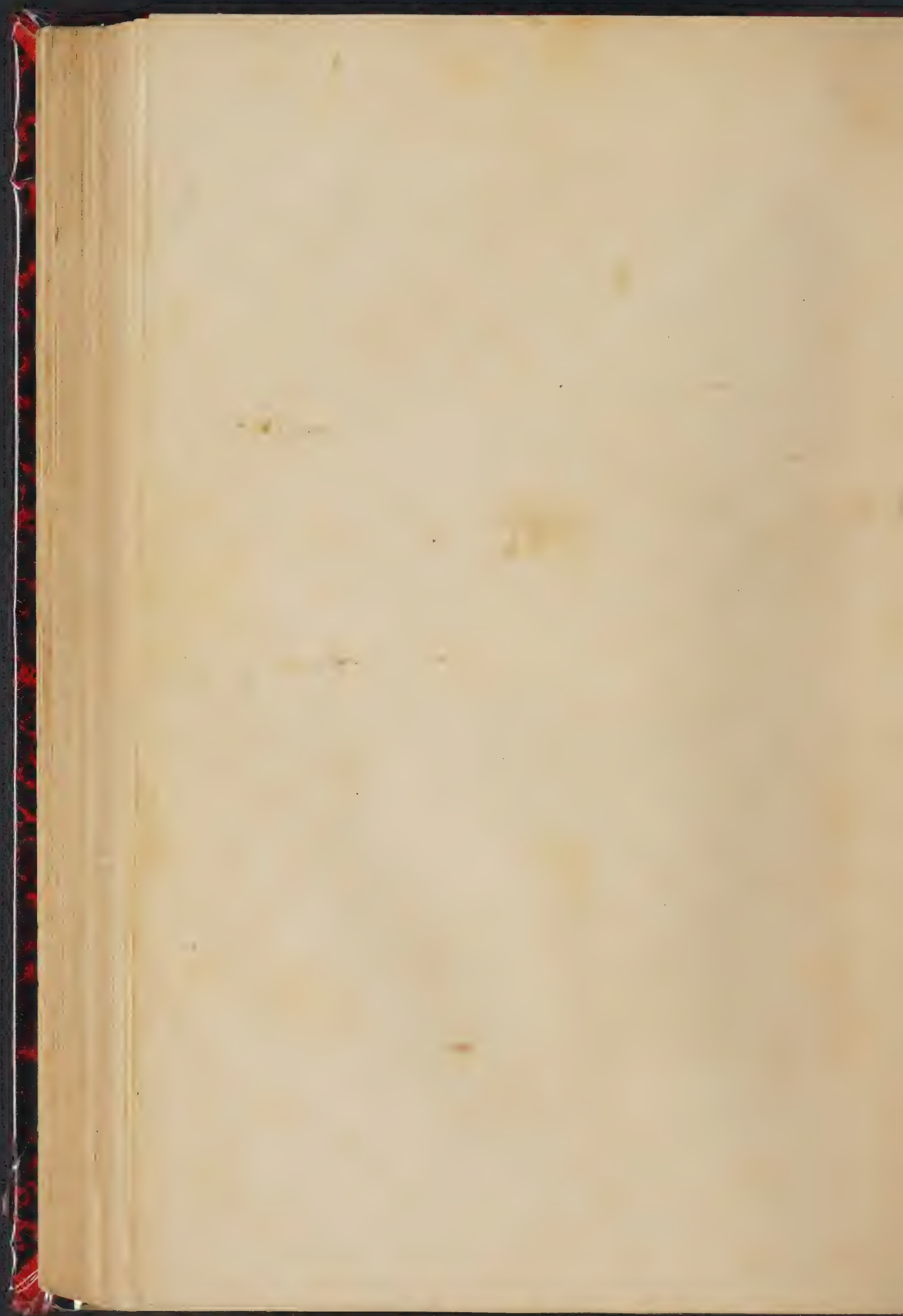
* *Nangis, chron. ad ann. 1313* ; Jean de Bayon, chronique de Moyen-Moustier. Cette dernière chronique originale se trouve dans la précieuse collection de M. Noël, à Nancy.

** « Le comte Edouard, neveu de l'évêque Renaud, détenu prisonnier par le duc de Lorraine, n'obtint sa liberté qu'en vertu d'un traité fait à Bar-sur-Aube, le 20 mai de l'année 1314, par la médiation de Louis, roi de Navarre, fils aîné de France, comte Palatin de Champagne et de Brie, et depuis roi de France sous le nom de Louis Hutin. Ce traité portoit que le comte de Bar donneroit au duc Ferri pour sa rançon et pour celle des seigneurs qui avoient été faits prisonniers avec lui à la bataille de Frouard, excepté Raoul de Loupy et Jean de Deuilly, la somme de quatre-vingt dix mille livres tournois, dont viugt mille seroient touchés à Neuf-

1000
 1000



L. M. L. Dierckx & Meuy



La guerre entre Renaud de Bar et la Lorraine était pour la république messine un motif d'alliance avec ce duché ; car

château à la Saint-Jean prochaine ; que l'évêque de Metz engageroit au duc pour la somme de dix mille livres, le fief que le comte de Blamont tenoit de lui ; que le comte de Bar engageroit également les châteaux de la Mothe et de Gondrecourt, avec leurs châteleries et leurs revenus, pour vingt mille livres, payables au duc de Lorraine à Noël prochain ; les châteaux et châteleries de Conflans, de Châtillon et de la Marche, pour une autre somme de vingt mille livres payables de Noël en un an, enfin le fief de Vaudémont, pour une pareille somme payable de Noël en deux ans, sous peine de perdre pour toujours ces terres, s'il manquoit de faire les paiements aux termes marqués ; et pour l'estimation des dommages de part et d'autre, on convint de nommer quatre gentilshommes, lesquels devoient se rendre tous sur les lieux, y faire les informations nécessaires, et remettre les choses en bon état. Quant à l'hommage exigé par l'évêque de Metz, pour certains fiefs que le duc de Lorraine tenoit de lui, ce prince convint de rendre cet hommage ou de renoncer aux fiefs, sur le jugement que le roi de Navarre, entremetteur de la paix, porteroit d'après le mémoire que l'évêque de Metz devoit lui présenter sur ses prétentions. D'un autre côté, le comte de Bar promit cinq mille livres tournois au comte de Blamont, et lui assigna jusqu'au paiement trois cents livres de terres à Etain ou aux environs, etc. Enfin, on termina dans ce traité les différens que le comte de Blamont et l'évêque de Metz avoient sur différens articles, principalement au sujet des campagnes appelées alors d'entre-cour, telles que Morviller, Truviller, Brouville, Hadomeix, Hablenville, Vatronville, et quelques autres, qui furent déclarées communes entre les deux partis. On y décida que les bois de Turquestein, de Blamont et de Bon-Moustier seroient partagés par moitié ; que la garde de l'abbaye de haute-Seille resteroit à l'évêque de Metz, et qu'il payeroit quatre mille livres comptant au comte de Blamont pour ses indemnités, avant que le comte de Bar sortît de prison.

« Deux mois après, Renaud fit un autre traité avec ce comte qui, quoique son vassal, était entré au service du duc. Ils convinrent que les prisonniers seroient rendus de part et d'autre, que la sentence de Vic qui privoit le comte de ses fiefs pour avoir porté les armes contre son seigneur, seroit nulle, et qu'ils lui seroient rendus ; qu'il feroit serment de n'entrer jamais dans aucune alliance ou confédération avec des princes étrangers, sans le consentement de l'évêque ; que ni lui ni ses successeurs ne pourroient jamais rien répéter, sous prétexte des dommages causés dans la dernière guerre ; enfin que l'évêque et le comte donneroient, chacun de leur côté, des garans du traité qu'ils venoient de conclure. »

Hist. bénédict. de Metz, t. II, p. 503 à 505.

elle regardait l'évêque comme son ennemi le plus direct, et tous les moyens de l'humilier lui semblaient bons. En conséquence, le maître-échevin, les treize, les paraiges, etc., profitant de l'avènement de Ferri IV au trône ducal, lui proposèrent un accord qu'il accepta volontiers, accord par lequel ils s'engagèrent réciproquement à n'arrêter pour dettes aucun de leurs sujets, et consentirent à l'annulation de toutes les anciennes créances que les deux états pouvaient avoir l'un sur l'autre, sans préjudice, aux intérêts particuliers*, bien entendu.

Nos archives urbaines renferment plusieurs traités conclus, à la même époque, entre la république messine et divers seigneurs du voisinage, ainsi qu'une sentence de bannissement pour soixante années, et des amendes considérables prononcées contre quelques jeunes citadins d'origine distinguée. Les parchemins ne donnent aucun éclaircissement sur cet acte de rigueur, mais il devait avoir pour cause quelque conspiration locale**.

Occupé successivement, depuis 1308, par *sire Thiébault Boucquin* en 1309; *sire Quercire Rueffe* ou *Rucce* en 1310; *sire Gille Tresbuchat* en 1311; *sire Geoffroy Joutte* en 1312; *sire Hue Gemelz* ou *Grimelz* en 1313, le maître-échevinat dut se ressentir d'une infinité d'agitations populaires indiquées à peine par les chroniqueurs. Par exemple, au

* « Que furent faictes lan de graice nostre Signor mil trois cens et treze ans; loue diemange devant feste saint Luc Ewangeliste (10 octobre). » Archives municipales.

** La sentence de bannissement rapportée par Paul Ferry, observ. sécul., t. II, fol. 83, versò, num. 454, porte la date du 29 octobre 1314.

nom de *Gille Tresbuchat*, je lis sur ma liste échevinale : *cy fallont ly chevaliers*, ... Eh bien, dans ces quatre mots se trouve indiquée une révolution toute entière : l'humiliation, la chute de l'aristocratie urbaine et de la chevalerie, événement qui coïncide avec l'expulsion des Templiers.

A peine deux années s'étaient écoulées, que cette chevalerie échevinale renaissait avec Thiébault de Heu appelé au souverain pouvoir en 1314. Il signa l'exil des fils de famille dont nous avons parlé précédemment, parmi lesquels se trouvait un Gournai, circonstance qui fait supposer plutôt une lutte entre deux paraiges ou une conspiration en faveur de l'évêque, qu'un soulèvement démocratique auquel je ne vois pas ce que la famille des Gournai aurait pu gagner.

Thiébault de Heu fut remplacé par *Nicolle Baudoche*, à qui succéda *Jehan de la Court*, nobles tous trois de nom et d'armes ; preuve sensible d'un retour à l'aristocratie. Ces magistrats populaires prirent les rênes administratives en des circonstances bien difficiles. L'agitation violente qu'avait provoquée l'expulsion des Templiers, la lutte du pouvoir épiscopal avec l'administration urbaine, les empiétements jaloux d'un paraige sur l'autre paraige duraient encore, lorsque le ciel en sa colère, frappa l'Europe d'un double fléau, la peste et la famine. « En celle année et aussy l'année devant, dit « Philippe Gérard, furent les grandes pluyes par toute Fran-
« ce, lesquelles continuerent par l'espace de deux ans (1315
« et 1316) ; pour laquelle chose fut si grant chier temps que
« a celle cause y eult grant peuple et grant bestial qui moururent* » Nos chroniqueurs sont très-sobres de détails ; le

* Chron. m.n.s. déjà citée.

doyen de Saint-Thiébaud dit seulement : « En 1314, fut la « grande mortalité des gens. En 1315 fut grant chier temps « de bleif, tel que la quarte coustoit dix-huit sols*.» Guil-
liman assure que l'épidémie enleva treize mille âmes à Stras-
bourg; treize mille six cent à Colmar; quatorze mille à Bâle,
et ainsi, dans la même proportion le long du Rhin**. Notre
vallée mosellanne n'éprouva pas de moindres désastres; le
souvenir en devint si cruel que pendant plusieurs siècles, pour
désigner une famine extrême, une mortalité sans exemple,
on rappelait les années 1314 et 1315.

Ne croyez pas qu'accablé sous de tels fléaux qui servent
d'enseignement aux populations égarées, l'évêque Renaud ait
discontinué ses menées ambitieuses. Pour reconquérir ce qu'il
avait perdu, il acheta des soutiens, augmenta le nombre des
hommes-liges de l'évêché, leva des troupes, et tâcha d'être
en mesure de recommencer la guerre contre le duc de Lor-
raine***; mais une mort subite, attribuée au poison, l'en-
leva le 4 mai 1316****.

C'était un homme dont les facultés, mieux dirigées, eussent

* « Ung florin d'or ne valloit que XII ou XIII sous » Philippe Gérard.

** *De Episc. Argent. chron. ; gest. Balduini, lib. III.*

*** Il existait jadis, dans la chancellerie de Vic, beaucoup de reprises
faites à cette époque; et, dans les archives de Lorraine, quantité d'actes
constatant des donations épiscopales à la condition de porter les armes pour
défendre l'évêché. « Celluy Euesque, dit Philippe Gérard, auoit fait sy
grant pourchais et alliances a plusieurs gns seig.^{rs} que on disoit de certain
que sil heust vesqueis il heust destruiect au duc de Loherenne toutte sa
terre. » (Chron. fol. 277, recto.)

**** « La fin il fut empoisonné à saint Vincent, » assure un des copistes
de Philippe Gérard.

amené d'excellents résultats, surtout dans le domaine des lettres et des arts qu'il protégeait, malgré ses préoccupations belliqueuses. Il aimait le faste, la représentation. Son mobilier, ses vêtements indiquaient du goût*.

Deux compétiteurs, seigneur *Pierre de Cierque*, archidiaque de *Marsault* (Marsal) et seigneur *Philippe de Bayon*, archidiaque de *Sallebourg* (Sarrebouurg) se mirent sur les rangs : Pierre, soutenu par le duc de Lorraine, réunit la pluralité des suffrages ; Philippe, appuyé du crédit d'Edouard, comte de Bar, ne se tint point pour battu ; l'affaire devint vive entre les chanoines ; et nos deux prétendants coururent solliciter du pape Jean XXII, la confirmation de leur élection. Après deux années d'indécision, le souverain pontif exigea qu'ils renoncassent bénévolement à leurs droits respectifs ; puis agissant, comme avait fait un de ses prédécesseurs, dans une circonstance analogue, il ne nomma ni Pierre de Sierck, ni Philippe de Bayon, et confia le sceptre épiscopal au fils d'Humbert de la Tour et d'Anne, héritière du Dauphiné ; à Henri, surnommé Dauphin** ; *ensy furent defraudez les deux esleus****.

Ce choix ne valait rien ; car le nouvel évêque avait si peu l'intention d'habiter Metz, qu'il n'accepta qu'à la con-

* Renaud portait d'azur à deux barbeaux d'argent ; mais il aimait d'associer l'écusson de sa mère à celui de ses ancêtres paternels. Les Bénédictins disent qu'il fut le premier évêque de Metz dont le scel ait présenté des armoiries ; mais c'est une erreur puisque Étienne de Bar fit cette innovation deux siècles plus tôt.

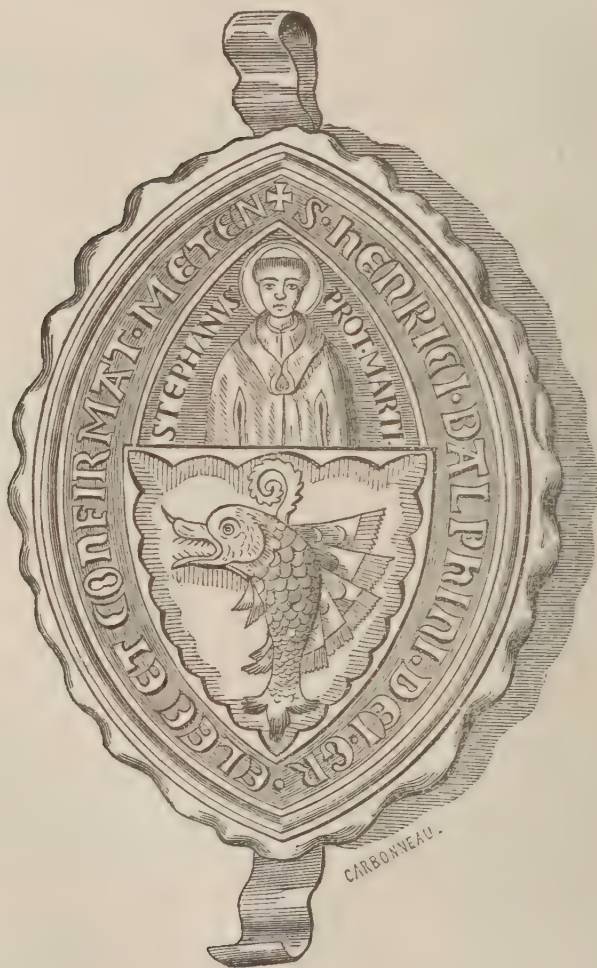
** Henri Dauphin porta, comme Renaud de Bar, ses armoiries sur son scel. Elles étaient d'or, au dauphin d'azur, crété et oreillé de gueules.

*** Philippe Gérard, fol. 280, verso.

dition que le pape le dispenserait de prendre les ordres , voulant gouverner le Dauphiné pendant la minorité de ses neveux , fils du Dauphin, Jean II, mort depuis peu.

Le maître-échevinat, tenu par *sire Poince Chameurs* en 1317 ; par *sire Jehan Witier* en 1318 ; était passé de leurs mains dans celles de *sire Jehan de Laitre* dont la descendance illustre existe encore.

SCEL D'HENRI DAUPHIN.



A peine assis sur son trône, Henri Dauphin se hâte d'abandonner l'administration du temporel épiscopal à Guy de Grolée, André de Grenoble et Artaut de Beaumont ; le spirituel à Jean de Rachecourt, contre de la cathédrale, ainsi qu'à Bertrand, official de l'évêché ; il s'empare illégalement de prébendes monacales pour avantager ses créatures*, captive l'amitié du monarque lorrain en se chargeant de satisfaire aux prétentions du sire de Fénétranges qui réclamait au duc ses frais de guerre contre Metz**, et conclut avec Ferry IV, le 23 juin 1320, un traité d'alliance offensive et défensive dont voici la teneur :

L'évêque et le duc jurent de s'aider réciproquement envers et contre tous, excepté contre le roi de France et l'empereur ; excepté contre la ville de Metz, pour toujours de la part de l'évêque ; jusqu'aux Pâques prochaines seulement de la part du duc. Si ce dernier a besoin des secours de l'évêque, il l'en avisera dans la ville de Vic, et le prélat fera marcher aussitôt vers le lieu convenu, au moins cent hommes armés de fer, chevaliers, écuyers, et trois mille fantassins, même plus, s'il en est besoin. Lorsque l'évêque, au contraire, se trouvera dans le cas d'implorer l'assistance du prince lorrain, il le lui fera savoir à Nancy, et Ferri enverra, sur

* Ces prebendes que s'attribua Henri Dauphin étaient considérées par lui comme un droit de joyeux avènement, *in nostro jocundo primo adventu*. Les moines résistèrent d'abord ; il les excommunia ; puis ils finirent par céder. (Hist. bénédict. de Metz, t. III ; Preuves, p. 332 — 333.)

** Le prélat donna pour garans de sa promesse, Aimard de Poitiers ainsi que son beau-frère Hugues de Châlons, et obligea ses lieutenants à le garder ; mais probablement le duc voulut d'autres assurances, car, cinq jours après, Guy de Grolée promit de payer cinq mille livres de bons petits tournois, si l'évêque ou ses lieutenants manquaient au premier traité.

le point désigné par lui, un nombre de soldats équivalent à celui promis par Henri Dauphin. En cas d'absence de l'un ou de l'autre, des lieutenants seront chargés d'exécuter les conventions stipulées ci-dessus. Celui des deux qui amènera des troupes, devra le faire à ses frais jusqu'au pays de son allié ; après quoi, il marchera aux dépens de ce dernier qui fournira du pain, du vin, de la viande aux cavaliers et seulement du pain à l'infanterie. Le cavalier, perdant ses chevaux ou son équipage, n'aura point de recours contre le seigneur au secours duquel il sera venu ; mais s'il tombe prisonnier, ce dernier devra payer sa rançon. L'évêque et le duc ne pourront faire ni paix, ni guerre, ni traité d'alliance au préjudice de l'un ou de l'autre. Si, parmi leurs feudataires, il s'en trouve qui fassent injure ou tort à l'un des confédérés, et qu'ils se refusent à réparation, on détruira leurs maisons, et on les obligera de donner telle satisfaction qu'exigerait l'offensé.... » Le roi Philippe-le-Long signa comme garant du traité*.

Malgré cette alliance qui semblait devoir assurer la paix dans le Pays-Messin tout entier, on vit la bourgeoisie de Lunéville faire des courses désastreuses sur les terres épiscopales ; l'abbé de Gorze lutter à mains armées avec le comte de Bar ; les chevaliers *Arnoulz de Wisquierke*, *Thierry de Bau-court* ; l'écuyer *Perrin de Prée* guerroyant avec les Messins, et beaucoup de contestations surgir, non-seulement entre particuliers, mais entre certains chefs de monastères ; entre le pouvoir ecclésiastique et l'autorité municipale. L'évêque de Metz, obligé de défendre le Dauphiné contre le duc de Savoie, négligeait son église ; tandis que l'administration républicaine

* D. Calmet, hist. de Lorr. ; t. II ; Preuves, Pr. col. DLXXI-DLXXIV, 1.^{re} éd.

poursuivait ses empiétements et ses exigences. Plusieurs chanoines ayant voulu s'y opposer furent bannis.

Une année fertile, au point que le blé descendit de dix-huit sous la quarte à quatre sous, avait cicatrisé les plaies profondes causées par la famine et l'épidémie; mais en 1318, la mortalité, la famine étaient revenues avec intensité*; en 1320, une incendie consuma Saulnerie, Fournirue presque tout entière, de sorte qu'on ne pouvait échapper à certaines calamités sans tomber dans des calamités nouvelles. L'ignorance et la douleur sont superstitieuses; elles cherchèrent une cause à d'aussi tristes événements; la présence des lépreux dans la vallée messine leur parut avoir excité le courroux céleste. On les accusait en France de l'empoisonnement des puits et des fontaines; le même soupçon, adopté légèrement par le peuple messin, devint le signal du supplice. *Adonc furent plusieurs muzels (lépreux) mis à mort et executés pour leurs demerites*, dit un chroniqueur anonyme. Cette sanglante exécution eut lieu en 1322, sous le maître-échevinat de Pierre, fils de sire *Boucquin Chielairon*, lequel avait succédé dans cette magistrature à *Pierre Paillat*. L'administration municipale, ordinairement si prudente et si réservée, a-t-elle adopté les croyances populaires au point de sacrifier les lépreux; ou bien, ce qui est plus probable, la superstition s'est-elle fait justice elle-même? On l'ignore.

Héritiers des principes administratifs de leurs habiles devanciers; *Symon le Gournais* et *Joffroi Grongnat*, maîtres-échevins en 1323 et 1324, secondés par les Reffal, les de la

* Et valloit encor la quairte de bleif xvi solz et la quairte de vin xiv, qui estoit grand chier temps.

Court, les Boylawe, les Roucel, les Chaingne, les Chielairon, etc., qui représentaient alors l'aristocratie messine, avaient enfin affermi la paix, activé le commerce et l'industrie, concilié divers intérêts majeurs, inspiré confiance aux étrangers qui venaient en grand nombre se fixer à Metz, lorsqu'une ligue formidable ourdie par ceux mêmes que cette ville avait obligés, la mit dans un pressant danger*.

Bauduin, archevêque de Trèves; Jean l'aveugle, son frère, roi de Bohême, comte de Luxembourg; Ferry, duc de Lorraine; Edouard, marquis de Pont et comte de Bar, ainsi que la plus grande partie de leurs gentilshommes et de leurs sujets étaient débiteurs des Messins : *et pour ce qu'il advient souvent, dit Praillon, a ceulx qui n'ont point de boin volloir de paier, il fault quilz cherchent cavillation et cautelles pour esviter le paiement, et encor donnent ilz grandes charges a ceulx a qui ilz sont tenus et obligés, et leur disent injures; et ainsy avint il a ceulx de Mets qui les avoient soubtenus a leurs nécessités, dont ils n'en pouvoient avoir paiement.*

Les princes confédérés se donnèrent rendez-vous à Thionville. Tous quatre y formèrent le projet de prendre Metz, d'en

* Le roi Jean l'Aveugle oubliait que son père Henri de Luxembourg avait été l'allié fidèle des Messins; qu'il les secourut contre l'évêque Renaud de Bar, et qu'à titre de rémunération, nos ancêtres lui donnèrent cinquante mille livres de petits tournois à l'aide desquelles il se fit déclarer roi des Romains, puis empereur. Le comte de Bar se trouvait plus directement encore l'obligé des Messins qui venaient, récemment, de lui porter secours contre l'évêque de Verdun. Quant au duc de Lorraine, c'était avec l'argent des Messins qu'il avait payé sa rançon au prince Louis de Bavière, lorsque combattant sous les bannières de l'empereur Frédéric d'Autriche, il partagea l'infortune de ce monarque. Ces faits sont consignés dans la chronique de Praillon.

abattre les murailles, de la piller, de s'en partager les dépouilles et de la gouverner ensemble. Jugeant le moment propice pour l'attaquer, puisqu'une agitation générale régnait dans tout l'empire, et que Louis de Bavière, roi de Germanie, les protégeait; ils créèrent le roi de Bohême, colonel et capitaine-général de toutes leurs armées, et signèrent chacun l'obligation de payer aux trois autres dix mille livres tournois, si l'un d'eux manquait à sa promesse; mais avant de rien entreprendre, ils crurent bon d'avoir une seconde conférence à *Remiche sus Muzelle, la Vigille de saint Burthemin, apostre*.

Rendus, au jour convenu, dans cette localité, ils y font célébrer une messe; jurent une alliance indissoluble; conviennent du moment où chacun d'eux devra défier la république, et arrêtent les mesures nécessaires pour commencer les hostilités.

A cette nouvelle, les Messins chargèrent plusieurs députés d'aller leur dire qu'ils avaient appris dans quelles intentions ils étaient à leur égard; qu'ils ne voyaient pas en quoi ils les avaient offensés; qu'ils s'étaient au contraire toujours empressés de les obliger. Les princes répondirent, *que s'ilz leur faisoient la guerre, qu'ilz en seroient bien advertis*, paroles vagues que les Messins ne pouvaient accepter comme une déclaration hostile manifeste, mais dont l'ambiguïté devait les engager à prendre leurs mesures. En conséquence, ils se hâtèrent de fortifier la ville, d'amasser des vivres, de lever des troupes, tout en cherchant les moyens de conjurer l'orage. Dans trois réunions différentes qui eurent lieu à Thionville, les réponses des princes ligués furent contradictoires: Les Messins proposèrent d'en référer à l'arbitrage du pape

et de son conseil, ou du roi de France et de son parlement, ou de plusieurs princes; mais les confédérés n'y consentirent pas; et un jour, le roi de Bohême ne sachant plus comment en finir avec la députation républicaine, proféra ces étranges paroles: « On dit que vous avez fait faire ung estendairt que
« faictes mener sur ung chair par buefz; je vous dis que si
« l'amenez à l'assemblée que ferons, j'aurai des buefz la
« meilleure partie. » Alors l'un des seigneurs députés répliqua: « Sire roy, ceulx de Mets ont païé les buefz et deffrayé,
« et les bouchiers ont aguisé leurs cousteaulx pour les garder
« et tuer. Et si vous les vollez avoir, c'est bien raison que vous
« saichiez avant que leurs cousteaulx sceivent faire. » On ne termina donc rien dans cette réunion, et tous arrêterent qu'une dernière conférence aurait lieu à Pont-à-Mousson.

Les Messins n'étaient point dupes; ils voyaient bien, que par ces retards et ces ajournements, l'ennemi voulait les amuser pendant qu'il préparait contre eux des forces imposantes; aussi prenaient-ils leurs dispositions, et lorsqu'au mois de septembre, *semaine de l'exaltation sainte Croix*, la conférence de Pont-à-Mousson dut s'ouvrir, ils pouvaient déjà compter sous leurs bannières sept cents cavaliers étrangers, huit cents cavaliers indigènes et grand nombre de fantassins. Le comte de Sarrebruck, le sire de Bitche, le Rhingrave étaient à leur solde. Ils avaient aussi fait labourer, ensemençer les terres, battre les grains et transférer à Metz le plus possible de céréales, de fourrages et de bestiaux. D'un autre côté, les princes confédérés dans un rendez-vous qu'ils s'étaient donné avant d'aller à Pont-à-Mousson, avaient juré de n'accepter aucun arrangement; de sorte qu'au jour indiqué, les députés messins ne furent pas même entendus. Chacun se sépara: le roi de Bohême, comte de Luxembourg, et le comte de Bar

ayant réuni leurs troupes à Justemont, envoyèrent défier la ville par des hérauts d'armes auxquels l'administration républicaine fit les présents d'usage ; puis, sans même attendre une réponse, sans accorder la quarantaine de délai qu'en bonne et loyale guerre on avait l'habitude de laisser à ceux auxquels était demandée raison, le capitaine-général fit ravager le pays. La veille de la Saint-Lambert, les Luxembourgeois et les Barrisiens arrivèrent à Mancourt, village qu'ils brûlèrent après y avoir logé ; de Mancourt à Malleroy, Olgy, Argancy, Antilly et autres localités voisines qui eurent le même sort que Mancourt, *et estoit grosse pitié pour les pourres gens qui n'avoient cause de leur fellonnie et mauvais voulloir.*

Le roi de Bohême fit venir de Thionville un bateau rempli d'artillerie et de machines de guerre qu'on déchargea en vue des assiégés, car il pensait les intimider et prendre la ville sans coup férir. Quant le bateau fut vide, comme le pays de Luxembourg possédait peu de vignes, *pour faire du laituaire pour les allemandes et maingier des pussins (poulets) froissés et rompus au mouste*, le roi donna l'ordre de remplir le bateau avec du raisin coupé le long de la Moselle, *estimant que de ce qui n'estoit point meure, il en feroit faire du verjus pour s'en servir en sa cuisine durant l'hyveir.* Ce chargement descendit la rivière jusqu'à Thionville.

Quelques jours après, *les bouttes feus* du roi de Bohême s'approchèrent un peu plus de la ville, ravageant, pillant, brûlant tout ce qu'ils rencontraient ; mais sire Jacques Grongnat, *notable chevalier de Jherusalem et de nom et d'armes*, fit une sortie vigoureuse à la tête des bourgeois, tua plusieurs ennemis et en ramena cinq prisonniers ; *de quoi le roy de Boheme en fut fort marri et courroucé.* Par représailles,

il ordonna d'enlever non-seulement les bestiaux mais les campagnards eux-mêmes. Prévenus à temps, les Messins accompagnés du comte de Sarrebruck fondent sur l'ennemi, reprennent ce qu'il enlève, et battent de telle sorte les Bohémiens et les Barrisiens que ces derniers demeurèrent trois jours *sans eulx bouger, attendant secours* de l'archevêque de Trèves. Ce renfort considérable une fois arrivé, l'ennemi campa sur la hauteur de Grimont, brûla Vallières, Ventoux, Méy; et, le *venredy apres la saint Lambert*, il tenta plusieurs fois, mais infructueusement, l'assaut du bourg de Saint-Julien. Le sire de Bitche, inopinément sorti par la *porte du pont Rengmont* avec des serpentines et des canons, attaqua les assiégeants, leur tua beaucoup de monde et force fut au roi de Bohême de faire *corner la retraicte*.

Jusqu'alors le duc de Lorraine n'avait pris aucune part aux hostilités; mais il marchait avec *au moins dix banieres en sa bande*, traversant le *Salnois* (vallée de la Seille), où il brûlait, pillait sans pitié, et commettait d'autres *œuvres inhumaines*, telles que Sarrasins, Turcs ou Juifs *ne sceussent pire faire*. Le lendemain de l'assaut, le roi de Bohême, l'archevêque de Trèves, le comte de Bar coururent au-devant du monarque lorrain; *ilz se festoierent l'ung a l'autre* dans un banquet, et les pavillons des princes confédérés, parmi lesquels on distinguait ceux de l'armée ducale à leur magnificence, couvrirent la plaine de Sainte-Barbe.

Dans un conseil de guerre tenu le dimanche dès le matin, il fut arrêté qu'on abandonnerait cette position pour aller occuper les hauteurs de la Seille, vers Fleury; mais avant de ployer pavillon, une escarmouche assez considérable eut lieu sur les rives mosellanes entre les Lorrains, les Barrisiens et

les Messins, escarmouche où ces derniers eurent l'avantage, car ils firent des prisonniers marquants; les sires de Lénoncourt, d'Anoncourt, et tuèrent quelques ennemis.

Le pillage et l'incendie des villages de Fleury, Pouilly, Magny, ainsi que des fermes environnantes signalèrent l'arrivée de l'ennemi. Quand les tentes furent dressées et que l'armée eut pris le repos nécessaire, le roi de Bohême convoqua ses capitaines et ses barons pour savoir comment on traverserait la Seille, le pont de Magny se trouvant rompu. Tous furent d'avis de faire un nouveau pont; les prévôts, les maires et les paysans y travaillèrent trois jours, ce qui permit aux Messins d'enlever le mobilier des abbayes et des bourgs de Saint-Clément, de Saint-Arnould, de Saint-Pierre et de Saint-Symphorien. Au lieu de serrer la place de ce côté, l'ennemi préféra marcher sur Moulin dont le pont se trouvait également détruit. On le rétablit. Pendant cette construction, l'armée divisée par bandes pilla, rançonna toute la contrée, surtout depuis Saint-Ladre jusqu'au village d'Arry. Dès que les confédérés eurent traversé la Moselle, ils étendirent leurs phalanges le long de la rive gauche, et continuèrent de mettre à contribution tous les villages des environs. Le gibet, appelé *Genestroy pour les genestres qui y sont*, fut abattu, car c'était alors la plus grosse insulte qu'on pût faire aux administrateurs d'une cité; mais pendant que ces bons allemands singeaient la justice des Treize, s'amusaient à décrocher les morts et prenaient les crampons du gibet, comme moyens d'exercer des charmes ou des sorcelleries, les Messins sortirent inopinément et ramenèrent quelques prisonniers, parmi lesquels sire *Henry de Fenestranges*. Il sut si bien frivoller et jayser, qu'au lieu de le tenir prisonnier, on le laissa libre sur parole, avec faculté de se racheter moyennant dix mille livres. C'était

une faveur insigne à laquelle sire Henri répondit fort mal, car les allemands au service de la ville, excités par ses cadeaux et ses promesses, s'insurgèrent et ne voulurent servir désormais qu'autant que le prisonnier serait *délibéré franc et quicte*. Pour les apaiser, l'administration consentit à ne recevoir que sept mille livres au lieu de dix mille; de son côté, sire Henri jura sur les évangiles de ne jamais porter les armes contre Metz, et cependant l'année suivante on le revit guerroyant avec les princes confédérés.

Parmi les épisodes les plus curieuses de cette campagne d'une semaine, Praillon cite la construction d'un bateau armé de couleuvrines, d'arbalètes, de traits, d'épées, de boucliers, et que Willaume de Verey, gentilhomme audacieux, son inventeur, conduisit en face du camp pour assaillir les ennemis auxquels il tua beaucoup de monde, surtout avec une serpentine qui tira plusieurs fois. Willaume revint à Metz, sans éprouver la moindre perte.

Fatigués déjà de leur blocus, et prévoyant bien qu'en automne, par la saison des pluies, il n'y aurait pour eux que pertes sans résultats, les princes confédérés se décidèrent à lever le camp. Le dimanche, au point du jour, ils marchent sur Metz, arrivent devant les Ponts, s'y déploient en bataille et créent chevaliers plusieurs seigneurs qui s'étaient distingués, pendant que les Messins tous armés assistaient à ce spectacle du haut de leurs remparts. L'après-midi, *environ une heure de complies*; les fourriers partirent avec les équipages; les chefs ennemis traversèrent la Moselle, près la *porte Patar*, vis-à-vis le moulin du Duc qu'ils brûlèrent, et furent piller l'abbaye de Sainte-Croix, arrachant même les ferrures des portes et les grilles des fenêtres. A force de prières, les reli-

gieux avaient obtenu du roi de Bohême, des princes de Lorraine et de Bar qu'on ne brûlerait ni leur maison, ni leur église, mais l'archevêque de Trèves qui aurait dû les défendre, *ne sy volt consentir et les fist bruller et y mettre le feu luy meysme*. A Woippy, la maison, les *manoirs* de Jean Ancel subirent le même sort, puis tous revinrent au camp où jamais la garde ne fut observée avec plus d'attention, car on craignait d'être assailli par les Messins. Enfin, le lendemain, jour de la Saint-Remy, à trois heures du matin, toutes les trompettes sonnèrent à la fois pour rassembler les troupes éloignées, et bientôt chacun partit de son côté; le roi de Bohême et l'archevêque descendirent la Moselle; le duc de Lorraine rentra dans ses états par Nomeny, et le comte de Bar remonta la rivière jusqu'à Pont-à-Mousson. Les Messins, sans perdre de temps, suivirent ce prince dans son mouvement de retraite. Ils ravagèrent, par représailles, Preny, Vandières, Pagny, Norroy; mirent le feu dans beaucoup de localités, et revinrent à Metz riches d'un butin considérable qu'ils ramenèrent en des bateaux préparés exprès pour le recevoir.

Cette confédération, la seule vraiment importante qui eût menacé Metz d'aussi près depuis quatre siècles, fit sentir à l'administration républicaine, la nécessité d'instituer une magistrature militaire exclusivement chargée de veiller sur la ville, et l'on créa *les sept de la guerre*, qui furent élus par les six paraiges; Porte Muzelle désigna *Jeoffroy Grongnat*; Jurue, *Jehan Ancel*; Saint-Martin, *Perrin le Maire*; Port-Saillis, *Gillat Ruèce*; Outre-Seille, *Jaicomin Boylawe*; Commun, *Robin Loratte* et *Symonat Brie*. Un Treize, *maiheu Symon*; deux prud'hommes, *Thiébault*, fils de *Jaicomin le Gronnais*; *Jehan Folye*, fils de sire *Thiébault le Gronnais*, constituèrent près de ces nouveaux magistrats, un

pouvoir exécutif dont les opérations devaient être plus rapides qu'en suivant la juridiction habituelle*.

Les sept de la guerre reçurent l'ordre de faire immédiatement une visite générale des fortifications; de prendre note des travaux d'urgence; d'y placer les ouvriers nécessaires et de ne les interrompre qu'après les avoir terminés. En conséquence, ils pourvurent aux réparations qu'exigeaient les tours des portes qui étaient à la charge de la ville, et veillèrent à ce que les corps de métiers fissent de même pour les tours dont la garde leur était dévolue; on y mit une toiture, des planchers; on les garnit d'artillerie, d'arbalètes et de traits; on rasa toutes les habitations qui se trouvaient adossées aux murs d'enceinte; vers *Muzelle*, on construisit une muraille, on creusa des fossés et l'on planta des palissades, car le bourg de ce côté n'avait aucune défense. Les bourgs des Allemands, de Saint-Julien et d'*Estoxey*, depuis la Moselle jusqu'à la Seille, exigèrent les mêmes constructions. On garnit les murailles de serpentines, de couleuvrines, d'arbalètes et de tous les traits nécessaires; enfin, le conseil délibéra sur ce qu'il y aurait à faire relativement au village de Bury dont la destruction complète semblait indispensable pour la défense. Cette démolition néanmoins fut différée.

Le dimanche avant la Toussaint, lorsque de toutes parts la population messine travaillait aux fortifications, on apprit que les Luxembourgeois s'avançaient dans le val de Metz; aussitôt le Rhingrave, quelques chevaliers, des soudars et des piétons se mettent en campagne; ils rencontrent l'ennemi près de

* Paul Ferry, observ. sécul., t. II, fol. 56, versò, num. 366.

l'étang de Vigy, lui tuent du monde, le mettent en fuite, s'emparent d'une vingtaine de prisonniers et reviennent sans avoir la moindre perte à déplorer. Par représailles, le lendemain de la Toussaint, une bande de nos troupes soldées parcourut la vallée de Sainte-Marie, derrière Preny. Elle fit un butin considérable que le comte Edouard, qui se trouvait alors à Pont-à-Mousson, n'osa pas lui reprendre. Quatre jours après, une course semblable eut lieu de l'autre côté de Lutange; puis au-delà de Gorze, à Chamblée; chaque fois, on brûlait ce qu'on ne pouvait enlever et l'on ramenait en ville quantité de bestiaux. Comme l'hiver commençait, la république congédia la plupart des troupes étrangères, afin d'être à même de pourvoir aux dépenses qu'exigeaient les fortifications. Ces travaux furent très-considérables : la Moselle, de prime abord, semblait une barrière suffisante; mais elle n'offrait plus la sécurité qu'on en espérait, depuis que certaine nuit des cavaliers ennemis l'avaient traversée, pour s'introduire dans la cabane des nautonniers chargés du passage entre le pont des Morts et le pont Tieffroy*. Le conseil souverain ordonna qu'au-devant de la muraille qui allait depuis le ruisseau des Pucelles, *en la vigne* (rue du Pont-des-Morts), jusqu'à la porte Chambière, on détruirait, moyennant indemnité, les petites habitations ainsi que les jardins qui s'y trouvaient, et qu'en leur place, on creuserait un fossé de quatre vingts pieds de largeur. Toute la population, *manans, clerks et lays*, y travailla. C'était à qui montrerait le plus de zèle. Pour éviter les surprises nocturnes, la police établit que chaque bourgeois tiendrait, jusqu'à la fin des hostilités, une lumière allumée sur sa porte ou sur ses fenêtres.

* Ces deux ponts étaient alors en reconstruction. Mais elle demeura long-temps interrompue.

On approchait des fêtes de Noël : les Messins espéraient demeurer paisibles ; mais au moment qu'ils y pensaient le moins, toutes les garnisons du Luxembourg réunies vinrent tomber sur le val de Metz. Fières d'une expédition qui leur avait procuré seize prisonniers et grand nombre de bestiaux ; elles regagnaient Thionville lorsque les Messins coururent sus. Malheureusement, ils perdirent Jeoffroy Corbe, chevalier de famille échevinale, tué dans la mêlée. Depuis lors, jusqu'au mois de janvier, rien ne se passa d'intéressant : de hardis bateliers, conduisaient les soldoyeurs, amoureux d'aventures, tantôt jusqu'à Dieulouard, tantôt vers Richemont ; des luttes isolées avaient lieu de village à village, de seigneur à seigneur, selon qu'ils tenaient pour le duc de Lorraine, ou pour les Messins ; Ars, notre citadelle avancée, envoyait ses coureurs sous les murailles mussi-pontaines ; Preny, d'un autre côté, où commandait le capitaine d'Amance, l'un des plus braves chevaliers lorrains, ripostait avec vigueur jusqu'au jour où les villageois de la vallée, s'étant réunis pour repousser d'Amance, l'eurent surpris et mis à mort avec presque tous ses gens. *Le duc de Lorraine en fut merveilleusement courroucé, disant, par son bon Dieu, qu'il s'en vengera sur ces villains.*

Chaque jour quelque nouvel ennemi défiait la république messine : ce furent Gobert, sire d'Apremont ; Henri de Fene strange dont il a été question précédemment ; Henri d'Apremont, évêque de Verdun ; jusqu'à messire Amez, gouverneur de l'évêché de Metz en l'absence d'Henri Dauphin, qui, sans l'avoir consulté, remit Hombourg, Vic, Ramberviller sous la garde des princes, et grêva l'évêché d'au moins cent mille florins pour subvenir aux frais de la guerre.

Richard Poujoize, fils d'Arnould Belgrée, et Hauricourt,

nommés d'office capitaines-généraux des armées messines, voyant avec la peine la plus vive, les torts incalculables occasionnés aux Messins par une suite non interrompue de courses dévastatrices, conçurent un hardi projet qu'ils exécutèrent immédiatement, celui de porter la guerre au cœur même du Luxembourg. En conséquence, la première nuit de carême, par leur ordre, les cloches de toutes les paroisses urbaines sont mises en branle, la mutte elle-même sonne pour rassembler les bourgeois disposés à porter les armes : dès qu'ils se croient assez nombreux, ils marchent sur Richemont, laissent une partie de leurs troupes garder l'embouchure de l'Orne, et vont, avec des chevaucheurs et des piétons, s'étendre en ordre de bataille dans la plaine de Floranges où ils espéraient attirer l'ennemi. Le voyant hésiter, Robert et Jean de Wolmeranges, à la tête de la cavalerie, parcourent sept ou huit lieues de pays étrangers, font une pointe jusqu'à deux lieues de Luxembourg, brûlent quarante à cinquante villages, emmènent des troupeaux considérables, des chars remplis de céréales, et reviennent à Metz justement glorieux d'une telle expédition.

Le 5 mars 1525, les Barrisiens conduits par plusieurs gentilshommes, au nombre desquels brillait messire Aubert de Narcey, surprennent le village de Jouy, le rançonnent, et se mettent en devoir d'emporter leur proie, lorsque les Messins arrivent soudain, et secondés des villageois, cernent l'ennemi, l'assailent, reprennent ce qu'il emporte, lui tuent du monde, entre autres, Aubert de Narcey, et vont ensuite exercer de terribles représailles en plusieurs villages du Barrois, puisque le dommage passa, dit-on, une valeur de mille marcs d'argent. Peu après, la terre de Briey, la terre d'Apremont eurent le même sort ; mais l'ennemi s'en vengea bientôt sur les gens de

Failly qui, attaqués dans les vignes, furent tués ou blessés au nombre de quarante à cinquante, sans compter ceux qu'il emmena prisonniers.

L'administration échevinale de *sire Jeoffroy Grongnat* venait de finir et celle de *sire Hue Huneborjat* commencer; les sorties des Messins n'en furent pas moins actives; car, dans le courant de mars, ils brûlèrent plus de cinquante villages des comtés de Sarrebruck, Fenestrange et Crehange, ainsi qu'une infinité de fermes et de moulins; ils ne ménageaient pas davantage les terres épiscopales, depuis qu'Henri Dauphin avait approuvé les mesures hostiles du gouverneur de l'évêché. Cependant quelques personnes s'interposèrent, et l'évêque à qui les Messins firent compter, pour l'amadouer, vingt-cinq mille livres de petits tournois, leur promit assistance contre les quatre seigneurs; mais sous condition expresse que la république supprimerait le conseil des vingt-six prud'hommes qu'on élisait chaque année; qu'aucun citain n'acquerrait des fiefs dans les terres épiscopales, sans le consentement du prélat; qu'on ne jouirait de l'héritage d'un chanoine, qu'en se conformant aux impositions, aux servitudes ordinaires; que défense serait faite de bannir moines, prêtres, clercs, notaires, officiers, sans l'aveu de l'autorité épiscopale; de les poursuivre en réparations de dommages, contrairement aux intentions de l'évêque; de saisir les biens des prêtres ou des clercs morts intestats, la disposition de ces propriétés appartenant à l'official ecclésiastique; de contraindre les prêtres d'administrer les sacrements aux usuriers ainsi qu'à ceux qui ne voudraient pas réparer les torts qu'ils auraient faits; d'enterrer les morts au cimetière* sans autorisation. Les magistrats

* En aistre bény. Aistre vient du mot *atrium*.

messins promirent, en outre, de laisser une juridiction libre à l'officialité diocésaine; et même d'y prêter main forte en cas de besoin; d'abandonner aux chefs des monastères la répression des fautes commises dans les communautés, et d'en référer au pouvoir épiscopal, si quelque méfait de cette nature demeurerait impuni*.

Cette alliance semblait parfaitement cimentée, car l'évêque *l'avait jureit sur saintes ewangeiles, et promis a tenir, a faire et a weirdier fermement et loialement*. Mais quand Henri Dauphin eut touché quinze mille autres petits tournois, il partit pour Avignon, résigna son évêché et laissa les Messins plus embarrassés que jamais**.

Cependant, loin d'être intimidés, ils reprirent à travers la Lorraine et le pays de Bar leurs courses dévastatrices, jusqu'à ce que le duc Ferry IV et le comte Édouard ayant rassemblé des troupes, fussent venus camper devant Ars-sur-Moselle, assiéger la maison forte d'Ancy qu'ils démolirent, et piller l'église de Vaux, où l'on commit bien des sacrilèges. C'était dans la semaine sainte. Le mardi avant Pâques, messire Pierre de Bar se présente à la tête du Pont-des-Morts, en qualité de parlementaire, et demande une trêve pour les deux princes; mais les Messins s'y refusent. « On ne peut, répondent ces derniers, nous faire plus « de mal qu'on ne nous en a déjà causé; aussi sommes-

* Accords des 29 et 31 mars 1325. Paul Ferry a copié le second dans ses observations séculaires t. II, fol. 58; versò, num. 367; l'autre existe aux archives municipales.

** Praillon porte à soixante mille livres la somme touchée par Henri Dauphin.

« nous bien décidés à la vengeance et à terminer notre querelle par une bataille générale. Enfin, nous voulons être maîtres ou esclaves. » Quand Pierre de Bar rapporta cette réponse au duc de Lorraine, il se mit en fureur, accusant l'envoyé d'avoir reçu de l'argent des Messins pour trahir les secrets de la confédération. « S'il y a dans l'armée, répond avec calme Pierre de Bar, un gentilhomme qui veuille soutenir votre accusation, je suis prêt à défendre mon honneur les armes à la main. Les Messins ne sont pas de nature à donner de l'argent, ni à s'épouvanter des menaces qu'on leur fait. Je leur ai entendu dire positivement qu'ils viendraient vous attaquer. » Alors le duc de Lorraine et le comte de Bar donnèrent l'ordre de se mettre en bataille ; mais des murmures accueillirent ce commandement, les Lorrains voulant une chose et les Barrisiens une autre. Il fut donc décidé qu'on battrait en retraite. Tous passèrent la Moselle à Jouy. Les Messins, prévenus de ce mouvement, accoururent, poursuivirent les fuyards, prirent des bagages, des prisonniers et virent un certain nombre d'ennemis se noyer dans la Moselle. Leur expédition eut été plus fructueuse sans une blessure reçue par messire Jacques Grongnat qui conduisait l'armée républicaine ; blessure à laquelle chacun s'intéressa, ami comme ennemi, tant la réputation guerrière de Grongnat était grande. Le lendemain, mercredi, Lorrains et Barrisiens avaient quitté le territoire messin.

On apprit, sur ces entrefaites, qu'Henri Dauphin s'était démis de son évêché, pour continuer librement la guerre contre le duc de Savoie*, et que le pape en avait pourvu Louis de

* Henri Dauphin fut tué quelque temps après.

Poitiers, dauphinois d'origine illustre, alors évêque de Langres*. Le nouveau prélat ne se hâtant pas à venir dans un pays désolé par la guerre, et le pape s'intéressant au sort des confédérés, puisqu'il écrivit pour obtenir la liberté de sire Gilet d'Anocourt, les Messins adressèrent au souverain pontif une longue lettre par laquelle ils s'excusent de ne pas accueillir sa demande, et le conjurent de leur envoyer Louis de Poitiers...
« Ceprions, disent-ils en terminant, a vostre haultesse, genouz
« ployés, que sor ces choses veuilliés mettre remede, ensi
« come équité et droit le portet et a vous appartient. Ly sires
« tres haultimes (le très-haut) soit wairde (gardien) de vous
« par long temps, en accressement de prosperitez et de paix. »

Selon toute apparence, Jean xxii, prit en bonne part la lettre des Messins, car leur évêque arriva bientôt dans son diocèse. Dès qu'on sut qu'il était à Marsal, l'autorité républicaine envoya *messire Jaicque Grongnat* avec plusieurs cavaliers au-devant de lui; les populations furent également à sa rencontre, et chacun se mit en devoir de lui faire une honorable réception; car, pour obtenir la paix, tant désirée de part et d'autre, on comptait beaucoup sur l'entremise du prélat. Cependant, les courses hostiles des Messins ne cessaient pas. Tantôt le Rhingrave ravageait le Luxembourg; tantôt un corps considérable de cavalerie messine allait vers Château-Brehain, battant le pays sous les yeux des troupes lorraines stationnées dans le Saunois, sans que celles-ci osassent y mettre empêchement; tandis qu'un autre corps prenant la route d'Hattonchatel, suivait les côtes riveraines de la Meuse et revenait par l'abbaye de Saint-Benoît. Fin d'avril, une sortie

* Ce prélat portait pour armes : d'azur à 6 besans d'argent, 5, 2 et 1, au chef d'or. Il était fils d'Aimard III, comte de Valentinois, et d'Hyppolyte de Bourgogne, et avait vu le jour à Montélimar en Dauphiné.

générale eut lieu en trois corps différents ; l'un qui alla jusqu'aux bois de Waramé ; un autre à Hespérange dans le duché de Luxembourg, où l'ennemi fut battu en voulant disputer le terrain aux troupes républicaines ; un troisième devant Pont-à-Mousson. Les confédérés, par représailles, firent également des courses jusqu'à Metz. Rien n'annonçait que les hostilités dussent cesser bientôt : aussi le maître-échevin, les Treize, les comtes jurés, les paraiges et la communauté nommèrent-ils, le 3 août 1325, une nouvelle *septainie* martiale, composée des sires Geoffroy Grongnat, échevin ; Wery Piedeschault, Thiébault Woyel, Garceriat de Moyelan, Perrin de Laitre, Perrin Chaingne, François Bellegrée. Leur pouvoir devait durer depuis le commencement d'août jusqu'à Noël, et embrasser tout ce qui concernait la guerre, soit en ville, soit au dehors. Les gardes du grand sceau de la cité ; les gardes des sceaux des paraiges ne pouvaient se refuser à les apposer sur leurs actes ; on n'interdisait aux sept qu'une seule chose, le droit d'impôt.

Ces magistrats, voulant procéder d'abord par des voies conciliatrices, envoyèrent une députation au nouvel évêque, qui se tenait toujours à Marsal, et le prièrent de faire près des princes toutes les démarches dont pourrait dépendre une réconciliation. L'évêque y consentit. Après de longs débats, il obtint d'eux qu'ils se trouveraient personnellement, ou représentés par leurs ambassadeurs, *en une journée amiable devant lui* ; mais les prétentions de ces princes étaient si ridicules qu'on ne put s'entendre.

Ils demandaient : 1.^o les fiefs que les bourgeois de Metz avaient acquis sans leur consentement ; les héritages et les droits de succession qui s'élevaient à plus de 500 cent mille

livres ; réparation des torts qu'en diverses circonstances on avait pu faire à leurs vassaux en ravageant les domaines de ces derniers au son de la *bancloche* * ; torts qui représentaient au moins une somme de cent mille livres ; ils voulaient que les Messins en fussent pour les pertes qu'on venait de leur faire subir pendant la guerre ; qu'ils renoncassent à toute espèce de dédommagement, mais qu'ils réparassent les maux dont leurs armées s'étaient rendues coupables, *car, ajoutaient-ils, la guerre ait esté faicte et comencée a tort et au deffault desdicts de Mets*. Les seigneurs voulaient que les amans fussent supprimés, car il n'en existait *en nulz lieux du monde* ; que désormais les Messins n'eussent pas de sceaux secrets ; que les magistrats républicains ne permissent jamais d'arrêter pour dettes aucun sujet luxembourgeois, barrisien ou lorrain ; qu'ils s'engageassent à ne pas réclamer des fermiers et vassaux les redevances en argent ou en nature que les confédérés avaient pu s'approprier moyennant quittance ; enfin, qu'on regardât comme non avenu tout sujet de contestation et de procès. Les *comis* ou députés de Metz, stupéfaits, répondirent qu'il leur serait impossible de rien terminer sans avoir préalablement consulté la bourgeoisie, et ils demandèrent un délai qui fut accordé. Ce délai expiré, les représentants des quatre seigneurs reçurent par écrit la réplique des Messins, et prirent également un terme pour la soumettre à leurs commettants. Enfin, on se réunit une quatrième fois à Pont-à-Mousson, et voici le résumé des réponses de nos concitoyens délibérées au grand conseil, en présence des échevins, des treize, des comtes, des députés de chaque paroisse :

« Les seigneurs confédérés n'ont jamais eu le moindre droit

* Cloche d'alarme.

féodal sur la cité messine; conséquemment cette cité ne leur doit rien. Eux, au contraire, se trouvent dans l'obligation de réparer les dommages commis pendant la guerre, et dont le chiffre s'élève à six cent mille francs, même d'avantage, par les motifs détaillés ci-dessous :

D'abord, il n'est aucun citain de Metz qui ait acheté des fiefs; ni affermé quelque domaine, sans autorisation écrite des seigneurs dont les fiefs ou les fermes émanent, à moins que ces fiefs leur soient venus de seconde main ou d'héritage; et s'il en était autrement, les confédérés auraient encore tous les torts, puisqu'ils ont ravagé le territoire de plus de trente mille fermiers et détruit les églises du diocèse, tout en sachant très-bien que pour des griefs particuliers on ne doit pas, en saine justice, s'en prendre à une population entière, surtout d'après les offres réitérées faites par les Messins de reconnaître et de réparer ce dont ils pourraient avoir à se plaindre; qu'entre la déclaration de guerre et l'ouverture des hostilités, la république n'avait eu qu'une heure pour se reconnaître, procédé contraire à toutes les règles du droit des gens; que les magistrats messins, dans les contestations entre seigneurs et vassaux, en avaient toujours scrupuleusement référé aux plaids ordinaires; que d'une contestation particulière ils n'avaient jamais fait l'objet d'une guerre générale; mais que de tout temps ils avaient joui du droit de réclamer au son de la *bancloche* et les armes à la main, tout citoyen détenu pour dettes ou pour toute autre cause, sous condition de se porter garants et de réparer le dommage fait par lui; que les seigneurs peuvent élever leurs prétentions comme ils l'entendent, mais que la république ne paiera pas la moindre chose des dommages commis par eux pendant la guerre, attendu qu'ils les eussent facilement évités; qu'en ce qui concerne les

amans, jamais on ne les supprimera, car non-seulement ils existent depuis fort long-temps pour la paix et le bien général, mais ils sont institués par un pouvoir qui n'est comptable de ses actes envers personne; qu'au reste, leur juridiction jouit d'une indépendance absolue, et qu'on aurait bien plus lieu de réclamer des princes confédérés, la suppression des tabelions récemment institués par eux dans certaines seigneuries dont ils ne sont qu'usufruitiers, qu'il n'appartient à ces mêmes princes de censurer un mode de judicature spéciale à la cité messine. Les mandataires de la république ajoutaient que de tout temps, en Lorraine et dans le Pays-Messin, on avait été libre d'arrêter les vassaux d'un seigneur endetté; et que, d'un autre côté, les vassaux pouvaient engager leur corps n'étant *mie serfs gens, ains gens a franchie*; qu'on ne saurait admettre comme valables des quittances pour objets qu'on n'aurait point touchés; et que les fermiers ne seraient quittes envers les seigneurs qu'après que ces derniers seraient indemnisés. Enfin, qu'on ne pouvait sans heurter tous les principes, sans contrevenir aux plus anciens usages, affranchir les seigneurs confédérés de leurs anciennes obligations, et ne rien réclamer pour les torts immenses qu'ils venaient de faire à la république.

Le chroniqueur verdunois, dont notre Praillon réfute, sans le nommer, les allégations relatives aux motifs réels de cette guerre, lui assigne d'autres causes, mais les deux pièces citées précédemment sont authentiques.

La veille du jour où devait se tenir la dernière conférence, le chevalier Jean de la Court, ancien maître-échevin, fit fermer, par ordre du conseil des sept, les portes de la ville à midi, et rassembler toutes les troupes. Il y avait sept cents

cavaliers étrangers *portant heaulmes*, que la république entretenait à sa solde, et le même nombre de cavaliers messins, sans compter les fantassins de la ville et du dehors. Les auxiliaires marchaient sous la conduite de leurs chefs immédiats; les indigènes obéissaient à plusieurs capitaines pris parmi les sept de la guerre et qui avaient sous leurs ordres vingt-six lieutenants *chevaucheurs** et douze *porte-bannières*** sans compter le princier de la cathédrale qui tenait l'*oriflamme*, ou bannière de la cité, laquelle ne fut pas déployée une seule fois dans le cours de cette guerre; tandis qu'on l'arbora dans les troubles civils qui suivirent***. Ces troupes auxquelles vinrent se joindre une quantité considérable de bourgeois armés, sortirent de Metz vers le soir pour se trouver entre minuit et une heure sur la côte de Froidmont. Arrivés là, Jean de la Court assembla le conseil et prit la parole de la manière suivante :

« Signours, je vous demande consoil; vous savez assez

* Collignon Papperels; Joffroy Aixiés; Philippin Haicques; Thiébaud, fils; Jean Faulquenels; Jean Hesson-le-Vieux; Thiébaud Belamy; Renal, le fils Collignon le Gronnaix; Collignon Bataille; Thiébaud Lorant; Jean Aixiés; Jean Bellen; Ancels Lamant; Jean Veilan; Jaicomine Gellée; Henriquez Chevallat; Thisey Naimery; Jean de Marieulle; Withier; Guerciriat Bollay; Philippin Xullefert, fils Guerciriat; Faixin; Stevenin Fauquenels; Perrin Xaiving; Simonin Roucel; Xandrin Chaingne; Joffroy Jallée.

** François Lambert; Roillon Pappemiatte; Symonnat de Chamblé; Perrin Grand-col; Maheu-le-Mercier le jeune; Jean Renguillon; Lowiat de Louvigny; Jean de Miélan; Aubertin Bataille; Thiébaud Heminguen; Lowy Crowelet; Henriquez Chevallat.

*** Y eult une bataille et rencontre faicte au hault chemin, au mollin a vent: et la nomoit on la besoigne du mollin a vent; en laquelle ceulx de Mets du dedans eurent une tres grosse perde; mais ilz gaingnont la plaice. Et a celle besoingne fut portée l'oriflambe et baniere de Mets par le princier de Mets qui la doit porter, qui que princier soit, quand on la veult porter fuers; et ne la doit on point desploier, si ce nest a tres grant necessiteit. »

Chron. de Praillon.

comment ces signours sont au Pont (Pont-à-Mousson), et que nous debvons demain journier contre eulx; je m'ai pensé que, sy il se povait faire et vous le conseillies, que je verroie volentiers que nous puissions avoir faict sur nos ennemis les dairiennes courses et alairmes. Sy il vous semble bon et que vous soiés forts assez et que nous prenissions nostre chemin par de costé le Pont et aller tout autour du Pont faire la procession, et tantost que l'aube du jour se demonstreroit, que nous en commencissions a boutter feu et a ardre, allant tousjours ardent tout autour du Pont, affin que nous ayons lhonneur de la dairienne chevalchée. Et demain, quant nous serons au retour par deça ledit Pont, vers la nonne, je m'en irai audict lieu du Pont avec mes consors qui doivent estre en la journée. Et quant je me partirai de vous, vous retournerez arriere par devers Mets avec les restes des gens d'armes et des pietons.»

Lorsque Jean de la Court eut fini sa harangue, les capitaines lui répondirent que s'il était assez osé pour se fier à l'infanterie, eux s'engageraient bien à faire plus encore qu'il ne demandait. Plusieurs gens du peuple qui avaient pu se glisser entre les chevaux, ayant entendu la réponse des capitaines, la reportèrent aux groupes placés derrière. Un murmure général s'éleva dès lors du sein de cette population armée, et pour témoigner une bravoure qu'on eut bien tort de suspecter, elle voulait marcher aussitôt, et faire seule ce dont les capitaines la croyaient incapable avec l'aide des cavaliers.

« Auant, signours de la commune, dirent-ils à leurs échevins; les capitaines de nos gens d'armes n'ont mie bonne fiance en nous; nous avons oy leur consoil et sçavons bien quilz veullent faire; allons deuant; acommançons à faire ce quilz veullent faire, affin quilz voient bien que nous vollons

vivre ét molrir avec nos signours ; et arçons et bouttons les feux les premiers. »

On eut beaucoup de peine à calmer cette populace. Cependant, la chevauchée s'exécuta comme le voulait Jean de la Court. Dès le grand matin, toute la vallée mussi-pontaine présentait les lueurs d'une incendie générale. *Chascun a sa gairde*, crièrent les sentinelles, et chacun se leva précipitamment. Le comte de Bar prenant alors par la main le roi de Bohême et l'archevêque de Trêves les conduisit sur les murailles de Pont-à-Mousson ; leur fit voir les flammes allumées par les Messins, en ajoutant d'un ton fort piteux :

« Signours, advisez coment ceulx de Mets me gouvernent en vostre presence ; il apparoit quilz tieignent peu de compte de vous ne de moy. Advise, monsignour le roy, quant vous serez en Bohême, et vous, archevesque, quant vous serez sur le Rhin, en queil point ceulx de Mets me gouverneront, quant, en vostre presence, veez ce quilz font. Si vous estiés en vostre pays, vous y metteries assez peu de force ; car pour le present, vous ny mettez mie grant remede. Et pourtant jay besoing de la paix, et fault que paix se fasse de ceste guerre ; car je vous en prie et requiers, je ne le polroie plus endurer. »

Les princes formèrent aussitôt conseil. Pendant qu'ils délibéraient, les troupes messines continuaient leurs dévastations. A l'heure de nonne, Jean de la Court qui était le plénipotentiaire de la république, renvoya les *chevaulcheurs*, en leur disant : « Signours, faictes bien vostre debvoir en retournant vers l'hosteil ; il est temps que je m'en vaille au Pont a notre journée ; car il n'y ait nulz des asseurez entre nous forsque ceulx qui venront avec moy a la journée. » Et tous

reprirent le chemin de Mets où chacun arriva joyeux, sans avoir éprouvé le moindre accident.

On était en carême : dans la crainte de ne rien trouver à Pont-à-Mousson, les députés messins avaient eu soin d'apporter des comestibles. Ils dinaient lorsqu'on annonça les médiateurs des princes confédérés : « Il apert bien, disent ces derniers, que vous paiés bien vostre hoste, que vous auez des hairangs, et nous n'en pouuons nulz auoir. » — « Nous ne les auons mie de ceste ville, repliquent les Messins, car nous les auons amenés de Mets avec nous. » — Les médiateurs étonnés de cette réponse, s'écrient : « Coment se puelit il faire que vous ayés hairangs a Mets pour les chemins qui vous sont cloz ; et ilz ne sont mie cloz pour nous, et se n'en povons nulz auoir. » — Vous cuidez tenir les chemins et le pays cloz pour nous ; mais nous les tenons cloz pour vous. » — « Il sy appaire, se disent lesdicts médiateurs ; car, par Dieu qui le jurerait a nos signours, ils ne le croyroient mie. Nous vous prions que nous en ayions demi douzenne pour les porter et monstrier a nos signours. » — « Vous n'en averez jay demi douzenne, répondent aussitôt les Messins qui jouissaient de la surprise causée par cette marée fraîche ; mais nous vous en ferons porter ung cent apres vous, pour presenter a vos signours ; car nous en auons largement. »

Les princes confédérés ne voulaient point en croire leurs yeux, quand on apporta cette énorme quantité de harangs, surtout lorsqu'ils les surent arrivés de Metz, eux qui croyaient tous les passages si bien gardés. Le comte Edouard en prit de nouveau l'occasion d'insister sur la nécessité de faire la paix : « Advisez, dit-il, que cest de ceulx de Mets et coment ilz se gouvernent et nous avec. Nous les cuydons deschassier et

enfamer, et nous nous destruons et en mangeons de nous meismes, et faillons a uiure par les chemins quilz tiegnent et les chemins quilz quierent; et si ont de toutes prouueances par leur argent et puissance deuant que nous en auons. Entre vous, mes signours, c'est petitement tenir ordonnance en vos païs et petite obeyssance tenir par vos aydans, seruans, officiers et soubgets, qui laissent ainsy passer viures parmey vos pays et mener a Metz, et qu'ilz en ont deuant que nous. Or aduisez quilz puevent faire daultres choses. Je vous ai jay dit et encor fais que nous n'auons plus que faire de guerrier, et nous apaisons, car je veulx la paix. Il me suffist de ce qui faist en est; car quant vous serez en Boheme et on long du Rin, il vous souvenrait assez peu de moy, pourtant que ceulx de Mets vous sont trop loing pour vous aller querir. Sy ilz vous pouoient aussy bien troveir come ilz font moy, vous y metteries aultre force. Et pourtant que lour suis trop pres voysin, sy come veoir le povez, jay besoing de paix et fault que paix se fasse, car je ne peulx plus endurer telz domaiges.»

Une manière de s'exprimer aussi décidée entraîna les princes alliés, fatigués eux-mêmes d'une guerre qui ne leur procurait aucun avantage. Il fut décidé que les médiateurs auraient plein pouvoir de traiter, et la paix se fit le jour même*. Aux premières conventions scellées des quatre grands sceaux des parties contractantes, on en ajouta d'autres dont l'évêque

* Tous les détails concernant cette guerre à laquelle les Bénédictins n'ont consacré que trois pages de leur volumineux ouvrage, sont extraits 1.^o de la grande *chronique de Praillon* que possède la ville d'Épinal; 2.^o d'une *chronique de la guerre des trois seignours contre la citeit de Mets*, conservée dans la bibliothèque de feu le comte Emmery; 3.^o d'une *chronique en vers inédite* dont copie se trouve à la bibliothèque publique de Metz; 4.^o de la *chronique de Philippe Gérard*; 5.^o de l'*histoire manusc. de Metz* par le P. Benoit; 6.^o des archives de Metz et de Nancy.

Louis de Poitiers ratifia la teneur en ajoutant son scel particulier aux sceaux des princes et de la république*. Le 30 mai, ce prélat conclut avec les Messins un traité particulier pour lui, pour son chapitre et pour ses hommes-liges, traité dans lequel on lit qu'il pourra, quand il le jugera convenable, se rendre à Metz accompagné de deux cents hommes armés de fer et même y séjourner; preuve que Louis de Poitiers ne tenait pas son domicile dans cette ville**.

Sire *Gille-le-Belz* venait d'être élevé au maître-échevinat. Il commençait, en apparence, sous d'heureux auspices; mais une guerre civile allait éclater et compromettre plus que jamais la tranquillité messine.

Le besoin d'argent ayant fait jeter une taille sur *les bourgeois et manans de la cité* déjà fort lésés, un murmure général s'éleva contre la noblesse qui n'était guère plus heureuse, car on citait deux cents familles patriciennes appauvries par la guerre. Le peuple entier soulevé voulut que les gens riches contribuassent seuls aux besoins de l'état; quelques nobles mécontents prirent fait et cause pour le peuple, et, se mettant à sa tête, dirigèrent l'insurrection avec le but secret d'arriver au pouvoir. *Jaicomin Boylawe, l'aman*, qui demeurait devant Saint-Maximin, fut le chef de la révolte. Parmi les adversaires les plus acharnés, on cite un nommé *Xollefez*, de la famille des *Faixins*, lequel dist a la commune de grosses injures et villonnies; le peuple fit trancher sa tête devant la grande église et le suspendit ainsi décapité à l'un des angles du palais, vers *la cour l'evesque*. Les in-

* Nous donnons ces deux traités de paix à la fin de l'ouvrage.

** L'original de ce traité se trouve dans les archives municipales.

surgés voulurent aussi démolir la maison du père de Jacques Grongnat, dans la rue Saint-Ferroy; ils se mirent même à sa recherche pour le tuer, mais ce vieillard leur échappa.

Une administration purement démocratique fut donc instituée; elle se composait de gens salis par mille excès, appelés *porte-en-maison*, parce qu'ils étaient allés de porte en porte piller les riches. Sans consistance, sans ressources, ils ne pouvaient se maintenir long-temps au pouvoir. Tous les gens considérables étaient sortis de la ville, le maître-échevin et partie des Treize avec eux; de sorte qu'on vit bientôt, aux portes de Metz une nouvelle armée, composée de ses propres enfants auxquels vinrent en aide contre le peuple, les quatre seigneurs confédérés*. De part et d'autre existait la plus grande animosité. Les insurgés s'emparent d'un chef de famille émigré; heureusement pour lui quelques soldoyeurs le dérobent pendant trois jours à leur vengeance et ne le livrent qu'après les premiers effets de la tempête. On le descend en un noir cachot: vingt fois le peuple ameuté vient demander sa tête, et vingt fois les magistrats nouveaux sont prêts à la livrer; mais, dans la même semaine, le fils de l'un des gouverneurs de la ville tombe entre les mains des nobles. Ceux-ci le conduisent au sommet de la tour du château de *Verrey*, font

* Dans un cartulaire intitulé *Luxembourg-Chiny*, qu'on possède à Nancy, dans la riche collection des chartes de Lorraine, fol. 51, recto, se trouve un accord fait entre Bauduin, comte de Luxembourg, Edouard, comte de Bar et *ceils de Mets qui sont fuers de la citei*; par lequel ces émigrés achètent leur secours moyennant 54 mille livres de petits tournois, dont 34 mille au comte de Luxembourg et 20 mille au comte de Bar. L'accord est du lundy, vigile de feste saint Simon et saint Judes, apôtres, on mois d'octobre. Les émigrés messins, chargés de dettes, n'ont pu s'acquitter immédiatement; car, en 1327, le comte Edouard emprunta quatre mille livres à Colart de Gournay, citoyen de Metz, et ne donna quittance aux magistrats messins qu'en 1328.

apporter devant lui une chaudière d'eau ainsi que trois fourreaux d'avoine et s'expriment de la manière suivante :

« Ton pere et ceulx de Mets tiegnent ung de nos amys prins a Mets, et ne le pouuons r'avoir : pourtant nous t'enclorons icy et te jurons que jamais n'auras aultres vivres nés que tu vois, se r'averons nostre amy, si tu ne veulx saulter aval ; et ne tient qu'à toi de saillir aval ou de le laisser ; mais tu n'auras aultres vivres nés que nous te lairons icy en present ; et sil te plait de le laisser a savoir a tes amys, il ne tient que a toy. »

Le prisonnier s'empressa d'écrire et peu après l'échange fut opérée.

Dès le mercredi devant la S.^t-Symphorien, en jusques feste S.^t-Pierre en senal, disent les chroniqueurs, l'armée qui investissait notre ville ne cessa pas de guerroyer. Elle brûla le bourg de Saint-Symphorien ; elle jeta fréquemment l'alarme, tantôt sur un point de l'enceinte, tantôt sur un autre, tandis que des engagements sérieux avaient lieu quand quelque sortie se montrait au dehors. Ce fut dans l'une de ces rencontres, aux environs de Villers-l'Abbaye, près de la route romaine qu'eut lieu cette sanglante affaire où l'oriflamme parut déployée. Les assiégés triomphèrent, mais après une perte considérable. Les assiégeants n'eurent peut-être pas un moins grand nombre de morts parmi lesquels on citait trois *Fauque- nelz* inhumés l'un sur l'autre, dans la même fosse ; sous les dalles du cloître de Villers-l'abbaye.

La Saint-Benoit se passa sans qu'un nouveau maître-échevin fût créé ; mais le peuple en révolte prévoyant bien que la

noblesse aurait le dessus tôt ou tard, et préférant, à tout prendre, les anciens maîtres aux maîtres nouveaux qui peut-être les asserviraient davantage, le peuple accepta la médiation proposée par quelques personnes, et des offres d'une réconciliation loyale et franche furent soumises aux citoyens proscrits. Ils les accueillirent. On convint de rétablir l'ancienne administration; de laisser à chaque paroisse sa bannière; de confier, comme autrefois, les clefs de la ville à la garde des paraiges; d'oublier le passé; d'accorder une amnistie générale; de partager entre tous les frais de la guerre; mais le peuple insista pour que le grand-maître des métiers, jadis aboli, lui fût rendu*. Les princes confédérés, les paraiges, les chefs des monastères, le chapitre de la cathédrale appendirent leurs sceaux aux deux actes, formulés en cette occasion, *l'an de grace nostre Seignour mil trois cent vingt sept, le samedi apres la feste de la nativité saint Jehan Baptiste*; peu après, *le jour de la Saint-Pierre et Saint-Polz, commencement de fenal*, on élut maître-échevin *Thiebault Ferriat*, issu du paraige de Saint-Martin; on créa le nouveau grand-maître des métiers, et tout rentra dans l'ordre**.

Louis de Poitiers s'était arrangé facilement avec le roi de Bohême, au sujet des reprises que ce prince lui devait pour Conflans et Lutange; mais le duc de Lorraine et le comte de Bar furent beaucoup moins traitables quand il réclama Vic, Hombourg et Rambervillers. Le pape Jean xxii dut leur écrire; le duc céda presque aussitôt; cependant, pour déterminer le comte, il fallut employer les censures et le tenir quitte de la

* Nous donnons, à la fin de l'ouvrage, ce curieux traité de paix.

** Les Bénédictins, auteurs de l'histoire de Metz, ont confondu cette guerre avec celle des quatre seigneurs; elle en est cependant bien distincte.

somme qu'il avait promise à l'effet de relever les murailles de Vic ruinées par lui.

Louis de Poitiers termina d'autres difficultés avec ses chanoines relativement aux redevances qui leur étaient dues sur les salines de l'évêché; avec les seigneurs de Liechtenberg concernant Neuville que l'évêque engagea de nouveau pour mille livres *: il comptait sur la paix, lorsqu'une guerre inattendue entre le duc de Lorraine et les trois villes républicaines de Metz, Toul et Verdun, guerre qui fut heureusement très-courte, les Lorrains ayant demandé merci, acheva de fatiguer notre prélat d'un évêché sujet à des troubles si fréquents **. Retiré dans son lieu natal, il y mourut la même année, laissant à l'un de ses neveux, au sire Adémare de Monteil, alors doyen de l'église de Toul, un sceptre épiscopal que ce dernier sut tenir avec autant de fermeté que d'intelligence.

Adémare, nommé d'office par le pape Jean XXII, sans élection canonique, se trouve déjà désigné comme élu de Metz, *ly sires Aimmard, esleu de Mets*, dans un accord passé le 17 août 1527 entre la république messine et le comte de Bar, en présence de l'archevêque de Trèves, du roi de Bohême et du duc de Lorraine; accord par lequel on permet aux sujets des deux états de les servir réciproquement, d'y voyager, d'y séjourner comme bon leur semble; on nomme arbitres, *amiables apaisentours*, des différents qui pourraient avoir lieu désormais, *monsignour Jaike de Bouvigney* et

* Vieux titres de la cathédrale; archives de Lorraine, sur Metz, p. 143.

** Benoît, hist. de Toul, p. 468, 469 et 476.

monsignour Anchiet de Pont, chevaliers, sujets du comte de Bar; signour Thiebault de Heu et Jehan de Colloigne, nos concitains : tous quatre sont tenus de se rendre à Gorze dans la quinzaine après le jour qu'ils en auront été requis par l'une des parties afin d'accorder le différent, et si désormais les évêques messins veulent être de ces *convenances et de ces alliances*, ils y seront admis, à titre de réciprocité, deux mois après leur réception solennelle*.

Le surlendemain, la république, en considération des éminents services que lui avait rendus Pierre de Bar, seigneur de Pierrefort, frère du comte Édouard, et désireuse d'en obtenir encore, lui fit une pension annuelle de deux cents *boins peitis tournois*** . D'autres arrangements eurent encore lieu avec plusieurs seigneurs voisins, de sorte que la paix régnait sur tout le territoire messin, quand Adémare fit son entrée solennelle à Metz, vers la fin du mois de janvier 1328, pour recevoir, selon l'ancien usage, le serment des Treize dans la chapelle de Saint-Gal, le jour de la Purification. Une belle réputation l'avait précédé; il sut la justifier par le soin qu'il prit de continuer l'œuvre architecturale de notre grande basilique***; par son courage à braver les ennemis de l'évêché; par la franchise honnête de ses transactions.

Notre nouveau prélat visitait le diocèse, lorsque le sire de Rodemack, accompagné d'un corps de noblesse considérable et de bandes armées, ravagea les terres épiscopales et cerna

* Archives municipales.

** Paul Ferry, observ. secul., siècle xiv, t. II, fol. 159, recto, atours, Num. cxxxvii.

*** Voyez, à cet égard, mon histoire de la Cathédrale de Metz, t. I.

Saint-Avold où se trouvait Adémare. Celui-ci, sans se déconcerter, fait une sortie vigoureuse, met l'agresseur en fuite, lui tue beaucoup de monde et ramène quatre-vingt dix prisonniers. Les autres seigneurs intimidés n'osèrent pas se déclarer contre lui ; et, pour éviter toute contestation avec le duc de Lorraine et le comte de Bar au sujet des dettes contractées par ses prédécesseurs, il engagea, mais en se réservant toute faculté de rachat, la châtellenie de Rambervillers pour douze mille livres ; celle de Condé-sur-Moselle pour six mille, et celle de Conflans-en-Jarnisey pour vingt-deux mille *. Hannemann de Lichtemberg fit sans difficultés ses reprises au sujet de Neuville ; les Messins, de leur côté, qui s'étaient assurés des sentiments d'amitié d'Adémare, renouvelèrent d'anciennes alliances avec le comte de Nassau-Sarrebrück et d'autres princes ; en sorte que depuis très-long-temps le pays n'eût pas été aussi paisible, sans la guerre qu'Adémare fut obligé de faire, pendant deux années, au comte de Blâmont. Ce seigneur n'ayant pas voulu consentir aux reprises d'après l'ancien usage, notre évêque l'y contraignit par la voie des armes. Tous deux signèrent un traité de paix à la fin du mois de janvier 1331.

Le 28 août de la même année, une alliance fut solennellement jurée entre Isabelle d'Autriche, duchesse régente de Lorraine, Edouard, comte de Bar, la ville de Metz et son évêque **. L'administration échevinale consolidée par cette alliance ressaisit insensiblement les formes aristocratiques, tombées en désuétude, et bientôt le grand-maître des métiers,

* Archives de Lorraine sur Metz, p. 723 — 724 ; ib., 145, 146, 176.

** Manusc. du cabinet de feu le comte Emmery, publ. dans les preuves de l'hist. bénédictine de Metz, t. iv. p. 67 — 69.

qu'il avait fallu réinstituer dans un moment d'effervescence populaire, se trouva de nouveau supprimé.

Les sires *Burtrant de Jurue*, en 1328; *Jehan le Gronnais*, fils *Jehan le Gronnais des Chainges*, en 1329; *Nicolle Bataille*, en 1330; *Thiebault Lohier*, en 1331 occupèrent le maître-échevinat, tous de noble maison comme leurs ancêtres, et portant l'écusson de leurs armes sur la bannière des combats*.

Sous l'administration de Bataille et de Lohier un flux de ventre régnait épidémiquement à Metz : il cessa fort heureu-

* Voici les armes des chefs républicains qui ont administré depuis 1301 : Hesson, aux 4 chevrons d'argent et de gueule; Heu (Jehan de), de gueule à la bande d'argent chargée de trois coquilles d'huîtres de sable; Chielairon (Ferry), de gueule aux 8 besans d'argent, posés 3, 3 et 2; Nic. de la Court, d'or aux trois tourteaux de sable, posés 2 et 1; Ar. de Gournaix, de gueule aux trois tours d'argent en bande; Fessal, d'or à l'aigle éployée de sable, au lambel de gueule à trois pendants, chargé de trois coquilles d'argent; Roucelz (Henri), de vair aux trois palles de gueule, au chef d'or, chargé de 2 tourteaux de gueule, et d'une étoile de sable entre deux; Boucquin (Thibault), de gueule aux trois besans d'or, posés 2 et 1; Ruece, d'azur aux cinq tourelles d'or, posés 2, 2 et 1, avec étoile d'or en chef, entre les 2 tourelles; N. Baudoché, d'azur en chef, chargé de 2 tourelles d'or; en pointe, chevronné d'argent et de gueule; Jean de la Court, d'argent à l'aigle éployée de gueule; Jehan Withier, d'azur aux quatre bandes d'or; Jehan de Laitres, d'azur à la face d'or, accompagné de quatre annelets d'or, 3 en chef et 1 en pointe; P. Pillat, d'or à l'aigle éployée de sable, couvert d'une bande de gueule chargée de trois roses d'or; Piedeschaux, de gueule à l'aigle éployée d'or, accompagnée de quatre croix d'or, 2 en chef et 2 en pointe; Grongnat, d'azur à quatre faces d'or, chargé d'un lambel de vair à trois pendants; Thiebault Ferriat, d'or à la croix de sable, au franc quartier de gueule à la tour d'argent; Bertrand de Jurue, d'or à l'aigle éployée de sable, chargé d'un écu lozangé d'argent et de sable; Nic. Bataille, d'azur aux quatre bandes d'or, au franc quartier d'or, chargé d'une aigle éployée de sable; Thiebault Lohier, d'azur aux trois chevrons d'or, au franc quartier d'argent chargé d'une aigle de gueule.

sement l'année suivante ; mais en 1333, lorsque finissait l'administration échevinale d'*Henry Roucel*, on vit les rivières hors de rives, des vents impétueux renverser les arbres, les clochers et les toitures. La quarte de bon vin se vendait quatre deniers ; prix considérable que les chroniqueurs justifient en ajoutant : *ce fut pour la fortune des vignes qui furent gaistées par chaleur et tempeste*. L'administration échevinale d'*Ingrant Bourchon*, 1334, de *François Trouppat*, 1335, et de *Philippe Marcoult*, 1336, y pourvut en faisant venir des vins fins de la Bourgogne ; mais le pays messin souffrit considérablement d'un manque de récolte considéré alors comme extraordinaire.

Ce Marcoult étant mort pendant son année d'exercice, le paraige de Porte-Muzelle qui l'avait élu, se trouva, d'après la teneur des constitutions républicaines, investi du droit de nommer un autre maître-échevin. Il choisit *Baudouin Froideviande* dont l'administration dura dix-huit mois et fut entachée d'un supplice épouvantable, celui de sept malheureux *bigots* qu'on brûla, *pource quilz gettoient ez puits par la cité de Mets aucuns venins et sorceries pour envenimeir les yawes et faire molrir les gens*.

En 1337, un évêque moins sage qu'Adémare eût entraîné le diocèse dans une guerre désastreuse, au sujet des prisonniers faits à Saint-Avoid. Comme ils étaient presque tous vassaux du comte Jean dit l'Aveugle, roi de Bohême, ce dernier les réclamait. Adémare objectait avec raison qu'ils lui appartenaient par tous les droits de la guerre et ne les lâchait point, jusqu'à ce que le comte Jean eût chargé Jean de Vertent, son sénéchal, de défier le prélat. Alors Adémare renvoya les prisonniers sans exiger leur rançon ; il fit plus, il signa la

paix avec ce monarque et le sire de Rodemack, le mercredi après l'exaltation de Sainte-Croix 1337 *.

Les récoltes, surtout en vin, étant devenues très-abondantes, le maître-échevin *Jehan Noiron*, pour faciliter aux campagnards les moyens de réparer leurs désastres, apporta certaines limites aux importations. Il fut défendu d'introduire à Metz le vin d'Alsace, de Beaume et d'Arbois. Son successeur, *Jehan de Mairieulle*, maintint la même prohibition, de sorte qu'elle dura un an et huit jours.

Vers la même époque, de sanglants démêlés éclatèrent entre notre évêque et Raoul, duc de Lorraine, qui cependant avaient toujours vécu en parfaite harmonie. Raoul investit Baccarat, Adémare assiégea Belrouard, ou Beauregard, près de Raon-l'Etape; tandis que les habitants de Preny se jetaient sur les terres de Gorze qu'ils ravageaient horriblement. Les hostilités durèrent environ deux années. Las enfin d'une guerre dont les avantages et les pertes étaient contrebalancés, nos deux rivaux finirent par s'entendre. Ils nommèrent Simon, comte de Salm, arbitre de la querelle; ils présentèrent des otages qui durent *tenir covent*, c'est-à-dire demeurer prisonniers jusqu'à conclusion parfaite du traité; ceux de l'évêque à Nancy; ceux de Raoul à Marsal; et le vendredi avant l'*apparition de nostre seignour* 1342, on jura la paix sur le texte des évangiles. En vertu de plusieurs lettres datées du 25 janvier, Adémare consentit à ce que ceux qui tenaient de lui des fiefs et qui avaient servi le duc Raoul, rentrassent dans ces mêmes fiefs, sous condition d'en faire hommage. Alors notre évêque partit pour le Dauphiné, sa patrie, et

* Bertholet, hist. de Luxembourg, preuves, t. vi.

Raoul, insatiable de gloire et d'avantures, alla joindre Philippe de Valois qui faisait la guerre aux Anglais*.

Nos archives municipales possèdent divers traités de paix conclus entre la république messine et les seigneurs de Vaudoncourt, le 15 août 1539; entre la même république, le duc Jehan de Mayence, au mois de juillet 1540; des lettres de Philippe de Valois et d'Eudes de Bourgogne pour que le sire de Montferrat réparât les dommages faits par lui aux citoyens de Metz; deux traités de paix signés les 23 janvier et 17 février 1542 entre les sires de Welseperch, les sires de Boulay et la ville de Metz, toutes choses qui furent la conséquence naturelle des guerres précédentes.

Le pays messin respira quelque peu: mais Isabelle d'Autriche, douairière et régente de Lorraine, ayant ordonné de construire, entre Amélincourt et Salonne, une forteresse devenue ville et maintenant appelée Château-Salins, Adémare, à son retour, fit élever non loin de là le château de Beaurepaire. De part et d'autre les esprits s'aigrirent. Adémare, qui ne souffrait pas la moindre atteinte aux prérogatives du sceptre épiscopal, fit alliance avec le comte de Bar, le sire de Pierre-Pont et le sire de Pierre-Fort frères du comte; puis il écrivit à tous ses vassaux pour leur assigner un rendez-vous, et quand l'armée se trouva réunie, Gaucher de Montil, frère d'Adémare, lui fut présenté pour lieutenant-général.

Les chroniqueurs ne nous ont transmis aucun détail sur une guerre où toute la noblesse lorraine, barrisienne et mes-

* Chron. de Philippe Gérard, t. 1, fol. 301 et suiv.; Dom Calmet, hist. de Lorr., t. II, pr. col. DCI — DCII, 1.^{re} éd.

sine fut engagée. On sait seulement que le sire de Pierre-Pont alla défier la Régente de Lorraine au nom de l'évêque ; que les hostilités commencèrent à la fin du mois d'août 1342 ; qu'elles eurent lieu deux années consécutives, pendant lesquelles le pays presque entier fut ravagé ; mais que le comte de Bar étant mort la veille de Noël, Adémare entendit volontiers les propositions de paix qu'on lui fit.

Jean l'Aveugle, roi de Bohême et comte de Luxembourg, pris pour arbitre, rapprocha les partis, le 23 août 1344, dans l'hôtel d'un chanoine de la cathédrale, Jean de de Heu, devant grand nombre de témoins distingués. Il fut convenu qu'Adémare paierait au duc dix mille livres d'indemnité ; mais qu'en place de Moyen et de Rambervillers cédés jadis au duc Raoul, celui-ci se contenterait de Turquestein avec tout ce qu'il possédait déjà dans le diocèse. *

Quelques vassaux de l'évêché réclamèrent des indemnités auxquelles les frais d'une longue guerre leur donnaient d'incontestables droits ; Adémare finit par les reconnaître ; mais il fallut l'intervention papale. Jean l'Aveugle ayant assigné les parties dans la ville de Reims, réussit à les accorder au mois de juin 1343.

Il ne fut pas si facile d'apaiser les bourgeois de Vic, qui avaient également dénoncé le prélat messin en cour de Rome. Le pape nomma l'évêque de Verdun commissaire pour examiner leurs griefs réciproques ; Adémare se montra généreux. Oubliant les injures ; les torts pécuniaires que lui avait faits cette bourgeoisie rebelle, il maintint ses pri-

* Archives de Lorraine sur Metz, p. 456, 457.

vilèges, bien qu'elle se fût mise sous la garde de Raoul, duc de Lorraine*.

L'opposition du parti populaire au clergé s'accroissait de jour en jour, et la haine profonde que se vouaient le souverain pontif et l'empereur favorisait malheureusement cette tendance universelle. Dans les évêchés de Metz, Toul et Verdun, Louis de Bavière excommunié s'appuyait sur la bourgeoisie, qui suscitait d'incroyables embarras au parti papale dont l'évêque se tenait prudemment à l'écart. Quelquefois aussi le clergé montrait beaucoup de mauvais vouloir dans l'adoption des ordonnances républicaines; mais l'administration échevinale tenait ferme, et toujours il fallait bien qu'on se soumit.

En 1340, par exemple, le chapitre de la cathédrale envoie prendre, sur la cuve de certains propriétaires du vignoble de Plantières, la dîme à laquelle ils avaient droit. Ceux-ci repoussent un mode de perception inusité. Le chapitre les cite devant la cour officielle; les bourgeois refusent d'y comparaître et réclament la juridiction civile; le chapitre les excommunie; le tribunal des Treize poursuit le chapitre pour obtenir la levée de cette sentence; mais le chapitre ne veut point y consentir. Quatorze députés vont alors le trouver et le prier d'entendre raison, assurant que la dîme serait payée selon l'ancien usage, et qu'eux-mêmes se portaient fort de faire acquitter cette redevance. Le chapitre n'accepte aucune proposition, maintient sa sentence et répond aux députés *de bien fieres et rigoureuses parolles*. Cette fois, les Treize et

* D. Calmet, Hist. de Lorr., 1.^{re} éd., t. II, Preuves, col. DCVI—DCIX, DCIX—DCXI; DCXI—DCXII.

les paraiges réunis décident, sur le requisitoire de Praillon le chroniqueur, que désormais jusqu'à ce que le chapitre se soit soumis, aucun bourgeois messin ne paiera dette, cens, ou rente dûs aux chanoines; qu'aucun préposé à la juridiction échevinale ne fera requête pour ces derniers; qu'aucun bourgeois ne prendra les armes s'ils venaient à le demander, et ce, sous peine d'une amende de vingt livres messines. Le sire Forque Bertrant, princier de la cathédrale, vint aussitôt trouver les Treize, et leur dit *plusieurs villonies et enormes parolles... pour lesquelles il fut condamné a paier la some de quairante livres de tornois* dans la huitaine, sous peine d'un doublement d'amende, et de lui faire perdre son droit d'élection échevinale. Bertrant n'ayant rien payé, les Treize firent saisir ses meubles et les vendre. Dans le but de les intimider, deux prêtres licenciés en droit-canon, *maistre Alard de Thialcourt, chainoine de Saint-Saulveur, et maistre Gauthier, chancelier de la grande esglise* comparurent devant leur tribunal et les injurièrent. Condamnés chacun à 300 livres d'amende payables en cinq jours, pour injures, ils refusèrent de payer. En conséquence, on les bannit de la ville l'espace de 61 ans, et le pape Benoît XII touché de leurs réclamations, donna néanmoins plein droit aux magistrats messins.

Les sires *Jehan Baudoche*, en 1340; *Nicolle Piedeschauld*, en 1341; *Poince de Vy*, en 1342; *Thiebault de Meltry*, en 1343; *Thiebault Barbel*, en 1344, s'étaient succédé au maître-échevinat. Sous l'administration de ce dernier, une forte gelée, survenue le jour de la Pentecôte, détruisit presque toutes les récoltes. La désolation fut des plus grandes; la famine générale. Il fallut ensemençer de nouveau les terres. Heureusement qu'une paix appelée *Landfrid*, liberté de parcours, établie depuis les dernières hostilités,

venait d'être prolongée pour trois ans. A cette occasion, le roi de Bohême « vint a Mets ou il fist un gros festin a plu-
« sieurs princes, seignours et dames, espécialement de Mets,
« et commença le iour feste Saint-Michiel et dura huict
« iours. »

On eût dit qu'à l'époque où nous sommes, Adémare voulait régler toutes ses affaires, car il conclut grand nombre de traités; j'en connais un avec Henri IV, comte de Bar et sa veuve Yolande, régente du Barrois; un second avec Adélaïde de Liechtenberg, veuve du comte Nicolas de Salin; un troisième avec Huart de Boffremont; un quatrième avec Burchard de Fénestranges. L'année suivante, d'autres traités flxèrent les intérêts respectifs du même évêque; de Raoul, duc de Lorraine; du sire Nicolas de Fremerstroff, prévôt de Saint-Avold; du sire Jean de Boulay, seigneur de Duelze-dange, etc. Tout cela n'entre qu'accessoirement dans l'histoire messine; mais il est une chose qui la touche d'une manière beaucoup plus directe, je veux parler des subsides qu'Adémare voulut obtenir de son clergé. Le pape Clément IV, en considération des dettes considérables dont l'évêché se trouvait obéré permit au prélat messin d'imposer tous les ecclésiastiques du diocèse; mais ils refusèrent formellement leur concours, et l'état malheureux auquel notre province fut réduite après le désastre de Crécy le 26 août 1346, ne permit pas à l'évêque d'insister davantage sur ce point.

L'année suivante, Marie de Blois ayant fait ses reprises auprès d'Adémare, pour tous les fiefs que les ducs de Lorraine tenaient de l'évêché, ou en augura bien, et la paix parut assurée. L'évêque toutefois ne lui pardonnait pas d'avoir construit Château-Salins. Il envoya Gaucher, son frère, à

Nancy, revendiquer cette forteresse et sommer la duchesse de ne plus bâtir sur les fiefs dépendants du domaine épiscopal. Marie repoussa fièrement de telles propositions. Après d'inutiles débats, une rupture fut déclarée. Les troupes d'Adémare, conduites par Gaucher, marchèrent vers chateau-Salins, firent le dégât dans les campagnes voisines, et s'approchèrent de la place. La garnison, avertie de leur arrivée par le son de la cloche, fit une sortie très vive dans laquelle Gaucher eut son cheval tué sous lui, et fut fait prisonnier. La nuit seule obligea les uns et les autres à se retirer, sans qu'on pût dire de quel côté était l'avantage. Les Lorrains rentrèrent dans Chateau-Salins, et les troupes de l'évêque revinrent en leur quartier*.»

Alors déjà les Messins, prévoyant une guerre plus longue, avaient pris quelques seigneurs voisins à leur solde, entre autres Henselius de Mulneheim, chevalier, qui devait marcher avec vingt gens d'armes équipés, moyennant 1005 écus d'or une fois payés; 25 sols de Metz pour chaque chevalier, et 20 pour chaque écuyer par semaine**. D'autre part, la duchesse régnante ne demeurait point inactive. Elle multipliait ses alliances. Tout se préparait aux hostilités.

L'administration républicaine, sérieusement attentive à ces menées, se préoccupait moins des complots ourdis dans l'intérieur. Depuis la guerre civile qui suivit celle des quatre Seigneurs, depuis surtout la suppression du grand maître des métiers, il existait à Metz un parti démocratique avide de ressaisir les rênes du pouvoir et cherchant tous les moyens

* Hist. benedict. de Metz, II, p. 545.

** Registre des comptes de la ville. Année 1346, 8 septembre.

d'y parvenir. C'est lui qu'on voit conspirer en 1347, lorsque deux bouchers pris sur le fait sont saisis, condamnés et noyés au Moyen-Pont, comme rebelles et traîtres à la patrie*.

Cette révolte populaire dont les détails trouveront beaucoup mieux leur place plus loin, dans l'*histoire des rues*, fut suivie du bannissement d'un assez grand nombre de bouchers et de pêcheurs, condamnés les uns à 20 ans d'exil, les autres à 70. La cité respira, mais le calme ne fut pas de longue durée, car les proscrits rompirent leur ban, et, peu après on les vit réunis à plusieurs seigneurs, commettre autour de Metz tous les excès possibles. Alors les Treize chargèrent sept magistrats de pourvoir de garnisons les maisons fortes, de veiller à la sûreté des routes, d'équiper les campagnards, afin qu'ils soient prêts au premier cri d'alarme; tandis qu'une autre commission également composée de sept membres fut tenue de réparer et de compléter les fortifications urbaines.

Dans ces temps difficiles, les chevaliers *Willaume Willambaul*, *Jehan Baudoiche*, *Willaume le Hungre* remplirent successivement les fonctions du maître-échevinat. Le Hungre était sorti depuis peu des prisons d'Angleterre avec quelques messins qui servaient Philippe de Valois, tandis que *plusieurs aultres jonnes gens deliberés de veoir le pays et*

* Lan mil trois cens quarante-sept,
Furent mis en fers et en cept
Deux frères qui étoient bouchiers
Que l'on fis tous les deux noyers.

L'un avoit pour nom Uguenon,
Mais de l'autre ne sçais le non;
Pour ce qn'ils avoient par mal-heur,
Conspiré contre leur seigneur.

Les croniques de la noble ville et cite de Metz, p. 76.

faicts de guerre, défendaient en Grèce les intérêts de Jean Cantacuzène.

Poince le Gournais, successeur, en 1348, de Willaume le Hungre dans la chaire échevinale, n'éprouva pas de moindres soucis que son devancier, car le ciel était gros d'orages. Son entrée au pouvoir fut signalée par une contribution extraordinaire levée au nom des paraiges et du conseil souverain, laquelle ne suffit pas, puisqu'il fallût emprunter peu après deux cents livres au sire *Thomas de Synerey**. » De cest
« argent assemblont gens de guerre et les mirent en garnison en devers lieux et plaices fortes a lentour de la citeit,
« por les entrées et gardes du païs et les deffendre contre
« leurs ennemis; ce qui fust faict. »

Le château fort d'Albestroff, propriété du sire d'Apremont, était un autre sujet de préoccupation non moins sérieuse, car ce château momentanément tenu par le prévôt de Hombourg et par un gentil homme de Fenestranges qui en avaient acheté le droit, excitait l'envie d'un autre gentil homme de cette dernière localité nommé Bourquin qui le réclamait les armes à la main. Le sire d'Apremont implorait l'assistance d'Adémare, Adémare celle de la république. Enfin après beaucoup d'indécision, le conseil des Treize assemblé décida que Bourquin serait débouté de sa demande; que le prévôt de

* Le détail des pièces monnayées provenant de cet emprunt offre beaucoup d'intérêt comme appréciation de la valeur numérique; » Jehan
« Neichet delivra aux sept les pieces cy apres desclairées, qu'on disoit
« lors florins, cest assavoir six vingt escuts du coing le roy de onze solz
« et trois deniers l'escut; item, trente-neuf pawillons et une chaire
« d'or, douze solz et demey la piece; item vingt escutz a laigle de onze
« solz et ung denier la piece.....

Hombourg et son allié conserveraient la garde du château, et que s'il leur arrivait de le livrer en des mains étrangères, ils paieraient à la république cent livres messines, sans préjudice aux droits de Jean d'Apremont. La commission des sept, chargée l'année précédente du ravitaillement de la ville, fut maintenue dans ses fonctions; et comme on apprit que Bourquin de Fenestranges, *puissant, bien allié et homme de cœur*, secondé par le sire de Boulay, le comte de Deux-Ponts et d'autres seigneurs, assiégeait Albestroff, sans qu'Adémare eût l'air de s'en préoccuper le moins du monde, la république nomma sept commissaires chargés d'y pourvoir, ainsi que deux capitaines *pour conduire les chevaucheurs*; mais le château s'était rendu par composition avant l'arrivée du secours des Messins, « de quoi l'euesque de Mets, la cité et leurs aydans
« et alliés en furent marris et courroucés, et eulrent entre
« eulx delibération de eulx vengier d'icelluy oultraige. » A cet effet, *le mercredy deuant feste S.^t-Luc*, on investit treize commissaires du soin d'apprécier les ressources de l'état, afin d'éviter de nouvelles tailles; à la fin d'octobre, les mêmes commissaires firent exécuter tout le matériel nécessaire, nommèrent des maîtres-bombardiers et canonniers chargés d'y veiller; puis ils passèrent en revue la force armée de la république, parcoururent les villages pour faire battre les grains, rassembler les bestiaux et approvisionner la ville. Une autre commission de sept personnes s'enquit avec exactitude de l'état des fournitures en hommes, en chevaux, en voitures etc., que les maisons religieuses ou les familles riches devaient produire, de sorte qu'à la fin de novembre on avait *en la cité une belle et honnorable bande a pied et a cheual*.

Il était fâcheux que le clergé ne fût point alors en parfaite harmonie avec la république, et que l'évêque se tint éloigné

de la ville ; mais la duchesse régente de Lorraine ayant repris les hostilités contre Adémare, et lancé comme éclaireurs, les sires de Lunéville, de Rodemack et de Salm, qui ravagèrent sans pitié toute la partie allemande du diocèse, notre prélat, rentré précipitamment dans Metz, y renouvela ses anciennes alliances, rassembla de grandes forces, et marchant à leur tête, battit l'armée lorraine sous les murailles de Saint-Avoid qu'elle tenait investie. Deux mille trois cents ennemis périrent ; Saint-Avoid dont la bourgeoisie s'était vaillamment défendue, fut déliyré, tandis que d'autres troupes épiscopales assiégèrent Château-Salins et le détruisirent. Gaucher de Châtillon, général en chef de l'armée d'Adémare, voulait que ce dernier, sans accorder ni repit, ni trêve, forçât les Lorrains jusque dans leurs derniers retranchements, et leur fit mettre bas les armes ; mais l'évêque prit un moyen terme qui ne pouvait lui réussir ; et Gaucher dépité quitta notre pays pour regagner le Dauphiné. Deux arbitres, Jean de Mengue du côté de la duchesse ; Gérard de Warnesperg du côté d'Adémare, réunis à Pont-à-Mousson, le 26 décembre 1348, accordèrent les différends. Il fut convenu que le prélat mettrait en gage, entre les mains de Winchard d'Amance, son château de Beaurepaire, jusqu'à ce que la duchesse eût fait rebâtir celui de Château-Salins, et qu'elle eût retiré sur les salines épiscopales six mille écus que lui devait Adémare.

L'année 1349 fut caractérisée par deux épidémies terribles, et par l'introduction à Metz d'une secte nouvelle et bizarre, celle des flagellans, circonstances de la plus haute gravité dont les historiens messins ne disent pas un mot. L'une de ces épidémies consistait en une fièvre putride, adynamique ; l'autre infiniment grave, commençait par un crachement de sang, suivi, en peu d'heures, de la gangrène du poulmon.

Personne n'échappait à cette dernière affection. Le tiers de la population périt disent les chroniqueurs.

D'aussi profondes calamités n'empêchaient pas les hommes de s'entredéchirer pour des biens éphémères que la mort allait peut-être leur ravir. Plusieurs troupes de brigands armés parcouraient le pays ; ils avaient leur refuge dans les maisons fortes d'*Amélécourt*, de *Domèvres*, d'*Ethingville*, de *Saint-Epvre*, *Liecourt*, *Thiacourt*, *Lagarde* devant *Vic*, *Dudelange* près de Forbach, etc. Les Messins n'hésitèrent point à les attaquer. Presque tous ces repaires furent envahis et forcés. On usa de sévérité, car à *Dulange*, sur quatorze prisonniers, deux chevaliers furent décapités, onze varlets pendus. Leur ménestrel qu'on avait nommé d'office exécuteur de cette œuvre patibulaire, conserva seul la vie.

Adémare, Marie de Blois, entrés dans la ligue contre les brigands, s'en étaient bientôt détachés pour recommencer leur propre querelle. L'évêque ayant fortifié Nomeny et Saint-Avoid qu'il ferma de murailles, bâtit le château de la Garde et voulut rentrer dans celui de Beaurepaire ; mais la duchesse régente répondit qu'on ne le lui rendrait qu'autant qu'il paierait une somme convenue. Adémare compta la somme. Ce furent alors nouveaux prétextes, nouveaux délais, jusqu'à ce qu'enfin la duchesse ne pouvant différer plus long-temps une restitution consentie, rasa le château et n'en délivra que les ruines.

Justement indigné d'une telle insulte, Adémare attaque Château-Salins, Amelincourt, Donjeu, Saint-Epvre, ravage, renverse, incendie toutes ces forteresses, achète la tour du sire Voué de Baccarat pour avoir de ce côté un pied sur la

Lorraine, construit les salines de Rédange et mène sérieusement la guerre. Marie de Blois, appelant à son aide le comte de Wurtemberg ainsi qu'un grand nombre de soldoyeurs licenciés des armées de France et d'Allemagne, arrive en l'année 1351, jusques sous nos murailles messines, décidée d'en faire le siège. La bourgeoisie fait plusieurs sorties vigoureuses : un jour elle remonte la Moselle, brûle fermes et villages, investit Frouard, l'emporte et ramène certain nombre de prisonniers ; un autre jour, elle fourrage au loin le duché de Lorraine, tourne Nancy, attaque Rosière-aux-Salines, s'en empare, brûle, détruit toutes les habitations, même les deux maisons fortes qui défendaient cette ville. « Couchont la
« nuyt ceulx de Mets dedans le Jay le Duc*. Et le sire Thie-
« bault de Blamont, chiualier, qui estoit capitaine de ceulx
« de Mets, conduisoit les boutte-feux, et estoient en tout
« ceulx de Mets trois cents homes. Et les gentilz homes,
« capitaines et officiers de Lhoraine, pour eulx deffendre, se
« assemblont environ sept cents homes d'armes du pays de
« Lhoraine et attendont les Metsains, et se combattirent a
« eulx ; et combien que les Lorains fussent sus leurs pays et
« fumiers, ilz furent battus et desconfits : et y eult bien cent
« quarante homes morts de ceulx de la duchié de Lhoraine,
« et de la partie de ceulx de Mets ny eult qu'ung home mort,
« mais il en y eult plusieurs des blessés. Puis apres, les
« Metsains avec leur buttin et victoire retournont a Mets
« joyeusement. »

Sans le secours inespéré du comte de Blâmont, qui survint avec trois cents chevaux lorsque le comte de Linanges, mari de la duchesse régente, fermait à l'armée républicaine l'issue

* Dans le parc ducal d'Einvillle-au-Jard.

de la veille, cette dernière eût peut-être succombé, tandis qu'elle remporta un nouveau triomphe.

Les Treize, les paraiges et le peuple voyant que la guerre trainait en longueur, et pensant avec raison que le secret des affaires est l'âme du succès, choisirent sept magistrats, des plus nobles, des plus sages et des plus braves, pour conduire les hostilités : c'étaient *Jehan Chawerson* ; *Colli-gnon Drowin* ; *Jehan Baudoche* ; *Jeoffroy Xappez* ; *Wiriat Noiron* ; *Jehan Belamy* ; *Nemmercy le Sablez*. Sept autres commissaires traitaient de l'échange des prisonniers, veillaient sur l'approvisionnement de la ville, la sûreté des communications, etc.

Las enfin d'une guerre sans résultats, les deux partis se prêtèrent aux vues conciliatrices proposées par des gens qui ne voulaient la ruine, ni des uns, ni des autres. Différentes éréunions furent assignées pour arrêter une trêve. On eut d'abord de la peine à s'entendre ; mais six commissaires, parmi lesquels *Jehan Baudoiche* et *Wiriat Noiron* pour la république, ayant été chargés des vœux de tous, une suspension d'armes s'opéra.

Depuis Poince-le-Gournais, les sires *Thiebault Lambert*, *l'aman* ; *Jehan Renguillon* ; *Gille-le-Bel* avaient été successivement maîtres-échevins. En 1352, *Naimmery Baudoiche* leur succéda. Ce dernier, ami de la paix, fit tout son possible pour l'obtenir. Ce fut sans succès. A peine s'il réussit à prolonger la trêve ; mais les Messins et leur évêque, sentant plus que jamais le besoin d'être unis, conclurent une alliance nouvelle : Metz s'imposa d'énormes sacrifices ; les registres des comptes de la ville le témoignent ; et cependant peut-être

ces efforts patriotiques n'eussent produit aucun résultat, sans la diversion puissante opérée par *Yolland de Flandres, dame de Cassel et comtesse de Bar* qui guerroya contre l'évêque de Verdun et contre la duchesse régente de Lorraine. Yolland implora le secours d'Adémare, lequel accourant aussitôt avec des troupes aguerries, fit pencher la balance du côté de son alliée. Mais Yolland avait dans son armée des bandes valloises, allemandes, françaises fort nombreuses, qui se répandirent sur les terres épiscopales, pillant, rançonnant le pauvre villageois comme si elles eussent agi sur pays ennemi. On éprouva toutes les peines du monde de s'en débarrasser, et jamais la comtesse n'indemnisait les vassaux des pertes considérables qu'ils avaient essuyées.

Grâce à l'entremise de Jean II, roi de France, alors en guerre avec Edouard, roi de la Grande-Bretagne, et qui, pour ce fait même, avait tout intérêt de voir les princes lorrains unis entre eux, afin de les attirer dans son parti; la paix eut lieu. On la signa en 1353, sous le maître-échevinat de *Jehan Drowin**.

Il était temps que la paix se fit, car la ville s'épuisait; on avait entretenu sur pied, moyennant des frais considérables, une armée nombreuse où figuraient les sires de Forbach, de Wolmeranges, de Sérières, de Raville, de Monclerc, de Condé, de Ludes, de Létricourt, de Mulneheim, de Rembaupierre; et quantité d'autres moins connus. Nos archives possèdent la minute des *lettres de convenances* qui

* Dumont, *corp. diplom.*, t. I, part. II, p. 326 et 327; archives de Lorr. sur Metz, p. 456, 460, 473, 474; chron. de Praillon et de Philippe Gérard; hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 546 à 548.

leur furent accordées. La cité paie à l'un 1200 écus d'or, à l'autre 1000, à celui-ci 500, 400, 300, selon le nombre des écuyers, gentils hommes ou vassaux qu'ils s'obligent à fournir, sans préjudice de l'entretien et des appointements journaliers, montant ordinairement à trente sous par semaine pour un chevalier et vingt-cinq sous pour un écuyer.

On ne conçoit pas comment la ville pouvait remplir tant d'obligations. Le chapitre épiscopal, composé de soixante chanoines, s'était imposé à 1040 livres; mais les bourgeois marchands, lombards et autres payaient proportionnellement bien davantage. Chacun était fatigué de sacrifices. Aussi, les bourgeois de Marville et divers seigneurs ayant arrêté quelques Messins dont ils exigeaient rançon, l'administration républicaine, loin de recourir, comme d'habitude, à la force des armes, chargea sept commissaires de négocier. La même administration brisa les chaînes de la plupart des prisonniers de guerre, notamment du sire *Hue de Rosieres* et de son fils. Marie de Blois et plusieurs seigneurs déclarèrent la cité messine quitte envers eux des dommages pour lesquels ils réclamaient indemnité, de sorte que les esprits se trouvaient très-bien disposés pour la paix, comme le prouve un traité d'alliance signé le 24 mars 1353, par Charles IV, roi des Romains, Adémare de Monteil; Wincelras, duc de Luxembourg; Robert, comte de Bar; Bertrand de la Tour, évêque de Toul, et les maîtres-échevins de Toul et de Metz. Tous font serment de contraindre à la paix quiconque s'y refuserait*. La duchesse de Lorraine elle-même, fut obligée de l'accepter. Charles IV désirant venir dans nos murs

* L'original de ce traité existe aux archives municipales de Metz.

tenir une diète solennelle, sans doute pour intimider la France et fasciner les regards du peuple lorrain en déployant toute la magnificence de l'appareil impérial, il écrivit au mois de janvier 1554, la lettre suivante à ses *Amez et Feaulx ly maistre eschevin, ly Trezes et les communeteit de nostre cité de Mes* :

« Karles li quart, par la faueur divine, empereur de Rome,
 « adès accroissant l'Empire, et Roys de Boeme. Nos Amez et
 « Feaulx, nous auons receu et oy uos messaiges, nostre amé
 « et Feal Conseiller Puince de Vy, et Guillaume de Huy,
 « chivelier, et bien entendu ce quilz nous ont dit de par
 « uous; si sachiez que pour bonne paix mettre par tout le
 « pais de Loherenne et ailleurs, où mestiers sera, nous,
 « en nostre grant conseil de Nuremberg, où estoient tuit li
 « Princes Esliseurs de l'Empire, et grant foison daultres, auons
 « ordené, à layde de Dieu, de estre et de tenir nostre court
 « general en nostre cité de Mes, on mois de Pasques prochien-
 « nement venanz, où seront auecques nous ly dessusdis Princes
 « Esliseurs, et plusieurs aultres afin de amender touz tor fais,
 « de honorer les bons et de pugnir les mauuais, selonc leurs
 « meffais. Si uous pourvéez dartillerie et daultres choses,
 « ensy come vosediz messaiges ausquiez nous lauons commis,
 « uous diront de par Nous. Et uous mandons et comandons
 « que la comune paix de Loherenne, laquelle uous ordon-
 « nastes piéça pour bien de paix et de iustice, uous tenez
 « et gardés en touz ses poins, en la maniere que iuré et
 « scellé lauez; si gardés que par uous ny ait deffaut. Et
 « aussy auons nouvellement ordené nostre Amé et Feal Cosin,
 « le Seigneur de Blammont, nostre vicaire és parties de Lo-
 « herenne, auquel nous auons commis principalement aydier,
 « garder et deffendre, pour nous, et en nom de nous, la-

« dicte commune pais, nous et les aultres qui iurée lauons.
« Donné a Nuremberg le xii iour du mois de ianvier* »

Les Messins, enchantés de recevoir un souverain qui s'était entremis avec zèle pour leur procurer la paix, firent aussitôt de grands préparatifs. Il arriva dans le courant de mars. La noblesse électorale et quantité de chevaliers l'accompagnaient. Ce fut à Metz qu'il déclara duchés le comté de Luxembourg en faveur de son frère Wincelas; le comté de Bar au profit du comte Robert, son cousin, et marquisat de l'empire le marquisat de Pont-à-Mousson. Dans la même réunion, le duc Jean de Lorraine, mis hors de tutelle, *fuers de Mainburnie*, reçut pour gouverneur le comte de Wurtemberg dont Bourquin de Fénéstranges devint le lieutenant.

Charles iv quitta Metz pour retourner en Allemagne, se réservant d'y revenir plus tard quand il aurait reçu la couronne de Lombardie et celle de l'empire; mais à peine était-il à Nuremberg que les ennemis de la république messine s'agitèrent. On prit aussitôt des mesures répressives; on défendit aux bourgeois de vendre des chevaux aux forains, à moins qu'ils fussent amis de la cité; d'aliéner des immeubles au profit d'étrangers, sous peine de perdre le prix de ces immeubles; on convoqua les Treize, les paraiges et le peuple pour opérer une répartition égale des charges publiques; on promit à ceux qui paieraient immédiatement, de ne point les comprendre pendant une année, dans le contingent des recrues républicaines; enfin, comme il arrivait souvent que les *pou-vres gens du pays, signamment les gens des champs et vi-*

* L'original de cette lettre existe dans la riche bibliothèque de feu M. le comte Emmery.

gnerons estoient assaillis, pilliés, battus, rançonnez ou prins prisonniers, on leur défendit, sous peine de vingt sols d'amende, d'aller travailler dans les vignes sans être armés d'un dard, d'une pique, ou d'une arbalète avec un carquois.

Les bandes d'écorcheurs, *Guiscars*, dont nous avons parlé précédemment; les gens des sires de Boulay, de Fénéstranges, de Volmerange, de Varize étaient, parmi les coureurs du pays, ceux que les Messins redoutaient le plus; aussi la république se joignit-elle aux ducs de Luxembourg et de Bar, à l'évêque de Metz pour attaquer le sire de Boulay jusques dans ses derniers retranchements. Les châteaux de Varize et de Volmerange furent presque aussitôt enlevés; Boulay allait succomber également quand les seigneurs confédérés implorèrent la paix.

Adémare, qui avait depuis 1352 une vieille querelle à vider avec la duchesse Yolland de Bar et son fils Robert, profita des premiers loisirs de la paix et de la présence sous les armes d'une nombreuse armée, pour aller attaquer le château de Conflans-en-Jarnisy. Les troupes républicaines l'accompagnèrent; Conflans se rendit; tout le pays fut dévasté; peut-être le mal eût-il été plus grand encore, si Charles IV, par un mandement signé le 23 septembre à Nuremberg, n'avait pas enjoint aux évêques de Metz, de Toul et de Verdun, au duc de Luxembourg, aux comtes de Sarrebrück, de Deux-Ponts et de Bitche, à Henri de Bar, à Geoffroi et Jean d'Apremont, aux magistrats messins, toulous et verdunois, de maintenir la paix générale, jurée naguères entre ses mains.

Le 23 septembre 1354, l'empereur informé qu'un parti puissant cherchait à détacher les Messins de l'alliance impé-

riale, leur écrivit qu'il désignait pour le représenter dans la journée qu'on allait tenir à Thionville, son amé et féal conseiller le comte d'Eutanges, et qu'il les engageait à maintenir la foi jurée*. Les choses s'arrangèrent : un traité de paix, suivi d'un traité d'alliance, fut conclu peu après entre la république et les sires de Fénéstranges et de Boulai**. Des conventions amiables eurent également lieu entre le comte de Luxembourg et les Messins, par l'entremise de l'empereur qui leur écrivit pour cet objet, le 26 novembre 1355***.

Sire Nicolle Baudouche occupait le maître-échevinat en 1354. Il eut pour successeur *Thiebault Bugleis* qui réprima, par des mesures sévères, les brigandages dont souffraient depuis long-temps les environs de Metz, et qui conduisit avec vigueur une guerre contre le comte de Sawerden aidé de plusieurs autres seigneurs allemands. A *Thiebault Bugleis* succéda *Joffroy Mine*.

* « Chiers amez et feaulx, nous envoions a la iournée qui est accordée
« a Tyonville, par les gouuerneurs de la comune paes de Lorhenne et
« cheus de Fenestranges, nostre ame et feal Consillier le Conte de Eu-
« tanges, por et en leu de nous, pour garder, deffendre et soustenir loneur,
« le droict et l'estat de ladicte comune paes et de uous; laqueille chose nous
« desirons et volons ensi estre faicte; et sachez por certain, que uos ane-
« mis se sont vantéi, en nostre presence et ailleurs, en disant quilz ont
« grant aiewe pooir et grant partie en la cyté de Mes, et especialement en
« aulcuns des iustices, laqueille chose s'il estoit ensy, porroit torner a
« tres grant damage a ladite cyté et a tous cheus qui ladite iomune paes
« ont faicte et iurée; su y pourvées, par tele maniere come uous i estes
« tenus par uos sermens, et cree led. Conte de ce quil uous dira de par
« nous..... »

Copiée sur l'original existant chez feu M. le comte Emmery.

** Paul Ferry, observ. sécul., m.n.s. t. II; fol. XIII, recto, num. 100; archives municipales de Metz.

*** Cette lettre en latin est datée de Nuremberg, comme les précédentes. Elle se trouve chez feu M. le comte Emmery.

Deux catastrophes inattendues, la bataille de Poitiers où périrent plusieurs messins illustres, un tremblement de terre qui ruina grand nombre d'édifices le long du Rhin et de la Moselle, avaient classé l'année 1356 parmi les années fatales *, lorsque l'empereur Charles IV revint à Metz, publier au milieu des grands électeurs réunis, sept chapîtres additionnels aux vingt-trois dont la bulle d'or était composée. L'impératrice l'accompagnait. Leur entrée solennelle eut lieu *le jeudy, apres la Saint-Martin d'hyver*. Ils logèrent *a la cour et maison episcopalle de leuesque de Metz*, situées à l'extrémité de la grande église. Les jours suivants, on vit arriver le cardinal de Périgord, avec 400 chevaux; Charles, dauphin et régent de France, accompagné d'un frère beaucoup plus jeune et suivi de deux mille chevaux, parmi lesquels deux cents archers à sa livrée. L'affluence était immense, tellement qu'au jour de Noël, on comptait dans notre ville au moins cent ducs, comtes, marquis, archevêques ou évêques, trois mille trois cents chevaliers et grand nombre d'autres étrangers.

Le dauphin était venu pour entretenir son oncle Charles IV de la captivité du roi Jean, et pour faire entre ses mains la reprise du Dauphiné, fief impérial mouvant. L'empereur lui donna des conseils très-sages sur la conduite à tenir en ces circonstances difficiles; il tâcha, par de longs entretiens, de

* « Le iour de la Saint Luc en hyveir fust le tremblement en Mets teil et si grant, que tout crolloit en plusieurs lieux par la cité; et sembloit que les maisons deussent cheoir, et heurtoient les tuppins des maisons et cuisines où ilz estoient pendans pres l'vng de l'autre ensemble, dont plusieurs gens avoient peur; et nestoit mie de merveille, car ilz navoient jamais veu teil temps, et crolla la terre plusieurs fois. »

Chron. de Praillon.

rapprocher les princes hostiles les uns vis-à-vis des autres; et mit au ban de l'empire Bouchard de Fénestranges, Jean de Boulay, ainsi que plusieurs autres chevaliers, dont la sentence fut publiée sur la pierre *bourdelesse* avec le cérémonial usité. Heureusement pour ces derniers, le comte de Salm, l'évêque de Strasbourg intervinrent, et Charles iv révoqua cette condamnation.

Nos chroniqueurs rapportent que la semaine avant Noël, *deux mauvais garçons demeurant à Metz en Fornelrue, l'un nommé Gudelloz, qui estoit sellier et bon ouvrier de son mestier, et l'autre auoit nom Cinerel, larbolestrier,* furent trouver l'empereur et lui dirent que le jour où il devait aller manger au Champ-à-Seille, les messins avaient l'intention de l'attaquer et de le couper en morceaux avec tous les siens; accusation calomnieuse, au moyen de laquelle ils espéraient détourner les esprits d'un autre complot ourdi par eux avec quelques étrangers, pour piller la bourgeoisie messine un soir, au moment du souper. L'empereur n'ajouta pas grande croyance à des propos émanés de personnages aussi peu marquants; il se fit néanmoins accompagner d'une escorte très-nombreuse; il prit toutes les mesures nécessaires pour éviter une surprise, et mit dans ses rapports avec les magistrats une réserve, un sentiment d'inquiétude inhabituelle qui dut les surprendre.

Pendant le séjour de l'empereur, trois cérémonies remarquables ont eu lieu à Metz; d'abord, le dimanche précurseur de Noël, la reprise des fiefs que les princes ou seigneurs tenaient de lui; le chant des Matines, le jour de Noël, où l'empereur, revêtu de la *haulte couronne d'or, l'espée nue en la main*, dit la septième leçon; enfin la cour plénière,

le repas électoral et la promulgation des chapitres additionnels de la bulle d'or, au Champ-à-Seille, cérémonies sur lesquelles nous nous étendrons davantage dans le volume suivant.

Lorsque l'empereur se fut assuré des intentions pacifiques du peuple messin, il jugea convenable de le prévenir contre les intentions perfides de *Gudelloz* et de *Cinereel*. En conséquence, ayant fait venir Poince de Vy et Jehan Renguillon, bourgeois qui estoient lors bien prisés et estimés, il leur raconta l'histoire de ces conspirateurs, tandis que les sergents de ville arrêtaient Gudelloz, lequel devant l'empereur répéta ce qu'il avait dit précédemment. Mais grande fut sa surprise quand Poince de Vy et Jean Renguillon sortant tout-à-coup du lieu où l'empereur les avait priés de se retirer, *respondirent quil avoit faulusement menti, come malvais garson quil estoit ; et que eulx, ne aulcuns des citains navoient pensé trahison, mal, ne villonnie encontre l'emperour ne les siens.....* Charles IV demanda qu'on ne fit rien aux coupables. Peut-être eussent-ils été graciés, sans une autre conspiration non moins grave dont l'empereur lui-même éprouva quelque envie de profiter.

Des bouchers et d'autres gens du commun, parents d'Huguignon et de Collin de Bossange noyés précédemment pour s'être révoltés contre l'administration municipale, avaient sollicité de l'empereur un entretien secret, et promis de lui livrer la ville s'il le désirait. L'empereur demanda des détails et fixa certain jour pour répondre. Mais avant d'aller plus loin, il jugea convenable de mettre en repos sa conscience timorée, et de se confesser *au boin cardinal de Piergort*, qui l'obligea de révéler cette trahison à qui de droit. L'empereur hésitait,

dans la crainte d'exposer la vie des conspirateurs; mais le cardinal lui dit qu'il valait mieux que sept ou huit personnes périssent, pour l'exemple général, que de voir une noble cité perdue, un emperenr parjure et deshonoré. Charles iv, en conséquence, fit appeler les représentants du pouvoir et leur parla de la manière suivante :

« Biaulx seignours, faictes que vous ayez vos sergents prests et armez, et boin luminaire près dicy, le plus secretement que vous polrez, affin que, quant il sera temps les mettiez en œuvre, quilz soient prests. » Ces magistrats suivirent les conseils de l'empereur. Revenus au palais, *il les fist cacher dairier ung lit de pairement encortiné*, fit chercher les traîtres et leur dit : « Par cy deuant auez parlé à moy secretement seul à seul, vous complaignant et remonstrant coment vous me feriez gaingnier la uille si ie volloie. Et pourtant vous ai mandez par loisir, au plus secretement que jaye pue, pour parler de ceste matiere et uous remercie et prie que me veuillez advisoir par quelle manniere que la chose se puelit faire. » — Les bouchers répliquèrent : « Mon seignour, vous auez noble compaignie en ceste uille, et estes fort et puissant. Nous auons advisé que nos seignours de la uille uont tous les soirs en la compaignie; et seroit bon que nous eussions quantité de gens habillés secretement pour mener deuant lesdictes compaignies, à heure de souper, et que chascun de nous eust ung nombre de gens avec luy et que nous sceussions où debverions aller. Et quant nous venrons à heure de soupper, deuant lesdictes compaignies, nous crierons *au feu!* et tantost ils issent hors pour sçavoir que cest. Et adès, a faict quilz ysseront hors, nous les tue-rons, femes et enffans. Et en ce fesant, il faulroit que vous eussiez gens par les rues pour le cry qui se feroit, que si le

peuple sen volloit mesler, a faict quils ysseroient de leurs hosteilz, que on les tuast. Et par ceste maniere seroit tantost faict. » « Adoncque, répondit l'empereur, vous auez tres bien dict; mais il nous faulroit adviseir journée de ce faire. »

Le jour une fois convenu, Charles iv demanda aux conspirateurs les noms et surnoms qu'ils portaient, leur prescrivit le secret et les congédia. Ayant alors appelé les commissaires municipaux cachés derrière le lit: « Biaulx seignours, s'écria-t-il, vous auez oy que cest; je vous prie que en faictes gracieusement tant come ie serai icy. » Les commissaires le promirent et se hatèrent de regagner le palais des Treize, d'assembler leurs sergents, de les munir d'armes et de flambeaux, et d'aller, vers sept heures du soir, arrêter les coupables pour les conduire au palais, où ils demeurèrent emprisonnés jusqu'au moment du départ de l'empereur.

Ce départ approchait. Déjà le mercredi après Noël, le dauphin de France et son frère, suivis des bandes armées qui les avaient accompagnés, regagnaient leur pays; le lendemain le cardinal de Périgord en faisait autant, dans la crainte sans doute d'obérer la contrée; Charles iv, qui durant son séjour, du 8 au 10 décembre, avait fait une excursion à Thionville, reprit la même route *le samedi apres l'apparition des roys*, mais ce fut par eau, en raison du peu de sûreté des routes, eu égard au grand nombre de seigneurs de sa suite qu'il avait congédiés.

A peine Charles iv se trouvait-il arrivé devant la ferme de Saint-Eloy, que l'exécuteur des hautes-œuvres précipitait du haut du Pont-des-Morts les bouchers perfides dans la Moselle. Quant à Gudelloz et Cinerel, on les pendit tous deux au gibet de Metz quelques jours après.

Dans un temps où le désintéressement était si rare, on s'estime heureux de pouvoir signaler celui de l'empereur, qui ne demanda rien à la cité; mais les magistrats, inspirés d'ailleurs par un sentiment de gratitude, reconnurent cette délicatesse, et le prièrent d'accepter trente queues de vin d'Alsace, *tenant la queue deux meudz et demey*; trente bœufs, cinquante porcs et mille quartes d'avoine. L'impératrice reçut, en vaisselle d'or et d'argent, une valeur de 500 livres.

La bonne amitié qui semblait unir les messins à l'empereur leur devint très-favorable. On craignit de les attaquer: aussi, dans les années suivantes, le comte de Deux-Ponts fut-il le seul prince assez osé pour ravager le territoire de la république. Repoussé vivement avec des pertes considérables, il accepta bientôt les conditions d'alliance qu'on lui proposa. *Dame Yolland de Cassel*, duchesse de Bar; Marie de Blois, duchesse de Lorraine; le comte de Würtemberg; le *sire Borquart de Fenestrang*, les *sires Loys de Beuwange*, *Thiedrich de Xeline* et leurs aydants, les bourgeois de Liège, de Dynant, de Tongre, de Marville, terminèrent également d'anciennes querelles à la satisfaction de l'évêque Adémare et des messins qui se trouvaient liés par des intérêts réciproques*. On trouve, dans les anciennes archives de la chancellerie épiscopale de Vic transportées à Nancy, et dans celles de notre maison commune, quantité de reprises faites par divers seigneurs entre les mains d'Adémare et des magistrats

* Archives de l'Hôtel-de-Ville. Ce traité d'alliance conclu entre les gouverneurs du duc de Lorraine et la ville de Metz, porte la date du 11 septembre 1557; celui que signa l'évêque Adémare avec Yoland, comtesse de Flandre, est du 27 février 1558. Le traité de paix entre les citoyens de Metz et ceux de Marville est du 25 avril 1559.

municipaux pour les fiefs que ces seigneurs tenaient d'eux. Il serait fastidieux de les énumérer. Leur ensemble prouve 1.^o que l'évêque avait agrandi sa juridiction temporelle, quoiqu'il eût engagé temporairement, pour subvenir aux frais de guerre, des terres considérables, parmi lesquelles nous désignerons le comté de Castre, les seigneuries de Neuville, de Longchamps, Tunechay, Turquestein et Sarrebourg; 2.^o que la souveraineté territoriale de la république n'était point limitée, comme l'ont prétendu divers écrivains, à ce qui constituait depuis le ban de la ville et des Treize.

Les chroniqueurs signalent comme calamiteuse l'année 1358 *par la grant chaleur quil fist; car les raisins devinrent tout craitis et sechoient en vigne; et vendoit on a Mets quatre solz et cinq solz le stier de vin.* Cette circonstance n'empêcha point les Messins de déférer aux désirs de l'empereur et d'aller, sur sa demande, porter un utile secours aux fils de Jean II qui défendaient, avec plus de courage que de bonheur, le sol de la patrie*.

Dans les années suivantes, la cherté ne diminua guère, car il résulte d'une inscription gravée contre le Pont-des-Grilles, qu'en 1360 la quarte de froment se vendait onze sous de Metz et trois deniers; l'avoine six sols et trois deniers; le vin quinze deniers la quarte: cela se conçoit quand on pense aux ravages exercés sur le Barrois, la Lorraine et le Pays-Messin par quinze ou seize milles soldats étrangers licenciés après la paix de Bretigny, qui venait d'être

* La lettre de l'empereur aux Messins, écrite en latin et signée à *Karlstein*, le 13 septembre 1358, se trouve dans le cabinet de feu M. le comte Emmery.

signée le 8 mai entre Jean II, roi de France, et Edouard, roi d'Angleterre. Pour réprimer ces brigands, Adémare répondit à l'appel du monarque barrisien, et marcha lui-même suivi de quinze cents hommes, qui lui rendirent les plus grands services. Mais le duc Robert s'étant conduit avec peu de loyauté, Adémare assiégea de nouveau Conflans, obligea le duc de payer une indemnité considérable, montant à 57,000 livres, et fit sa paix au mois de janvier 1361. Peu après, le 25 mars, un traité d'alliance conclu pour trois ans avec Wenceslas, roi de Bohême, duc de Luxembourg; Jean, duc de Lorraine; Robert, comte de Bar, et trente-cinq seigneurs voisins, clatura, d'une manière solennelle, la tumultueuse carrière d'Adémare*. La république messine ne fut pas comprise dans cet arrangement, mais notre évêque, qui sut toujours lui demeurer fidèle, déclara qu'en toute circonstance, il ne porterait jamais les armes, ni contre ses amis les *citains*, ni contre le comte de Flandre, ni contre le duc de Bourgogne.

Respecté des ennemis habituels du diocèse, aimé des messins, Adhémare ne survécut guère au dernier traité qu'il avait conclu, car il décéda le 12 mai 1361, après trente-trois années d'un épiscopat brillant. On déposa ses restes à la cathédrale, dans la chapelle des évêques, bâtie par lui. Ce fut assurément un des plus illustres pontifes qui aient honoré notre église.

En regard de sa grande figure, la figure des maîtres-échevins sires *Thiébault Bugleis*, *Joffroy Mine*, *Burthe*

* Un premier traité porte la date du 4 mai 1360. Ils existent dans nos archives municipales.

Faixin, Jehan Eullecol, Aubert Bollay, Pierre de Laitre, Geraird Papperel, qui se sont succédé depuis 1355 jusqu'en 1364, semble bien pâle. Ils avaient cependant du mérite.

On ne pouvait, au milieu des voleurs dont le diocèse était infesté, le laisser sans direction temporelle; aussi, huit jours après le décès d'Adémare, les chanoines nommèrent-ils sept des leurs pour l'administrer. Thiébaut, sire de Blamont, demeura sous eux ce qu'il fut sous Adémare, lieutenant-général de l'évêché; mais le doyen lui fit prêter un nouveau serment.

Le siège épiscopal ne resta pas long-temps vacant. Urbain y transféra Jean de Vienne, issu d'une des meilleures familles bourguignonnes, et qui était alors pourvu de l'archevêché de Besançon. *Jehan, beau parlant, saige et riche*, arrive à Metz au mois de septembre 1361; contracte divers engagements avec plusieurs seigneurs, afin de multiplier ses forces*; s'allie aux ducs de Luxembourg, de Lorraine et de Bar, à l'évêque de Strasbourg, aux villes impériales d'Alsace *contre les gens con appelle compaignie***, et montre en toutes choses les plus sages dispositions.

Malheureusement, la guerre que se faisaient le comte Henri de Vaudémont et le duc de Bar, allait attirer sur notre pays des calamités nouvelles. Le comte Henri, trop faible pour

* Tels Geoffroy de Serrières, Perrin de Devilly, Henzelin de Fontois. Ils promirent, moyennant 400 livres de pension annuelle pour chacun d'eux, de servir l'évêque avec deux écuyers, dans toutes ses guerres, excepté contre le roi de France et l'évêque de Verdun. Le 30 août 1362, Jean de Vienne fit également un accord avec Thiébaut, sire de Blâmont.

** Une copie authentique de ce traité d'alliance existe dans les archives de feu M. le comte Emmery.

résister, eut la malheureuse idée d'appeler à son secours les *grands Bretons*, compagnies franches formant soixante mille hommes, qui ravageaient l'Europe sous les ordres d'Arnaud de Scervole, surnommé l'Archiprêtre. *Cetoient toutes mauvaises gens sans foy et sans loy, lesquelles ne prisoient leur vie une angevine**.

En 1363, au printemps, l'archiprêtre se jeta d'abord sur les états du duc de Lorraine, au secours duquel marchèrent quelques Messins distingués avec des soldoyeurs; mais les pluies étant venues, on ne put tenir la campagne davantage, et nos compatriotes rentrèrent chez eux. Les hostilités cependant reprirent quelque temps après: vers l'automne, Henri de Vaudémont conduisit une partie des bandes à sa solde dans le val de Metz: Elles pillèrent Moulins, Sainte-Ruffine, Vaux, Jussy, Ars, Ancy, Novéant, Jouy, brûlèrent quelques maisons et s'en allèrent, sans avoir fait grand mal, car elles craignaient la mortalité qui régnait à Metz, ainsi qu'aux environs.

Profitant de ces circonstances malheureuses, quelques seigneurs du voisinage attaquèrent le territoire messin. La république leur fit une guerre implacable. Depuis la fin du mois de septembre 1363 jusqu'au mois de janvier suivant, elle rassembla sous ses drapeaux grand nombre de gentils hommes, chevaliers, écuyers et varlets qui la servirent, les uns pendant six mois, les autres pendant une année. Tout chevalier, *accompagné d'un bon varlet bien armé en cote de fer et en chaippel de fer*, recevait par mois vingt, vingt-cinq et trente *florins d'or de Florence* ou telle somme

* Petite pièce de monnaie.

équivalente une fois payée. J'ai sous les yeux plusieurs quittances de 2000 florins d'or, touchées par des gentils hommes qui avaient servi la république avec huit à dix de leurs gens.

L'année suivante, sous le maître échevinat de sire *Nicolle François*, qui avait succédé à sire *Pierre Fessault*, les Treize se brouillèrent avec Jean de Vienne, à l'occasion de l'emprisonnement arbitraire d'un citoyen fait sur la place, devant la grande église, par le garde-scels de l'évêché. Les Treize, après d'inutiles réclamations, forcèrent les prisons de l'officialité; ce qui fut cause que le garde-scels partit pour Vic, emportant les sceaux avec lui; de sorte qu'il n'y eut à Metz, pendant une année, ni grande cour épiscopale, ni cour archidiaconale. L'évêque tint son siège à Vic, où les curés messins ne voulurent pas comparaître. Jean de Vienne les excommunia; mais ils étaient soutenus par les Treize, et tandis que l'évêque portait ses plaintes devant le trône pontifical, nos magistrats y trouvaient un généreux appui dans la personne de l'empereur. « Saint Pere, écrivait alors Jean de Vienne au pape Urbain v, nous uous saluons et supplions, pour lamour de Dieu, que uous nous vueilliés pourveoir par vostre grace en aucun aultre benefice de sainte eglise; car vrayement en leveschié de Mets ie ny peulx plus estre ne demourer; car ce sont gens sans foy ny loy, et qui ne croient mie en Dieu, ains sont telles gens que ie ne uous polroise raconter de lour estat ne de lour clergie, et plus n'en dis. » — Un jour que Charles iv était allé voir le souverain pontife, ce dernier sachant qu'il connaissait le peuple messin, lui lut la lettre envoyée à la cour pontificale sous le couvert du cardinal de Clugny, oncle de notre évêque, et demanda son avis. — « Jay esté en plusiours cités et en plusiours uilles, respondit l'empereur, ne iamais ne vis cité ne uille où la clergie fissent guaire plus beau servuice

nez quilz font a Mets. Et quant au regard des bourgeois, ne de la comune, ie ny vis oncque que tous biens et toute honnour et reuerence, et sont gens fort obeyssans a leur souverain et seruant deuotement Dieu, nostre Seignour, come il me semble. »

Le pape fut très-étonné d'un semblable témoignage, et l'empereur songeant aussitôt à l'un de ses clercs, nommé *Thiedrich de Bopart, sus le Rin*, demanda pour lui l'évêché de Metz. Urbain ne put immédiatement satisfaire aux désirs de l'empereur, parce qu'il n'existait pas un siège vacant pour y placer Jean de Vienne, mais bientôt après on le pourvut de l'évêché de Bâle, et Bopart vint à Metz.

Pendant que ces choses se passaient au loin, une contestation très vive avait lieu entre Pierre de Bar, sire de Pierrefort, et les Messins. Le sujet du différent était la terre de Norroy-le-Veneur que Robert, duc de Bar, avait vendue deux mille florins à Poince de Vy, citoyen de Metz. Pierre de Bar prétendait rentrer dans cette terre en remboursant la dite somme à l'acquéreur; mais comme il n'était que substitué aux droits de son cousin Ferry de Bar, Poince de Vy et la justice de Metz déclarèrent que la cession de ce droit était nulle, et que Pierre de Bar ne pouvait en jouir, attendu que, suivant la coutume de Metz : *Quand aucun veult retraire, ce doit estre a son proufit, et ne peult retraire on proufit daultroy*. Pierre de Bar mécontent, déclara la guerre aux Messins, et comme les *Grands Bretons* se trouvaient alors en Alsace sous les drapeaux du comte de Blamont, qui était en hostilités contre le prince de Salm, l'évêque de Strasbourg, etc., Pierre les appela dès qu'ils eurent fini leur expédition.

Vers la Pentecôte, Arnould de Cervole, *avec sa grande compagnie*, arrive dans la vallée messine, passe la Moselle à Moulins, et vient camper sur les hauteurs de Magny. Les magistrats messins, réunis aussitôt pour voir quels moyens défensifs il convenait d'adopter, décidèrent qu'on brûlerait les faubourgs, ce qui fut immédiatement exécuté, du moins en partie; qu'on disposerait la ville à résister avec vigueur; et que pour éviter les ravages qu'Arnould n'eût pas manqué d'exercer autour de Metz, on lui offrirait une certaine somme, ainsi que l'avait fait l'empereur, en Alsace. Les députés envoyés vers l'archiprêtre, lui promirent la somme exorbitante de dix-huit mille florins d'or, et le soir même, dans la grande église, le conseil souverain réuni aux représentants des paroisses arrêta les moyens d'emprunter cette somme, qui fut payée le lendemain. Quant aux contestations pendantes entre la ville et Pierre de Bar, touchant Norroy, le comte de Sarrebrück choisi pour arbitre les termina le 2 juillet 1565*, après deux années d'hostilités durant lesquelles la république entretenait une armée considérable**, composée de gentilshommes allemands, ardennais et luxembourgeois.

L'archiprêtre qu'un sentiment de grandeur d'ame et de loyauté chevaleresque animait par intervalle, fut esclave de la parole qu'il avait jurée aux députés messins, et respecta le territoire de la république; mais, d'après les conseils de quelques

* Les pièces originales de cet accord existent à l'Hôtel-de-Ville.

** Nous voyons une obligation de 9500 florins d'or envers le sire Bourcard de Fénéstranges; une de 5000 florins envers l'écuyer Thirion de Manonville; une de 4500 florins au profit du jeune comte de Salm; une de 4000 au profit du même, et quantité d'autres moins considérables, mais qui forment un total énorme.

personnes hostiles à l'évêque, bien que Jean de Vienne fût déjà parti pour Bâle, sa nouvelle résidence, Arnould de Cervole détacha quelques bandes qui coururent certaines parties du diocèse. A cette nouvelle, Thierry de Boppart envoya prier l'archiprêtre de venir le trouver à Vic. Arnould y consentit non sans peine. Après des paroles mielleuses dites avec adresse, il lui donna quelques chevaux d'un grand prix, fit d'autres présents aux principaux officiers de sa suite, et sut tellement se concilier l'estime respectueuse des *grands Bretons*, qu'ils *disoient iceulx Bretons que cestoit lung des biauxx prelatz quilz eussent oncques veus*. Le diocèse fut donc épargné comme le Pays-Messin.

Aux courses des Bretons succédèrent d'autres calamités : le 17 juillet, la foudre tombe sur Juifruë, consume ving-deux maisons habitées par des israélites ; et le peuple superstitieux persuadé qu'ils ont attiré le courroux céleste, demande à grands cris que le magistrat les chasse de la ville, exil injuste auquel il est forcé de consentir pour éviter de plus grands maux ; au mois d'août, un ouragan terrible déracine quantité d'arbres, enlève la toiture des grands édifices, fait tomber en partie la voûte de l'église Saint-Pierre-aux-Images. Des dévotions extraordinaires, des pèlerinages sans nombre furent la conséquence naturelle d'événements aussi majeurs.

Thierry-Bayer de Boppart avait alors quitté son évêché de Worms. Il attendit à Vic une occasion favorable pour se présenter aux Messins, fort-irrités contre les gens d'église, depuis l'injuste délation portée en cour de Rome par Jean de Vienne. Les esprits s'étant un peu calmés, le nouveau prélat fit son entrée solennelle le 2 novembre 1565. C'était un homme digne de la mitre, doué d'une taille très-élevée,

d'une figure aimable, d'un sens droit, de beaucoup d'expérience dans les affaires, connaissant les langues latine, tudesque et romane, aimant les arts ainsi que ceux qui les cultivent. Le clergé l'a blâmé de ne point avoir tenu tête aux Messins, ni continué les procédures intentées contre eux par son prédécesseur; mais il voulait la paix, et sensible aux présents que lui firent les magistrats, il consentit à un accord juré de part et d'autre le 24 janvier 1366*. Le même sentiment d'équité, joint au désir de bien vivre avec ses voisins, lui fit rechercher l'amitié de Jean, duc de Lorraine, et de Robert, duc de Bar. Le 26 janvier il conclut avec eux un traité d'alliance ou de confédération, qui devait durer jusqu'au 1.^{er} mai 1368. Les signataires promettent de s'entr'aider à grandes et petites forces, envers et contre tous, excepté contre le pape, l'empereur, le roi de France, l'archevêque de Trèves, les ducs de Brabant et de Luxembourg, le comte de Flandres et la république messine qui pouvait même être reçue dans la confédération*.

L'empereur préparait une expédition contre le duc de Milan. L'évêque de Metz, beaucoup de chevaliers lorrains et messins coururent se ranger sous ses étendards; mais ce fut moins comme guerrier qu'en qualité d'ambassadeur à la cour pontificale, que Bayer de Boppart signala le zèle dont il était animé pour Charles iv.

Pendant cette guerre transalpine, Metz assailli par Henri de Bar, sire de Pierrefort et par d'autres seigneurs voisins, les attaqua jusqu'au fond de leurs retraites. Henri de Bar

* L'original existe aux archives de l'Hôtel-de-Ville.

Archives de Lorraine sur Metz, p. 28 et 29.

s'échappa difficilement des murs de Bouconville ; les châteaux de Mandre et de Heys se rendirent ; le sire Henri de Heys, pris avec sa femme et son frère, moine de Gorze, fut conduit le lendemain devant notre cathédrale, où le bourreau lui trancha la tête pour avoir pillé les passants. *Sire Arnoult Lambert*, successeur de *Louis Crowelet*, tenait le maître-échevinat.

En 1368, sous *Nicolle Noiron*, le *jeudy apres lanonciation Notre-Dame*, le village et le château de Mussey furent brûlés par les Messins. Ils appartenaient au duc de Bar, qui venait d'épouser ostensiblement les intérêts du sire de Pierrefort. Jean de Mars commandait les troupes duciales. Notre ville, ménagère du sang de ses enfants, opposait à l'ennemi Robert d'Hervilliers, seigneur étranger. Après plusieurs actes d'hostilité qui ne terminaient rien, les deux chefs se défièrent en un combat singulier ; on désigna la cour du comte de Saint-Pol, à Ligny, pour servir de champs clos ; et le tournois d'où devaient dépendre certains intérêts d'un ordre majeur, fut fixé au 4 avril.

Sorti de Metz avec cent-vingt cavaliers qui l'accompagnaient dans le seul but de lui faire honneur et d'assister, comme témoins au combat, Robert d'Hervilliers vit un astrologue qui s'approchant d'un des cavaliers, lui dit à l'oreille : « Mon « ami, si tu m'en crois, tu t'en retourneras et prendras ton « harnois ; car je t'assure qu'aujourd'hui il y aura batterie. » Tous suivirent cet avis et s'en trouvèrent bien ; car Jean de Mars n'était pas même à Ligny ; et lorsque les portes de la ville demeuraient fermées aux Messins, le duc de Bar manœuvrait aux environs avec un corps de troupes assez considérable. Robert d'Hervilliers ordonne aussitôt à ses cavaliers de mettre pied à terre, de couper les courroies de leurs épe-

rons, d'abandonner les chevaux à la conduite des pages, et de s'embusquer près de là, derrière un ruisseau. Le duc de Bar, persuadé que ce sont les gens d'armes de Robert d'Hervilliers qui s'enfuient, les poursuit et tombe dans l'ambuscade. *Parmentiers, Parmentiers*, criait aux Messins le jeune comte de Salm, pour les insulter, et les autres répétaient *Parmen-tiers*; mais ils en furent cruellement punis; car, en quelques minutes, le comte de Salm, Humbert de Bulgnéville, Raoul de la Cour, etc., eurent mordu la poussière. Soixante autres demeurèrent prisonniers, parmi lesquels le duc de Bar lui-même et son frère comte de Petite-Pierre, les sires des Armoises, de Stainville, du Châtelet, etc. On les amena tous à Metz où ils demeurèrent prisonniers pendant deux années*.

Après cet heureux coup de main, nos ancêtres, secondés par le comte de Saint-Pol, allèrent assiéger une forteresse située près de Goudrecourt, dans laquelle étaient retirés Colard des Armoises et Francque Delaitre avec une troupe de bandits. N'ayant pu la prendre d'assaut, malgré quinze jours de tranchée, ils la minèrent. Elle allait s'écrouler quand les assiégés demandèrent *merci*. Le sire des Armoises eut la tête tranchée, et treize de ses compagnons furent pendus.

Pierre de Bar, fils du sire Henri de la Petite-Pierre, tenait la campagne pendant la captivité de son père, de son oncle et d'une partie de sa famille; il luttait à la fois contre la république messine et contre le duc de Lorraine, car ces deux puissances voisines, qui s'entendaient si rarement, avaient trouvé bon de demeurer unies pour purger leurs terres des

* Chron. du doyen de S.^t-Thiébauld, ann. 1367 — 1368; antiq. de la Gaule belg. par Vassebourg, liv. vi, fol. 434.

brigands titrés qui les infestaient. Le château de Belleville, près Dieulouard, assiégé par eux, fut emporté de vive force, grâce à l'intrépide audace des deux fils du bourgeois messin *Jennat Symon*. Sur vingt-cinq personnes, presque toutes écuyers préposés à la défense du château, vingt furent pendues immédiatement et cinq échangées contre d'autres prisonniers.

Le siège du château de Pierrefort, entrepris au mois d'octobre par le duc de Lorraine, le sire de Fenestranges et les Messins, offrait à ce qu'il paraît des difficultés plus grandes, car après trois semaines d'attaques infructueuses, après qu'ils l'eurent ruiné de toutes parts, *ils s'en partent à grant confusion et y laissent toute leur artillerie et plusieurs armures de fer.*

Ce fut sans doute en revenant de cette expédition que, la veille de la Toussaint, les troupes messines brûlèrent le *neuf bourg* de Briey. Elles ne s'en tinrent point là; le bourg sous Mousson, aujourd'hui Pont-à-Mousson, fut également brûlé et la forteresse de Sorcy démentelée.

« Tout était alors dans un tel désordre, disent les Bénédictins, que quoique Thierry de Boppart fût resté neutre et en paix avec la Lorraine, cela n'empêcha pas divers seigneurs de ce duché de commettre des actes d'hostilité sur ses terres. Ils firent des dégâts considérables dans le ban de Rémilly, dépendant de l'évêché.

« Au commencement de l'année suivante 1369, trois autres seigneurs lorrains, Bertrand de Noviant, Simonin de Marchéville et Gérard d'Alcey ou d'Autrey, marchèrent vers Marsal avec une certaine quantité d'hommes d'armes déguisés

en paysans ; ils s'emparèrent d'une des portes dès la pointe du jour, et se rendirent maîtres de la place. Thierry de Boppart qui était alors à Vic, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il envoya contre eux vingt cavaliers avec bon nombre de gens de pied, dont il donna le commandement à son beau-frère Jean de la Petite-Pierre. Ce seigneur entra dans la ville par une fausse porte à laquelle les ennemis n'avaient point mis de garde ; il les attaqua, en tailla en pièces au moins quatre-vingt ; en prit quarante, sans qu'il leur fut possible de se rallier, parce qu'ils étaient dispersés par les rues et occupés au pillage ; la ville fut reprise l'après-midi du jour même que les seigneurs lorrains s'en étaient emparés ; ce qui donna lieu au proverbe : *c'est la joie de Marsal*, pour désigner un plaisir de peu de durée*. » Simonin échappa presque seul.

Pendant que cette affaire avait lieu, Henri de Bar, ayant obtenu sa liberté, dévastait l'évêché, sous prétexte des arrérages de 400 muids de sel qu'il prétendait lui être dûs sur les salines de Marsal et de Moyenvic ; mais il respectait le territoire républicain dont les magistrats avaient eu la générosité de relâcher, sur leur parole, depuis *le dimanche deuant l'Ascension jusques a la S.^t-Jehan-Baptiste apres*, tous les prisonniers faits avec le duc de Bar**.

Ces mêmes administrateurs se montraient inflexibles vis-à-vis de ceux qu'on savait être entrés au service d'Arnauld de Cervole, ou qui continuaient le système de brigandage armé contre lequel plusieurs confédérations avaient eu lieu.

* Hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 570—571.

** Archives de Lorr. sur Metz, p. 51 et 618.

On ne leur faisait aucun quartier : ils étaient décapités ou pendus.

Gardienne non moins vigilante de la vie que de l'honneur et de la fortune de ses enfants, la république messine ravagea les environs de Boulay, jusqu'à ce que le seigneur auquel appartenait cette ville eût promis de payer le prix du sang de Robert Périllart, tué par un de ses sujets. Il bannit le meurtrier, et donna deux cents livres pour fonder une chapelle expiatoire*. *Sire Nicolle Marcoult* tenait le maître-échevinat. *Jehan Baudoiche*, et *Joffroy cueur de fer* lui succédèrent en 1370 et 1371.

Malgré plusieurs tentatives d'évasion, Robert, duc de Bar, étant demeuré prisonnier des Messins, on lui promit enfin la liberté, à condition qu'il paierait comptant soixante mille florins ; qu'il en verserait soixante mille autres dans la caisse municipale, par groupes annuels de 7500 florins, et qu'il fournirait quarante *pleges* ou cautions, savoir : dix chevaliers, dix écuyers et vingt bourgeois, qui viendraient, à défaut de paiement, tenir otage à Metz, à leurs dépens, huit jours après en avoir été requis. Le duc devait s'y rendre avec dix chevaux ; les chevaliers avec trois ; les écuyers avec deux ; les bourgeois avec un, et demeurer quarante jours, au bout desquels la république pourrait vendre les chevaux en déduction de ce qui serait dû, et ces mêmes otages seraient forcés de se fournir d'autres chevaux qu'on vendrait également après quarante jours, et ainsi de suite, jusqu'à l'extinction de la dette.

* Archives de Lorraine sur Metz, p. 611. Le traité porte la date du 8 février 1369.

Pour hâter l'élargissement du duc de Bar, le duc de Lorraine avait conclu avec les Messins une trêve qui devait durer depuis le jour de la Pentecôte 1370 jusqu'à la Pentecôte suivante, et il s'était porté lui-même caution des soixante mille florins, dans une réunion qui eut lieu le 9 août 1370, à Pont-à-Mousson*.

« Le même jour, disent les Bénédictins, le duc de Bar et les bourgeois de Metz firent un traité, lequel portait amnistie générale pour toutes les hostilités commises de part et d'autre, notamment, lors des sièges mis par les Messins devant Gondrecourt, Belleville et Pierrefort; on arrêta que toutes les prises de biens ou de corps, faites par ceux de Bar sur les Messins, et réciproquement par les Messins sur les sujets du duc de Bar, seraient rendues de bonne foi, et que les parties se pourvoiraient par devant les juges et les magistrats respectifs; que le duc Robert déclarerait nulles les gardes et bourgeoisies que lui ou ses prédécesseurs avaient prises des Messins et des sujets des églises de Metz; qu'il laisserait passer librement sur ses terres les denrées et marchandises qui viendraient à Metz, même des pays étrangers, en payant les droits et les péages anciens et accoutumés; que toutes les rentes et les revenus appartenant aux Messins et provenant du duché de Bar, seraient amenés librement en tout temps dans la ville de Metz; qu'en cas de querelles et d'actions personnelles pour dettes, obligations ou marchandises que les Barrisiens auraient contre les Messins, et réciproquement les Messins contre les Barrisiens, on ne procéderait point par arrêts, mais bien par requêtes, suivant les anciennes coutumes du Pays. Ce traité fut scellé et signé par

* Archives de Lorr. sur Metz, p. 58, 59, 228.

les parties, par Philippe de Bourgogne, fils du roi de France et beau-frère du duc de Bar; par Wincelas, duc de Luxembourg, son oncle; par son cousin Jean, duc de Lorraine; par Guy de Luxembourg, comte de Saint-Pol; par Thiébaut, comte de Blâmont et par Jean, seigneur d'Apremont. Le premier paiement se fit entre les mains de Poince de Vy, de Poinsignon Dieu-Amy, de Bertrand-le-Hungre et de Hennequin de Tournay, au nom d'Yolande de Flandres, mère du duc Robert. Les autres versements eurent lieu d'année en année, jusqu'en 1375, que le maître-échevin, les Treize-jurés et la communauté de Metz donnèrent à ce prince quittance de vingt mille petits florins qui restaient à payer sur les soixante mille dont nous venons de parler*.

Dans le cours de l'année précédente, la cité messine avait conclu la paix avec Robert des Armoises; Georges de Serrières; Thierry de Xarpille; Henry de Hettanges; Wauthier et Werry de Wimsperch dont les terres et les forteresses ravagées ou renversées offraient la plus grande désolation**; et la veille de traiter pour la rançon du duc de Bar, qui clôturait en quelque sorte cette grande querelle, nos magistrats s'étaient déclarés satisfaits des soumissions du sire de Pierrefort et l'admettaient dans leur alliance**. Un

* Hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 572—573; Dom Calmet, hist. de Lorr., t. II, pr. col. DCLIV—DCLXI, 1.^{re} éd.

** « Le lour quicte et remés, dit le sire de Pierrefort, la destruction et ruyne de la forteresse de Nonsairt, et de la forteresse de Belleville, en tant come il me touchet, et puet touchiet, pour cause de ce queille mestoit prestée par Joffroit de Serieires, et por aultre cause, por mon faict, et toutes aultres destructions de uilles, de masons et tous damaiges qui m'ont esteit fait en ma forteresse de Pierrefort, et aultre part..... » Le sire de Pierrefort cite ensuite tous ses amis aydans, et se porte pour eux garant, excepté pour *Monsignor Jehan de Mart et Gerart de Gombervals*. Il résulte de cette nomenclature que tous les seigneurs qui se sont

autre traité de paix fut alors signé entre ce seigneur barri-sien, son fils, *Jehan de Mart*, et Hugues de Fenestranges, abbé de Gorze, qui s'étaient battus à outrance pendant une année, de sorte qu'un avenir plus heureux semblait se préparer ; espoir trompeur dans ces temps d'orages*.

Les deux affaires de Marsal et de Ligny ; l'accord qu'on savait exister entre les Messins et leur évêque, avaient rendu facile l'administration diocésaine ; Thierry de Boppart s'était concilié les esprits des habitants de chaque ville épiscopale, en confirmant leurs privilèges ; le chapitre l'estimait davantage depuis qu'il avait versé dans ses coffres *six vingt florins d'or*, pour l'indemniser de certains dommages causés par les officiers du palais ; mais cette quiétude cessa du moment que le prince de Bar eut recouvré sa liberté. Ayant fait une double course à travers le diocèse et la principauté de Salm, il causa d'immenses dégâts ; lesquels n'approchèrent point toutefois de ceux des grands bretons, traversant au nombre de 1500 le Pays-Messin pour aller au secours de Walleran, comte de Spanheim, et revenant par la même route après l'expédition, sans qu'on ait osé leur en disputer le passage**. Cette invasion n'offrait rien de directement hostile à la république, car, depuis 1567, Walleran était son allié, mais les compagnies d'écorcheurs ne marchaient pas autrement***.

montrés hostiles aux Messins dans les années 1568, 1569 et 1570, obéissaient à l'impulsion du sire de Pierrefort. L'original de ce traité de paix existe dans les observ. sécul. de Paul Ferry, t. II, fol. 18, recto, num. 123.

* Cartul. de Gorze, fol. 52, verso ; fol. 57, 58, recto. Les Bénédictins ont publié ces pièces curieuses parmi leurs preuves, t. IV, p. 248 et suiv.

** Anciens titres de la cathédrale ; chron. du doyen de Saint-Thiebault ; D. Calmet, hist. de Lorr., t. III, ann. 1569—1570, 1571.

*** Le traité avec les comtes de Spanheim et le bourgeois messin Wil-

Une guerre fort sérieuse était sur le point d'éclater entre la république messine et le sire Pierre de Bar secondé du duc de Lorraine. La république menacée prend à sa solde 1.^o Yvain de Galle, chef d'aventuriers, qui lui fournit sept vingts glaives et quatre-vingts archers; 2.^o Jean Rollin et Biaux Ruis, autres partisans qui viennent à la tête de deux cents glaives et de cent archers, la plupart allemands.* A l'aide d'un tel renfort, les Messins courent presque toute la Lorraine, prennent Létricourt et les forteresses du Saulnoy, incendient Neufchâteau, ruinent la moitié de Rosières, rasant le château de Grals et reviennent à Metz chargés d'un butin considérable.

Le duc de Lorraine, justement irrité, les suit de très-près. Il arrive devant Metz pour en faire le siège; assied son camp sur les hauteurs de Queuleue; tente quelques attaques infructueuses, puis reprend le chemin de ses états. Revenu deux ou trois mois après, avec des forces plus imposantes, il envoie vers les assiégés un héraut chargé d'un gantelet ensanglanté pour les défier au combat. « Nous ne sommes point d'humeur répondent les Messins, à prendre conseil de nos ennemis, ni à choisir les armes qui peuvent lui convenir. S'il nous attaque, nous saurons nous défendre. » La véritable raison de leur refus était le peu de confiance qu'ils accordaient aux troupes allemandes, et la crainte d'en venir avec elles à une bataille rangée où le moindre insuccès pouvait compromettre l'état. Il y eut cependant une joute, hors des murs, entre deux

laume Poujoize, entré dans la même querelle, est du 14 février 1367. Les originaux existent dans nos archives municipales.

* Le traité passé entre Yvain de Galle et les Messins est du 8 juillet 1371. Il existe dans nos archives municipales, ainsi que d'autres traités de même nature.

écuyers, un Lorrain et un Messin. Les champions essayèrent leurs forces par trois coups de glaive, trois coups de dague et trois coups de hache sans se faire le moindre mal; alors les juges du combat fermèrent la lice, et, comme la saison était avancée, le duc de Lorraine leva le siège après avoir fait avec la république une trêve qui devait durer depuis la Toussaint jusqu'à la Pentecôte de l'année 1372. Le samedi après la Toussaint, il n'y avait plus d'ennemis dans la vallée messine.

Thierry de Boppart, les ducs de Lorraine et de Bar voulant réprimer tous ces aventuriers qui ravageaient le pays, conclurent entre eux, pour six années, un traité d'alliance en vertu duquel ils jurèrent de défendre et de protéger les églises, les personnes consacrées à Dieu, les marchands et les passants; d'empêcher les incendies, les vols et les autres violences qu'on pourrait exercer dans l'étendue de leur domination; de punir sévèrement ceux qui commettraient de tels désordres, et de laisser, par terre et par eau, libre passage à tous leurs sujets respectifs, en payant les droits établis depuis trente ans. Le même traité porte que les contractants n'entendent déroger en rien aux anciennes franchises, aux droits, coutumes et libertés du pays; que si l'un d'eux a des réclamations à présenter, au lieu d'en venir aux voies de fait, il devra s'adresser aux juges compétents; que s'il survient certains débats, à l'occasion d'une prise ou d'une saisie, les mêmes juges en connaîtront et jugeront l'affaire sans longue procédure. Les Seigneurs contractants promirent de ne faire aucune alliance contraire à celle-ci, et déclarèrent qu'elle ne préjudicierait en rien aux alliances formées antérieurement avec le pape, l'empereur, le roi de France et ses frères, le comte de Brabant et le comte de Flandres. Ces conventions furent jurées à Pont-

à-Mousson, sur l'autel de Saint-Antoine, le dimanche après l'Épiphanie 1372*.

Lorsque la saison permit d'entrer en campagne, Pierre de Bar recommença la guerre contre les Messins. Il s'avança jusqu'aux portes de Metz, mit le feu à la Horgne, et vint inopinément dépouiller de leurs couronnes, de leurs écharpes et de leurs joyaux, les dames qui dansaient un jour de dimanche**, après souper, au Champ-à-Panne***. Les Messins le poursuivirent; et la semaine suivante, l'ayant attendu devant Pierrefort, ils lui tuèrent cinq personnes et firent sept prisonniers. *Plusieurs furent noyez a vaul lyawe, en fuyant; et si ce ne fust esté la nuyt qui les surprint, ilz les eussent tout decoppez****.*

Immédiatement après, les Messins marchèrent contre Solgne, prirent d'assaut la forteresse, firent décapiter cinq de ceux qui la défendaient et en pendre vingt-neuf autres. Ils attaquèrent ensuite Sampigny, mais avec insuccès. Deux écuyers de Metz, Rennon de Meltry et Joffroy Grongnat y furent tués.

« Comme cette guerre intéressait toute la Lorraine le Barrois et la province des Trois-Évêchés, parceque les uns et les autres, sous le même prétexte, faisaient des courses sur les terres voisines, les évêques de Metz, de Toul et de Verdun, le duc de Lorraine et celui de Bar s'employèrent pour les accommoder,

* D. Calmet, hist. de Lorr., t. III, p. 371.

** L'octave du Saint-Sacrement.

*** Hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 576.

**** Chron. du Doyen de Saint-Thiébaud, de Praillon et de Philippe Gérard.

et les firent accéder à un traité de paix qu'ils conclurent à Pont-à-Mousson, le 23 mars 1373. On se rendit de part et d'autre les prisonniers sans rançon, et Pierre de Bar congédia un aventurier nommé Jean Maltrait, qu'il avait pris à son service avec sa compagnie*.

Pendant ces hostilités, un tremblement de terre, *movement et crollement*, disent les chroniqueurs, s'était fait ressentir à Metz, et l'année suivante il plut depuis le 1.^{er} octobre jusqu'au mois d'avril. *Les eaues furent hors de rives par tout de sorte que depues le deluge elles ne furent oncques si grandes; tellement que Moselle sespandist depues la porte du Pont-des-Morts jusques à Waippey et entroit jusques en leglise Saint-Eloy.*

A quoi bon rappellerai-je ici les petites guerres qui avaient lieu entre la république et les sires Willequin de Varize, Simon d'Ancerville, Jehan *de Champlon*, etc., leurs *aidans*, *servans*, *confortans et receptans*, *homes et soubgis*? Toujours mêmes querelles, mêmes lutttes, terminées de la même manière par des traités jurés sur l'honneur ou sur l'évangile, et enfreints presque aussitôt que conclus**.

Sire Jehan Dex ou d'*Esch*, à qui succéda l'année suivante *Sire Jehan Berroy*, remplissait les fonctions de maitre-échevin. Ce fut sous Jean Dex que Thierry Bayer de Boppart, autorisé par la cour de Rome, lança de son palais épiscopal de Vic, le 20 juin 1373, un interdit général sur la ville;

* Hist. Bénédictine de Metz, t. II, p. 576.

** Preuves de l'hist. bénédict. de Metz, t. IV, p. 279 à 224.

moyen extrême qu'il voulait éviter, mais auquel l'obligeaient de recourir les procédés du gouvernement républicain*.

Dès l'année 1368 le chapitre diocésain, pour résister aux magistrats, avait fait bourse commune dans le but d'indemniser ceux de ses membres qui seraient proscrits, et trois ans après, ces derniers s'étaient unis avec la même intention aux chanoines de Saint-Sauveur et de Saint-Thiébauld, aux abbayes de Saint-Arnoult, de Saint-Clément et de Saint-Symphorien. Le maître-échevin, les Treize et les paraiges ne s'en inquiétaient pas davantage. Ils saisissaient meubles et moines, emprisonnaient, banissaient les abbés. La désolation était générale parmi le clergé. Ce fut dans ce malheureux conflit que l'excommunication frappa notre ville. Peu après, le chapitre de la cathédrale eut à lutter contre l'évêque lui-même, à propos d'une redevance assez considérable qu'il ne voulait pas payer; Rome le condamna d'abord en premier ressort, puis l'excommunia. Enfin Boppart se soumit; mais quel scandale devait résulter d'une semblable résistance à des droits reconnus légitimes**!

Deux petites guerres, l'une contre le comte de Sawerden; l'autre contre les Sarrebourgeois, occupèrent alors les loisirs de notre évêque. Il ne marcha cependant pas lui-même. La tour défendue par le comte fut enlevée; Sarrebourg, après un siège, se soumit. Vers la même époque, Boppart fatigué d'être en lutte avec les magistrats messins, les releva de

* Meurisse, hist. des euesq., p. 522—524.

** Les pièces originales nées de ces diverses circonstances, existent à la bibliothèque publique de Metz; cartons intitulés: Chapitre de la Cathédrale; anciennes liasses B, G, K.

la sentence d'excommunication prononcée contre eux, et il accepta les six mille florins qu'ils lui présentaient pour indemnité*. Le même jour, Thiéleman de la Haye et Conrad Bayer de Boppart, alliés du prélat, entrés dans une querelle du voué de Hanelpierre** contre Metz, quittèrent cette confédération.

L'année suivante *le venredy deuant la Penthecoste*, la république messine en guerre avec Jean 1.^{er}, duc de Lorraine, obtint *bonne paix et bon acort finable* par l'entremise de l'évêque Boppart et du duc de Bar***; traité bientôt suivi d'un accord définitif avec Jean de Mart****, avec Pierre de Bar*****, ainsi qu'avec d'autres seigneurs***** qui guerroyaient contre nous. Les Messins donnèrent à leur évêque deux mille florins, comme rémunération de ses bons offices en cette circonstance*****.

On jouissait enfin des douceurs d'une paix depuis long-temps désirée, lorsqu'une maladie nerveuse épidémique frappa les

* *Sub pend sex millium florenorum auri de Florentiâ, boni et justiponderis.*

Compromis du 22 septembre 1374. Arch. municipales.

** « Jehan Foweit de Hanalpiere, chivellier. »

Traité qui existe aux arch. municipales.

*** Titre du 8 juin 1375. Archives municipales.

**** 9 juin, *ib.*

***** 29 octobre, *ib.*

***** Jean de Ruette et son frère Colin; Thomas d'Artoize, Conrad de Hamberch; Jean de Bung; Arnoul et Wauthier de Rodendorff; Philippe et Richard des Armoises; Hennequin Kamerer, etc. Les originaux de ces traités sont aux archives municipales.

***** Titre du 2 juin 1376. Paul Ferry, observ. sécul., t. II, fol. 158, vers., atours, num. CXXXV.

vallées de la Moselle et du Rhin. C'était une danse convulsive nommée danse de Saint-Jean, de Saint-Guy ou de Saint-Witte. « Le prêtre en faisant l'office, le seigneur en rendant la justice à ses sujets, le laboureur en tenant sa charrue, se trouvoient saisis de cette espèce de manie, et se mettoient à danser et à chanter jusqu'à ce que la fatigue les forçât de se jeter par terre où ils demeuroient immobiles. Lorsqu'ils se rencontroient dans les rues, si l'un d'eux commençoit à danser, tous les autres l'imitoient. Ce mal leur duroit quelquefois neuf à dix jours, quelquefois plus*.» A Metz, quinze cents personnes furent atteintes de la même affection. Les gens instruits ne se méprenaient point sur sa nature, et la guérissaient par le massage; d'autres qui l'attribuaient au démon, employaient les exorcismes. Un dévergondage effrayant suivit cette épidémie, en raison sans doute de l'excitation nerveuse qu'elle avait provoquée. L'autorité municipale intervint**.

Une de ces grandes compagnies qui depuis dix années sillonnaient l'Europe en tous sens, compagnie forte de quatre mille lances, et *voulant passeir oultre, pour alleir contre le duc d'Autriche*, arriva subitement aux portes de Metz. Elle occupa *le vaul*. Les paysans épouvantés supplièrent, à genoux, les chefs de dire ce qu'ils devaient leur donner pour éviter des malheurs plus grands. « Rachetez-vous, comme ont fait d'autres pays, répondirent les écorcheurs, et nous vous accorderons bonne paix. » Metz se vit donc obligé de financer. On compta trente-cinq mille francs à ces bandits : quelques jours après, Boppart fut obligé de leur en donner seize mille

* Hist. bénédictine de Metz, t. II, p. 578.

** Brouver. annal. Trevir., t. II, p. 250.

pour sauver les terres épiscopales d'un orage imminent. Ce sacrifice épuisa tellement les finances du prélat, qu'il vendit l'année suivante au gouvernement municipal son droit de battre monnaie*.

Ayant quitté Vic, sans doute pour des motifs de sécurité personnelle, Boppart vint dans nos murs, bénir les deux magnifiques églises de Saint-Vincent et des Cordeliers *nouvellement reffaictes et reediffiées*; consacrer la chapelle des Célestins fondée en 1368 par Bertrand-le-Hungre; donner les ordres la veille du dimanche de la Passion, et faire à Saint-Arnoul, le dimanche des Rameaux, la bénédiction des Palmes. Ce jour même, il entra processionnellement à Metz, par la porte Serpenoise, tenant le chef de saint Etienne que venait de lui donner l'empereur Charles IV, et qu'il déposa sur le grand autel de la cathédrale.

L'isolement où le chapitre diocésain vivait depuis très-long-temps, puisque son évêque résidait presque toujours à Vic, perpétua quantité d'abus pour la répression desquels Boppart ouvrit un synode; mais le chapitre protestait; et lorsqu'en 1377 l'évêque voulut visiter les églises ainsi que la collégiale de Saint-Sauveur, la résistance devint plus vive encore. Cependant tous les ordres monastiques, les curés, les magistrats et la cour pontificale donnèrent raison à l'évêque**.

Nicolle Mortel, Poince Louve, Jehan Burtrant, Pierre

* Charte du 14 août 1376. Archives municipales. Ce droit fut engagé de nouveau, le 23 septembre 1583, moyennant quatre mille francs, avec condition de rachat.

** Chron. du Doyen de Saint-Thiébaud, de Praillon, de Philippe Gérard, ann. 1377.

Bourguiere, s'étaient succédé au maître-échevinat depuis 1375 jusqu'en 1378 qu'une *chevaulchée* malheureuse faite dans le pays de Bitche par le sire de Verneperch, mit en deuil plusieurs nobles familles messines dont les enfants guerroyaient pour le compte de ce Seigneur. La même année, notre gouvernement avait eu le bonheur de terminer avec le sire de Rodemack, gouverneur du Luxembourg, grand nombre de contestations*.

L'année suivante, sous le maître-échevinat de Nicolle de Raigecourt, des difficultés sérieuses éclatèrent entre le duc de Lorraine et notre prélat. Il s'agissait des sources salées de Salonne et d'Amelincourt auxquelles le monarque lorrain prétendait avoir seul des droits. Ce prince, secondé par le duc de Bar, attaqua l'évêque Thierry, eut d'abord quelques avantages, et remporta sur eux une victoire signalée près de Briey; mais la fortune inconstante changea bientôt, et les princes confédérés, après avoir en un jour complètement ravagé cinquante villages, forcèrent le prélat d'abandonner toutes ses prétentions sur les fontaines contestées**.

Pour subvenir aux frais de la guerre, notre évêque avait été forcé d'engager à différents Seigneurs les villes d'Albe, de Neuviller, de Reidingen, d'Hubertengen, la place d'Hérestein, la terre de Thaon, plusieurs villages et des redevances considérables***. Il manquait d'autant plus de ressources que les chapitres du diocèse ne lui pardonnaient pas d'avoir voulu réprimer leurs scandaleuses habitudes, et qu'un chisme dé-

* Ce traité du 4 avril 1378, aux archives municipales.

** Traité du 23 mai 1381.

*** Anciens titres de la Cathédrale; Meurisse hist. des Eusq., p. 528.

solait la chrétienté depuis la mort du pape Grégoire ix arrivée le 27 Mars 1378.

Au mois de juin 1379 le cardinal d'Aigrefeuille, chargé des intérêts de Clément vii, vint à Metz, convoqua une assemblée dans la salle haute du palais épiscopal, et fit si bien valoir ses droits que tous le reconnurent pour pape, excepté Bertrand, dominicain, évêque suffragant de Metz, les deux docteurs François et Thiriat Fabert, et plusieurs laïcs, partisans d'Urbain vi. Les minorités sont turbulentes; celle-ci s'agita; de sorte qu'on mit en prison nos deux docteurs qui n'en sortirent qu'après trois mois. Ayant trouvé moyen de s'échapper, ils partirent pour Coblentz où Cunon de Falkenstein, archevêque de Trèves, dirigeait avec Bertrand le dominicain, le parti d'Urbain vi. Au mois de juillet 1380, Venceslas, roi des Romains, envoya des ambassadeurs à Metz, dans le but d'y substituer Urbain à Clément vii, et Bertrand ainsi que François et Thiriat Fabert l'accompagnèrent; mais le cardinal d'Aigrefeuille mania les esprits avec tant d'habileté que son parti prévalut.

Un traité d'alliance pour dix années, conclu le 25 décembre 1380, entre la république messine et le duc de Lorraine; d'autres traités, avec sires Jean de Mirabel, Olry de Fenestranges, etc.* garantissaient, autant que possible, la tranquillité publique, malgré les monitoires lancés contre les soutiens du pape Clément vii, pontife cher aux Messins**.

Thierry Bayer de Boppart devenait très-vieux. Il avait

* 14 janvier et 15 septembre 1381. Archives municipales.

** Défense en date du 16 janvier 1382. Archives de M. le comte Emmery.

établi depuis le 12 novembre 1381, le prince Waleran de Luxembourg vicaire administrateur du temporel épiscopal; et soit qu'on redoutât la puissance de sa famille, soit qu'il eût trouvé le secret d'administrer avec sagesse, aucune affaire sérieuse ne vint troubler le calme des dernières années qui restaient au prélat. Bayer de Boppart, mort à Metz le 10 janvier 1384, fut inhumé somptueusement dans la chapelle des Évêques bâtie par son prédécesseur*, où se voyaient encore avant 1791, les tombeaux de l'un et de l'autre surmontés de l'écusson de leurs armes**.

Après Nicolle de Raigecourt, *sires Arnoult Noiron, Burthe Paillat, Pierre Fessault; Nicolle Drowin* s'étaient succédé au maître-échevinat; les confréries industrielles avaient été de nouveau supprimées, *pour ce que, entre eulx et sans la licence de iustice, ilz faisoient plusieurs alliances et assemblées*; et nos ancêtres voyant le pays en paix, portaient au roi Charles VI le tribut de leur courage et de leur expérience militaire. Ce monarque créa six Messins chevaliers: Nicole de Heu, Laurent le Gronnaix, Jean Drouin, Werry le Gronnaix, Jacques Burtrand et Jean Braidy***.

* Philippe Gérard le fait mourir *la quinziesme kalende de fevrier 1383*. Jean de Vienne était décédé le 13 octobre 1382 à Porentruy, regrettant toujours son évêché de Metz.

** Adémare portait, comme ses monnaies l'indiquent, de gueule à trois croix d'or clichées deux et un, une crosse brochant sur le tout; Bayer de Boppart, d'argent au lion de sable, armé, lampassé, couronné d'or; quant à Jean de Vienne, on voit aussi sur ses monnaies l'écusson de ses armes qui sont de gueule à l'aigle éployée d'or, traversé d'un lambel de gueule, chargé de trois croix d'argent.

*** Chron. de Philippe Gérard et du doyen de Saint-Thiébaud, année 1384.

Au décès de Thierry Bayer de Boppart, Frédéric, évêque de Strasbourg, avait été chargé d'administrer notre évêché; mais l'anti-pape Clément VII se hâta d'y pourvoir en nommant Pierre de Luxembourg qui, dès la Pentecôte, prit possession du siège épiscopal*. Il portait l'humilité si loin, disent les chroniqueurs, qu'il voulut entrer à Metz monté sur un âne et nuds pieds**. Son frère, le comte de Saint-Pol, l'accompagnait. La cité lui donna cent quartes d'avoine, deux bœufs gras et deux queues de vin pour honorer sa bienvenue.

Visiter le diocèse avec André de Porte-Muzelle, suffragant; dresser, sous l'inspiration de ce digne ecclésiastique, des statuts synodaux pour réformer la discipline cléricale, puis partager les revenus épiscopaux en trois parts, dont l'une fut destinée à l'ornement ainsi qu'à l'entretien des églises; la seconde au soulagement et à la nourriture des pauvres, des orphelins et des veuves; la troisième à l'entretien de sa propre maison; tels furent les principaux actes du jeune prélat, tous empreints d'un esprit de sagesse si supérieur qu'on oubliait et son âge et son schisme.

A la fin de l'année 1384, Venceslas***, roi de Bohême, récemment élu roi des Romains, étant venu dans le Luxembourg, la bourgeoisie messine députa vers lui Nicole Fran-

* Il était fils de Guy de Luxembourg, comte de Ligny, et de Mahaut de Châtillon, frère de Waleran de Luxembourg, connétable. Il n'avait pas encore quinze ans révolus, ayant vu le jour le 20 juillet 1369. Les armes de Pierre de Luxembourg étaient : burlé d'argent et d'azur de dix pièces, au lion de gueule brochant sur le tout.

** Chron. de Philippe Gérard, t. 1, fol. 358.

*** Appelé *Wessellin* par les chroniqueurs. Praillon et Philippe Gérard fixent son voyage à l'année 1387. C'est une erreur.

çois, Jean le Gournay, Arnoul Baudoché et Jean Guennetel qui se firent accompagner d'Olry de Fenestranges et d'Henri de Morhange, leurs conseillers. Il s'agissait de terminer quelques différends avec les Luxembourgeois. L'ambassade eut le succès qu'on s'en était promis ; et Venceslas applanit toutes les difficultés, moyennant une pension annuelle de trois cents florins à laquelle les Messins s'engagèrent vis-à-vis de lui. Olry de Fenestranges reçut d'eux, en témoignage de gratitude, six cents florins valant onze sous pièce*.

Après cet accord, le roi vint à Metz, suivi du duc de Tancin, de l'évêque de Hambourg, etc..... Il y arriva *le dimanche apres la S.^e-Martin dhyver*. On fut au-devant de sa majesté, dans le cérémonial accoutumé ; les députations paraigiennes avec leurs bannières ; les échevins des paroisses ; les trois maires ; le conseil des Treize en robe mi-partie rouge et noire ; chaperon de même ; le maître-échevin en robe longue écarlate rehaussée par une ceinture d'or, le chaperon écarlate, la bourse pendante au côté, la chevalière au doigt, ayant devant lui les deux *pertuisaniers* accoutumés. L'orateur d'office de la cité harangua le monarque**, et le maître-échevin, *Joffroy de Wairize*, ayant le genou droit fléchi, selon l'antique usage, le pria d'accepter une coupe de vermeil remplie de florins d'or, au coin de Metz, ainsi qu'un ensemble de vaisselle plate dont la ciselure élégante rivalisait avec celle de Florence***.

* Chron. du doyen de Saint-Thiébault.

** Hermann de Bure ou de Burey, *advocas en la court de Mes.*

*** « Plusieurs belz vaissellemens d'argent, montant a la some de neuf cents liures. »

Venceslas, enchanté d'une aussi gracieuse réception, confirma, par un diplôme, les libertés et les franchises urbaines; il jura, parole de roi, de ne jamais venir à l'encontre de ces privilèges, et d'être à l'égard des Messins ce qu'avait été Charles IV. Mais, par réciprocité, Venceslas exigea que le maître-échevin et les Treize le reconnussent roi des Romains; qu'ils promissent de lui rendre hommage, dès qu'il serait empereur, et de ne prêter aucun secours à son compétiteur, s'il s'en élevait un. Les deux diplômes sont datés du 15 novembre 1384*.

Partisan d'Urbain VI, Venceslas aurait voulu que les magistrats messins reçussent, en qualité d'évêque, Thiellément Voize compétiteur de Pierre de Luxembourg, et qu'il avait eu soin d'amener avec lui; mais déjà l'on respectait trop le jeune prélat pour l'abandonner. Il demeura donc évêque en titre et Thiellément conserva le titre d'élu.

Venceslas ne fut à Metz que deux jours. Au moment de son départ, il fit compter vingt francs aux Sergents des Treize. La ville, beaucoup plus généreuse, en donna cent au Chancelier royal, et distribua 56 florins d'or aux gens qui composaient la suite du monarque, *messaigiers, menestrelz et aultres*. Plusieurs Messins le reconduisirent jusqu'à Luxembourg.

L'approche de la Chandeleur 1385, jour auquel était fixé l'élection des Treize, amena de vives altercations entre les officiers épiscopaux et les magistrats messins. Ces derniers

* Ils existaient dans le cabinet de Gabriel, célèbre jurisconsulte messin, où les Bénédictins les ont copiés pour les publier, t. VI, p. 357, 358 de leur histoire messine.

contestaient au prélat, en raison de son jeune âge, le droit d'élire et de recevoir le serment des nouveaux élus. Les paraiges furent assemblés; des mandataires, pris dans leur sein, eurent mission d'examiner les droits respectifs d'un évêque adolescent et ceux d'une ville qui se gouvernait elle-même. Pour applanir les difficultés, il fut convenu que désormais on prendrait annuellement en chaque paraige deux personnes, et trois dans celui du commun, lesquelles sous le nom d'*Ewardours*, conservateurs, défendraient les citoyens contre les entreprises des Treize dont le pouvoir se trouvait de la sorte bien diminué. Quand l'évêque revint à Metz, il n'y fit pas même attention, tant les choses mondaines le touchaient peu; mais Waleran, Comte de Saint Pol, qui, sachant les Treize dévoués au prélat, espérait exercer par eux une influence directe dans les affaires de la république, ne voulut point accepter cette innovation. Dès la fin de mars, il s'approcha des murailles messines avec 120 lances et quarante arbalétriers, pendant que Louis III, duc de Bourbon, entré dans cette querelle, envoyait à son aide quatre cents hommes d'armes. Le comte somma la République de rétablir les choses sur le même pied qu'autrefois; mais on se rit du comte et de sa petite armée qui tomba sur Gorze dont elle s'empara; puis sur Moyeuvre et Marsal*.

Pierre de Luxembourg ayant alors quitté Metz, pour répondre aux désirs du pape Clément VII qui venait de le créer cardinal et de l'appeler à sa cour, Thiellemant - Voise tâcha d'obtenir un sceptre auquel il avait d'incontestables droits. Repoussé de nouveau par la république, il mit dans ses intérêts Gérard de Blanckenheim, le duc de Juliers, le comte de

* Chron. du Doyen de Saint-Thiébaud, ann. 1385; Duchesne, hist. des Card. Fr. t. II, p. 527.

Nassau-Sarrebrück, le sire de Boulay, lesquels, *avec grant foison de gens*, ravagèrent le Pays-Messin. Nos magistrats, par représailles, prirent Neufchatel devant Thionville, Lanoy dont les Seigneurs avaient défié la cité; et trois fois, ils assiégèrent Boulay, mais sans succès. D'un autre côté, le comte de Saint-Pol guerroyait autour de Metz avec mille lances, moins encore pour les intérêts de son frère que pour les siens propres. On le repoussait vigoureusement; sans pouvoir éviter les maux qu'il causait aux campagnards dont il ravageait et brûlait les récoltes.

Jaique Burtrant, du paraige de *Porte-Muzelle*, *Joffroy Lohier*, du paraige d'*Oultresaille*; *Jehan de Vy*, du paraige du *Commun* occupèrent le maitre-échevinat en 1385, 1386 et 1387. Burtrant fortifia la ville; Lohier et Vy contractèrent de nombreux engagements avec divers gentilshommes qui furent long-temps à la solde des Messins : tel nous citerons Guillemin de Perpignan, qui servit trente-cinq années dans nos murs et s'allia aux paraiges en épousant la fille de Périn-le-Bel; Olry de Fenestranges, Willaume de Lucey, Henry de Morhanges; le comte de Salm; Hainzelin de Lichtenberg; l'écuyer anglais *Jannins Hilleton*, *lui huictieme de glaives, homes d'armes et quinze archés*; *Hennement Flechler*, *maistre des bombardes*, ou chef de l'artillerie républicaine, et beaucoup d'autres. Ce dernier recevait quarante livres *de gages* par année; on donnait aux autres une somme proportionnée au nombre d'hommes qu'ils amenaient*. Le comte de Deux-Ponts**, ne s'était pas mis à la solde des Messins,

* Toutes les quittances de ces gentilshommes, chevaliers, écuyers, etc. se trouvent aux archives municipales.

** « Hennemans, conte de Douspons et Signour de Biche. »

car c'eût été repousser l'alliance des princes allemands, ligüés contre la république, mais il promet de ne l'attaquer désormais qu'après avis donné quatre semaines d'avance, dans des lettres ouvertes*.

La prise des maisons fortes de Louvigny par le comte de Saint-Pol; le procès criminel qu'entraîna l'abandon de l'une d'elles par Nicolle Martelz son défenseur; le chagrin qu'éprouvèrent les Messins et surtout Jean Corbel, obligé de se rendre, faute du secours sur lequel il comptait, engagèrent nos magistrats à traiter avec le comte de Saint-Pol; mais ses prétentions étaient exagérées et rien n'ayant pu se décider, il regagna Ligny avec quatre vingt-dix prisonniers. Ce fut pour revenir quelque temps après dans le Pays-Messin, car le 26 mai il menaçait Gorze; au mois de juin il campait à Woippy, demandant bataille sans même recevoir une réponse. Aussi reprit-il la route du Barrois. Les Messins le poursuivirent avec audace, attaquèrent Maindor, au val de Roussy, s'emparèrent d'Hettange, brûlèrent Victemberg, abattirent Champillon et ramenèrent de nombreux prisonniers.

L'évêque de Strasbourg, administrateur du temporel pendant l'absence de Pierre de Luxembourg, s'entremît à la fin pour accorder les esprits. Il alla trouver le comte et plein droit lui fut accordé, car les magistrats promirent de casser toutes les nominations faites sans la participation du cardinal, de n'user désormais du privilège d'élection qu'avec son consentement, d'envoyer d'humbles excuses au prélat, et de donner au comte quatre mille florins à titre d'indemnité des frais de la guerre.

* Promesse du 28 septembre 1384, renouvelée le 1.^{er} juin 1385.

Quand ces choses avaient lieu, Pierre, transporté malade d'Avignon à Villeneuve, au-delà du Rhône, y mourait le 2 juillet 1387, laissant le monde édifié de ses vertus et le peuple messin affligé de sa perte. Il eut pour successeur Raoul de Coucy, fils du sire de Montmirail et de Jeanne d'Harcourt, chanoine qu'éleva sur le trône épiscopal la double influence de la maison de Lorraine et du pape Clément VII*.

Raoul entra solennellement à Metz le 6 janvier 1388, précédé de ses bannières**, des officiers à son service, accompagné du sire de Coucy, des comtes de Blâmont, de Deux-Ponts, de Salm, du vieux comte de Meaux, etc. et suivi d'une troupe assez considérable. La ville offrit quatre cents florins à l'évêque et pareille somme au sire de Coucy; droit de bienvenue qui leur parut si mesquin, qu'ils ne demeurèrent que cinq jours dans nos murs, et qu'ils partirent sans rien donner aux valets des Treize non plus qu'aux sergents de ville***.

Certaines courses faites par les Messins aux environs de Fleury sur les domaines du sire Gérard de Blanckenheim; le siège de Servigny où fut tué *Richairs de Vouzey*, écuyer-servant du sire *Galchot d'Aigremont*; une protection efficace donnée au clergé contre les prétentions du sire Pierre de Cronimberg et de Nuwebourg qui réclamait une somme très-considérable, avaient armé contre la république ces mêmes seigneurs que secondaient la comtesse Yolande de Flandre,

* Philippe Gérard, Chron., t. 1, fol. 360, versò; le P. Benoit, hist. m.n.s. de Metz; Duchesne, ouvr. cité, t. 1, p. 703; II, p. 542.

** Il portait facé de vair, de gueule à six pièces.

*** Philippe Gérard, chron., t. 1, fol. 364.

duchesse de Bar, les *sires de Lanoy, Philbert de Brixey, Collardz de Folz* et plusieurs autres chevaliers. La paix se conclut entre tous, sous le maître-échevinat de *Nicolle Baudoiche* et de *Burthe Pappenatte*, qui se succédèrent en 1388 et 1389*.

Il résulte d'une grande quantité de quittances, de lettres de convenance et de compromis déposés aux archives municipales, que Metz, livré plus que jamais aux spéculations industrielles, aux travaux agricoles, soldait comme d'habitude plusieurs défenseurs étrangers, parmi lesquels nous citerons Jean de Vergy; Robert d'Hervilly; Niclosse de Castres; Philibert de Beffroimont; Guillaume, bâtard de Poitiers; Conrad Bayer de Boppart**, etc., demeurés presque tous, jusqu'en 1392, au service de la république.

Du château de Vic où Raoul se tint d'habitude, il confirma, par lettres patentes, les privilèges des bourgeois de Saint-

* Lettres d'accord du 20 mai 1388 entre *Gérard de Blanckenheim, Pierre de Cronimberg, Gestran de Boulay* et la république; lettres d'accord du 9 juillet, entre *Yolent de Flandres* et la république; du 13 juillet, entre *Collardz de Folz* et la république; du 7 et du 12 avril 1389, entre *Galchot d'Aigremont, Jehan et Ferris de Lanoy* et la république. Les originaux de ces pièces existent aux archives municipales.

** *Coinrairds Baier de Bopperch* déclare, dans un compromis de l'année 1387, que moyennant une pension annuelle de soixante livres et deux francs par jour, tant que dureront les hostilités, il servira la république messine toute sa vie; dans un autre compromis, il s'engage avec six gentilshommes, sous condition qu'il recevra cinquante florins; que ceux de ses compagnons qui auront trois chevaux, recevront vingt-cinq florins, et ceux qui n'en auront que deux, vingt florins; il promet en outre, s'il survient une guerre, de livrer aux Messins ses forteresses de Hombourg, d'Albe, d'Hungesangès et de Château-Bréhain, à condition qu'on lui versera 400 florins.

Archives de la municipalité.

Avold et d'Épinal* ; il régla les appointements des baillifs de l'évêché**, retira plusieurs terres engagées, et défendit ses prétentions les armes à la main. La famille des Bayer retenait Hombourg, Albestroff et d'autres domaines : Raoul, secondé de l'évêque de Strasbourg et du duc de Lorraine assiége Hombourg, s'en empare, et force les détenteurs d'accepter deux mille francs d'indemnité sous condition de lui rendre immédiatement les seigneuries engagées ; moyennant 4200 florins, il retire Lucelbourg des mains de Frédéric, évêque de Strasbourg ; mais d'autre part il met entre les mains du sire Enguerrand de Coucy, comte de Soissons, les villes et bans d'Épinal, de Rambervillers, Baccarat, La Garde, l'abbaye d'Autrey, la cour de Saint-Benay, ainsi que différentes mairies. C'était s'arroger un monstrueux pouvoir. Enguerrand, plus scrupuleux, ou craignant des contestations ultérieures, ne voulut pas y donner les mains, *par l'advis certain*, dit-il, *que l'euesque mon cousin, ne pueit aliener li homes ne li biens de l'eueschié****. Plus tard, Raoul engagea les mêmes seigneuries ainsi que celles de Nomeny, Fribourg, Saint-Avold au duc de Lorraine, et la terre d'Apremont au fils aîné du duc de Bar, mais le tout avec faculté de rachat.

Les guerres précédentes, le retrait de plusieurs domaines engagés, une révolte des Sarrebourgeois contre l'autorité épiscopale avaient obéré les finances du prélat. Metz vint à son aide en lui prêtant seize mille francs d'or au coin du roi de France ; et l'évêque, par un sentiment de gratitude bien

* Lettres datées du 10 mars, et du 22 décembre 1388.

** Ces baillifs, indépendamment des revenus attachés à leur charge, durent recevoir 500 florins, monnaie messine.

*** Acte du 9 octobre 1393.

naturel, autorisa pour huit ans, la bourgeoisie messine à nommer les Treize jurés comme il l'entendraient, sans autre formalité que celle de les lui présenter*.

L'année 1390, fatale sous le rapport de la mortalité qui décima le pays, fut marquée d'une tache de sang, car, sur d'injustes soupçons d'empoisonnement des eaux et des fontaines, le peuple aveugle immola les lépreux, *iustice fut faicte des meseaulx*. Après cet épouvantable holocauste que la république n'eut peut être ni la volonté, ni le pouvoir d'empêcher, on tâcha d'organiser la paix avec Simon Walter, comte de Deux-Ponts** ; avec le comte de Ligny et de Saint-Pol auquel il fallut compter *la some de cinq mille frans d'or**** ; ainsi qu'avec plusieurs autres seigneurs dont les Messins avaient pris les forteresses, ravagé les terres****. En même temps, pour garantir sa sécurité, l'administration urbaine concéda des lettres de bourgeoisie au comte de Deux-Ponts*****, comme elle en avait accordé au comte de Salm, quelques années auparavant***** ; elle engagea le sire de

* Charte du 5 octobre 1393, Paul Ferry, observ. sécul., t. II, fol. 166 recto, num. CLXXXI.

** Traité du 23 juillet 1390, aux archives municipales.

*** Traité du 2 octobre 1391, Paul Ferry, observ. sécul., t. II, fol. XIII, recto, num. 99.

**** Poinsignons et Bertrandz de Chastel Wevey ; Gilles de Hon ; Phil-lebers de Beffroimont ; Lowis de Sancey ; Villaume de Secarnasse ; Henris d'Orley ; Anthone de Morhange fait prisonnier dans le château d'Heilimer ; Guelrairt de Walsse et leurs aidans, servans, receptans, homes et subgis. Traités du 11 mars ; du 29 septembre ; du 4 et du 19 décembre 1391. Ils sont aux archives municipales de Metz.

***** L'original de cet acte est chez feu M. le comte Emmery. Il a été publié par les Bénédictins, t. IV, p. 394—395 ;

***** Le 10 octobre 1381. Voyez Paul Ferry, observ. sécul., t. II, fol. 91, recto, num. 486.

Cronenberg, de son propre corps, et de quarante compagnons, on vingt-cinq le moins, jusques à la quarte jointe, c'est-à-dire jusqu'à la quatrième génération*.

Monarques et sujets, administrations républicaines et cléricales souffraient cruellement des bandes de voleurs répandues à la surface du pays. Pour arrêter leurs excès, les ducs de Lorraine et de Bar, l'évêque, les magistrats messins s'étaient ligüés entre eux, le 17 du mois de mars 1392. Huit chevaliers**, parmi lesquels Metz en fournit deux, Jean le Gronnaix et Nicolle François, furent chargés d'aller rétablir la sécurité publique. On les autorisa même, le cas échéant, à disposer des forces nationales. Plusieurs expéditions eurent lieu. Le conseil des huit, qui siégeait sous les armes, déployait autant d'activité que de rigueur : les gentilshommes faits prisonniers avaient la tête tranchée devant la cathédrale; les simples compagnons étaient pendus; ceux qu'on grâciait devenaient esclaves, *homes a la ville****.

Nicolle Gronnais; Nicolle Grongnat, l'un des meilleurs joueurs de son temps; *Jehan Renguillon; Wiriat Bouchatte ou Bouchotte*, souche de la famille actuelle des Bouchotte; *Jaicque de Laitre; Nicole de Meltry; Willame Faulquenels; Thiébault Bataille; Wiriat Noiron* se succédèrent au maître-échevinat depuis l'année 1390 jusqu'en 1399. Pendant leur administration deux édifices faillirent être entièrement consumés par les flammes, l'Hospice Saint-Nicolas, en 1392; l'église Saint-Vincent en 1395; l'évêque

* Cette lettre de convenance existe aux archives municipales.

** Ce traité, fort long, fort explicatif, existe aux archiv. municipales.

*** Expression du Chroniqueur Philippe Gérard, t. I, p. 378, *versò*.

Thiellemant Voissé ainsi que ses frères continuèrent à guerroyer, et le comte de Saint-Pol ravagea par intervalles le Pays-Messin*.

Lorsque ces événements se passaient, les Messins étaient déclarés criminels de lèse majesté et mis au ban de l'Empire pour ne pas avoir comparu devant Venceslas, à la cour duquel les mandait sans qu'ils le sussent, un habitant de Francfort appelé *Fritz Hoffmann*. Ils se justifièrent facilement, et le 24 mai 1399, une lettre impériale les releva de la sentence prononcée contre eux**. Semblable lettre d'abolition leur fut donnée par Venceslas, pour terminer d'anciens démêlés avec les Luxembourgeois***.

La république, toujours en but aux agressions des seigneurs voisins, notamment à celles du sire de Morhange, continuait d'entretenir une milice étrangère : *Guerrard*, seigneur de Boulay, obtenait d'elle une pension et des lettres de bourgeoisie****; le fils du comte de Deux-Ponts acceptait les engagements de son père; le seigneur *Perrin de Ruppes*, les écuyers *Symons d'Alencourt*, *Huairs de Baxey*, mar-

* Voyez aux archives de l'Hôtel-de-Ville, la trêve (*leaulx trues*) conclue le 16 novembre 1393, *jusques au iour de la Purification Nostre-Dame*.

** Les pièces de cette curieuse procédure, extraites de l'ancienne arche de Saint-Marcel, conservées par Paul Ferry, Craye et feu le comte Emery sont publiées dans l'histoire bénédictine de Metz, t. iv, p. 458 à 463, p. 499, 509, 510, 511, 512; et dans le *Recueil des Édits* enregistrés au parlement de Metz, t. i, p. 659 — 660.

*** Archives municipales de Metz.

**** Titre du 2 avril 1397, observ. sécul., t. ii, fol. 158, verso, atours, num. cxxxvi.

chaient sous nos bannières avec leurs hommes d'armes*, tandis que le comte Philippe de Nassau-Sarrebrück, seigneur de Commercy et de Pierre-Fort, contractait une alliance avec les magistrats républicains**, et que ces derniers vidaient d'anciennes querelles entre eux et la Lorraine, grâce à l'entremise de Robert, duc de Bar, *arbitre arbitrateur et amiable appaisement en ceste partie****.

L'Europe entière stationnait armée, les yeux fixés sur l'Orient, attendant les résultats de la grande querelle qui se vidait au loin, lorsque le trépas d'Enguerrand de Coucy, mort dans les chaînes, après la malheureuse affaire de Nicopolis, où périrent plusieurs illustres Messins****, anima d'une nouvelle ardeur toute la Chrétienté. Charles II, duc de Lorraine, prince belliqueux et magnanime, fit un appel auquel répondit la noblesse lorraine et messine. On se réunit sous les murs de Nancy, et le jour de la Sainte Catherine, 27 novembre 1399, deux corps de cavalerie considérable, l'un sous l'étendard de Lorraine, l'autre sous la bannière messine, partirent pour la Hongrie, en passant par la Prusse et la Lithuanie, afin de prêter aux chevaliers Teutoniques un appui qu'ils réclamaient avec instance*****.

* Leurs quittances sont aux archives municipales.

** Traité du 18 mars 1399, aux archives municipales de Metz.

*** Traité du 1.^{er} août 1399, rapporté par Paul Ferry dans ses observ. sécul., t. II, fol. XIII, recto; num. 109.

**** « En laquelle bataille furent morts deux des filz du duc Robert de Bar, c'est assavoir : messire Henry et monseigneur Jehan et pareillement furent morts et tuez en ceste bataille plusieurs des vaillants Seigneurs et citains de Mets; c'est assavoir : Sire Laurent le Gournais; Sire Jehan Braidy, et Sire Jehan Corbe. »

***** Archives de Lorr. sur Metz, p. 32, 37, 58 et suiv., 71, 343, 344,

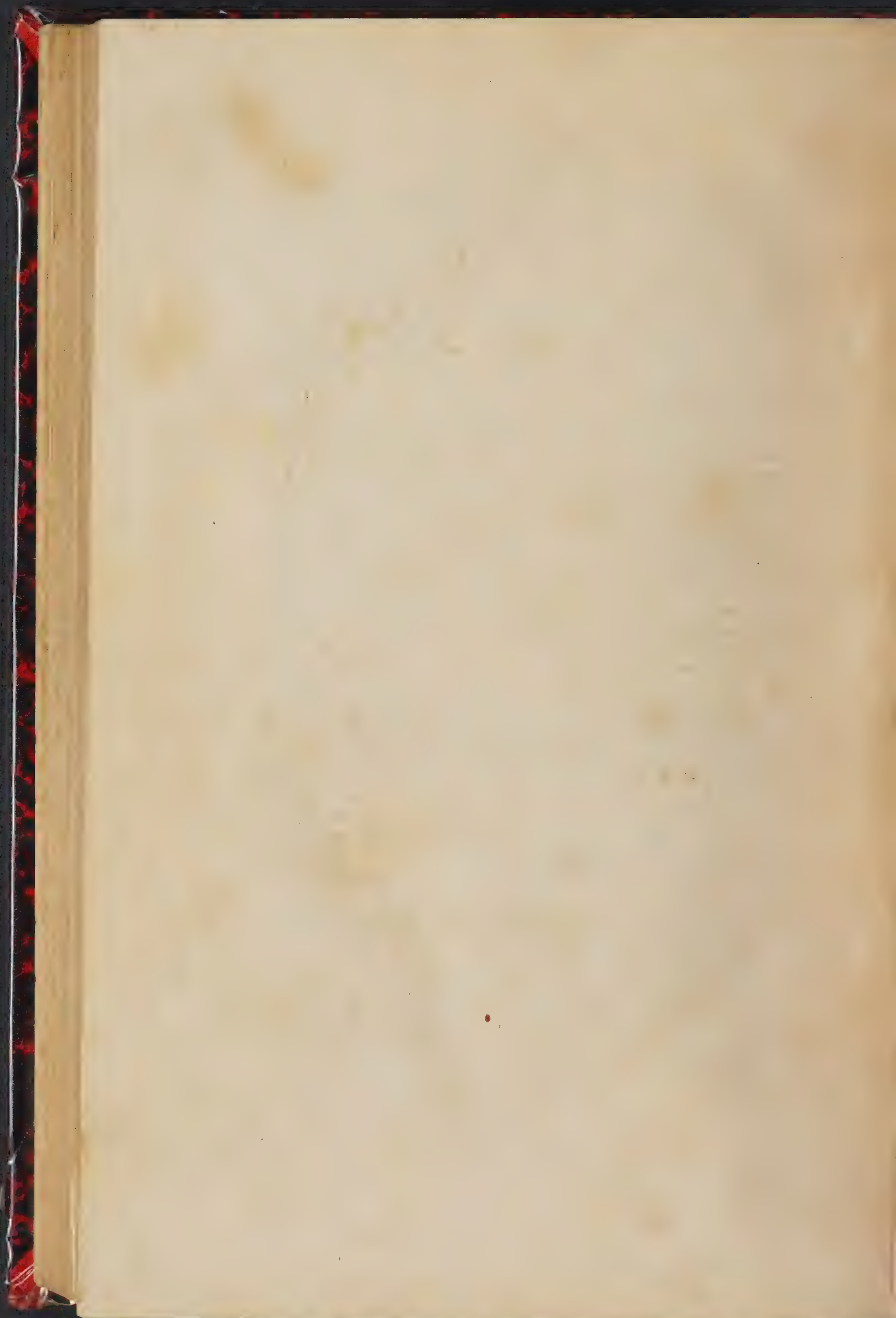
Cette démonstration guerrière où nos ancêtres acquirent une gloire éclatante clôtura le quatorzième siècle, sous le maître-échevinat de *Nemmerly Baudoiche**.

345, 348; notice de Lorr., t. I, p. 390, 692; chron. du doyen de Saint-Thiébaud, ann. 1399; Dumont, Diplom., t. II, 1.^{re} partie, p. 232.

* Voici les armes des maîtres-échevins qui se sont succédé depuis 1334 :

1334, Ingrait Bourchon, de sinople à l'aigle éployée d'or; 1335, Fr. Coppat, d'or aux six tours de sable, trois, deux et un; 1336, Phil. Marcoul, d'azur à la face d'or; 1338, Jehan Noiron, chevronné d'or et d'azur, au franc quartier de gueule, chargé d'une tour d'argent; 1341, Nic. Pieschaulx, de gueule à l'aigle éployée d'or accompagnée de croix d'or, quatre en chef, trois en pointe; 1342, Poince de Vy, d'or à la bande de sable chargée de trois tours d'argent; 1343, Thiebault de Meltry, d'or aux trois besans de gueule, posés deux et un; 1347, Guillaume-le-Hungre, de gueule aux six tours d'or, posées trois, deux et un; 1349, Thiébault Lambert, d'azur chargé de quatre bandes d'or; 1350, Jehan Renguillon, d'or chevronné d'azur au franc quartier de gueule, chargé d'une tour d'argent; 1351, Jehan Drowin, de gueule à l'aigle double éployée d'or, chargée d'un écusson lozangé d'argent et de sable; 1355, Thiebault Bugleif, d'azur chargé de quatre bandes d'or, au franc quartier d'azur chargé d'un chevron d'or; 1359, Albert Boulay, de gueule à l'aigle éployée d'or, portant un écusson d'azur croiseté d'or; 1361, Gérard Papperel, d'azur chargé de trois chevrons d'or, avec deux coquilles en chef; 1375, Nicole Mortels, d'or à la face de sable lozangée d'argent; 1377, Jehan Bertrand, d'or à l'aigle éployée de sable portant l'écu d'or croiseté de gueule; 1381, Burthe Paillat, d'or à l'aigle éployée de sable, chargé d'une bande de gueule aux trois roses d'or; 1384, Geoffroy de Varize, de gueule facé d'argent, avec une rose en chef; 1386, Geoffroy Lohier, d'azur chevronné d'or au franc quartier d'argent chargé d'une aigle éployée de gueule; 1389, Burthe Papeniatte, de gueule à l'aigle éployée d'or; 1391, Nicole Grongnat, d'azur aux quatre bandes d'or, vairé d'argent; 1393, Wiriat Bouchatte ou Bouchotte, de gueule à la bande d'argent, chargée de deux coquilles au naturel et d'un fleuron de gueule.

Dans cette nomenclature ne se trouvent pas indiquées les armes des maîtres-échevins données précédemment.



L'HISTOIRE DES RUES DE METZ formera plusieurs magnifiques volumes in-8.°

Il paraîtra tous les samedis une livraison, contenant 16 pages imprimées sur papier grand-raisin collé, avec gravures dans le texte et une planche lithographiée.

On souscrit chez les principaux libraires de France et chez l'auteur, à qui les réclamations doivent être adressées *franca*, à Metz, rue de la Tête-d'Or, 36.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Histoire et Description pittoresque de la Cathédrale de Metz, des Églises adjacentes et collégiales. Metz, Verionnais, 1842-1843; 2 vol. grand in-8.°, avec 250 gravures dans le texte et de nombreuses lithographies; édition de luxe. 16 fr.

Etat des Juifs en Europe et leur histoire en France, depuis la destruction du Temple jusqu'à nos jours. Metz, Lamort, 1843; 1 vol. in-8.°, avec lithographies représentant plusieurs synagogues anciennes, divers costumes, etc. 5 fr.
Grand papier. 7 fr.

Lettres sur l'Histoire médicale du Nord-Est de la France. Metz, Lamort, 1840; 1 vol. in-8.° orné de plusieurs planches lithographiées. 6 fr.

Ouvrage tiré à 25 exemplaires.

Mélanges d'archéologie et d'histoire. Metz, Verronnais, 1840; grand in-8.° avec lithographies. 4 fr.

Ouvrage tiré à 50 exemplaires.

Esquisses biographiques et littéraires. Metz, Dembour et Gangel, 1842; grand in-8.° 4 fr.

Ouvrage tiré à 50 exemplaires.

DC
801
.m65
B43
1843
v. 3
c.1

4102914

3410

